FIGARO ILLUSTRÉ

ENT ET VENTE
FIGARO 26, Rue Drouot

ÉDITEURS
LE FIGARO — MANZI, JOYANT & Cie
26, Rue Drouot — 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACT
24, Boulevard des Capucines



F.-H. KAEMMERER. — LE DÉPART POUR L'ÉGLISE

2e Année — 1902 **LES MODES** 2e Année — 1902

Revue mensuelle illustrée des Arts appliqués à la Femme

Publiée par GOUPIL & Cie, Éditeurs-Imprimeurs, MANZI, JOYANT & Cie, Éditeurs-Imprimeurs, Successeurs

LES MODES, après les preuves faites par les douze numéros de la première année, peuvent se passer de prospectus. Des chroniques parisiennes, dont le tour de philosophie sceptique et mondaine ne peut être donné que par Abel Hermant; des revues de la haute société que Ferrari seul peut passer; une suite d'enquêtes sur les peintres de la femme où, près des dessins inédits de Boldini, d'Helleu, de Flameng, de Lynch, de Shannon, de Glehn, etc., etc., se montre un texte de Robert de Montesquiou, de Frédéric Masson, de Henri Frantz; des notes précises sur l[illegible] moderne, sur les Bijoux, les Éventails, les Dentelles, toute la parure de la femme, avec des tex[illegible] Gabriel Mourey, Claude Duflot, Tristan Destève; des aspects de la femme, par Gaston Jollivet, saisis dans l'instantané de la photographie et du phonographe, au Bois, aux courses, à la mer, à Trianon, aux Chrysanthèmes; enfin, et surtout, une copieuse moisson des toilettes que chaque mois ont inventées les grands couturiers, avec des descriptions qui font voir par Sybil de Lancey; voilà ce que, chaque mois, ont donné **LES MODES** : chaque mois, près de quarante gra[illegible]oir et en couleurs, d'une perfection sans égale, apportent tout le neuf et l'inédit de la Mode de Paris, **la Mode** [illegible] **porte, LA MODE VIVANTE,** et, en fin d'année, les douze numéros forment un magnifique volume de près [illegible] pages, ornées de quatre cents gravures, le plus complet tableau de LA VIE DE LA PARISIENNE AU XXe SIÈCLE.

L'Année 1901	*brochée en 12 numéros*	**24 francs**
	un magnifique volume, relié toile, titre doré	**30 francs**

Tarif de l'Abonnement : PARIS : Un An, **22** fr. — DÉPARTEMENTS : Un An, **24** fr. — ÉTRANGER (Union Postale), Un an, **28** [illegible]

Prix du nu[illegible]*suel,* **2 francs** *net; Étranger,* **2 fr. 50.**

[illegible]nt & Vente : A l'Administration du Jo[illegible] 24, boul^d des Capucines, PARIS, et dans tous le[illegible]



PHOTOGRAPHIE NADAR

MADEMOISELLE LOUISE BIGNON

Vingtième anné[e] | JANVIER 1902 | Deuxième [sé]rie — N° 142

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | PUBLICATION MENSUELLE Paraissant le 2e samedi de chaque mois | TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS Du *Figaro* quotidien



L. ROSSI. — GLISSADE MORTELLE [illegible]

Concours Photographique

D'ART ET DE BEAUTÉ

Ce sont des Français qui ont inventé la photographie, qui l'ont perfectionnée, qui les premiers en ont tenté des applications artistiques ; durant près de soixante ans, ils en ont conservé le monopole, y ont trouvé une source de fortune et un emploi de leurs talents. Il y a un demi-siècle, il n'y avait pas en Europe un photographe réputé qui ne fût Français.

Aujourd'hui la concurrence est universelle. Il n'est plus un pays qui n'essaie de suffire à ses besoins et qui ne tente même l'exportation de ses produits. Partout, mais moins en France peut-être qu'ailleurs, se fabriquent des appareils photographiques et trop souvent l'on est tenté de s'imaginer qu'il suffit de posséder un bon appareil pour s'improviser photographe.

Or, à présent, **la photographie doit être un art** et, par là, par la recherche des éléments et par l'application des principes de cet art, se distinguent ceux qui sont vraiment des artistes de ceux qui simplement manœuvrent le déclic d'un appareil, si perfectionné qu'il puisse être.

Est-ce à dire que les règles de cet art nouveau soient dès présent établies et qu'on puisse les appliquer selon une grammaire analogue à celle des autres arts ? Ne faut-il pas penser plutôt que le métier semblant plus simple à acquérir, le résultat obtenu étant immédiatement tangible, la forme d'art y est d'autant plus difficile à trouver que l'on est plus tenté de se contenter d'une image telle quelle, pourvu que ce soit une image ? La perfection des appareils et des procédés, loin d'avoir favorisé le développement de la recherche artiste, semble plutôt, au moins en certains pays, y avoir porté préjudice. On s'est attaché à la rapidité de la pose, à la surprise de l'instantané du mouvement, et de ce côté le progrès a été immense, mais il est presque uniquement mécanique. D'autre part, dans les tirages, on s'est efforcé pour faire de la photographie une imitation de la peinture en camaïeu, et ç'a été une sorte de peinture aux allurés symbolistes, visant l'imprécis avec des appareils de précision, prétendant au clair-obscur, se plaisant au brouillard et semblant dédaigner ce qui pourtant s'établit comme la raison d'être artistique de la photographie, la ligne et le modelé. On poursuit de fugitives silhouettes, on aspire à une sorte de dessin au fusain ou aux deux crayons, que, par des artifices de tirage, on parvient à imiter agréablement, mais est-ce là le but que doit réellement se proposer la photographie ? Son objet principal est le portrait, le portrait posé, le portrait représentation d'un être vivant dans les conditions les plus propices où il se puisse montrer.

Au portrait — et n'est-ce pas du portrait de femme qu'il s'agit d'abord ? — il faut deux conditions essentielles : ressemblance et agrément, et ces deux conditions ne peuvent s'obtenir en photographie que par une étude attentive du modèle, sa pose raisonnée, un jour favorable, un décor ingénieux et une retouche discrète. De plus, les considérations techniques, trop souvent négligées, jouent un rôle d'une importance capitale, et s'il importe que les objectifs soient puissants et bien construits, il n'est pas moins intéressant que la mise au point, si difficile, surtout dans les portraits en pied, soit réglée avec justesse, que le temps de pose soit calculé de façon à obtenir tous les détails ; enfin, que, dans les tirages, on revienne à ces veloutés qui forment en réalité un des agréments incomparables de la photographie.

Ces questions ne sont pas sans occuper dans le monde entier un personnel considérable d'amateurs et de professionnels, mais il convient de les rendre plus tangibles encore et de proposer des exemples qui puissent servir de modèles. C'est ainsi seulement, par une sélection raisonnée, que l'on établira les principes d'un art de la photographie et que l'on restaurera en particulier la forme du portrait. Mais pour que ces exemples se présentent au public de la façon la plus favorable et la plus sensible, n'est-il pas nécessaire que les modèles choisis soient les plus beaux qu'on puisse rencontrer et que, dans la façon de les saisir, l'artiste photographe cherche le plus possible à faire ressortir le caractère de leur beauté ? N'est-ce pas par le *caractère* que se sont signalés les peintres illustres et n'est-ce pas là, tout ensemble, l'écueil où la plupart échouent et la palme suprême qu'atteignent quelques favorisés ?

Les éditeurs du *Figaro Illustré* ont, depuis un quart de siècle, suivi de trop près les progrès de la photographie et ont peut-être assez contribué à ses applications industrielles pour ne pas voir avec regret cette sorte de décadence du portrait photographique et ne pas vouloir, dans la mesure de leurs forces, contribuer à l'arrêter.

Ils se proposent donc, durant l'année 1902, d'ouvrir aux amateurs et aux professionnels, sans distinction de nationalité,

Un Concours Photographique d'Art et de Beauté

Les épreuves qui nous seront communiquées ne sont astreintes à aucune condition particulière de format ni de pose.

Ces épreuves devront seulement être inédites et représenter **une femme,** portrait en pied, tête ou buste. Sur ces portraits, le jury spécial en retiendra au moins vingt-quatre qui seront publiés, sans nom d'auteur, par le *Figaro Illustré*, de mars à décembre, dans le format du portrait que l'on voit à la page trois de ce numéro.

Les abonnés et lecteurs du *Figaro Illustré* seront appelés en dernier ressort à juger entre ces vingt-quatre portraits et trouveront à cet effet, dans le dernier fascicule de l'année, un bulletin de vote qui éveillera leurs souvenirs et facilitera leur choix.

Le portrait qui aura obtenu le plus de suffrages, au triple point de vue de la *Beauté du Modèle*, de la *Pose et de la Présentation* et de l'*Exécution photographique*, recevra une prime de **MILLE FRANCS.**

Toutes communications et demandes d'éclaircissements relatives au **Concours d'Art et de Beauté,** devront être adressées à la direction du *Figaro Illustré*, 24, boulevard des Capucines.







F. GORGUET — ÉTUDES POUR LA DÉCORATION DE L'HOTEL DE VILLE DE DOUAI

LA DÉCORATION

DE

L'Hôtel de Ville de Douai

On a remarqué bien des fois, en ces dernières années, combien sont peu nombreuses, en nos Salons et nos expositions, les grandes peintures d'histoire, et combien les artistes d'aujourd'hui, à part les quelques célèbres exceptions que l'on sait, semblent peu soucieux de s'illustrer dans ce genre. Beaucoup parmi eux paraissent répéter, avec le philosophe amer et désillusionné, que *tout est dit et qu'ils viennent trop tard*, et les grands exemples ne font que les décourager. Pour eux, notre peinture d'histoire a atteint son apogée avec quelques-uns de nos maîtres du XIX[e] siècle, et, parce qu'ils ont beaucoup regardé les splendeurs du *Sacre* de David ou les magnificences des *Croisés*, que Delacroix érige sur l'horizon en flammes de Constantinople, parmi les pourpres de l'incendie et les ors du couchant, ou quelques-unes des grandes peintures de Versailles, ils s'imaginent qu'il ne saurait plus, après ces grands hommes et ces grandes œuvres, y avoir de peinture d'histoire. Ils recherchent donc le plus souvent, dans leurs toiles décoratives, des sujets de pure imagination où leur fantaisie se donne un libre cours, suivant en ceci la grande impulsion donnée par Puvis de Chavannes à la fresque moderne.

Ce n'est que rarement que l'on voit une exception à cette règle dans la jeune génération des peintres français. En voici une toutefois, et non des moins intéressantes : c'est un ensemble de peintures que M. F. Gorguet a faites pour l'hôtel de ville de Douai, grand et respectable effort d'art qui aurait certes mérité l'attention et obtenu le succès, s'il n'avait pas été exposé au Salon en une année un peu sacrifiée, celle de l'Exposition universelle.

Mais, avant de tenter ici une étude de cette œuvre, arrêtons-nous un instant devant le monument qui les contient et qui sollicite notre admiration. C'est un de ces vieux hôtels de ville gothiques analogue à ceux d'Ypres, de Bruxelles, d'Anvers et de la plupart des villes du nord de la France où le commerce fut florissant au moyen âge, monuments qui s'imposent par leurs trouvailles d'architecture, les ciselures de leurs façades, les dentelures légères de leurs clochetons et la masse puissante de leurs beffrois. Au XVIII[e] siècle, l'une des vastes salles de ce beau monument fut transformée dans le goût du jour, et les dorures, les coquilles et les boiseries du style Louis XV vinrent remplacer l'austère décoration du XIV[e] siècle. Assurément, cette collaboration de deux époques si différentes était une faute, mais transformer à nouveau cette salle en une salle gothique, comme l'a fait l'architecte M. Doumic, en était peut-être une aussi, déjà commise du reste à Saint-Germain où, sous prétexte de reconstitution, on a supprimé un charmant pavillon parce qu'il n'était pas dans le style général du monument. A Douai, beaucoup eussent préféré la salle Louis XV, encore qu'elle fût peu conforme au style général du monument, à une *reconstitution* accomplie par des hommes du XX[e] siècle. L'une était du moins l'expression du goût d'une époque, tandis que l'autre est forcément factice.

Ne nous en plaignons pas trop, toutefois, et sachons ne pas en vouloir à M. Doumic, puisque c'est justement à cette reconstitution que nous devons l'œuvre très intéressante de M. Gorguet.

Le peintre chargé de décorer cet ensemble de quatre grands panneaux, séparés entre eux par les portes de même dimension de la vaste salle, devait tout naturellement choisir une des pages de notre histoire se rapportant à la ville de Douai et concordant à peu près avec la date du monument Ce XIVe siècle, assombri par des guerres continuelles, lui fournissait assez peu de sujets satisfaisant à ces diverses nécessités, et ce ne fut qu'après de longues et patientes recherches que M. Gorguet trouva le motif de son œuvre dans ce passage de *la Chronique de Douai:* « Le roi Jean fit sa première et solennelle entrée le 4 mai 1355; il vint d'Arras accompagné des archevêques de Sens et de Rouen, des ducs Pierre et Jacques de Bourbon, des seigneurs de Tancarville, d'Andrehem, de Carniam et de Saint-Venant, et d'une nombreuse suite de prélats et de princes. Ceux de Douai, juges et échevins, vinrent au-devant du cortège portant un château fort qu'ils offrirent au Roi. »

Nous sommes donc en 1355, à la veille des grands désastres de la guerre de Cent Ans, où la fortune de la France sombrera pour un temps, quelques années avant la bataille de Maupertuis, qui verra l'écroulement de cette brillante cour, et où le Roi sera fait prisonnier. Ce prince, prodigue et généreux, n'aimant que les parades, les tournois et les batailles, toujours entouré d'une cour nombreuse de gentilshommes, de chevaliers, qu'il s'était attachés en les affranchissant de leurs dettes, offrait au peintre un sujet excessivement pictural.

Il lui suffisait d'évoquer cette procession royale, et de rester fidèle, dans les costumes et les armes de gentilshommes, dans le harnachement des chevaux, dans les détails d'architecture des maisons à la plus scrupuleuse vérité historique. Mais là résidait justement la difficulté exceptionnelle du sujet; là réside aussi le mérite de l'œuvre.

L'artiste qui aborde un sujet comme celui-là, où l'exactitude devient une nécessité primordiale, devra avant tout se défier de son imagination et la « *reine des facultés* » pourra devenir ici le plus grand des dangers s'il ne procède avec une extrême réserve et s'il ne la subordonne pas à la documentation rigoureuse.

M. Gorguet était d'ailleurs tout préparé par ses qualités autant que par ses goûts à une œuvre de ce genre, car c'est un talent plutôt réfléchi que spontané et traditionnel plutôt que novateur. Il se rattache directement aux artistes italiens du XVe siècle, et son *Entrée du Roi Jean* n'est pas sans quelque parenté avec *le Cortège des Rois Mages* de Benozzo Gozzoli qui orne la chapelle du Palais Ricardi à Florence. M. Gor-



F. GORGUET. — JOYEUSE ENTRÉE DU ROI JEAN DANS LA VILLE DE DOUAI
Décoration pour la salle gothique de l'hôtel de ville de Douai

guet est l'un de nos artistes contemporains qui connait le mieux l'Italie. Il a étudié et copié non seulement les peintures consacrées connues, telles que les fresques du Campo Santo de Pise, de Santa Maria Novella ou de Santa Croce à Florence et toutes les œuvres immortelles de Pérouse, d'Assise, les Sodoma de Sienne et les Giotto de Padoue... mais il a tenu aussi à se familiariser avec les trésors d'art moins explorés de ces petites villes dont Paul Bourget a si admirablement célébré le charme dans ses ***Sensations d'Italie.*** A Lucques, à Pistoie, à San Gimignano, M. Gorguet ne fait que se pénétrer davantage des quattrocentistes et dans certaines de ses petites œuvres peintes d'après les maîtres il est arrivé à s'identifier très profondément à la manière de Fra Angelico, de Piero della Francesca ou de Gentile da Fabriano.

S'il avait fallu peindre sur les murs de l'Hôtel de Ville de Douai un épisode des guerres d'Italie, des regnes de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier, M. Gorguet aurait eu à sa disposition des documents nombreux. Il aurait trouvé à la Bibliothèque Nationale des manuscrits et des gravures donnant une idée très précise des costumes et des mœurs de l'époque, et dans les musées de France ou d'Italie les armures elles-mêmes de ses personnages.

Sa tâche était plus difficile ici, et les sources auxquelles il pouvait puiser étaient moins nombreuses et moins certaines. Du moins M. Gorguet a-t-il feuilleté et étudié tous les auteurs capables de le renseigner. Avec un crayon alerte il a noté en d'innombrables gravures tout ce que les archives de Paris et de Douai pouvaient lui fournir. Durant de longues séances à la Bibliothèque Nationale et au Cabinet des estampes, il a relevé les sceaux et les armoiries des seigneurs qu'il fait figurer dans son cortège. *La Messe* de Rohaut de Fleury lui fournit de précieuses indications sur les dignitaires de l'Eglise qui accompagnaient le Roi. Enfin, il se pénètre de l'ouvrage sur *le Costume* par Viollet-le-Duc, et la *Notice sur le costume de guerre* du Musée d'artillerie où il trouve celui du roi Jean n'a plus de secrets pour lui.

Voici donc reconstruite, après de patientes et laborieuses recherches et un nombre infini d'études préparatoires à l'aquarelle, toute cette brillante cour de Jean le Bon. L'œuvre du chercheur est terminée, examinons maintenant celle du peintre, et voyons ce qu'il a su faire de ces documents.

En commençant par la gauche, nous trouvons tout d'abord un premier panneau où M. Gorguet représente les gens de Douai venant à la rencontre du Roi. Ils forment un groupe serré d'échevins, de juges, de bourgeois et de moines qui se sont massés devant la seconde porte de la ville, auprès d'un vieux donjon qu'égayent des guirlandes de fleurs et des tapisseries. Sur les grands manteaux, les collets d'hermine mettent leur note claire, toutes les figures sont recueillies, et plusieurs notables de la ville tiennent entre leurs mains les parchemins et les placets



F. GORGUET. — JOYEUSE ENTRÉE DU ROI JEAN DANS LA VILLE DE DOUAI
Décoration pour la salle gothique de l'Hôtel de ville de Douai

qu'ils remettront au Roi. Derrière eux, deux hommes à cheval sont arrêtés sous la lourde porte en ogive, et l'un d'eux porte un petit château fort qui symbolise la soumission de la ville à son souverain.

Le second panneau est la partie principale de l'œuvre, et toute l'attention s'y concentre. Précédé de l'archevêque de Rouen qui marche, mitré et la crosse en main, et revêtu de ses plus riches ornements sacerdotaux sous un dais brodé à ses armes, voici le Roi, tête nue, montant un grand cheval blanc qui disparaît tout entier sous sa riche couverture de brocart parsemée de fleurs de lis. Jean le Bon porte son costume favori, la lourde armure de bataille, aux longs éperons acérés, avec à ses côtés sa grande épée à deux tranchants dont il saura user avec tant de bravoure à la bataille de Maupertuis jusqu'à l'heure où, comme le raconte le vieux chroniqueur : « le Roi se vit en un dur parti, et aussi que la défense ne lui valait rien... » Derrière le Roi chevauche l'un de ses chevaliers favoris, le duc de Tancarville, qui porte un petit fanion aux fleurs de lis, et du haut des fenêtres aux lourds vitraux de plomb, les bourgeois de Douai regardent curieusement le défilé des chevaliers bardés de fer que M. Gorguet a égayé d'un charmant groupe de femmes dont les blancs hennins flottent au vent, et qui sèment des fleurs sous les pas des chevaux.



F. GORGUET. — ÉTUDE POUR LA DÉCORATION DE L'HOTEL DE VILLE DE DOUAI

Dans le troisième panneau c'est encore la suite de la chevauchée ; ce sont les gentilshommes aux durs profils, revêtus de leurs cuirasses et montés sur de puissants chevaux. S'ils ne portent pas encore les casques à hauts plumets du siècle suivant, si leurs gorgerins ne sont pas encore damasquinés, ils n'en sont pas moins superbes et imposants dans leur force massive.

L'un d'eux, le seigneur d'Andrehem, que le peintre a placé de profil au milieu du panneau, nous apparaît bien comme le type d'un chevalier au XIVe siècle. Son gantelet de fer serre solidement le long fléau d'armes cerclé de viroles dont il se servit lorsque, à la bataille de Maupertuis, il chargea seul l'ennemi en avant du front de la cavalerie française et fut la première victime de cette sanglante tuerie. *Cuissards*, *genouillères* et *grevières* abritent ses jambes. Un *haubergeon* ou chemise maillée, qui, dans les corps à corps, protège le buste contre les coups de dague, couvre sa poitrine, sous le grand manteau blanc d'où sortent les *brassards* et les *coudières*. Sur la tête il ne porte plus le *heaume* qui fleurissait sous Philippe Auguste, mais un *cabasset*, lourde calotte à bords rabattus. M. Gorguet s'est plu, du reste, à faire porter aux seigneurs qu'il représente, des casques de formes diverses, qui étaient sans doute également employés vers le milieu du XIVe siècle. Ainsi l'un des ducs de Bourbon est coiffé d'un *bacinet* dont la forme est plus pointue, et tel autre seigneur d'un *chapel de fer* aux bords écartés. Tous ces chevaliers montent de lourds chevaux d'armes, des *grands chevaux* dont on se servait seulement pour la parade et la bataille, tandis qu'on usait plutôt pour voyager des *courtauds* ou *courserots* qui étaient meilleurs trotteurs.

La composition du quatrième panneau était assez difficile à trouver. M. Gorguet eut l'idée fort ingénieuse, afin de varier encore plus l'apparence de sa grande décoration, d'y faire figurer le chef de la Milice de Paris, qu'il a supposé avoir accompagné le Roi, ce qui est fort plausible, encore qu'aucun document n'en fasse foi. Celui-ci s'avance à cheval, entouré d'hommes d'armes, dont les arbalètes, les hallebardes, les dagues, les cottes de mailles tranchent assez heureusement avec l'armement et le costume des chevaliers qui les précèdent et complètent mieux encore cette œuvre qui est d'un intérêt si vif et d'une documentation si heureuse. Grâce à la justesse de celle-ci M. Gorguet arrive à nous donner, avec une extraordinaire précision, la vision de ce que pouvait être la cour d'un Roi de France au milieu du XIVe siècle. Par la sûreté de son érudition et la minutie de son dessin, il atteint à la force expressive de ces vieux enlumineurs qui sauvent de l'oubli toute la jeunesse et la beauté de l'histoire...

HENRI FRANTZ.





F. GORGUET — ÉTUDES POUR LA DÉCORATION DE L'HOTEL DE VILLE DE DOUAI



Enveloppées de leur lourd manteau, deux Petites sœurs des Pauvres. (p. 9.)

LE PASSEUR

'était la fin de la journée de Septembre, mais il y avait encore de la clarté sur le large fleuve tout vivant d'un courant rapide. Sur le chemin qui longeait la berge régnait une grande paix, et, dans l'atmosphère limpide, se détachait la silhouette des seules créatures humaines se mouvant dans le paysage désert.

Enveloppées dans leur lourd manteau noir, le capuchon encadrant leur visage, deux Petites sœurs des Pauvres se tenaient l'une près de l'autre; l'une déjà vieillie, petite et lourde, sa compagne, longue, fine, très blanche avec des taches de rousseur sur les joues, et des yeux presque verts, doux et charmants. Elles se consultaient l'air inquiet et embarrassé, regardant un bac long et plat attaché à un pieu, contre des marches de pierre qui allaient se dégradant dans l'eau. Un gamin tout chevelu et minable guettait avec elles, puis, de temps en temps, bondissait en arrière et ses pieds nus frappaient le sol dans une course désordonnée vers les chemins de traverse qui descendaient de la colline et qu'il sondait de son œil de jeune animal attentif; il revenait au bord de l'eau de la même allure précipitée, et criait de loin aux religieuses qui l'épiaient : « Je ne vois rien »...

Sœur Callista, qui était la plus jeune, s'agitait et demanda à l'autre sœur :

« Comment le père Bach a-t-il pu s'absenter ? il avait promis de nous attendre bien sagement; pourvu, ma sœur, qu'il ne lui soit pas arrivé malheur ! »

Le petit gars qui écoutait, et que l'expérience précoce avait rendu sagace, ouvrit sa grande bouche qui riait, et d'une voix sûre affirma :

« Que non... il aura été boire », et il fit le geste de vider une lampée.

Les deux religieuses s'entre-regardaient avec anxiété... Le jour baissait, et elles étaient bien lasses les pauvres filles; s'il leur fallait maintenant remonter quatre kilomètres jusqu'au bourg de La B..., pour trouver un autre bac, ce serait dur; cependant on ne pouvait rester là indéfiniment, le père Bach ne revenait pas, il était urgent de prendre un parti.

La vieille sœur montrait une fatigue si évidente, quoiqu'elle fît bonne contenance et ne songeât pas à se plaindre, que sa compagne lui dit timidement :

« Si j'allais voir sur la route ? ma sœur, et puis il y a une ferme là-bas sous les pommiers, peut-être trouverions-nous quelqu'un pour nous passer.

— Allez, ma sœur », acquiesça pacifiquement sœur Monique, résignée à tout du reste.

La petite sœur ne se fit pas répéter la permission : elle remonta la berge, et s'avança sur la route, précédée de Toine qui voltigeait devant elle en éclaireur. Il s'arrêta à une barrière entre deux haies ; la sœur la poussa et pénétra sous l'allée de pommiers, très sombre à cette heure. Au fond, on apercevait dans le pré humide et vert une bâtisse écrasée. Un chien s'avança, flaira la religieuse, puis retourna sur ses pas ; elle le suivit et aperçut une jeune paysanne marchant lentement, en berçant son enfant tout petit et emmailloté; elle allait d'un mouvement lent et rythmique appuyant sur son visage celui de la petite créature que sa large main gauche rude et pâlie serrait contre elle. Elle s'arrêta devant la sœur, son visage calme et placide devenant stupide dans une interrogation maladroite. En quelques mots, la sœur eut tôt fait de dire leur aventure; la femme ne savait rien, n'avait rien vu... Si, cependant, une heure auparavant une charrette qui remontait vers La B... ; peut-être le père Bach était dedans; peut-être non. Personne chez elle ne pouvait les passer, son homme n'était pas rentré.

« Mais, au château, ils ont un bateau, pas vrai, Toine ? »

Toine rejeta la broussaille jaune de ses cheveux et répéta :

« Un bateau, oui sûr.

Quel château ? demanda sœur Callista.

Le Val des Prés, pardi. »

Le nourrisson cria ; sa mère le changea de bras, et, voyant qu'il était réveillé et avide, se mit en mesure de défaire son corsage en disant :

« Il a soif. »

Au même moment la cloche de l'Angélus se fit entendre et la religieuse y répondit par un signe de croix, joignant ses mains pour la prière.

La jeune femme, comme si l'acte de nourrir son enfant lui donnait une vie nouvelle, s'avança d'un pas devenu plus rapide, maintenant son fils au sein, et marcha jusqu'à la barrière ; elle s'y pencha, et montrant du doigt à la religieuse un gros taillis d'arbres qu'on apercevait à gauche :

« C'est là, ils ont un bateau.

— Mais est-ce que c'est habité ? demanda sœur Callista.

— Pour sûr il y a un bateau ; Toine de la tête confirmait que oui.

— Bonsoir, Madame, et merci, dit la sœur doucement.

— Bonsoir, ma sœur, si je vois votre vieux je lui dirai. »



Le matelot eut vite fait d'amener la barque à rames (p. 12)

La sœur Callista rebroussa chemin presque en courant, le vent qui se levait faisait bouffer son grand manteau, elle ne le retenait pas, ne pensant qu'à rassurer sœur Monique.

Elle était cruellement inquiète, la bonne sœur Monique, non pas pour elle, mais pour le père Bach ; c'était leur enfant ce vieux, un de leurs enfants, et il lui était cruel de retourner sans lui à la communauté, et cependant que faire ? Les minutes passaient rapidement, la nuit allait venir complète, il était impossible d'être dehors, il fallait bien se décider cette fois. Elle se porta de son pas courageux et las à la rencontre de sœur Callista. Toine, fidèle à la mission dont il s'était investi, continuait à écouter le colloque, et elles, dans leur embarras et leur détresse, se trouvaient presque contentes de sa présence.

« Eh bien, dit bravement sœur Monique, il n'y a pas pour dix minutes de marche, et puisqu'ils ont un bateau au Val, on nous passera sûrement. »

Elles se mirent aussitôt en marche de leur allure régulière, échangeant leurs réflexions, étonnées que personne, au courant de leur quête de cette journée, ne les eût averties que le Val des Prés était habité. Depuis cinq ans la maison restait à louer, au grand regret de sœur Monique qui, quêteuse enragée, regardait comme une perte sèche pour ses vieillards l'absence de châtelains à une habitation du pays. Déjà elle faisait remarquer à sœur Callista tout ce que la disparition du père Bach avait de providentiel, sans cela elles auraient manqué le château, et ce qui est manqué ne se retrouve pas. Sœur Monique toute ragaillardie par cette idée nouvelle soulevait son buste fatigué. Elles allaient vite, et bientôt elles furent à la grille fermée du parc ; habituées à trouver les grilles ouvertes, et ne voyant personne, sœur Callista fit quelques pas en avant, pour regarder par-dessus la haie basse qui séparait seule le domaine de la route, et le divisait de la berge fermée qui en faisait également partie. Au moment même, un petit bateau à voile qui glissait doucement s'arrêta ; un matelot sauta à terre, et, le bateau maintenu, une jeune femme et un jeune homme débarquèrent, et traversant la route se dirigèrent vers une petite grille basse s'ouvrant dans le parc. Sœur Callista n'hésita pas ; elle apercevait du reste Toine précédant sœur Monique ; elle s'avança vers la jeune femme qui au premier mouvement dont elle comprit l'intention s'arrêta, le visage doux et courtois, et parlant la première :

« Est-ce que vous désirez quelque chose, ma sœur ? »

Toine, qui était déjà là, dit hardiment : « C'est pour le bateau. »

Et de sa voix nette, sœur Callista expliqua leur embarras.

Sœur Monique l'avait rejointe et s'excusait profusément.

« Seulement il est vrai que je suis un peu fatiguée, et ma sœur Callista a absolument voulu...

— Mais comment donc, mes sœurs, mais trop heureuse, entrez d'abord vous reposer, je vous en prie.

— Merci, Madame, une autre fois (sœur Monique préparait sa quête), mais ce soir nous sommes véritablement pressées, et si Monsieur votre mari veut bien nous prêter son matelot... »



Elles s'engouffrèrent sous la capote baissée. (p. 12)



La châtelaine parut.. (p. 1..)

Le jeune homme qui s'était tenu à l'écart, s'avança, salua, et très poliment :

« Je vous ramènerai moi-même, mes sœurs, et je m'occuperai de votre bac, ne vous tourmentez pas. »

Il y eut entre les deux châtelains un échange de regards, et la jeune femme dit :

« Je vous accompagnerai également, je tiendrai le gouvernail, n'est-ce pas ? Maurice.

— Comme vous voulez, certainement. » Il mit la clef dans la grille de la berge, invitant les sœurs à le suivre; elles obéirent : sœur Callista silencieuse, sœur Monique déjà loquace, ayant trouvé à la châtelaine du Val des Prés une figure tout à fait à son gré et de bon augure. Le matelot eut vite fait d'amener la barque à rames, toute blanche et nette, d'y placer les coussins, et de tendre la main pour embarquer les deux religieuses ; elles prirent place aussitôt en face l'une de l'autre d'un mouvement docile et doux comme ramassées en un instant sous leur capuchon ; à l'avant le jeune homme s'assit ferme et droit, pendant que la jeune femme prenait d'une main légère les cordes du gouvernail; les rames trempèrent vigoureusement et la petite embarcation pointa vers l'autre bord ; la lueur du couchant les enveloppait tous.

Il y eut d'abord un silence complet, puis sœur Monique réfléchit qu'il fallait absolument parfaire la connaissance ; elle raconta sa journée, nomma tous les châteaux où elles avaient été accueillies, espérant trouver un terrain de conciliation ; mais comme on l'écoutait sans autres réflexions que des commentaires banaux sur le temps et sur la fatigue, elle changea de tactique et invita cordialement la jeune femme à venir voir leur maison.

« Vous en aurez pour vingt petites minutes quand vous serez de l'autre côté, vous vous intéresserez à nos vieillards, j'en suis sûre, et Monsieur votre mari viendra aussi, j'espère ; notre Mère supérieure aura à cœur de le remercier, et vous Madame, car vraiment sans vous qu'aurions-nous fait ?

— Je vous assure, ma sœur, que nous avons eu le plus grand plaisir à vous être utiles.

— Je le vois bien, Madame, cette rencontre est providentielle, le bon Dieu ne fait jamais rien inutilement, et moi qui m'impatientais... on ne se corrige jamais. »

Les jeunes gens se mirent à rire si gentiment, en se regardant avec une expression si affectueuse que la bonne sœur se prit à les aimer tout à fait.

Comme ils approchaient de l'autre bord elle demanda très simplement :

« Voulez-vous me dire votre nom ? s'il vous plaît, Madame.

— Marie, ma sœur.

— Ah ! pas ce nom-là, votre nom du bon Dieu. Votre nom du monde ? »

Une petite hésitation, puis d'une voix un peu blanche la jeune femme murmura : « Madame Labaume. »

« Et quand vous viendrez chez nous, je suis sœur Monique, et ma sœur est sœur Callista. »

On atterrissait, l'obscurité était venue, et les deux religieuses, comme violemment ramenées au sentiment de la réalité, manifestèrent beaucoup d'agitation à la vue de leur petite charrette attelée d'un vieil âne.

« Ah ! on nous attend depuis longtemps, qu'est-ce qu'on pensera à la communauté ? Merci, Monsieur, merci; bonsoir, Madame, à bientôt. » Et recevant d'un rapide mouvement la généreuse offrande pour leurs vieillards et courant presque, elles se dirigèrent vers l'endroit où un autre vieillard les attendait, moitié endormi sous la capote baissée et sous laquelle, avec une vivacité extraordinaire, elles s'engouffrèrent : deux minutes après, leur attelage disparaissait à un coude de la route.

* * *

La petite barque rebroussa chemin immédiatement et coula dans la nuit qui tombait; puis, au-dessus des collines, la lune se leva, ronde et rouge comme un visage ironique ; l'eau toute frémissante était striée de lignes de clarté, le clapotement des rames, faible et lent, s'entendait à peine.

« Quelle tristesse de rentrer, dit la voix grave de la jeune femme.

— Il est tard, mon amour, répondit son compagnon, ces bonnes sœurs vont te faire dîner à une heure indue.

— Ah ! Maurice, l'as-tu entendue, as-tu entendu ce qu'elle disait ?

— Oui, elle devançait l'avenir, voilà tout.

— Je le crois, mais j'ai peur, j'ai toujours peur.

— Folle, va. »

Il se mit à ramer plus fort. « Il faut que je me hâte, car ce soir j'ai promis d'être rentré vers dix heures.

— Ah ! »

Engourdis par la paix profonde dans laquelle ils baignaient, ils se turent; la jeune femme seulement levant de temps en temps vers le ciel étoilé un visage doux et un peu triste.

Une heure après, ayant dîné hâtivement, ils se promenaient côte à côte dans le silence parfait.

« Je suis tourmentée, dit soudain la jeune femme : pourquoi n'ai-je pas répondu ? je crains d'avoir été imprudente ce soir, il me semble qu'il va nous arriver quelque chose.

— Quelle idée! Nous ne reverrons pas ces bonnes sœurs, et même si elles viennent et me demandent, tu diras que je suis sorti, voilà tout ; ne gâtons pas nos bons moments ; et il l'attira à lui et l'embrassa tendrement.

— Voyons, Marie.

— Ah ! Maurice, il est si triste d'être seule... quand je te vois partir !...

— Encore un peu de temps, ils sont si vieux, Marie, je crains de leur faire du mal, il faut me pardonner, ma chérie. »

Elle lui serra la main.

« Je comprends, mon ami, je comprends toujours ; tu as voulu que je vienne ici, je suis venue, mais est-ce sage, est-ce raisonnable ?

— Il fallait bien nous voir, et qui saura jamais ? Pas eux ; de l'autre côté de l'eau on ignore tout ce qui se passe de celui-ci ; pas un paysan de ces parages ne me connaît de vue. Nous sommes si bien ici dans notre jardin fermé. Mon bateau est un prétexte à tout, et Jacques est absolument sûr... et puis s'ils apprenaient quelque chose, continua-t-il d'un ton impatienté, ma foi tant pis !

— Non, non, Maurice, notre mariage, il ne faut pas me perdre à leurs yeux.

— Sois tranquille, et l'heure venue quand la chose sera possible, puisque la loi nous force d'attendre, je saurai parler.

— Tu ne seras pas faible ?

— Marie, tu m'offenses.

— Ah ! ne dis pas cela ! »

Et comme l'horloge de la façade sonnait neuf heures — déjà, déjà — il la regarda alors, elle était exquise dans le mouvement passionné et tendre avec lequel elle se rattachait à lui, aussi d'une voix caressante il lui murmura : « Ma douce Marie ! bientôt je ne m'en irai plus... courage, amie... promets-moi d'être bien raisonnable, de très bien dormir et de penser à moi.

— Je te promets, dit-elle, en lui jetant un regard triste presque de compassion, l'instant d'attendrissement était passé.

— Ne m'accompagne pas jusqu'au bateau.

— Si. »

Il la laissa faire, car il lui était agréable de la garder près de lui aussi longtemps que possible. Ils descendirent en silence vers la berge, se serrèrent la main avec violence; et, comme le bateau s'ébranlait, il lui cria : « Rentre vite. »

Pendant un instant encore il la vit debout à la place où il l'avait laissée.

Sur l'eau les reflets de la lune apparaissaient comme de grandes fleurs aquatiques, et à d'autres endroits le fleuve était d'une pâleur froide. La jeune femme demeura là, immobile ; il lui semblait que son cœur était entraîné dans le sillon de la barque qui s'évanouissait dans la distance. Que tout était beau ! Les arbres de la rive se reflétaient dans l'eau avec une netteté et une douceur extrêmes ; la lumière de la lune donnait aux objets cet air de lointain et de déjà vu que la mort imprime aux visages humains ; les talus paraissaient comme phosphorescents, et même les pierres crépitaient presque de lueurs reflétées. Dans la magie des choses nocturnes, elle eut l'impression que toutes les réalités étaient évanouies et qu'elle demeurait seule, abandonnée, sur ce rivage désert ; avec un grand frisson elle se reprit et rentra.

Derrière elle, elle entendit se fermer les portes, et puis, lasse, le cœur serré, elle se retrouva dans sa chambre. Pourquoi était-elle là, au milieu de ces choses non familières, dans cette grande maison isolée ? Elle aurait eu peur, mais son chien la regardait, et ses yeux vigilants la rassurèrent.

Depuis quelques semaines elle vivait dans un rêve délicieux ; quoi donc était venu troubler ce rêve ? Comment le contact avec ces deux humbles filles des pauvres avait-il jeté de l'angoisse dans ce cœur de femme éprise, sacrifiant tout depuis des mois à sa chimère ? Elle se mit à penser, à se rappeler, à chercher. La vie triste, la vie avec son mari était finie, rompue, et parce qu'elle l'avait voulu ; certes, elle ne la regrettait pas. Et lui, depuis combien de temps l'aimait-elle... comment avait-il pris peu à peu son cœur, son âme, sa vie ; comment le désir fou de s'en rapprocher lui avait-il donné le courage de venir s'installer sous un faux nom, dans un pays où elle était exposée à des rencontres ? elle n'avait compris que ce soir-là à quoi elle s'exposait.

Ils se marieraient, mais quand ? Maurice, depuis longtemps orphelin, élevé par ses grands parents qui avaient conservé sur lui l'habitude d'un joug étroit solidement établi dès l'enfance, serait sans force contre leur opposition, et il la pressentait terrible d'épouser une femme divorcée, même cette femme eût-elle toutes les raisons pour elle ! A leurs yeux aucune différence de torts n'existait, la situation devenait identique, que le divorce fût prononcé au profit ou contre la femme, la nuance était égale, mais le divorce subsistait dans toute son horreur ; et elle

avait été si heureuse le jour où elle s'était sentie libre, affranchie, le jour où elle avait dit à Maurice : « A toi, rien qu'à toi, maintenant et pour jamais », et lui aussi avait paru trouver délicieux cette liberté, et leur amour contrarié depuis deux ans par toutes les bienséances qu'il fallait garder, avait avec ivresse couru l'école buissonnière, assez libre pour ne rien craindre, tenant assez à se cacher cependant pour rester dans un exquis mystère; car ils se marieraient, cela avait été entendu tout de suite, et Maurice parfaitement sincère attendait de l'avenir, réserve qui lui apparaissait inépuisable en conjonctures, la circonstance qui rendrait ce mariage possible, et puis, rien ne pressait, ils étaient si bien ainsi !

Le séjour annuel chez ses grands parents lui apparaissait comme une obligation absolue, mais au moment de la séparation, il avait eu l'idée de ce rapprochement... Le Val des Prés était à louer, la situation tout à fait solitaire et en dehors de tout voisinage le rendait, vu les circonstances, l'habitation idéale... Lui viendrait, avec son petit yacht à voile, presque journellement... ils auraient dans la tranquillité de ce parc, défendu contre tous les regards, en face de ce beau fleuve, des heures de joie parfaite; la location avait été faite par un intermédiaire discret, le loyer payé d'avance, des domestiques installés, et un soir tard la jeune femme était arrivée avec sa femme de chambre ; personne n'avait fait attention à cette venue; pour les fermiers du petit château, la locataire, qui n'allait pas à la messe, devait être Anglaise, ce qui expliquait à leurs yeux n'importe quelle excentricité ; du reste tous ces gens tassés dans leur égoïsme avide ne se souciaient que d'une chose, gagner l'argent.

Chaque jour presque, soit de grand matin, soit vers le soir, Marie apercevait la voile blanche qui lui amenait son ami; parfois ils demeuraient paresseusement enfermés dans le grand salon frais du rez-de-chaussée qu'elle remplissait de fleurs coupées, qui lui servaient de modèle pour celles que d'une main délicate et habile elle façonnait elle-même, dans une attitude de grâce attentive qui lui seyait si bien ; une foule de choses charmantes apportées par elle étaient rangées avec l'ordre élégant qu'elle aimait : à d'autres heures elle prenait place dans le petit yacht, et le vent favorable les aidant, ils couraient sur l'eau, les yeux dans les yeux, éprouvant une ivresse délicieuse. Deux mois s'étaient écoulés ainsi sans un heurt, sans une inquiétude, et maintenant, tout d'un coup, une grande peur la prenait de voir paraître un jour sœur Monique, un pressentiment douloureux d'un événement qui devait arriver et troublerait son bonheur.

* * *

La bonne sœur Monique n'avait pas eu beaucoup d'aventures dans sa vie ; aussi celle de la disparition du père Bach et l'intervention des châtelains du Val des Prés avait-elle pris dans son esprit des proportions importantes. Elle en était arrivée à croire que grâce à eux, sœur Callista et elle, avaient été délivrées d'un péril certain ; en conséquence elle avait commencé par les actions de grâces voulues, puis elle attendit avec impatience la permission de repasser le fleuve et d'offrir en personne ses remerciements à ses sauveurs : on la lui fit un peu attendre, vu qu'il y avait de la besogne plus immédiate ; mais, en faisant ses tournées de quêtes, elle ne pouvait s'empêcher de raconter ce qui lui était arrivé et de s'informer partout si quelqu'un connaissait les châtelains du Val des Prés. Ils étaient absolument ignorés de tout le voisinage établi ; c'étaient sans doute des Parisiens venus pour une saison, et n'ayant aucun intérêt à rendre des visites. Mais la bonne sœur Monique avait communiqué à la supérieure son intime conviction de leur générosité et de la nécessité de n'en pas perdre les fruits ; une course supplémentaire à La B... fut donc décidée, et le bac ramena les deux petites sœurs, avec des coiffes bien blanches et l'air heureux ; cette visite était une vraie fête pour elles. Elles franchirent résolument la grille et se présentèrent à la porte du vestibule avec l'assurance tranquille dont elles étaient coutumières ; sœur Monique demanda si Madame Labaume pouvait les recevoir, — on allait s'informer, — et, en attendant, elles furent introduites dans le salon ; elles traversèrent d'abord une petite pièce pleine de livres, mais elles ne levèrent les yeux que lorsqu'on les eut laissées seules. Elles avaient l'habitude des belles installations campagnardes et l'impression de sœur Monique fut tout de suite excellente ; tout était si bien rangé, et puis ces magnifiques fleurs artificielles sur la table-établi, oh ! il en faudrait de pareilles à la sœur sacristine ! Epaule à épaule, debout, au milieu de la pièce dans une quiétude habituelle, elles examinaient tout d'un œil tranquille ; cinq minutes passèrent, puis enfin, dans l'embrasure de la porte ouverte, la châtelaine parut ; elle portait un costume de piqué blanc très simple, elle avait son chapeau sur la tête et un voile sur le visage. Les deux sœurs ne savaient plus bien si elles la reconnaissaient et étaient un peu interdites, mais au premier son de la voix musicale la gêne cessa.

« Mes sœurs, vous êtes trop bonnes, asseyez-vous, je vous en prie » ; et elle leur avançait des fauteuils ; elles s'entêtèrent l'une et l'autre à prendre une chaise à dos droit ; elle leur faisait face au milieu des petits coussins de son canapé étroit.



... grands parents. (p. 12)

La sœur Monique débita son remerciement en très bons termes un peu prolixes, se tournant de temps en temps vers sa compagne pour faire soutenir ses affirmations :

« N'est-ce pas, ma sœur ? »

Et la petite sœur au teint pâle inclinait la tête.

« Et votre pauvre vieux, qu'était-il devenu ? demanda gentiment Madame Labaume.

— Ah ! on nous l'a ramené le lendemain... c'est un malheur... c'est un faible... mais le bon Dieu pardonne. »

Elle dit cela d'un ton sûr, comme quelqu'un qui sait.

« Assurément. Vous devez être parfois fatiguées ! ainsi aujourd'hui le soleil est tellement chaud... est-ce que je ne puis pas vous offrir quelque chose ?

La sœur Monique tenait à être conciliante.

« J'accepterai bien un verre d'eau, Madame, et vous ma sœur ? »

Ma sœur protesta qu'il lui serait plutôt désagréable de boire.

Et Monsieur votre mari, reprit sœur Monique, pendant que la jeune femme sonnait, est-ce que nous ne le verrons pas ?

Il est sorti... Il est absent pour quelques jours.

Ah ! je le regrette, il a l'air d'un jeune homme bien sérieux et bien aimable ; vous n'êtes pas mariée depuis longtemps, je gage ?

Non, pas depuis bien longtemps.

Vous n'avez point d'enfant ?

Non.

Oh ! il faut espérer, le bon Dieu vous enverra un petit Jésus. Est-ce que vous aimez le pays ?

Beaucoup.

— Alors tant mieux, vous nous resterez ! quand viendrez-vous voir notre maison ?

Mais bientôt... au premier jour ; et en attendant, ma sœur, chaque fois que vous vous trouverez de ce côté, je serai trop contente de remplir votre sac.

— Soyez tranquille, Madame, je n'oublierai pas ; elle souriait d'un bon sourire, elle ne s'était pas trompée, et puis naïvement elle continuait ses petites interrogations.

« Où habitaient-ils habituellement, connaissaient-ils leurs voisins ? » Les réponses un peu brèves et indécises venaient, sans provoquer le moindre embarras dans l'esprit de la bonne sœur ; l'autre religieuse, attentive, l'écoutait les yeux baissés, et les leva une ou deux fois curieusement sur leur interlocutrice ; son



Il la vit debout à la place où il l'avait laissée... (p. 12)

jouant au crocket avec leurs arrière-petits-enfants, et évitant d'entrer dans le même jeu, afin de ne pas se disputer; telle encore était la vivacité de leurs sentiments; affectueusement tyranniques et exigeants pour tout ce qui les entourait, et fort résolus à se maintenir à leur poste aussi longtemps qu'ils le pourraient. Madame d'Anchin se montrait, avec économie, mais suite, une bienfaitrice de toutes les bonnes œuvres, et de toute façon on comptait beaucoup sur elle. Sœur Monique était en train de lui faire une visite; elle avait son idée, cette bonne sœur : absolument conquise par une jeune femme qui donnait le café par livre, des légumes avec une générosité inusitée, elle était résolue de la tirer d'une solitude que son habitude d'esprit lui faisait considérer comme fort mauvaise; la mélancolie était le péché dont sœur Monique avait le plus peur.

Madame d'Anchin et son vieux mari, tout comme elle, étaient extrêmement curieux et adoraient les nouvelles.

Assise entre eux (sœur Callista avait été emmenée au poulailler par les enfants), sœur Monique racontait avec grands détails sa visite au Val des Prés :

« Une jeune dame tout à fait bien ; elle paraît tant aimer son mari, et lui si gentil, si aimable... cela fait de la peine de la voir toute seule, mais on sent qu'elle est discrète; ah ! c'est bien malheureux qu'elle ne soit pas de ce côté de l'eau.

— En effet, » opina M. d'Anchin, hochant sa jolie tête de vieillard, à favoris courts.

Tout ce qui passait sur la rive droite n'existait pas pour lui ; quand on ne peut franchir le fleuve que sur un bac, cela ralentit forcément beaucoup les communications. Mais Madame d'Anchin était plus entreprenante; il lui prenait l'envie de voir de près cette Madame Labaume dont sœur Monique parlait avec tant d'éloquence; aussi elle défilait le chapelet de ses questions précises.

« Où habite-t-elle ordinairement ? Ont-ils loué à bail ? A-t-elle des enfants ? Savez-vous son nom de fille ? Son mari que fait-il ? »

La sœur répondait ce qu'elle savait et avouait son ignorance du reste.

« Je n'avais pas qualité pour en demander plus long.

— C'est vrai », acquiesça Madame d'Anchin, puis elle changea l'entretien, par un petit sentiment de cachotterie qui la portait à ne laisser jamais deviner ses projets: elle tenait beaucoup à se dire qu'elle n'était influencée par personne.

Mais les idées trottaient dans sa vieille tête, elle irait voir cette petite femme abandonnée, ce serait une bonne œuvre. Une fois l'an au moins la petite voiture basse que M. d'Anchin conduisait lui-même passait sur le bac, et le vieux ménage s'en allait faire deux ou trois visites de ce côté-là; Madame d'Anchin décida dans

oreille plus affinée avait perçu une intonation singulière ou embarrassée; puis, tout à coup, Madame Labaume se mit à parler avec volubilité, faisant les honneurs du Val, exigeant que les chères sœurs vinssent voir son potager et surveiller la large récolte de légumes qu'elle leur préparait.

La petite sœur Callista se hasarda à dire :

« Mais, Madame, nous abusons. » Ce n'était pas du tout l'avis de sœur Monique qui la regarda avec un peu de sévérité. Au bout d'une grande heure passée évidemment à son entière satisfaction, sœur Monique dit d'un air grave :

« Alors, Madame, vous êtes toute seule en ce moment ?

— Oui, ma sœur, toute seule.

— Et vous ne vous ennuyez pas ?

— Oh ! du tout, du tout, ma santé avait besoin de calme... Le docteur me l'avait recommandé...

— Vous avez donc été malade ?

Fatiguée, bien fatiguée... ici je me repose... absolument.

— Eh bien, Madame, ma sœur supérieure vous présente ses respects, et nous vous remercions de grand cœur encore une fois. Nous reviendrons. »

Elle tint à les accompagner jusqu'au bac, devant lequel le père Bach se tenait, cette fois, en vigie fidèle; elles montèrent, puis le vieux se pencha sur les rames, et le courant les portant, le bateau plat dériva vers le large, et là sur cette eau paisible, ce pauvre vieux et ces deux humbles femmes formaient un tableau d'une harmonie parfaite. Cette barque frêle et ce grand fleuve semblaient s'unir d'une façon mystérieuse à ces êtres, et à la grandeur dont ils étaient le symbole.

⁂

Le manoir de la Musardière où habitaient M. et Madame d'Anchin, grands parents de Maurice, tenait plus de la grande ferme que du château. Ils vivaient là, paisibles et honorés depuis cinquante-cinq ans ; tous deux encore droits et vaillants,

son esprit qu'à cette occasion elle pousserait jusqu'au Val des Prés.

Elle mena toute seule son enquête préalable, et demanda à son petit-fils :

« Sais-tu par qui le Val des Prés est habité ? »

Il fut impossible à Maurice de ne pas rougir un peu, mais il eut la présence d'esprit de répondre :

« Je crois que ce sont des Parisiens.

— Il paraît que le Monsieur a un bateau.

— Ah !

— Oui, il a passé sœur Monique et sœur Callista un soir. »

Il ne savait rien, cela parut tout naturel à sa grand'mère. Maurice de son côté n'imagina chez sa grand'mère qu'une curiosité tout à fait superficielle ; il regretta que sœur Monique fût bavarde, mais n'attacha pas d'importance à une révélation qui ne désignait personne ; il se promit seulement de mettre en garde son amie contre une intimité trop grande avec cette sœur bavarde ; elle ne serait pas difficile à évincer, et cela fait, ils retrouveraient leur parfaite sécurité. Du reste sa grand'mère ne lui parla plus du Val des Prés, et il pensa que l'intérêt de ce petit incident s'était évaporé tout naturellement. Les jours coulaient, et à son gré ; il évitait de penser à un avenir ennuyeux, car à force de le maintenir dans une tutelle tardive, vigilante et protectrice, on l'avait désarmé pour l'action, et sa grand'mère, qui croyait le connaître, ne se le figurait pas capable de mener sa vie ; elle était résolue à le faire pour lui. En attendant, « La Plume » ouvrait ses voiles presque quotidiennement, et le jeune homme restait fort peu à La Musardière ; on ne le lui reprochait pas, car son goût pour le canotage avait l'approbation de tous. Sans se le dire, Maurice pensait qu'il était sage de jouir des jours heureux, en prévision de contradictions possibles. Il sentait chez son amie une sorte d'inquiétude, elle n'avait jamais retrouvé son insouciance heureuse ; l'idée de la visite de sœur Monique l'agitait continuellement ; le mensonge dans lequel son silence d'une minute l'avait engagée, l'oppressait étrangement, il lui prenait parfois une envie de fuir ; puis elle revoyait Maurice ; il lui parlait de l'avenir, et elle n'avait pas le courage de lui déplaire.

Un après-midi, ils étaient au piano jouant à quatre mains ; la musique les avait d'abord rapprochés, et demeurait un plaisir partagé.

Ils étaient gais après une magnifique promenade en Seine ; la vie leur était douce et bonne.

Tout à coup, Marie sursauta vivement sur son tabouret, et dit en pâlissant :

« J'entends une voiture. »

Dans leur étonnement ils s'étaient levés tous deux et Maurice s'approcha d'une fenêtre de côté dans laquelle on découvrait l'allée d'approche ; avec la rapidité de l'éclair, il revint vers la jeune femme, la saisit par le poignet et l'entraîna dans le fond de la pièce :

« Je n'y comprends rien, ce sont mes grands parents. »

Effarée, elle répéta :

« Tes grands parents !

— Oui, je vais rester là, et il ouvrit une porte donnant sur une pièce au nord qu'on n'habitait pas ; je demeure ici, j'entendrai tout... reçois-les, ne perds pas ton sang-froid... je ne m'imagine pas, il doit n'y avoir là qu'un pur hasard.

— Je ne pourrai jamais.

— Si, si, vite, il faut éviter les questions aux domestiques ; » et il la repoussa dans la grande pièce, où elle demeura un instant comme étourdie.

Pendant ce temps, de son allure régulière, le vieux cheval traînant la petite voiture basse approchait. L'équipage s'arrêta ; les deux vieux ne bougèrent pas, mais le domestique, en demi-livrée grise, sonna ; puis se retourna pour flatter le cheval et faire envoler les mouches.

M. d'Anchin en redingote, avec un pantalon clair, des gants trop larges, secouant les rênes doucement, caressant son cheval de bonnes paroles : « Là, là, mon Duc. »

Les petits yeux perçants de Madame d'Anchin plongeaient dans le vestibule ouvert guettant la venue du domestique. Il eut l'air étonné, on ne lui avait donné aucune consigne pour une visite, aussi il se contenta de répondre : « Oui, je crois. »



Quand il fut parti elle s'en alla toute seule sur la terrasse (p. 16).

Madame d'Anchin dit alors :

« Descendons. »

Un peu péniblement, M. d'Anchin obéit, puis se retourna et aida sa femme, elle était plus agile ; elle ramena autour d'elle son joli manteau noir, que le châle qu'elle portait en voiture avait un peu déplacé :

« Portez notre carte », dit-elle au domestique.

Il revint rapidement, les priant de les suivre. Madame d'Anchin souriait, et son mari de la main droite soulevait ses cheveux un peu longs et encore frisés, tandis que de la main gauche d'un air courtois et galant il tenait son chapeau. Madame Labaume, tremblant intérieurement, s'avança en silence à leur rencontre ; ils avaient l'air si gracieux qu'elle fut assurée dès le premier regard de leur ignorance complète. Un peu confusément elle remercia de l'honneur de la visite.

Madame d'Anchin s'assit tout à fait bienveillante.

« Notre bonne sœur Monique m'a parlé de vous, Madame, et comme il paraît que personne ne vous a encore fait les honneurs de notre pays, j'ai eu l'idée de venir vous chercher en voisine.

— Vous êtes vraiment trop bonne, Madame. »

Madame d'Anchin avait mis ses lunettes.

« Vous avez tout à fait renouvelé le Val, mais c'est une bien grande maison pour être toute seule... », puis découvrant tout à coup une casquette bleue échouée sur un fauteuil :

« Monsieur Labaume est revenu, je vois.

— Nous espérons le connaître, dit aimablement M. d'Anchin.

— Malheureusement, il est parti à pied il y a une heure, je ne pense pas qu'il rentre avant ce soir.

— Ah ! je le regrette, dit Madame d'Anchin, ce sera pour une autre fois ; » et elle mit sur le tapis tous les sujets qui pouvaient convenir à une première visite.

« Vous faites de la musique, c'est charmant, comme c'est mal d'avoir privé vos voisins. Si vous voulez venir dimanche jusqu'à La Musardière, nous serons au complet ; mes petites-filles sont excellentes musiciennes... vous pourrez venir dans votre bateau... mon petit-fils en possède un aussi... c'est une communauté de goûts. » Puis très simplement elle parla de ce petit-fils ; ils espéraient bientôt le voir s'établir, il avait toutes les qualités pour faire un parfait mari.

La pauvre Marie était au supplice, chacune des paroles de la vieille dame, chacun de ses regards semblaient lui enfoncer dans le cœur l'horrible sentiment de sa déchéance ; ah ! pourquoi était-elle venue, pourquoi s'était-elle exposée à une pareille humiliation ? Elle avait par instants le cœur si serré qu'elle craignait de s'évanouir. Elle avait fait apporter des gateaux et du vin doux, et le vieux ménage goûtait avec recueillement ; Madame d'Anchin trempait longuement et lentement son biscuit dans son verre et toujours regardant attentivement autour d'elle. « Qu'est-ce qu'elle cherche ? » se demandait la jeune femme épouvantée à la possibilité d'un objet révélateur égaré là ; elle avait grand'peine à se défendre de tenir ses yeux fixés avec terreur sur cette malheureuse casquette, si banale qu'elle fût, pareille à cent autres, il lui semblait qu'elle devait être reconnue... Enfin, au bout d'une demi-heure qui lui parut interminable, ils firent mine de partir ; la voiture avait été seulement rangée à l'ombre ; Marie les engagea à sortir par la grande porte-fenêtre ; ils la suivaient de leur pas un peu fléchi.

« C'est vraiment joli ici, dit Madame d'Anchin, jetant les yeux à droite et à gauche, mais un peu isolé, un peu solitaire surtout pour une jeune femme qui est quelquefois seule.

« A peine prudent », ajouta Monsieur d'Anchin en portant à la hauteur de son visage sa main maigre aux doigts écartés et la secouant d'un geste de vieillard.

« Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas, dit Madame d'Anchin.

— Je crois bien Madame... je suis vraiment confuse... » elle les aida l'un et l'autre à remonter en voiture ; ils s'installèrent lentement, la vieille dame reprenant ses châles, étendant la couverture sur leurs genoux et M. d'Anchin ramassait avec soin ses rênes, faisant des recommandations à son domestique tout de suite méticuleux et occupé. La jeune femme s'était reculée et, comme la voiture s'ébranlait, fit un dernier salut du buste, puis se soutenant à peine, rentra, s'affaissa sur un fauteuil et éclata en sanglots... Une lumière affreuse venait de se faire dans son esprit : la certitude de n'être jamais la femme de celui qu'elle aimait !



LE PÈRE BACH

Avec mille tendresses, il s'efforça de la rassurer, de la consoler, de lui prouver la folie de ses craintes...

« C'était à peine un désagrément ; les prétextes ne manqueraient pas pour éviter de rendre la visite... que lui importait ! »

Elle se tut, parut rassurée.

Alors, lui, tournant la chose en plaisanterie :

« N'est-ce pas qu'ils sont gentils, mes vieux ?

— Ils sont exquis.

— Je vais filer pour être rentré avant eux, cela vaudra mieux.

— Oui, tu as raison.

— Et après-demain, je viendrai te raconter leurs réflexions, je parie qu'ils t'ont trouvée adorable. »

Elle le laissa dire.

Quand il fut parti, elle s'en alla toute seule dans l'allée de tilleuls formant terrasse derrière la maison ; là, dans un recueillement que rien ne troublait, elle eut une claire vision de sa vie ; elle sentit l'impossibilité absolue de jamais amener ces vieux parents à l'accepter telle qu'elle était, et celle plus grande encore d'opposer leur volonté irréductible à sa faiblesse ; elle excusait Maurice, elle comprenait... son rêve d'amour était terminé... elle pensa longtemps... l'image de sœur Monique et de sœur Callista se levait sans cesse devant ses yeux. Leur grande paix, leurs gestes mesurés... quelle influence sa rencontre avec elle avait eue sur sa vie ! Pour avoir aidé à passer deux pauvres filles lasses de leur journée de quête, ses projets de bonheur s'en allaient en fumée. Elle avait vu... ceux qu'autrement elle n'aurait jamais connus et dont, sans le comprendre, sans le savoir, elle aurait déchiré le cœur ; elle eut l'intuition profonde des liens qui unissaient Maurice à ces deux vieux êtres dont la vie finissait. Il ne pouvait, il ne devait à aucun prix en attrister le couchant. Et elle sentit aussi que, même si elle le souhaitait passionnément, son courage à lui défaillerait... Il lui demanderait de l'aimer toujours comme ils s'aimaient maintenant. Tout se faisait de plus en plus paisible autour d'elle ; elle contempla l'horizon, le grand fleuve, couleur de cendre maintenant, sur lequel glissait majestueux et beau un lourd bateau venant de loin, allant au port ! La plaine au delà, toute verte et touffue, s'étendait bien loin piquée de quelques clochers. Elle se dit que jamais elle n'oublierait... elle savoura l'idée de la paix du repos, du soir encore clair . . . .

. . . .

Un an après, la vieille Madame d'Anchin dit un jour à sœur Monique :

« Eh bien, ma sœur, qu'est-ce que vous avez fait de votre Madame Labaume ? elle s'est évanouie tout d'un coup l'année dernière ; est-ce qu'ils reviennent au Val, cette année ? »

Sœur Monique hésita, puis, de sa voix tranquille, répondit :

« Non, Madame, elle a eu de grands chagrins... elle est maintenant une de nous.

— Pas possible... son mari est donc mort ?

— Elle a divorcé.

— Mais c'est donc de vous avoir connue qui lui en a donné l'idée ?

— La Providence sait ce qu'elle fait, répondit sœur Monique.

— Je marie mon petit-fils, ajouta Madame d'Anchin, d'un air heureux... tenez le voilà... » et elle fit lever sœur Monique pour le lui montrer : il se tenait en face des fenêtres, riant avec une jeune fille qui était sa fiancée.

Soudain sœur Monique le reconnut... comprit... remercia Dieu.

BRADA.

(Illustrations de Lucien Métivet.)



JOYEUSE ENTRÉE DU ROI JEAN DANS LA VILLE DE DOUAI

Décoration pour la salle gothique de l'Hôtel de Ville de Douai



JOYEUSE ENTRÉE DU ROI JEAN DANS LA VILLE DE DOUAI

Décoration pour la salle gothique de l'Hôtel de Ville de Douai

Le Monde il y a Vingt Ans*



Il faut achever enfin cette mélancolique promenade à travers les salons fermés, où nous entr'ouvrons les volets demi-clos sous les pastels éteints et les toiles fendillées. Voici une maison bien étrange, où s'empresse une foule compacte, bizarrement mélangée, celle de Madame de Munckacsy, femme de l'éminent peintre hongrois, que la folie, avant la mort, est venue frapper en plein triomphe, pareille au *Mane, thecel, pharès* biblique, fermant la porte de ce fantasmagorique hôtel de l'avenue de Villiers, où défila Tout-Paris, — toute l'Europe ! — durant tant d'années. Très intelligente, très mondaine, c'est-à-dire aimant le monde par-dessus tout, habile derrière sa rudesse apparente, Madame de Munckacsy s'était plu à y attirer, par des séries de fêtes dont chaque œuvre de son mari devenait l'objet, une foule de gens distingués, choisis dans les milieux les plus divers. Art, science, talent, diplomatie, finance, monde officiel et faubourg Saint-Germain, c'est surtout en cette maison que Paris connut le cosmopolitisme en son acception la plus complète, la plus outrée. On s'écrasait dans l'escalier, qui était étroit, on s'écrasait au buffet, vers lequel il fallait redescendre, on s'écrasait dans les salons où il fallait demeurer debout. Mais on s'empressait quand même, on s'empressait d'autant mieux ! Et chaque fête était une nouvelle satisfaction pour la maîtresse de maison, que son mari gourmandait chaque fois, préférant d'autres succès à ceux qu'on lui préparait ainsi. C'était seulement lorsqu'il recevait les délégations de ses compatriotes, qu'il sortait de son mutisme, se plaisant alors à trouver un logis en fête. Aussi, quelquefois, les vendredis matin, alors que, du *five o'clock* de Madame de Munckacsy, on passait à l'atelier du maître, dont le bonheur était d'étaler la toile inachevée, cherchant dans les yeux de ses visiteurs l'appréciation juste et s'en servant de criterium pour compléter ou corriger l'œuvre encore indécise.

Combien de grands artistes ont prêté leur concours aux brillantes soirées de Madame de Munckacsy ! Faure, Madame Conneau, Coquelin, Widor. Listz, venu à Paris pour faire faire son portrait, — le dernier portrait, celui de la Postérité ! — par son éminent compatriote, y donna son chant du cygne en un inoubliable triomphe. Toutes les ambassadrices assistaient à cette soirée, ainsi que la comtesse de Pourtalès, le marquis et la marquise de Villeneuve, Madame Beulé, la vicomtesse de Janzé, la marquise de Chaponay, Madame de Soubeyran, le général et Madame de Biré, le comte d'Haussonville, le comte et la comtesse Hoyos — tout le monde... et l'autre, etc., etc...

Plus cosmopolite encore, par ses attenances niçoises, fut le salon de lady Caithness, duchesse de Pomar, qui vint s'établir à Paris vers 1880. Néanmoins, son installation rue de l'Université, dans le bel hotel Pozzo, déjà célèbre par les fetes qu'y donnaient les élégants propriétaires, devait peu à peu amener chez elle le faubourg Saint-Germain. De belles fêtes y eurent lieu chaque printemps, qui furent noblement fréquentées. Le prince et la princesse de La Tour d'Auvergne, le comte et la comtesse de Pleumartin, le comte et la comtesse de la Roche-Aymon, la marquise de Louvencourt, le comte et la comtesse de Villeneuve, la princesse Youriewsky, la comtesse de Durfort, la vicomtesse de Janzé, la baronne Decazes-Stackelberg, le comte et la comtesse de Toulouse-Lautrec, la baronne Salomon de Rothschild, le comte et la comtesse Pozzo di Borgo, la comtesse de Faudoas, Mesdames de Barandiaran, la comtesse de Las Cazes, la baronne de Précourt, Madame Beulé, lady Grey, le comte de Béthune, le vicomte de Grente, le marquis de Fromessant, le marquis de la Rochethulon, le comte de Castellane, le comte de Brettes, le comte de Laferrière, le baron de Saint-Amand, le comte Gurowsky, M. de Cardenas, ambassadeur d'Espagne, et tout le personnel de cette ambassade, Léon Renault, Raoul Duval, Madame Adam y parurent.

La duchesse de Pomar, née Mariatégui, était de bonne race et son second mariage avec le comte Caithness, pair d'Angleterre, lui avait donné entrée dans la grande aristocratie européenne. On lui reprocha de ne pas s'en être tenue à ce titre superbe et d'avoir acheté au Pape un duché pour en parer son fils, lui-même comte de Pomar. Et les plaisanteries allèrent leur train : « Duchesse d'un grand cru qui n'était pas cru » et autres sottises du même acabit. N'empêche que la duchesse de Pomar, qui, lorsqu'elle vint à Paris, était encore fort belle et en même temps souverainement bonne, restera un type dans les légendes de cette société disparue. Profondément catholique, elle était en même temps spirite convaincue. Et cette croyance de l'au-delà, qui depuis lors a fait dans les hautes régions tant d'adeptes, marquait alors de ridicule ceux qui osaient affirmer leur foi dans la survivance de l'esprit et sa manifestation terrestre. Lady Caithness, dans l'aveu naïf et fier de ses communications avec la reine Marie Stuart, fit sourire les sceptiques.

Qu'il y eût une part un peu enfantine de crédulité dans le détail de ses visions, cela paraît certain. Ce qui n'empêche que lorsque l'on causait avec elle, on était frappé de la largeur de ses vues, de la limpidité de ses dogmes, de la beauté de son intelligence, en un mot et de la hauteur de ses sentiments.

Lorsque, en 1888, elle quitta l'hôtel Pozzo pour s'en faire construire un autre avenue de Wagram, en plein quartier neuf, son entourage dut forcément s'en ressentir. Elle eut plus de monde. Les notoriétés aristocratiques furent moins fidèles. D'ailleurs, les proportions étaient si vastes de ces salons surchargés d'or que leur caractère même imposait l'allée et venue constante d'une société composée d'éléments multiples. Il y eut de petits dîners très choisis, des bals très nombreux pour la jeunesse, des conférences pour les gens graves : La maison neuve était plus fréquentée que l'ancienne, lorsque s'en ferma brusquement la porte par la mort si soudaine de la duchesse, tout d'un coup emportée en une crise d'asthme, mal que lui avaient laissé de précédentes bronchites.

Le salon de Madame Adam, par lequel j'ai voulu terminer cette revue rapide, parce qu'il est presque l'un des seuls encore subsistants, bien que le personnel en soit presque entièrement renouvelé, et aussi à cause de son caractère très spécial, tenait il y a vingt ans une place considérable à Paris. Foyer d'opposition sous l'Empire, il représentait alors le record de l'élégance en la République : République athénienne au sein de la République française. Des notabilités mondaines s'y montraient déjà, parmi tout ce que les lettres, la diplomatie et le monde officiel possédaient de personnages de quelque valeur. Des fetes ravissantes groupaient tout ce monde dans les salons du boulevard Poissonnière où la belle maîtresse de maison s'était créé un cadre charmant de goût et de richesse. On y avait vu, autour de Gambetta, tout le groupe opportuniste ; Raoul Duval, M. de Freycinet, M. et Madame Poubelle, Floquet, Rochefort, Scholl, Déroulède, Bonnat, vinrent ensuite, avec Bourget, Maupassant et Loti, les trois jeunes écrivains qui étaient en ce moment la gloire de la littérature et renouvelaient le roman qu'ils jetaient, en trois manières différentes, dans une ère nouvelle. M. de Marcère, les Coquelin, M. de Bornier, Nazar-Aga, l'amiral Bourgeois, le prince de Polignac, le marquis de Villeneuve, Alfred Stevens, Leconte de Lisle, Savorgan di Brazza, le vicomte d'Abzac, Guillaume Dubufe, Ménard-Dorian, Henner, J.-P. Laurens, Detaille,

* Voir le *Figaro Illustré* de Janvier et Mars 1900.

Challemel-Lacour, Henri Becque, Diémer, Jules Lemaître, Augustin Thierry, Jules Barbier, Victorien Joncières, Ferdinand de Lesseps, Essard Pacha, Aristarchi Bey, Georges Ohnet, le comte Gurowsky, le général Billot, le général Pittié, le baron Beyens, M. Delyannis, Henry Houssaye, Auguste Vitu, Herbette, Andrieux, Madame Conneau, Madame Fuchs, la princesse Marie Troubetzkoï, etc., etc. Et l'on y entendait des artistes tels que Coquelin, Georges Berr, Mademoiselle Brandès, Sylvain, Made-



A. DAUDET — MUNCKACSY — M. DIÉMER — Cte HOYOS — ED. HERVÉ — Cte DE POURTALÈS — M. DE BLOWITZ — Mlle D'HERVEY — Cte DE LA FERRIÈRE — M. SAINT-SAËNS — Ctesse DE POURTALÈS — ED. NOËL — L'ABBÉ LISZT — Mgr CZASKI — GOUNOD — Mme MUNCKACSY

CHEZ MADAME MUNCKACSY

moiselle Reichenberg, Madame Segond-Weber, Madame Durand-Ulbach, Mademoiselle Raunay, Dumaine, Mademoiselle Marsy, Le Bargy, Mayer, Baillet, Romain, Madame Legault, etc., etc., quelques-uns en pleine gloire, la plupart à leurs débuts, mais éclatants de jeunesse, de verve et d'espérances, déjà mûrs pour le succès.

Lorsque, plus tard, Madame Adam émigra vers les quartiers nouveaux et se fit construire son hôtel dans la rue qui porte son nom, sa maison devint plus brillante encore, marquée de plus d'aristocratisme, ses tendances l'appelant à l'inverse de la république qui se démocratisait. On vit chez elle alors des femmes

telles que la baronne de Poilly, la vicomtesse de Janzé, la duchesse de Pomar, Madame Hochon, Madame Munckacsy, Madame Beulé, Madame Robert de Bonnières, la comtesse Vilain-XIIII, la comtesse de Sesmaisons, Madeleine Lemaire, la comtesse Houssaye, la vicomtesse de Croy et autres mondaines de marque. Si bien qu'aujourd'hui l'art, les lettres et l'élégance semblent avoir pris chez Madame Adam la priorité sur la triste politique, destructrice de toute harmonie.



Mlle DE MONTFERRIER — BARONNE LEVAVASSEUR DE PRÉCOURT — DUCHESSE DE POMAR — Vte DE GRENT — DUC DE POMAR — Mlle DE CASTEX — M. THOMAS DE BARBERIN

CHEZ LA DUCHESSE DE POMAR. — *Un Bal costumé*

J'arrête ici mon étude dont les proportions sont forcément limitées. Il me reste pourtant à signaler un genre de salons à peu près disparus et qui fut extrêmement recherché il y a quelques années : je veux parler des salons des célibataires. Du côté féminin, il y eut surtout Mademoiselle de Tournon qui eut le privilège des bals blancs. Le clan masculin tout au contraire se fit l'amphitryon des jeunes femmes pour lesquelles, veuf ou vieux garçon, un homme élégant ne craignait point alors de donner à dîner et à

danser. Les belles réceptions du comte de Kersaint et du marquis de Casariera, les jolis dîners du vicomte de Kervéguen, furent des mieux fréquentés. Dans un autre milieu, les redoutes d'Arsène Houssaye. Même les réceptions du Mexicain Carmona parvinrent à rassembler une clientèle. Il n'est guère plus aujourd'hui que le duc de Massa qui sache, en des fêtes délicieuses, faire entendre de la bonne musique, dont son hôtel est le temple.

Constatons d'ailleurs que, si les hommes élégants ne reçoivent plus, c'est que les gentilshommes, types aimables de la société française telle qu'on l'entendait autrefois, ont cessé d'être. Nous n'avons plus que des gentlemen. Le comte de Béthune, le vicomte de Gente, le marquis de Mornay, le duc d'Avaray, pour ne citer que les vieux, ont disparu. Ce ne sont pas les gymnastes, les cyclistes ni les joueurs de polo qui les remplaceront dans les galeries du souvenir. Tant pis pour les femmes qui les ont ainsi acceptés, si, dépouillées du culte d'autrefois, elles cessent de conserver en leur coffret parfumé la galante légende, apanage du bon vieux temps.



M. C. COQUELIN Mme SECOND D. SECOND MAUPASSANT Mme ADAM M. DE FREYCINET FLOQUET PIERRE LOTI MONTRÉREYVES
M. H. ROCHEFORT M. DEROULÈDE

CHEZ MADAME ADAM

CLAUDE VENTO.

(Illustrations de Frédéric Régamey.)



Clichés Henri Manuel — *Du bout de ses doigts effilés il lui lançait ses baisers...*



De contemplations en contemplations...



De ballades en ballades...

PIERROT SAUVÉ

Pour Madame Henri Lavedan

Près d'un bois de lauriers roses, au flanc du Vésuve, une chaumière, au toit fleuri d'iris et de mousses, se blottit dans la verdure.

Et les rayons de la Lune descendent pâles, pâles, du ciel à la terre, mettant dans une poussière de diamants cette chaumière où vient de naître Pierrot, pâle comme les pâles rayons.

Et elle écarquillait ses yeux, cette Lune curieuse, pour voir ce nouveau-né, qui, misérablement enlangé, vagissait là.

« Il sera mien, disait-elle, se penchant sur le berceau, ce doux Pierrot », et elle relevait en riant les coins de sa bouche moqueuse, amusée de déchiffrer en ce commencement de frimousse, de la ruse, de l'intelligence et même de la bonté, car Pierrot n'est pas méchant.

Dès le berceau, le mélancolique marmot subit son influence, fut la proie de la narquoise déité.

Il grandit ahuri et pitoyable, passant ses nuits à contempler sa froide mie, et de ce froid qu'elle lui versait, Pierrot resta gelé pour la vie sous sa souquenille blafarde aux manches éployées.

Comme il rêvait sans cesse, l'adorateur de la Lune ne travailla pas ; on lui fit une réputation de paresseux.

Comme les nuits passées à la belle étoile lui faisaient le ventre creux, on l'appela gourmand.

Et parce que, comme tous ceux qui vivent d'un songe, il avait horreur de la lutte, on le nomma poltron.



Cliché Henri Manuel — *Lune! Lune! tu es une voleuse!...*

Pierrot n'était ni paresseux, ni gourmand, ni poltron ; il avait la tête malade.

Et les taloches et les horions égarés pleuvaient sur sa face de Carême.

Il se consolait en levant au ciel ses magnifiques yeux, aimantés vers l'impassible objet de son éternelle rêverie.

Du bout de ses doigts effilés, à travers le grand azur, il lui lançait ses baisers, lui chantant, au son de sa mandoline, — car Pierrot était poète, — des ballades idéales

De contemplations en contemplations, de ballades en ballades, notre homme s'en allait tout droit aux Petites Maisons ; heureusement pour sa pauvre cervelle, dans le bois joli entourant sa maisonnette, sous l'ombre des oliviers gris et des lauriers roses, voletait invisible une jeune Sylphide au très doux cœur.

De voir Pierrot hâve, maigre et tout perdu dans sa mélancolie, elle fut attendrie.

Elle s'en prit à la Lune.

« N'as-tu pas honte, lui disait-elle, de geler ainsi le corps de ce pauvre garçon et de piper son âme innocente à la pointe de tes rayons ?

« Dieu l'a mis en ce monde pour travailler, certainement, souffrir probablement et jouir... peut-être de quelques joies ; laisse-lui vivre sa vie. Lune !

Lune ! tu es une voleuse !

— Vraiment, Sylphide, ma mie, répondait de là-haut la ronde Commère, vous faites bien la renchérie, que ne le sauvez-vous vous-même, votre ami Pierrot ? pour moi il me plaît, et je le garde. »

Quand Hélia vit qu'elle perdait ses peines de ce côté, elle poussa Pierrot dans une série d'aventures, voulant le distraire et qu'il vécut enfin.

Il eut des batailles formidables avec son cousin Arlequin, un triste sire celui-là, méchant et malin sous son masque noir ; notre héros enfariné connut de trop près la lourdeur de sa batte et l'amertume de son ingratitude, car il avait toujours été pour lui bon compagnon, serviable et doux ; il se jura sur sa propre tête, à laquelle, en somme, il tenait beaucoup, de ne plus jamais, à l'avenir, lui prêter ni plume, ni feu, ni chandelle.

Un instant les suggestions d'Hélia le poussèrent jusqu'à une sorte d'infidélité envers sa souveraine. Il sollicita la main de Colombine, mais la donzelle, coquette et sans-cœur, n'aimait que l'or ; Pierrot ne possédait au monde que ses fins escarpins, sa blouse enneigée et sa guitare, c'était peu pour se mettre en ménage.



Cliché Henri Manuel.

Quand Hélia vit qu'elle perdait ses peines de ce côté, elle poussa Pierrot dans une série d'aventures...

Il n'avait pu y songer que dans un des accès de naïveté phénoménale auxquels il était sujet.

Léandre, le père de Colombine, le gratifia d'une série de coups de pied administrés juste où il convenait, et cela de si belle façon, que notre homme faillit s'envoler jusqu'à sa chère Lune et, qu'en tout cas, il en vit les étoiles !

Pauvre Pierrot ! le monde ne lui disait rien qui vaille, décidément.

Pâlot et falot, il recommença à errer dans les près que blanchissaient les clartés émanées de sa bien-aimée.

La bise, aux nuits d'hiver, soufflait si méchante, qu'elle lui coupait la figure en quatre et lui donnait les frissons peureux d'un pauvre agneau tondu, car l'Italie, aux nuits toujours douces et parfumées, n'est qu'une légende sortie du fantastique cerveau de ses habitants.

L'Autre, là-haut, ricanait toujours.

Hélia ne riait pas ! Elle finit par trouver Pierrot beau, d'une intéressante beauté, dans ses habits blafards où il remuait mélancoliquement, d'une grâce si élégante et si souple ... Elle l'aimait.

Légère, elle volait à ses côtés, lorsque, de son pas silencieux et glissant, il s'enfonçait sous le bois dépouillé, s'amusant du jeu de son ombre sur la terre durcie, en deuil blanc de toutes les verdures, de toutes les fleurs, de tous les parfums.

Et Pierrot devenait si maigre, si maigre que ce n'était plus qu'un fantôme indécis.

« Oh ! Lune ! Lune ! tu me le paieras, disait Hélia, tendant son poing mignon au croissant mince qui montrait dans l'azur son profil de polichinelle.

— Hélia, ma belle, tes ailettes sont trop délicates pour te porter jusqu'à moi, et nous nous époumonons en criant ainsi à travers le firmament ; monte sur un de mes rayons et viens me parler de plus près si tu l'oses ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait, la Sylphide intrépide saisit le rayon, s'y installa à califourchon, et s'élança dans les abîmes du ciel.

Les étoiles très loin faisaient des gorges chaudes.

Où donc allait ce petit être ailé, gracieux et joli ? et ce furent dans le monde des constellations des parlottes à n'en plus finir.

Brrr ! il faisait un froid de trente-six Sibéries !

Les dents d'Hélia claquaient comme de toutes petites perles secouées dans un écrin.

« Décidément, se disait-elle, il y a plus loin de la Terre à la Lune que ne le prétendent Messieurs les savants ; je voudrais bien les voir à ma place ! »

Elle arriva enfin.

Phébé, en veine de politesse, invita la gracieuse créature à s'asseoir sur son plus beau bloc de glace.

Là-bas, sous ses pieds, Hélia voyait tourner et virer la Terre toute petite, et les yeux de son cœur lui montraient, grelottant



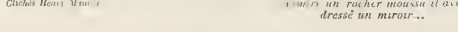
Clichés Henri Manuel.

Il sollicita la main de Colombine...



Léandre l[illegible]fia d'une série de coups de pied a[illegible]nistrés...




Clichés Henri Manuel — *Contre un rocher moussu il avait dressé un miroir...*


Les mains dévotement jointes, Pierrot la contemplait...

et lamentable, Pierrot penché sur un étang gelé, tendant les bras, cherchant à y saisir le reflet de sa souveraine.

« Décidément il devient fou ! se dit-elle, il n'est que temps ! » et d'un petit air résolu :

« Lune, donne-le-moi.

— Jamais, répondit Phébé, et si tu désires aussi passionnément l'arracher à l'influence sous laquelle je le tiens depuis son berceau, n'en as-tu pas le pouvoir, et n'auras-tu pas le courage de te soumettre à la condition nécessaire pour le sauver ? »

Hélia devint soudain toute pâle.

— C'est vrai, que je renonce à mes ailes, à mon vol silencieux sous les ramures parfumées, à mes festins enivrants, aux calices de fleurs, que je consente à devenir une simple mortelle, sujette à tous les maux, à toutes les désillusions de la vie, que j'accepte enfin l'odieuse mort et celui que je demanderai me sera donné ! Mais que ce serait dur !

« Oh ! Lune ! Lune ! laisse-toi t'attendrir.

— Jamais ; je te l'ai dit, tu m'as fait avec tes plaintes et tes reproches une trop vilaine réputation chez les Divinités des prés et des bois, je ne pardonne pas ! »

Tristement Hélia remonta sur son rayon. Autour d'elle, les plaines sidérales semblaient se cristalliser, les flèches d'un vent aigu la traversaient, les étoiles elles-mêmes s'emmitouflaient de nuages.

De retour sur la Terre, la pauvrette passa la nuit dans les affres d'un terrible combat, tantôt cédant à l'élan qui la jetait à l'héroïque sacrifice, tantôt reculant d'horreur au moment d'accepter notre vie terrestre.

La journée se traîna lente en ces cruelles agitations, mais, quand revint le soir, dans une clairière du bois, elle aperçut Pierrot, plus pâle, plus décharné que jamais... La mort semblait le suivre.

Contre un rocher moussu il avait dressé un grand miroir. —


Cliché Henri Manuel — *Pierrot avait souffert... il fut pardonné.*

La Lune maintenant se montrait dans son plein, splendide et triomphante.

Nimbée des insaisissables vapeurs d'or, d'azur et d'émeraude d'un magnifique halo, son sarcastique visage fulgurait en un éblouissement d'apothéose.

Doucement fou, les mains dévotement jointes, en extase, l'esclave la contemplait, et, goutte à goutte, de grosses larmes tombaient sur ses joues enfarinées, y traçant de livides sillons ; le corps lamentablement affaissé, il tremblait.

Le cœur d'Hélia ne fit qu'un bond.

« Pauvre chère âme », s'écria-t-elle ; et, résolue, les yeux vers le ciel, elle s'offrit à la vie mortelle.

Frémissante, elle attendait croyant voir tomber ses ailes... Mais, dans l'air amoureux qui l'enveloppait avec tendresse, elle planait, planait encore, planait toujours.

Et parce que, pour l'aimé, elle renonçait à ses joies, acceptait magnifiquement la souffrance et la mort, parce qu'elle avait été bonne enfin... les dieux lui firent grâce.

Pierrot paresseux, Pierrot gourmand, Pierrot poltron, avait beaucoup souffert, et souffert par amour... il fut pardonné.

Dans ses yeux où remuèrent des félicités, Hélia le vit s'amincir, se fluidifier ; tout doucement et tout joliment, ses longues manches ivoirines se firent ailes transparentes... Il plana, et sous le ciel compatissant et doux, Sylphe et Sylphide, immortels à jamais extasiés, prirent leur double vol de mystère et d'amour.

Furieuse, la Lune en eut la jaunisse, cela la reprend de temps en temps, et c'est ce que nous appelons : la Lune rousse.

A. DE GÉRIOLLES.

Illustrations par photographie directe de H. Manuel, posées par Mesdemoiselles Spindler, Becker et Gillet, artistes dramatiques

UN POÈME LARMOYANT



La nature était triste... Et le ciel était triste... et la terre était triste...

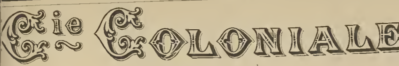


...Et mon horizon noir... Et de mon cœur noyé, montaient des larmes noires...



...Ah, mon Dieu ! Que d'eau ! Que d'eau !

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières Le Gérant G. BLONDIN



ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT G^RAL : *Avenue de l'Opéra, 19*, PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS



Parfumerie V. RIGAUD

8, rue Vivienne, PARIS

Eau de Toilette KANANGA-OSAKA

D'une délicieuse fraicheur, conserve à la peau l'incomparable éclat de la jeunesse.

Essence KANANGA-OSAKA
Savon KANANGA-OSAKA
Poudre de Riz KANANGA-OSAKA

EXTRAITS : MODERN STYLE — MIMOSA-RIVIERA
VIOLETA FRESCA — ŒILLET DE MYSORE — PARFUM DES ACTRICES

CHEMINS de FER du NORD

Les services les plus rapides entre PARIS, COLOGNE, COBLENCE et FRANCFORT-SUR-MEIN, en 1re et 2e classes, sont assurés comme suit :

ALLER				RETOUR		
PARIS-NORD . . dép	1 50 s	9 25 s	Francfort-s-M . dép	8 25 m	3 48 s
COLOGNE . . . arr.	11 20 s	7 58 m	COBLENCE . . . dép.	11 19 m	8 39 s.
COBLENCE . . arr	2 52 m	10 12 m	COLOGNE . . . dép	1 45 s.	11 19 s.
Francfort-s-M arr	6 32 m	mid. 17	PARIS NORD . arr	11 0 s	8 20 m.

[CHEM]INS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

TRAINS EXTRA-RAPIDES ENTRE PARIS ET MENTON

[La Com]pagnie Paris-Lyon-Méditerranée met en marche tous les jours, à partir du 4 janvier, entre Paris et [Menton, d]eux trains extra-rapides comportant des places de wagons-lits (sleeping-cars), de lits-salons et de [...] et partant, l'un, de Paris, à 7 h. 25 soir, et l'autre de Menton, à 7 h. 07 soir. [...] de Paris à Cannes en 14 h. 34. — Trajet de Paris à Nice en 15 h. 09. [...]ins ont un nombre de places limité. — On peut retenir ses places d'avance, aussi bien en 1re classe qu'en [...]ent de luxe, en s'adressant à la gare de Paris-Lyon et aux bureaux de ville de Paris, rue Saint-Lazare et [...]-Anne, à l'aller; aux gares de Menton, Monte-Carlo, Nice, Cannes et Toulon, au retour.

[COUR]SES DE NICE (16 au 29 janvier 1902). — CARNAVAL DE NICE (26 janvier au 14 février 1902)

Tir aux pigeons de Monaco

[...] JUSQU'AU 5 FÉVRIER 1902 INCLUS DE BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE 1re ET DE 2e CLASSES

de PARIS à CANNES, NICE et MENTON

Valables pendant 20 jours, y compris le jour de l'émission

[V]ia Dijon, Lyon, Marseille { Cannes . . . . 1re classe, 177 fr. 40; 2e classe, 127 fr. 75
Nice . . . . — 182 fr. 00; — 131 fr. 50
Menton . . . — 186 fr. 80; — 134 fr. 50

[Faculté] de prolongation de deux périodes de 10 jours, moyennant un supplément de 10 °/₀ pour chaque période. [Ces bil]lets donnent droit à deux arrêts en route, tant à l'aller qu'au retour. [On peu]t se procurer des billets et des prospectus détaillés aux gares de Paris-Lyon et de Paris-Nord, ainsi qu'[aux b]ureaux de ville de la Compagnie P.-L.-M. et dans les agences spéciales.

MÉDAILLE D'OR — EXP^on PARIS 1900

POUDRE DE RIZ SPÉCIALE préparée au Bismuth

VELOUTINE CHARLES FAY
9, RUE DE LA PAIX, PARIS
DÉPOSÉ

PARFUMEUR
9, Rue de la Paix, 9
PARIS

VELOUTINE composée par CH. FAY, 9 Rue de la Paix 9 PARIS

FAC SIMILE de la boîte contenant la vraie poudre **"VELOUTINE"** inventée par **CH. FAY.**

Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



Exposition Universelle, Paris 1900 2 médailles d'or.

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84

MACHINES *à découper* TOURS

OUTILLAGE D'AMATEURS

Nouveau Tarif-Album (330 P., 1200 Grav.) Franco 0 85^c

OUTILS FRANÇAIS, ANGLAIS AMÉRICAINS

[Pour a]mateurs et toutes Industries.

TIERSOT [...] Breveté s. g. d. g. [...] des Gravilliers, PARIS

[As]thme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

[C]IGARETTES ou la Poudre

ESPIC

OPPRESSIONS TOUX [R]HUMES, NÉVRALGIES

[L]e Fulmigateur pectoral ESPIC est le plus efficace [de] les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires

[SEUL] ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

[« Le C]onseil médical de Russie prenant en considération que les cigarettes asthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès [...]ne, autorise l'entrée en Russie de cette spécialité. »

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
[V]ENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

CHEMINS DE FER DU MIDI

Voyages Circulaires

CENTRE DE LA FRANCE — PYRÉNÉES

Voyages différents au choix du voyageur

[Bill]ets délivrés toute l'année aux prix uniformes [...] pour les 3 itinéraires : 1re classe, 163 fr. 50; [2e classe], 122 fr. 50 — Durée : 30 jours, non compris [le jour] de départ. — Faculté de prolongation moyennant [...]

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, B^d Bonne-Nouvelle

MAISONS RECOMMANDÉES

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 15 RUE TERNELLE PARIS

ERNEST DIAMANT DU CAP, 24, B^d DES ITALIENS. IMITATION PARFAITE PRIX BON MARCHÉ

FABRIQUE DE POSTICHES
Maison GABRIEL
229, rue Saint-Honoré, PARIS

POSTICHES INVISIBLES EN TOUS GENRES
Coiffures de Style
SPÉCIALITÉ DE CHEVEUX BLANCS

INSTITUT FÉMININ, École de beauté. — Pour être rayonnante de jeunesse et de beauté, ne conserver aucune trace de rides, employez la *Mousse nacréine* — Mme LUIGGI, 6, rue Glück.

SI VOS CHEVEUX TOMBENT
Faites usage du merveilleux **PÉTROLE HAHN**
Parfum exquis **EMPLOI SANS DANGER**
Fl. : 2f50 et 4f Pharmaciens Parfumeurs Coiffeurs
LYON, VIBERT, Concessionnaire Général.



VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent en timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie et de Quincaillerie

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS à LONDRES

via Rouen, Dieppe et Newhaven, par la gare Saint Lazare

SERVICES RAPIDES DE JOUR ET DE NUIT
tous les jours (dimanches et fêtes compris) et toute l'année
Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e cl. seulement)

GRANDE ECONOMIE

Billets simples valables pendant 7 jours : 1re cl., 43 fr. 25; 2e cl., 32 fr.; 3e cl., 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables pendant un mois : 1re cl., 72 fr. 75; 2e cl., 52 fr. 75; 3e cl., 41 fr. 50.

MM. les voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, auront à payer une surtaxe de 5 fr. par billet simple et de 10 fr. par billet d'aller et retour en 1re classe; de 3 fr. par billet simple et de 6 fr. par billet d'aller et retour en 2e classe.

Départ de Paris (Saint-Lazare) : 10 h. matin et 9 h. soir. — Arrivées à Londres : London Bridge, 7 h. 05 soir et 7 h. 40 matin; Victoria, 7 h. 05 soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres : London Bridge, 10 h. matin et 9 h. soir; Victoria, 10 h. matin et 8 h. 50 soir. — Arrivées à Paris (Saint-Lazare) : 6 h. 55 soir et 7 h. 45 matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice-versa comportent des voitures de 1re classe et de 2e classe à couloir avec W.C. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W.C. et toilette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, des petits guides indicateurs du service de Paris à Londres.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Excursions aux Stations Thermales et Hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU, SALIES-DE-BÉARN, ETC.

Tarif spécial G. V. n° 106 (Orléans)

Des billets d'aller et retour, avec réduction de 25 °/₀ en 1re classe et de 20 °/₀ en 2e et 3e classes, sur les prix calculés au Tarif Général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales et hivernales du réseau du Midi, et notamment pour **Arcachon, Biarritz, Dax, Guethary** (halte), **Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Bearn**, etc.

Durée de validité : 33 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée).



LUBIN

NÉVRALGIES MIGRAINES. — *Guérison immédiate* par les Pilules Antinévralgiques du **Dr CRONIER** Boîte : 3 fr. (envoi f^co). — Ph^ie 23, Rue de la Monnaie, Paris

GRAINS de Santé du docteur FRANCK

Un Siècle de bonne Clientèle! Contre la **CONSTIPATION** EXIGER les **VÉRITABLES.** T^tes PHARMACIES.

A TOUS VOS REPAS BUVEZ L'

EAU MATTONI

(Giesshübler). — **La Reine des Eaux de Table.** Se trouve dans tous les Hôtels, bons Restaurants et M^ons d'Eaux Minér.

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets Fins

Dans toutes les bonnes Epiceries.

LE THÉATRE

Revue bimensuelle illustrée, publiée par GOUPIL & Cie, Éditeurs-Imprimeurs, MANZI, JOYANT & Cie, Éditeurs-Imprimeurs, Successeurs

5e ANNÉE — 1902

Le Théâtre donne le compte rendu des pièces nouvelles représentées sur les principaux théâtres de Paris et capitales étrangères, les scènes principales de ces pièces saisies par la photographie instantanée, les portraits des acte[illegible] et des auteurs et s'occupe de tout ce qui intéresse l'art théâtral.

Rédaction : MM. Félix Duquesnel, Adolphe Jullien, Paul Perret, Jules Huret, Romain Coolus, Adolphe Aderer, Hen[illegible] de Curzon, Léo Claretie, René Maizeroy, Gaston Jollivet, Frédéric Masson, Paul Villars, Henry Lyonnet, etc., etc.

Le Théâtre a paru mensuellement depuis le mois de janvier 1898, bimensuellement depuis le mois de janvier 1900 ; chaque année forme, depuis lors, deux superbes volumes (35 × 28) de plus de 400 pages chacun, accompagnés de tables systématiques et ornés de 600 illustrations en noir et en couleur.

Année 1901 : deux volumes, reliés toile grise, fers spéciaux . . . . . . **60** francs
— brochée en 24 numéros . . . . . . **48** —

TARIF DE L'ABONNEMENT :	PARIS	DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER (Union postale)
Un an	40 francs	44 francs	52 francs
Six mois	20 —	22 —	26 —

ABONNEMENT & VENTE

A l'Administration du Journal, 24, Boulevard des Capucines, PARIS, et dans tous les bureaux de Poste

FIGARO ILLUSTRÉ



COLLECTION ALEXIS ROUART.

J.-L. FORAIN. — COULISSES DE L'OPÉRA

ÉDITEURS :

MANZI, JOYANT & CIE — *24, boulevard des Capucines*

LE FIGARO — *26, rue Drouot*

PARIS

Prix : **3 fr.** ; Étranger : **3 fr. 5**

Le Salut par l'Électrothérapie

L'Exposition universelle a vu le triomphe de l'électricité. Cette force merveilleuse y est apparue dans les multiples applications auxquelles l'a soumise le génie industriel. Il appartenait à la science médicale de s'en emparer à son tour, de la dompter et de l'adapter au traitement des maladies et des infirmités qui déciment l'humanité. L'*Institut néo-électrothérapique*, qui vient de se fonder à Paris, est la réalisation la plus éclatante que l'on ait encore vue de cette grande idée. L'électricité n'est plus cette puissance foudroyante dont il semblait impossible de modérer l'incalculable énergie. Domestiquée en quelque sorte, conduite, et assimilée au corps humain avec une habileté consommée, elle devient la fée bienfaisante qui adoucit, réduit et guérit comme à miracle les affections jusqu'ici les plus rebelles à la thérapeutique traditionnelle.

C'est donc une véritable innovation que l'*Institut néo-électrothérapique*. On va voir sur quel plan exceptionnel et sans précédent elle a été conçue. L'initiative en a été prise par une élite de médecins de premier ordre, tous docteurs de la Faculté de Paris, rassemblés sous la présidence du docteur Chabaud, le distingué médecin de l'hôpital Saint-Jacques, dont on connaît les beaux travaux scientifiques. Tout le cycle des maladies a été prévu et embrassé : il n'en est pas une que l'électricité ne puisse atteindre et guérir. Pour chacune d'elles, il y a dans le personnel éminent de l'Institut un spécialiste éprouvé qui donne tous ses soins au malade confié à sa sollicitude.

Mais ce n'était pas assez de constituer une collectivité intellectuelle puissante, armée de savoir et d'expérience, étayant sa supériorité incontestable de toutes les garanties. Il fallait mettre entre ses mains et à la disposition du public la série la plus parfaite et la plus complète de tous les appareils et procédés d'électrothérapie connus et nouveaux. Cet outillage technique a été demandé à un de nos plus remarquables constructeurs, M. Louis de Lageneste. C'est tout simplement une merveille que cet outillage, le dernier mot de l'industrie et de l'art. Il n'existe rien de pareil en France ni ailleurs.



On aperçoit d'ici tout ce que les maîtres praticiens de l'*Institut néo-électrothérapique* peuvent, à l'aide de cette installation incomparable, obtenir de résultats jusqu'alors inespérés.

Il n'est pas de diathèses qu'ils ne soient en mesure d'affronter : les maladies du cœur, de l'estomac, des entrailles, du foie, de la vessie, du rein, toutes celles du système nerveux, l'ataxie locomotrice, la paralysie, la neurasthénie, l'atrophie musculaire, la coxalgie, les déviations, l'obésité, la goutte, la gravelle, la sclérose, sont combattues avec une efficacité souveraine. Et combien cette méthode est douce et préservatrice ! Par la *cataphorèse*, notamment, le médicament est porté par le fluide « directement » sur la partie malade sans que l'estomac ni aucun autre organe puisse être mis en cause. Aucune secousse, aucune altération. Le traitement est d'une innocuité absolue et le mal, que les rayons Rœntgen ont permis de reconnaître dès la première visite, disparaît comme par enchantement sous l'action vibrante et salutaire des mystérieux courants qui l'ont pénétré. Il serait difficile autant que délicat d'énumérer ici toutes les cures réalisées par l'électrothérapie. Elle est une panacée sans égale dans toutes les affections, si douloureuses et si graves, de la femme et de la mère. Elle n'est pas moins stimulante et énergique chez l'homme prématurément atteint d'épuisement et d'impuissance. On dirait d'une fontaine de Jouvence renouvelant à plaisir la métamorphose de Faust.

L'*Institut néo-électrothérapique* ne se contente pas d'être ouvert en permanence à tous les malades. Il envoie chez eux le médecin spécial à leur affection ; il suit leur traitement à domicile. Il fait mieux encore : il les renseigne, les conseille et les traite par correspondance, ce qui est d'une importance capitale pour les provinciaux et les étrangers. Le moment n'est pas éloigné, au surplus, où chacun voudra avoir *l'électricité chez soi*. C'est que, de plus en plus, elle pénétrera dans la vie domestique, elle prendra place dans le cabinet de toilette. M. Louis de Lageneste a établi, pour l'Institut, des boîtes hygiéniques, véritables chefs-d'œuvre de prévoyance et de précision, où se trouve tout ce qu'il faut pour entretenir les organes les plus intimes, prévenir la constipation et l'occlusion, faire disparaître les bobos, les indispositions, les mille petits accidents qui peuvent surprendre l'enfant, le vieillard, le mari, la jeune fille, et surtout la femme, si justement soucieuse de se garder saine et belle. A leur gré, les élégantes pourront électriser leur eau de toilette et, par là sans avoir besoin de recourir à l'alun ou à quelque autre substance nocive, se préserver de toute douleur avant, pendant ou après les épreuves sexuelles et prévenir l'apparition ou le retour de ces fleurs inavouées dont le fameux quatrain de Maurepas faisait blanchir de rage la Pompadour.

Nous voilà bien loin de l'électrocution des criminels.

Le fluide, intelligemment administré, assure l'*électrocution de tous les microbes*. Il faut donc mettre l'électrothérapie à la portée de tout le monde, et c'est le but que l'Institut nouveau a voulu atteindre. Grâce à lui, non seulement le public est doté magnifiquement d'une organisation thérapeutique supérieure à toutes celles existant dans le monde, mais encore la science française est en possession d'un foyer qui lui permettra de se développer sans cesse et où tous les praticiens de Paris, des départements et de l'étranger seront libéralement admis à s'instruire de tous les perfectionnements modernes.

Un journal spécial les tiendra, tous les quinze jours, au courant de toutes les découvertes et de tous les progrès.

Il suffit de visiter l'*Institut néo-électrothérapique* pour juger de son fonctionnement modèle. Il est installé au centre de Paris, dans un vieil hôtel situé au nº 32 *bis* de la **rue Pasquier.**

Au rez-de-chaussée, la direction et l'administration et les salles de douches et de massage vibratoire ; au premier étage, les services de médication électrique (consultations, radiographie, expériences, traitement), sous la haute autorité de M. le docteur Chabaud, directeur médical, assisté de ses dévoués collaborateurs.

Partout, dans ces salons, élégamment aménagés, dans ces salles et ces cabinets si extraordinairement outillés, l'électrothérapie affirme, par ses documents et ses appareils, sa vitalité bienfaisante et ses triomphes d'aujourd'hui et de demain.

Ce ne sera pas en vain que tous ceux que l'électrothérapie intéresse auront pris contact avec l'Institut de la rue Pasquier. Ils y trouveront un courtois accueil, des avis supérieurement compétents, la leçon de choses la plus lumineuse, condensée dans une notice qui sera bientôt aussi universellement répandue que le fut en d'autres temps la méthode Raspail. Et ils en emporteront, hommes et femmes, cette certitude que l'électricité, médicalement vulgarisée, et sans répudier la thérapeutique ordinaire, est appelée à rendre, dès maintenant, les plus merveilleux services à l'humanité.

Dr PERRIER.

L'Institut a une maison de santé au Bois de Boulogne, une maison de campagne à Saint-Germain-des-Fossés et une station médicale à Cayeux-sur-Mer. Dr P.

Vingtième année | FÉVRIER 1902 | Deuxième Série — N° 143

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien

J.-L. FORAIN

PEINTRE, DESSINATEUR ET LITHOGRAPHE



J.-L. FORAIN. — A LA COUR D'ASSISES

Dessin.

J.-L. FORAIN — DANS LE MONDE (*Tableau*)

J.-L. FORAIN



Lorsqu'on examine le bilan esthétique du xixe siècle, lorsqu'on songe aux artistes dont l'œuvre se détache déjà nettement et qui s'offre dans toute sa limpidité aux jugements de la postérité, on arrive à la conclusion que cette rare fortune est surtout le privilège de ceux qui reflètent leur époque et qui se montrent fidèles à l'esprit même de leur race. Ce sont là deux qualités que, dès l'abord, je veux saluer chez Forain, car, plus que personne, ce maître est essentiellement français, par la clarté de l'idée, le mordant de la satire, la nervosité soudaine de l'expression, français de la race des Montaigne, des La Bruyère, des La Fontaine et des Voltaire, et même — pour remonter plus loin encore — de Rabelais, dont on retrouve parfois chez les personnages de Forain le rire énorme et retentissant.

Personne, en outre, n'a fixé plus fidèlement que ne l'a fait Forain l'image multiple et variée de la société de son temps. Avant lui, d'autres l'ont fait avec leur tempérament propre et leurs qualités personnelles, et ils peuvent, dans une certaine mesure, nous apparaître comme les prédécesseurs de Forain, précurseurs auxquels cet artiste, original par la pensée comme par la technique, ne doit rien ou presque rien, mais qui lui ressemblent par leur fidélité à traduire la vie. Ainsi ce délicat Boilly, dont l'œuvre, aujourd'hui si précieuse aux amateurs, fait revivre avec tant de grâce, à nos yeux tour à tour émerveillés, égayés, attendris, la société chatoyante du commencement du xixe siècle. Personne parmi ceux qui ont vécu dans le monde des viveurs, des dilettanti et des jolies femmes d'alors, n'a reflété avec autant de justesse l'élégance insouciante, la soif de plaisir, le besoin de luxe de ces survivants de la Révolution, qui passent leur temps dans les Tivoli ou les Frascati, au milieu des plaisirs et des fêtes continuelles.

D'autres, durant le siècle, s'efforcent vers cet idéal de fidélité et nous content leur vision de l'humanité, mais ce serait sortir de notre sujet que de passer en revue des artistes auxquels Forain n'est que si vaguement apparenté. Je voudrais toutefois retenir le nom de l'un de ceux qui peuvent être considérés parmi les prédécesseurs de Forain, car, comme lui, il toucha à des sujets et des mondes si divers : j'ai nommé Gavarni. Lui aussi ne craignit pas de fixer en ses dessins les aspects alors inexplorés du peuple. Il aima les révoltés et les irréguliers, mais glissa souvent sur leurs tristesses et leurs douleurs, ne laissant parler leurs colères que par la bouche de Vireloque. Combien la vision de Forain est autrement cruelle et âpre ! De plus, Gavarni eut le secret personnel de ces légendes spirituelles et mordantes que Philipon écrivait au-dessous des Daumier, mais qui ne s'incorporaient pas intimement à l'œuvre. Il a tracé un tableau très fidèle de ce temps « où, comme l'a fort bien écrit M. Raoul Deberdt, sous l'influence du romantisme et du saint-simonisme, les jeunes hommes de toute une génération se mirent à rechercher, à pratiquer, avec un furibond enthousiasme, l'art de cultiver les passions en même temps que les méthodes d'absolue libération de l'individu, et cela non par débauche, mais par

discipline d'âme, par dandysme cérébral, parce qu'ils voyaient là un moyen de mieux analyser et capter toutes leurs aptitudes vitales, toutes leurs facultés pensantes et agissantes ».

Là encore, dans le mordant et l'âpreté de ces légendes, quelle différence avec Forain! Chez lui, à ces qualités de verve et d'esprit de Gavarni vient s'ajouter une acuité plus grande encore dans la vision, une amertume hautaine, un pessimisme, qui sont provoqués chez l'artiste par toutes les laideurs

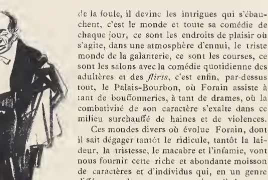


J.-L. FORAIN. — [illegible] *[illegible]phie*

morales qui l'environnent. Le tableau que représente son œuvre est sombre entre tous. La faute en est peut-être moins à l'homme qu'aux choses. Ce sont les scandales politiques qu'il a contemplés de près, c'est la corruption d'une époque où tout s'achète, ce sont les injustices sociales qui paraissent avoir armé sa main du crayon vengeur, et le *facit indignatio versum* se vérifie une fois de plus pour lui.

Du moins son œuvre est-elle l'une des plus prodigieusement

vivantes qu'il soit donné de contempler, et, s'il est un artiste qui mérite vraiment d'être appelé le notateur de la vie contemporaine et de tous ses aspects, c'est bien notre Forain. Il faut dire que celui-ci est prodigieusement armé pour ce corps-à-corps perpétuel avec la vérité et la vie. Toutes les qualités nécessaires, il les a. Doué d'une rare disposition à la synthèse, il sait saisir en quelques traits l'essentiel d'une scène, et sa mémoire prodigieuse fera le reste. Il dessine d'instinct, comme un autre parle, comme il respire. Son crayon jamais ne s'arrête, est sans cesse en mouvement, et, par cette activité de tous les instants, il est arrivé à la connaissance définitive de tous les jeux des muscles, de tous les mouvements du corps humain, de toutes les nuances les plus imperceptibles qui trahissent un sentiment, laissent deviner un caractère. Il suffit d'avoir pénétré, ne serait-ce qu'une fois, dans l'atelier de Forain, pour saisir la raison d'être de cette maîtrise, pour comprendre de quelles patientes recherches cette concision est le résultat, pour se rendre compte de la merveilleuse activité de l'homme, qui jette ainsi à pleines mains sa pensée, en traits nerveux et forts, sur les feuillets épars autour de lui.



Ainsi préparé techniquement, et la difficulté matérielle n'existant plus pour lui, le peintre ouvre ses yeux sur les spectacles multiples que la grande ville lui offre, « car, écrit Baudelaire, la vie parisienne est féconde en sujets poétiques et merveilleux. Le merveilleux nous abreuve et nous enveloppe comme l'atmosphère, mais nous ne le voyons pas ». Forain, lui, sait les voir, et, avec sa pénétration psychologique, avec sa sûreté de coup d'œil, il saura extraire des spectacles quotidiens, non pas seulement leur côté merveilleux, mais leur incommensurable tristesse. Sa misanthropie éclate à toutes les pages de son œuvre, et, suivant l'heureuse expression d'un contemporain, « il nous montre la vérité décantée de toute sensibilité ».

Quels sont-ils donc, ces spectacles quotidiens que tant de gens voient d'un œil indifférent, inapte à deviner et à comprendre? C'est la rue, où, dans le grouillement et l'affairement de la foule, il devine les intrigues qui s'ébauchent, c'est le monde et toute sa comédie de chaque jour, ce sont les endroits de plaisir où s'agite, dans une atmosphère d'ennui, le triste monde de la galanterie, ce sont les courses, ce sont les salons avec la comédie quotidienne des adultères et des *flirts*, c'est enfin, par-dessus tout, le Palais-Bourbon, où Forain assiste à tant de bouffonneries, à tant de drames, où la combativité de son caractère s'exalte dans ce milieu surchauffé de haines et de violences.

Ces mondes divers où évolue Forain, dont il sait dégager tantôt le ridicule, tantôt la laideur, la tristesse, le macabre et l'infamie, vont nous fournir cette riche et abondante moisson de caractères et d'individus qui, en un genre différent, se haussent presque jusqu'à la grandeur tragique des Vautrin, des Rastignac, des Grandet et des Birotteau, de ceux, en un mot, qu'Honoré de Balzac a fait vivre dans *la Comédie humaine.*

C'est tout d'abord, en procédant par ordre de dates, le peintre de mœurs que nous étudierons.

Je parcours une fois de plus cette série de deux cent cinquante dessins réunis sous le titre de *la Vie parisienne* et je reconnais les types principaux qui y vivent.

La courtisane y a une toute première place, et on l'y retrouve à chaque instant. Ce que Forain se plaît à montrer chez elle, c'est sa vie de douleurs et de souffrances, c'est le contraste amer qui existe chez elle entre la réalité de misère et de pauvreté, et le clinquant qui l'entoure. C'est là, du reste, un sentiment de pitié que Forain n'a pas été seul à ressentir ; ce très noble esprit et ce grand écrivain, Thomas de Quincey, n'a-t-il pas célébré, en des pages attendries, Ann, la pauvre fille, dépouillée comme tant d'autres et réduite à l'abjection par la trahison — Ann, revêtue de cette grâce innommable, de cette grâce de la faiblesse et de la bonté, qui fut si secourable au phi-



J. L. FORAIN — L'APPEL DE LA CAUSE (*Tableau*)



BAUDELAIRE CHEZ LES MUFLES

(Tableau)

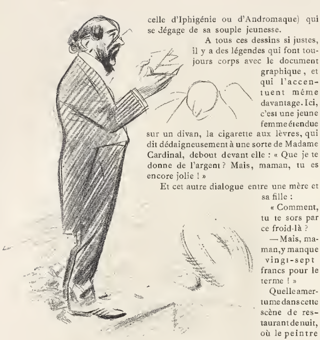
losophe lorsque, perdu dans le vaste océan humain qu'est Londres, il mourait de faim sur les marches d'une maison d'Oxford Street ? Et dans ses *Suspiria de Profundis*, ne la voit-il pas rayonnante et transfigurée, cette Électre qui « rafraîchissait ses lèvres parcheminées par la fièvre » ?

N'allez pas en conclure que toutes les filles que peint Forain ont la sensibilité d'Ann et sa nature ingénue, n'allez surtout pas chercher un parti pris de moralisation dans chacun de ces dessins où s'étale souvent le cynisme le plus conscient et le plus éhonté ; ne lui demandez qu'une vision véridique et concluez vous-même, en savourant l'intensité profonde de son observation. Car ce n'est plus ici, évoquée par la science de l'archéologue ou par l'imagination de l'artiste, la courtisane de Grèce qui foulait de ses pieds nus le sol sacré des temples de marbre, tandis que la brise d'Ionie gonflait les plis de sa tunique blanche, ce n'est plus la danseuse romaine qui, debout sur le seuil de sa



J.-L. FORAIN. — [illegible] Lithographie

cella de Suburre, chantait sa complainte campanienne en s'accompagnant de ses crotales ; ce n'est plus la ribaude qui, dans sa vieille maison de la Cité, derrière son vitrage de plomb, vivait, avec les étudiants tapageurs, autour des lourdes tables de bois, bravant le guet ; ce n'est plus l'Incroyable avec ses hauts talons, sa taille de guêpe, sa perruque à frimas, que Debucourt nous montre accoudée sur une table de jeu et guignant l'or des provinciaux ; ce n'est plus la lorette de 1850, que Constantin Guys représenta « emportée, au grand trot de sa voiture, dans une allée zébrée d'ombre et de lumière, couchée comme dans une nacelle, indolente, écoutant vaguement les galanteries qui tombent dans son oreille et se livrant avec paresse au vent de la promenade » ; c'est la beauté gracile et presque enfantine de la Parisienne de 1895, aux épaules tombantes, aux hanches minces, à l'expression vicieuse et ambiguë. On ne saurait lui refuser parfois une certaine beauté (ce n'est assurément pas



celle d'Iphigénie ou d'Andromaque) qui se dégage de sa souple jeunesse.

A tous ces dessins si justes, il y a des légendes qui font toujours corps avec le document graphique, et qui l'accentuent même davantage. Ici, c'est une jeune femme étendue sur un divan, la cigarette aux lèvres, qui dit dédaigneusement à une sorte de Madame Cardinal, debout devant elle : « Que je te donne de l'argent ? Mais, maman, tu es encore jolie ! »

Et cet autre dialogue entre une mère et sa fille :

« Comment, tu te sors par ce froid-là ?

— Mais, maman, y manque vingt-sept francs pour le terme ! »

Quelle amertume dans cette scène de restaurant de nuit, où le peintre représente une femme toute jeune, attablée, avec cette légende :

« On croit qu'elle soupe, elle déjeune ! »

Ailleurs, c'est ce colloque avec une femme de chambre :

« C'est si dur d'attendre Madame !

— Qu'est-ce que vous avez encore à geindre ? quand vous vous couchez, vous vous reposez. »

Dans ces milieux de la basse noce, Forain s'attache, avec une âpreté particulière, à montrer l'odieux du rôle de la mère qui vit de la prostitution de sa fille et la dirige de son expérience. Il n'est pas possible de décrire ici toutes les pages caractéristiques où il la montre dans toute sa bassesse (aucune description n'arriverait, du reste, au mordant de ces dessins), mais quelques légendes sont encore à retenir.

N'oublions pas, par exemple, celle-ci — c'est une mère qui parle :

« Ah ! Monsieur le Comte, jusqu'à quelle heure avez-vous gâté notre Nini ? La voilà qui rate encore son conservatoire ! »

Et cette interjection, qui accompagne un café au lait apporté à un couple :

« Ah ! vous en trouverez beaucoup de mamans comme moi ! »

Après cette catégorie de filles, en voici d'autres : les danseuses. A Degas revient, je crois, l'honneur d'avoir, le premier, fixé l'image de cet être bizarre et complexe ; à son tour, Forain pénètre dans les coulisses de l'Opéra, observe, scrute, creuse, détaille et griffe. C'est, près d'un portant, une danseuse plus expérimentée qui donne des conseils à une débutante :

« Es-tu moule, puisque je te dis que c'est des messieurs qui sont de la province ! »

Bien des légendes sont à citer où Forain résume merveil-

J.-L. FORAIN. — L'ENTR'ACTE *(Tableau)*
(Collection Durand-Ruel)

leusement une situation, projette une lumière intense sur un état d'âme, car l'artiste possède cette rare faculté de synthèse non seulement en ses dessins mais aussi dans ses légendes. Si dans les uns, quelques traits de plume fixent à tout jamais le pittoresque d'une scène de la rue, des coulisses ou des salons, l'auteur de ces légendes ne manque pas d'être à la hauteur de cette précieuse qualité. En une ligne toujours claire et incisive, Forain en dit autant, soit au point de vue général, sur les mœurs



J.-L. FORAIN. — UNE SAISIE *(Lithographie)*

actuelles, soit au point de vue particulier, sur une situation, que d'autres dans un long roman. Jamais, on peut l'affirmer, il ne s'est trouvé un dessinateur chez lequel cette fusion entre l'art graphique et l'expression de la pensée existe aussi complète, chez lequel la légende arrive à cette hauteur. Retenons-en quelques-unes encore des plus personnelles consacrées à ce monde de la danse que Forain affectionne :

« Voyons, Zoé, pourquoi ne m'avoir pas dit franchement que tu ne m'aimais plus ? »

Et ce colloque de parents :

« Ne fais pas de bruit et regarde moi ça dormir, comme c'est raisonnable! Quand ça va dans un bal d'artistes ça rentre toute seule. »

Dans une loge, une danseuse que l'on habille répond à un ami:

« C'est moi qui vous le dis, vous pouvez aller le lui répéter, son gosse y ne le verra jamais. »

Dans un autre dessin, le dessinateur nous montre, sous un jour très juste, l'amour-propre de la danseuse :

« C'est à prendre ou à laisser : je veux que tu mènes ma mère au bois !... »

Propos bien caractéristiques encore que ceux-là et complétant toujours par quelque trait inédit la peinture de ce monde du théâtre :

« Vous êtes tous les mêmes ! Tu le blagues parce qu'il a reconnu son enfant... rends-moi ma clef. »

« Alors c'est entendu, le temps de mettre nos femmes en voiture, et nous revenons ! »

« Je t'en prie, ma chérie !... Dis-moi avec qui était ma femme ? »

« Ma petite Marthe, c'est donc bien difficile de m'être fidèle ! »



« Monsieur le baron, vous êtes tous les mêmes avec vos fleurs... Ça coûte aussi cher, et ça fait moins d'effet qu'un petit rien ! »

« Maintenant, pour ta gouverne, apprends que je ne me teins pas, j'atténue, voilà tout ! »

« Montrez-vous le plus raisonnable ; ce n'est pas tant pour les saphirs que pour montrer qu'elle est avec un homme comme il faut ! »

« Voyons, André, comment la trouves-tu, toi qui es un homme ?
— Idéale, papa !
— Eh bien, c'est pour elle qu'on me fait tant de misères à la maison ! »

« Misère! je suis ici depuis vingt ans, et c'est toujours les mêmes qui gagnent cent mille francs ! »

Puis, dans un autre dessin, derrière la silhouette d'un vieil abonné, un *rat* qui murmure à l'oreille de l'autre un nom prestigieux et prometteur. Parfois même toute légende est absente, et toute idée humoristique ou caricaturale abandonnée, le dessin de Forain devient alors plus que jamais une simple et vigoureuse étude, ainsi que dans une page intitulée *le*

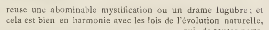
J.-L. FORAIN — LES M'AS-TU-VU ? *(Dessin)*

J.-L. FORAIN. — LES M[illegible]. *Dessin*

Matin et le Soir. Le matin, c'est dans la chambrette mansardée et sommairement meublée, la petite danseuse qui prépare elle-même la robe de mousseline dans laquelle nous la voyons parader le soir, parmi les habits noirs irréprochables.

De tous les dessins que Forain a consacrés à la femme — à la danseuse, à la femme du monde ou à la fille — se dégage une idée maîtresse : la faillite du sentiment et le krach de l'amour. C'est ce qu'a fort bien compris M. Raoul Deberdt dans son intéressant ouvrage sur *la Caricature française au* XIXe *siècle*.

« Ses croquis, écrit-il, ont une grande portée sociale, car ils nous habituent à voir dans la comédie amoureuse une abominable mystification ou un drame lugubre ; et cela est bien en harmonie avec les lois de l'évolution naturelle, qui, de toutes parts, est en train de dissocier les sexes pour les rendre indépendants l'un de l'autre.





J.-L. FORAIN. — LES M[illegible]. *Dessin*

« La grande faillite de l'amour et la libération sentimentale, qui font dès à présent leur première apparition dans le monde moderne, ont été notées par Forain avec une fidélité avisée, brutale, scrupuleuse. Aussi, ces beaux dessins corrosifs resteront-ils comme des documents d'une importance capitale et dont se serviront amplement les futurs historiens du XIXe siècle. »

Forain n'est pas arrivé d'emblée à la

J.-L. FORAIN. — DANS LE MONDE *(Croquis)*

gloire qui est sienne aujourd'hui, car il est peu d'artistes qui aient autant d'admirateurs et de détracteurs, dont chaque production soit attendue avec plus d'impatience et encensée ou déchirée avec plus d'ardeur. Le peintre aujourd'hui célèbre, dont les mots — mots à l'emporte-pièce auxquels il excelle — font fortune, a connu à son début toutes les difficultés de la vie d'artiste. Est-il, du reste, beaucoup de peintres absolument novateurs comme celui-là, qui se soient imposés dès le premier abord ? Pour m'en tenir aux exemples de ce temps, je citerai deux de nos plus nobles et de nos plus grands artistes : Puvis de Chavannes et Rodin, le premier devant attendre longtemps les commandes officielles, faisant même don à l'État de ses premières œuvres décoratives ; l'autre, n'arrivant pas à gagner sa vie à Paris et devant aller à Bruxelles, où il sculpte les cariatides de la Bourse !

Tout en se faisant attendre plus que de raison, la gloire est heureusement venue plus vite à Forain, mais ses débuts difficiles lui ont du moins servi à ceci, qu'ils ont singulièrement enrichi le champ de son observation. La misère de l'artiste de talent inconnu dans



J.-L. FORAIN. — DANS LE MONDE *(Croquis)*

la grande ville, la lutte continuelle pour la vie, la nécessité d'accepter des besognes inférieures, et les désillusions, et les amertumes, tout cela Forain l'a sinon éprouvé lui-même, du moins observé dans son entourage. Qui nous a donné de cet enfer une image fidèle, un tableau véritablement vécu? Ce n'est assurément pas Murger, dont les personnages manquent de vie, ne sont, à quelques exceptions près, que des fantoches. Combien plus intense et plus véridique, mais aussi plus navrant, est le lugubre défilé des artistes nécessiteux auquel Forain nous fait assister!

Pour comprendre à quel point ces tableaux de la vie des artistes sont imprégnés de la plus stricte réalité, pour en deviner les souffrances latentes, il faut avoir pénétré quelque peu dans les jeunes milieux de peintres, avoir vu combien est dure entre toutes la lutte qui s'engage dans l'âme du véritable artiste, entre le désir de persévérer vers un idéal jusque-là incompris et la triste nécessité de rabaisser cet idéal jusqu'à la production courante, et à toutes les concessions dont souffre l'âme de celui qui se sent un novateur. Combien d'entre eux qui, nés pour la grande peinture murale, sont obligés, pour vivre, à faire de vulgaires copies d'après des peintres secondaires, et qui ne trouvent leur pain quotidien que dans le plagiat des maîtres comme le résume si bien la réponse d'un peintre à sa femme :

« Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Ne m'en parle pas, ils demandent tous des Bouguereau! »

Les débuts de tant de contemporains, à commencer par Wagner, réduit à écrire des fantaisies pour la flûte et le piano, alors que ses opéras étaient repoussés partout, composent un martyrologe émouvant entre tous, et où figurent certains des noms devenus depuis les plus illustres de la littérature ou de l'art contemporain.

Il est vraiment poignant ce dessin de *la Comédie parisienne* : dans l'humble atelier, autour du poêle, un groupe de trois personnes : le marchand de tableaux, à l'allure insolente; le peintre, pensif et triste, en songeant à son idéal ravalé, et, à côté de lui, la femme et l'enfant, qu'il faut faire vivre, et c'est le marchand qui parle :

« Il me faut, dans les six jours, trois Corot et un Diaz, faites-le travailler, Madame! »

C'est un peu de cette détresse que le poète a exprimé en ces vers admirables et douloureux :

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
Comme un enfant de chœur, jouer de l'encensoir,
Chanter des *Te Deum*, auxquels tu ne crois guère,
Ou, saltimbanque a jeun, étaler tes appas
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

Ailleurs il représente la lutte éternelle et comique entre le bohème et le propriétaire, l'indifférence de l'artiste devant les questions matérielles, et ce dialogue s'engage entre le rapin aux cheveux hirsutes et le bourgeois aux favoris à la Louis-Philippe :

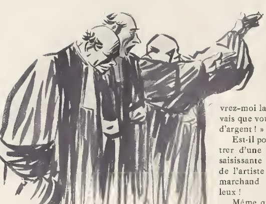
« Monsieur, voilà déjà vingt fois que vous me faites venir, vous me devez sept termes, j'en ai assez!

— Mais vous ne pensez donc qu'à ça? »

Le marchand reparaît de nouveau; cette fois-ci il vient d'acheter à bas prix les toiles qui ont coûté tant d'efforts, où



J.-L. FORAIN. — LES COULISSES DE L'OPÉRA (*Tableau*)
Collection Durand-Ruel



l'artiste a mis tout le meilleur de lui-même, sur lesquelles il fondait tant d'espoir.

« Maintenant, ami, ouvrez-moi la porte... Je savais que vous aviez besoin d'argent ! »

Est-il possible de montrer d'une manière plus saisissante l'exploitation de l'artiste pauvre par le marchand peu scrupuleux !

Même quand il entreprend une série de dessins politiques qui le passionnent, Forain revient volontiers aux scènes de la vie d'artiste ; c'est un sujet qui l'attire comme étant un des spectacles les plus cruels, et le défilé des misères de l'existence du peintre continue. Un peintre regarde un de ses tableaux, et, se penchant sur son épaule, une femme lui dit : « Si tu vendais tes tableaux deux cent quarante mille francs, nous n'aurions jamais de disputes ! ! ! »

Et voici une scène d'intimité digne d'illustrer le joli recueil de nouvelles d'Alphonse Daudet intitulé *Femmes d'artistes :* l'irruption dans l'atelier d'une mégère semblable à cette terrible transtévérine que nous décrit l'auteur de *Tartarin*, et qui se plantant devant la toile du peintre, où s'ébauche vaguement quelque Léda ou quelque Déjanire :

« Comment ! c'est tout ce que tu as fait aujourd'hui ? Tu n'as même pas touché au ciel ! »

Il n'y a pas chez Forain que des artistes désintéressés et malheureux ; voici, au contraire, un type d'artiste que nous ne connaissons que trop, celui qui n'a d'autre préoccupation que l'argent, et qui se sert de tous les moyens pour obtenir une commande de buste ou de portrait. Il est bien des noms, en effet, que l'on pourrait inscrire sous ce dessin représentant un sculpteur recevant son modèle.

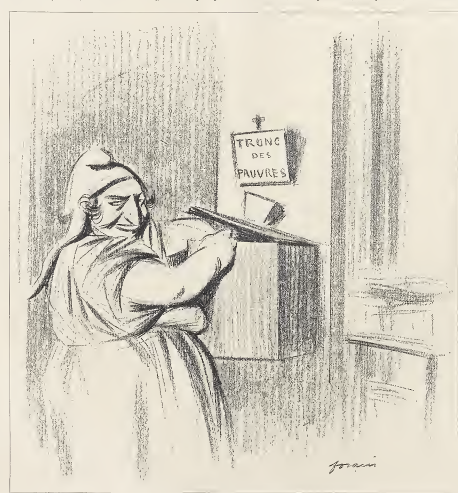
« Tu sais, mon chéri, que, n'y tenant plus, j'ai tout dit à mon mari ! ! »

Et lui de répondre :

« Vous venez de faire un joli coup, qui est-ce qui va me payer votre buste ? »

Et ne connaissez-vous pas aussi ce peintre qui, venant d'exécuter une commande pour l'État, dit à un visiteur, lequel trouve son œuvre médiocre, cette phrase éloquente : « C'est une commande de l'État ! »

L'un des endroits où Forain a pu voir ses contemporains sous un jour très caractéristique, est certainement le Champ de Courses. Serait-il vraiment le peintre complet de tous les aspects de l'humanité à la fin du XIXe siècle, s'il n'avait retenu en ses dessins, ses aquarelles, ses pastels, ses tableaux — et il a



J.-L. FORAIN. — MOI AUSSI J'AI MES PAUVRES (*Dessin*)



J.-L. FORAIN. — LES DISCIPLES [illegible]
(Croquis pour le tableau)



J.-L. FORAIN. — LE CALVAIRE *(Tableau)*

célébré ses sujets en certaines toiles de premier ordre — tout ce que ce monde spécial offre de pittoresque ? Ici je crois que c'est l'œil du peintre qui a été séduit plus que la verve du satiriste, car Forain n'accompagne pas toujours de légendes ses curieuses études de la vie des courses. En ses tableaux, dont l'un des plus remarquables se trouve reproduit ici même, il saisit merveilleusement le chatoiement de la foule élégante en un jour de courses, il gradue avec un art subtil de coloriste toutes les taches diverses qui se coudoient, et se mêlent presque. A coup sûr Forain n'est pas le premier en date des peintres du *Turf;* mais là encore il tient brillamment sa place, il s'égale aux maîtres. C'est Carle Vernet qui fut l'un des premiers à fixer la merveilleuse aisance du cheval de race, mais il ne faudrait pas oublier les admirables anatomies de chevaux au galop que nous devons à Géricault, où se retrouve la souplesse, la grâce nerveuse, la ligne délicate de l'animal de pur sang. Avec Alfred de Dreux, Eugène Lami, « coloriste merveilleusement propre à représenter l'élégance de la lionnerie », Constantin Guys a, lui aussi, laissé un grand nombre d'aquarelles qui nous documentent précieusement sur les solennités du *turf* d'alors, sur l'apparence des « dandys » ou des « impures », comme on disait en 1830. Et que dire de Degas !

Forain ne dérive en rien dans sa représentation des courses



J. L. FORAIN. — DESSINS



J.-L. FORAIN. — ÉTUDE D'APRÈS NATURE

(Lithographie)

CARTON POUR LES FAÏENCES DÉCORATIVES EXTÉRIEURES DE L'ANCIEN *Café Riche*
Appartient à la Galerie Vollard

de ces peintres, ou plutôt il ne garde d'eux que l'élément qui ne passe pas; j'entends que ses anatomies, encore que plus sommaires, sont dignes, par l'exactitude, du pinceau de Géricault ou de Lami, de la plume de Constantin Guys, seul le style a changé, comme ont changé les choses elles-mêmes. A leur tour les dessins de Forain nous deviennent des documents précieux entre tous. Je note, par exemple, certaine *Course à Longchamp*, étude des plus amusantes du public du pesage vu de dos, tandis que les casaques surgissent au-dessus du flot des ombrelles et des chapeaux. Huit années ont passé sur cette œuvre, et déjà, grâce à la transformation si rapide des modes, il devient un document que l'on regarde avec curiosité comme, il y a un siècle, on devait regarder des estampes, vieilles déjà de quelque temps, et perpétuant les modes du Directoire.

Je rapprochais, au commencement de ces pages, Forain de Gavarni, et nulle part ceci n'est plus vrai que lorsque Forain prend à parti les avocats, les juges, les procureurs. Ce dernier a peint avec sa grandiloquence superbe les scènes du prétoire, il a raillé la faconde creuse des avocats, l'indifférence des juges. Forain est plus impitoyable encore. On n'a pas oublié cette scène de huis-clos, étude si caustique et si scrupuleuse de physionomies qui eut un énorme retentissement, et toutes les caricatures qu'inspirèrent à Forain les divers incidents du péril anarchique et du Panama. Ici, du reste, nous touchons à la partie la plus haute, la plus impérissable de l'œuvre de l'artiste, car les personnages de la Chambre des députés, il les retrouve souvent au Palais de Justice.



Dans cette étude de la société à la fin du XIX[e] siècle, dans cette grande fresque, également minutieuse en ses détails et générale en sa pensée maîtresse, nous voyons la fille côtoyer la femme du monde, l'ouvrier à côté du clubman, le rapin miséreux à côté de l'artiste cossu et décoré, le médecin avec l'usurier, le domestique impudent avec l'entremetteuse cynique, l'huissier avec le spéculateur; dans ce grand ensemble où tous les personnages se détachent avec un réalisme saisissant, les pages vraiment épiques ce sont ses études plus récentes de la vie parlementaire. Voilà de l'histoire reconstituée au jour le jour. Cette série marque aussi l'épanouissement définitif de la technique du maître. C'est ici vraiment qu'il parvient à sa plus belle simplicité, qu'il élimine dans un dessin tous les détails inutiles, qu'il arrive à nous donner en quelques traits une œuvre absolument définitive, à laquelle on ne saurait rien enlever ni retrancher. Avec quelle



J.-L. FORAIN. — *CHRIST EST RESSUSCITÉ !* (FAUST, ACTE V)

(Aquarelle)

Collection Durand-Ruel

puissance, avec quelle maîtrise il crée ces dessins incisifs et tranchants comme des coups de sabre ! Pas à pas, guidé par le peintre, on pourra un jour reconstituer l'histoire fertile en scandales, la corruption sans égale de la vie parlementaire sous la troisième République.

Aussi bien puisque ces œuvres diverses, ou plutôt certaines d'entre elles, ont été réunies sous le titre de *Doux Pays*, nous pouvons suivre Forain dans sa production depuis la période du Panama. Dans son *Intérieur parlementaire* (février 1894) il donne bien la note de ce que pouvait être l'état d'âme de certains députés à cette époque. Dans un intérieur cossu, la famille est groupée autour d'une table bien servie, se préparant à découper une volaille fumante, avec toute son inconscience superbe, le maître de la maison s'exclame :

« Ça serait drôle tout de même, si j'avais la même cellule que l'année dernière ! »

C'est, du reste, le moment où la prison est à l'ordre du jour, où les perquisitions font rage, où la petite amazone — ne la reconnaissez-vous pas, habitués du Bois d'il y a dix ans ? — crie à un cavalier qui la salue :

« Papa est relâché !... Non lieu ! »

Savourons cette conversation qui s'engage à travers la porte d'une cellule, entre un inculpé de marque et un garde du palais qui ne veut pas manquer l'occasion de réaliser une bonne affaire, aux courses :

« Dites-moi, Monsieur le Comte, alors comme ça je peux prendre Saint-Ferjeux gagnant et Canada placé ?... »

Tous les tristes héros de l'époque du Panama, des Mines d'or, des Chemins de fer du Sud se retrouvent fixés ici en traits définitifs. Sous chaque dessin on pourra mettre un nom et plusieurs noms, tant la force généralisatrice de Forain est grande. Voici Cornélius Herz, un solide vieillard, en train de faire des haltères dans sa chambre et demandant à son valet ses béquilles pour recevoir deux messieurs arrivés de Paris ; et comme suite immédiate à cette œuvre, un agent de la place Beauvau envoyé à Weybridge pour assister aux funérailles du comte de Paris, et qui s'écrie :

« Nous avons tout vu, tout entendu, le rapport est fait... Allons maintenant demander à déjeuner à Cornélius Herz. »

De même que les caricaturistes de 1830 représentaient sans cesse la Liberté sous les traits d'une jeune femme aux prises avec le tyran (il y a sur ce sujet toute une série de lithographies de Daumier qui furent, je crois, publiées par *la Caricature*), ainsi Forain met en scène Marianne. Entre la période de 1830 et celle qui va de 1890 à 1900, il y a d'ailleurs une certaine analogie. Les



J.-L. FORAIN. — A MONTCEAU-LES-MINES *(Dessin)*

LE DÉPUTÉ : *Faut-il qu'on vous aime pour venir vous voir par des temps pareils !*



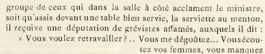
J.-L. FORAIN. — DÉFILÉ DE VESTALES

(Tableau)

(Collection Durand-Ruel)



J.-L. FORAIN. — MAURICE BARRÈS (*Croquis*)

J.-L. FORAIN. — S. A. R. LE DUC DE CHARTRES

emprisonnements, les arrestations, les perquisitions, les brutales assommades de la police, se renouvelleront de nos jours. Un dessin de 1894 résume assez heureusement l'impopularité d'un président d'alors. Debout devant Marianne, la tête basse, il interroge cette nouvelle sibylle:

« Pourquoi cette hostilité ?

— Parce que pour eux tu n'es qu'un amateur, tu n'as pas fait tes classes au café de Madrid ! ! »

L'expédition de Madagascar lui suggère quelques dessins aussi véridiques que cruels. Un envoi à Madagascar représente deux soldats en train d'emballer dans des caisses... des béquilles, et dans les bureaux du ministère de la Guerre nous voyons la triste file des parents en deuil :

« Nous sommes ici pour les décès ! »

Il n'y a pas jusqu'à des faits de moindre importance que nous ne trouvions fixés par la verve de Forain, témoin ce dessin qui perpétue la villégiature d'un président de la République aux environs du Havre et où nous voyons un matelot de l'État, chargé de valises et de caisses à chapeaux, marcher le long des quais.

Voici le député dans ses plus beaux gestes (il y a vraiment une beauté dans son cynisme, comme il y en a une dans l'horreur d'un *Caprice* de Goya) ; chacun de ces gestes est bien fidèle à la vérité, soit qu'à la fin d'un dîner il s'emplisse les poches de cigares avant d'aller se mêler au groupe de ceux qui dans la salle à côté acclament le ministre, soit qu'assis devant une table bien servie, la serviette au menton, il reçoive une députation de grévistes affamés, auxquels il dit :

« Vous voulez retravailler ?.. Vous me dégoûtez... Vous écoutez vos femmes, vous manquez d'estomac ! »

Ailleurs cette scène comique : une lettre recommandée arrivant chez un député le matin de la rentrée des Chambres avec, pour légende, ce dialogue:

« SON ÉPOUSE. — Une lettre recommandée ?... Si c'était un chèque !

« LE DÉPUTÉ. — Un chèque? Il est passé ce temps-là ! »

Il n'est pas jusqu'à la prison où la verve du dessinateur ne suive nos honorables, où il les montre toujours corrupteurs et corrompus ! Parmi les nombreux dessins qui stigmatisent nos parlementaires, et ils sont si abondants qu'il est difficile d'en donner ici une idée, même approximative, notons encore ce dialogue entre un député et sa femme, d'une observation si juste et d'une vérité si générale :

« Qu'est-ce que cette note de 1,750 francs ?

— C'est ma toilette de gala !

— Je n'ai pas de galette pour ça.

— Eh bien, et les fonds secrets ! »

Des couloirs du Palais-Bourbon ou des salons de l'Élysée il sait aussi jeter un regard dans les cuisines et les offices où s'agite une valetaille bien digne de ses maîtres, par la rapacité et par l'insolence. Le type de l'huissier du mi-



J.-L. FORAIN. — CARTON POUR LES FAÏENCES DÉCORATIVES DE L'ANCIEN *Café Riche*
Appartient à la Galerie Vollard

J.-L. FORAIN



COLLECTION ALEXIS ROUART.

CHAMBRÉ

(Tableau)



J.-L. FORAIN. — AUX COURSES

(Tableau — première manière)

Collection Durand-Ruel



J.-L. FORAIN. — CARTON POUR LES FAÏENCES DÉCORATIVES DE L'ANCIEN *Café Riche*
Appartient à la Galerie Vollard

nistère mêlé à toutes les intrigues politiques et à toutes les crises, en témoin et presque en confident, s'y détache avec une âpreté qu'eût enviée Gavarni. Ainsi, pendant la crise ministérielle de 1894, deux huissiers, dont la paresse se plaît à écouter aux portes, et qui sont bien au fait de la politique contemporaine, se communiquent leurs impressions :

« Veux-tu lui faire une bonne blague ?... Allons chercher Constans. »

Et voici des domestiques de la Présidence :

« Mais c'est l'ancienne guimbarde de l'Empereur !

— Parbleu, je suis monté dedans au 4 Septembre. »

La femme d'un ministre, petite bourgeoise, chargée de cartons à chapeau, quitte le ministère suivie de sa modeste « bonne à tout faire ». Insolent, un domestique la dévisage, les mains dans les poches :

« LA FEMME DU MINISTRE. — J'espère bien que quand nous reviendrons, vous serez encore là.

LE DOMESTIQUE. — Aussi je ferai remarquer à Madame que je ne la fouille pas, et que je devrais le faire. »

Et comme ils jugent et déchirent leurs maîtres en tel dialogue qui s'engage entre un piqueur occupé à astiquer ses bottes à la sellerie et un valet :

« Tu vois !... On se prépare à monter en daumont.

— Il a de la veine ! Il y a six semaines, j'aurais bien parié cent sous qu'il serait pas allé au Grand-Prix. »

Ils sont candides parfois, ainsi qu'à la reprise du Panama (avril 1897) :

« Ma fille, qui vous a dit que nous ne serions pas inquiétés ?

— Je tiens ça de la blanchisseuse d'Henri Rochefort. »

Les qualités du dessinateur et du satiriste, plus comprises du grand public que le côté purement artiste de son talent, ont souvent fait négliger l'art du peintre, encore que cet art soit très personnel et très haut. Tout récemment encore je voyais dans l'une des grandes galeries parisiennes, un pastel de Forain, représentant une conversation dans les coulisses de l'Opéra entre un homme à la laideur simiesque et une danseuse à la délicate beauté, et le hasard avait fait que l'emplacement provisoire de cette œuvre était justement entre deux toiles de grands maîtres. L'une, *les Grottes de Fingal*, par Delacroix, un morceau du coloris le plus somptueux, où le grand romantique a fait tenir tout l'infini du ciel sur la mer moutonnante ; l'autre, une de ces légères impressions de Corot, une matinée à la lumière fluide, avec des arbres érigeant leurs fines silhouettes sur une aurore de printemps. Quel est le contemporain qui n'aurait pas été écrasé



J.-L. FORAIN. — CARTON POUR LES FAÏENCES DÉCORATIVES DE L'ANCIEN *Café Riche*
Appartient à la Galerie Vollard



J.-L. FORAIN. — AUX FOLIES-BERGÈRE (*Tableau*, première manière)
(Collection Durand-Ruel)



J.-L. FORAIN. — DAMES CHORISTES A L'OPÉRA (*Tableau*, première manière)
(Collection Durand-Ruel)

par le voisinage de deux individualités aussi puissantes et aussi complètes à tous les points de vue, dont le coloris n'aurait pas paru lourd et terne — terne à côté de la fougue chaleureuse de Delacroix, lourd à côté de la légèreté de Corot? — Je me le demande! Mais l'œuvre de Forain se tenait à merveille à côté de ces deux toiles par la jolie gamme de ses tons veloutés de pastel, n'allant jamais jusqu'à la crudité, mais restant dans une tonalité de grâce et de délicatesse...



J.-L. FORAIN. — CARTON POUR LES FAÏENCES DÉCORATIVES DE L'ANCIEN *Café Riche*
Appartient à la Galerie Vollard



J.-L. FORAIN. — CARTON POUR LES FAÏENCES DÉCORATIVES DE L'ANCIEN *Café Riche*
Appartient à la Galerie Vollard

La peinture de Forain demeure naturellement fidèle aux sujets qu'affectionne le dessinateur. Il semble qu'elle soit pour lui un motif de creuser davantage telle scène dont un de ses dessins aura donné une idée première et synthétique. Elle représente donc les aspects divers et multiples de l'humanité, mais elle n'a pas craint, aussi, de gravir les hauts sommets de l'art religieux.

Forain, peintre religieux, voilà qui ferait certainement sourire bien des esprits soi-disant informés, et qui veulent maintenir chaque artiste dans son étroite spécialité. Le fait n'en est pas moins vrai, et nos lecteurs peuvent s'en rendre compte en feuilletant les illustrations des œuvres que nous donnons ici.

Nous n'avons pas pu voir beaucoup d'œuvres de ce genre, deux ou trois à peine, mais qui paraissaient vraiment être la forme définitive de la peinture religieuse conçue d'un manière moderne. C'est là, on le sait, un genre qui a été exploité assez heureusement par quelques peintres contemporains dont on vit la Madeleine en robe de bal se jeter aux pieds du Christ, ou le Christ aux outrages, hué par des hommes en habit noir ou en redingote. Avec Forain nous sommes loin de ces fadeurs. Le peintre a compris que traiter d'une manière minutieuse un sujet de ce genre, c'est faire naître un contraste inadmissible, sinon incompréhensible, et choquant pour beaucoup. Ce qu'il faut à une scène pareille, c'est la présenter comme une sorte de vision. M. Forain l'a compris lorsqu'il a peint *les Pèlerins d'Emmaüs* ou *le Retour du Calvaire.*

Simplicité, beauté et noblesse du geste font le charme des *Pèlerins d'Emmaüs*, œuvre qui mérite plus d'admiration que tant de toiles conventionnelles publiées sur ce sujet. Comme procédé, le peintre use d'une manière qui touche de près à la grisaille, mais qui est, malgré cela, infiniment variée dans ses nuances et ses effets.

Quant au *Retour du Calvaire après la Mise au tombeau*, comment n'en pas sentir la prenante émotion? Le peintre a traité, là encore, ce sujet d'une manière toute nouvelle. Il est d'une grande beauté le groupe des saintes femmes qui, sous leurs voiles de deuil, s'en vont à pas lents vers la nuit. Ces trois silhouettes, comme elles sont éloquentes, comme on les sent convulsées de larmes, fléchissant sous le poids de leur douleur! Et il a fallu que ce soit le peintre moderne par excellence qui donne à tous les faux maîtres et à tous les professeurs d'esthétique cette haute leçon de simplicité!

Des toiles de ce genre ne constituent évidemment qu'une partie très minime dans la production considérable de Forain. Il semble que même, peut-être malgré lui, sa mission soit de continuer son œuvre de dessinateur, cet œuvre précieux, non seulement au point de vue de son intérêt artistique, mais parce qu'il émane d'un homme qui, à une époque d'affaissement moral indiscutable, à une époque où tout s'achète, du nom jusqu'à la conscience, ne s'est pas incliné devant le veau d'or. C'est une raison de plus pour assurer aux pages capitales, essentielles de cette production, le rare privilège de se survivre. Malheur donc à ceux que visèrent ses fureurs vengeresses, puisque, de par le génie de cet homme, les voici marqués de stigmates indélébiles, et cloués pour des siècles au pilori de honte, au gibet d'infamie!

HENRI FRANTZ.





J.-L. FORAIN — Études (Dessins)

GOUPIL & C[ie], Éditeurs-Imprimeurs

MANZI, JOYANT & C[ie], Éditeurs-Imprimeurs, Successeurs

LES ARTS

Revue Mensuelle

DES

MUSÉES, COLLECTIONS, EXPOSITIONS

Le nombre des journaux périodiques consacrés en Europe à l'étude des Arts Graphiques et des Arts Industriels est considérable à coup sûr; mais, en France, à côté des revues qui, avec un luxe de gravures originales, s'attachent aux dissertations académiques, des revues qui s'essaient à fournir des formules d'un style décoratif nouveau, des revues qui, se rendant l'organe d'une École, en présentent successivement les œuvres maîtresses, des revues enfin, qui, sans souci d'unité, se dispersent au gré des reproductions qu'elles publient, il est une place à prendre — et c'est cette place que nous prétendons occuper. Ne s'attacher à aucune école, ni moderniste, ni académique; aller à ce qui séduit l'œil, éveille la curiosité, attire le goût; n'avoir de préférence pour aucun style, de parti pris pour aucun temps; chercher le beau, le précieux, le rare, le curieux et l'exposer en bonne vue sur une cimaise réservée, voilà l'esprit qui nous mène. Grâce à nos procédés, nous n'aurons ni à traduire, ni à interpréter, ni à trahir les œuvres, nous les montrerons seulement et les proposerons devant les regards. Point de théories qu'on soutienne, mais des faits qu'on allègue, qu'on prouve par des exemples, qu'on explique d'un texte assez bref, rédigé par les personnalités les plus compétentes, chacune pleinement libre en son domaine, parfaitement indépendante dans la sphère où elle se meut.

C'est le programme que se proposent **Les Arts**.

La critique y sera toujours courtoise, mais les opinions pourront sans inconvénients s'y montrer contradictoires : ce n'est point ici une revue de doctrine, c'est un recueil des expressions les plus diverses qu'a pu, que peut et que pourra revêtir la pensée graphique soit dans le domaine de l'Art pur, soit dans le domaine des Arts Industriels.

Sans laisser de côté, à l'occasion, les chefs-d'œuvre connus et classés que conservent les Dépôts publics, on s'attachera d'abord à faire connaître dans **Les Arts** les ouvrages inédits dont fourmillent les collections privées, en commençant par celles qui, se trouvant à l'Étranger, sont moins accessibles au public français; on surveillera les acquisitions gratuites ou onéreuses que font les Musées et l[es] Bibliothèques; on s'enquerra des trésors enfouis dans des Musées [de] la Province ou de l'Étranger, des Sacristies ou des Églises; on s'in[-]quiétera des objets qui, en quelque point d'Europe, apparaissent [ou] passent dans les Ventes publiques ou amiables; on ne se borner[a] point aux œuvres anciennes; on fera la part large aux modernes e[t] en quelque genre qu'elles se présentent, on en fournira une vue ass[ez] étendue pour être instructive. Sans rechercher les excentricités, [on] les notera, car qui peut dire si elles ne deviendront pas demain matiè[re] à collection? Enfin, lorsque nous manquera un artiste de valeur, [on] recueillera les morceaux les plus caractéristiques qu'il ait laissés po[ur] fixer une sorte de synthèse de sa production.

Des choses d'art quelles qu'elles puissent être — tableaux, dessin[s,] statues, émaux, objets d'ameublement, tapisseries, objets d'art e[t] comme on disait jadis, objets de goût — on donnera des reproductio[ns] assez lisibles pour qu'elles servent de moyens d'étude aux artistes [et] aux amateurs, de moyens d'éducation à ceux qui se préparent ou [se] destinent à quelque branche des arts appliqués, de moyens de contrô[le] et de comparaison à ceux qu'intéresse le commerce des objets d'a[rt].

Ce journal ne veut pas seulement plaire aux gens du monde; [il] prétend pénétrer dans l'atelier, l'école et la boutique; il veut fourn[ir] à l'éducation artistique un élément qui y manque jusqu'ici en apportan[t] à chaque fascicule une masse de documents expliqués et commenté[s] qui instruisent par la simple vue, développent le goût du beau et [en] fournissent les plus purs modèles.

Par le prix très minime auquel est fixée chaque livraison comm[e] par le format adopté, **Les Arts** marquent, mieux que par des phrases l'intention de pénétrer partout, de s'adresser à tous, de faire vraime[nt] œuvre utile et démocratique; de substituer aux dissertations creuses [et] aux vaines théories les exemples et les faits et, en un temps où le[s] souverains même s'inquiètent de l'éducation artistique des peuples, d'a[p]porter comme contribution à la française, non des mots, mais un act[e].

LES ARTS publieront douze numéros par année. — Chaque numéro contiendra au moins trente-deux pages illustrées.

En dehors des numéros mensuels, LES ARTS pourront publier des numéros supplémentaires spéciaux, consacrés à des Expo[-]sitions, des musées particuliers ou de grandes ventes. Ces numéros seront servis gratuitement aux abonnés.

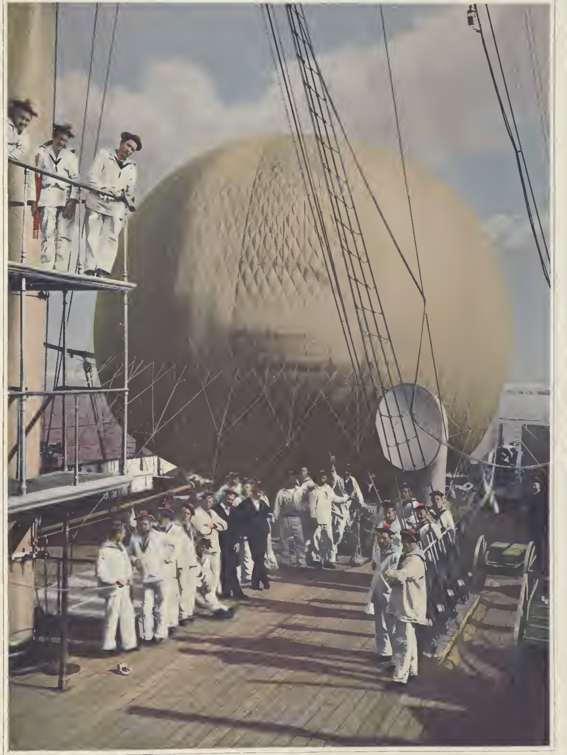
UN AN : Paris, 22 francs ; Départements : 24 francs ; Étranger : 28 francs

Le Numéro : 2 francs NET ; Étranger : 2 fr. 50

Abonnement & Vente : 24, *Boulevard des Capucines, PARIS.* — Vente aux Libraires : *Librairie du FIGARO*

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO SPÉCIAL : LES AÉROSTATS



MANŒUVRE D'UN BALLON CAPTIF A BORD D'UN CUIRASSÉ *(Escadre de la Méditerranée)*

Vingtième année. MARS 1902 Deuxième Série — N° 144

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	PUBLICATION MENSUELLE Paraissant le 2e samedi de chaque mois	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS Du *Figaro* quotidien

LA NAVIGATION AÉRIENNE



A MONACO

« LE SANTOS-DUMONT N° 6 » AU-DESSUS DE LA BAIE DE MONACO

(27 janvier 1902)



Cliché Chusseau-Flaviens — LES EXPÉRIENCES DE M. SANTOS-DUMONT A MONACO. — LA RENTRÉE DU « SANTOS-DUMONT Nº 6 » A SON HANGAR

LA NAVIGATION AÉRIENNE

AU DÉBUT DU XXE SIÈCLE

M. Santos-Dumont tient à rester à l'avant-scène de l'actualité. Après les péripéties sans nombre qui accompagnèrent la conquête du prix Deutsch, et dont nous donnons plus loin un aperçu rapide, le courageux aéronaute estima qu'il n'avait pas encore droit au repos. Nous apprîmes simultanément son départ pour le Midi et son intention bien arrêtée de tenter la traversée de la Méditerranée, en attendant mieux encore. Pendant deux mois, M. Santos-Dumont a retrouvé là-bas sa cour d'admirations passionnées, et le cercle de ses brillantes relations s'y est augmenté de quelques personnalités peu négligeables. Dans son hangar, en effet, tout le *high-life* monégasque a tenu à défiler, faisant cortège à S. M. le roi des Belges, à S. M. l'Impératrice Eugénie, — qui se rencontra là un jour avec M. Henri Rochefort. — et à S. A. S. le prince de Monaco lui-même, qui mit à la disposition du jeune Brésilien son yacht de plaisance, pour servir d'escorte au *Santos-Dumont nº 6* dans ses évolutions au-dessus des vagues de la grande bleue. Bref, le 10 février, une communication du correspondant du *Figaro* annonçait que M. Santos-Dumont était prêt à se risquer en haute mer et qu'une expérience décisive était imminente.

Elle eut lieu le 14 février et se termina par un naufrage sensationnel.

M. Adrien Marx a donné de l'accident une description extrêmement pittoresque dans le *Figaro* du lendemain :

« A deux heures de l'après-midi, Santos, qui avait fait avec un de ses amis le pari d'aller se poser avec son aérostat sur la pelouse du tir aux pigeons de Monte-Carlo, procéda aux essais sur place qui précèdent toutes ses ascensions, et non sans peine parvint à régler le moteur, d'humeur capricieuse. A deux heures quarante cinq minutes, les portes du hangar s'ouvraient et *le Santos-Dumont* apparaissait, glissait, et bientôt, livré à lui-même, s'élevait dans l'azur ensoleillé. Puis, docile, obéissant à l'action du gouvernail, l'esquif aérien s'en allait naviguer, après un départ émouvant, par 50 mètres d'altitude au-dessus de la mer légèrement agitée. Entraîné par le vent d'Ouest dans une poussée violente, l'aérostat avait été tout d'abord lancé vers les maisons de Monte-Carlo sur lesquelles il semblait que Santos allait se briser. Mais, dans un magistral coup de barre, le jeune homme redressait le dirigeable qui, dans son glissement majestueux, — avec des airs de joujou japonais suspendu, — piquait droit vers la pleine mer.

« C'est à la sortie de la baie que s'est produit l'accident. Brusquement on vit l'aérostat virer de bord, comme à angle droit, puis, en proie à des oscillations violentes, il se cabrait, la pointe avant vers le ciel, tandis que le guide-rope quittait la vague.

« Un court répit, puis lentement *le Santos-Dumont*, avec son pilote accroché à sa nacelle, descendit lentement et lentement s'abîma dans la mer : Santos était perdu !

« Mais, après un premier moment de stupeur, de toutes parts on s'était élancé au secours de l'aéronaute en détresse et, à l'instant même où Santos tombait à l'eau, les équipages des canots à vapeur des yachts appartenant au prince de Monaco et à M. Higgens l'atteignaient et l'arrachaient à une mort certaine. Santos était sauvé !



Cliché Chusseau-Flaviens — A MONACO
M. Santos-Dumont dans sa nacelle

« On juge avec quel émoi, avec quelle angoisse la foule suivit de la terre les péripéties de la catastrophe, et l'on peut se rendre compte du soulagement que ressentirent des milliers de poitrines oppressées lorsque Santos apparut sur le yacht de S. A. S. le prince de Monaco.

« Tel un énorme cétacé, *le Santos-Dumont nº 6* flottait maintenant à la surface des vagues.

« Pour le ramener à terre, il fut amarré par la poutre armée à l'arrière du yacht, mais alors, cédant sous l'action, l'aérostat se déchire, s'entr'ouvre, se remplit d'eau et, dans une pitoyable confusion de fils de fer, de bois et de choses, ballon, agrès et moteur sont engloutis au fond de la baie.

« Il fallut deux heures de travail pour traîner sur la grève les



Cliché Chusseau-Flaviens.

A MONACO (1902) — « LE SANTOS-DUMONT N° 6 » DANS LA BAIE DE LA CONDAMINE

restes du *Santos-Dumont n° 6*. Seul le moteur a échappé à la destruction finale; autrement il ne reste plus rien du dirigeable historique. »

M. Santos-Dumont, depuis lors, a décidé de faire reconstruire son n° 6, et cela, quoique le n° 7 soit prêt à fonctionner. Mais cet appareil est de dimensions considérables, et l'aéronaute, pour ses expériences quotidiennes, a besoin d'un ballon très maniable. Le n° 6, dont les épaves ont été ramenées à Paris, sera rétabli,



Cliché Chusseau-Flaviens.

A MONACO (1902). — « LE SANTOS-DUMONT N° 6 » S'ÉLEVANT AU-DESSUS DU « ROCHER » DE MONACO

paraît-il, pour les premiers jours d'avril. — Profitons de ce répit pour jeter un coup d'œil en arrière et reconstituer la série d'expériences qui ont rendu célèbre le nom de M. Santos-Dumont, et qui ont eu ce mérite, — si elles n'ont pas donné encore la solution scientifique du problème de l'aérostation automobile, — de passionner l'attention publique, et de créer



Cliché Chusseau-Flaviens.

A MONACO (1902). — « LE SANTOS-DUMONT N° 6 » EN EXPÉRIENCES, CONVOYÉ PAR UN YACHT

autour des efforts des navigateurs aériens, une attention populaire qui ne peut que leur être extrêmement utile.

Alberto Santos-Dumont, qui appartient à une excellente famille du Brésil, y est né le 20 juillet 1873. Il faut croire que l'aérostation eut le don d'intéresser très rapidement le jeune homme, car, dès son arrivée en Europe, en 1897, nous le voyons prendre part à de nombreuses ascensions.

Profitant ensuite de sa petite taille et de son petit poids, — 50 kilogrammes, — M. Santos se paye la fantaisie de se faire construire le plus petit ballon connu, *le Brésil*, cubant 113 mètres, et dont le poids complet, agrès et nacelle compris, n'est que de 27 kilogrammes. Sa première ascension est du 4 juillet 1898, au Jardin d'Acclimatation. Mais le minuscule appareil devait monter souvent encore à la conquête de l'azur, et notamment en 1899, dans l'enceinte de l'Exposition automobile installée aux Tuileries.

Dans l'entre-temps, Santos-Dumont était devenu un automobiliste fervent, et avait même pris part, avec succès, aux premières courses de tricycles à pétrole, ce qui le familiarisa avec les moteurs. L'idée de construire un ballon dirigeable lui étant venue, c'est lui-même qui adapta à la nacelle un moteur de 3 chevaux 1/2; quant au ballon lui-même, il était en forme de cylindre terminé par deux cônes, et avait 25 mètres de long, 3m,50 de diamètre, et cubait 180 mètres. Les agrès et le moteur pesaient 64 kilogrammes, tout compris.

Le Santos-Dumont n° 1, mal lancé au départ, se déchira le 18 septembre. Raccommodé le surlendemain, il s'éleva à 400 mètres d'altitude. Mais soudain il se plia en deux, et tout l'appareil descendit à grande vitesse pour venir s'abattre dans les terrains fraîchement remués du champ d'entraînement de Bagatelle. L'aéronaute fut assez heureux pour se tirer sans aucun mal de cette chute mémorable.



Cliché Chusseau-Flaviens

A MONACO 1902. — LE NAUFRAGE DU « SANTOS-DUMONT N° 6 » EN VUE DE MONACO
Le ballon est ramené par le canot du yacht de S. A. S. le prince de Monaco

Le Santos-Dumont n° 2 qui, dans ses grandes lignes, rappelait beaucoup son aîné, n'a guère d'histoire. Il ne fit, d'ailleurs, que des essais à la corde. Mais *le Santos-Dumont n° 3* est intéressant à étudier rétrospectivement, parce que c'est un des modèles où l'initiative personnelle et l'empirisme avisé du jeune aéronaute se sont exercés le plus curieusement. Dans ce ballon, qui avait 20 mètres de long et cubait 500 mètres, M. Santos-Dumont avait supprimé le ballonnet compensateur qui doit assurer la rigidité de la forme de l'aérostat. Sans doute espère-t-il pouvoir se passer de ce dispositif, de manœuvre difficile et compliquée, grâce à un mode de suspension de la nacelle extrêmement ingénieux, sans filet ni housse, à même l'étoffe du ballon, et par l'intermédiaire d'une perche de bambou servant de quille. Quant à l'équilibre horizontal de son ballon-cigare, il lui consacra un système de contrepoids mobiles et deux guide-ropes inégaux, l'un à l'avant et l'autre à l'arrière.

L'aérostat partit du Champ-de-Mars le 13 novembre 1899, à 3 h. 1/2 de l'après-midi, précisément au jour et à l'heure où devait avoir lieu, d'après d'anciennes prophéties, la fin du monde. Le ballon fit des évolutions très remarquables autour de la Tour Eiffel, puis alla planer au-dessus du parc des Princes pour atterrir enfin à Bagatelle, précisément à l'endroit de la chute mémorable du n° 1. L'expérience eut naturellement un grand retentissement.

Immédiatement M. Santos-Dumont se mit en mesure de prendre part au prix Deutsch, dont le programme venait d'être publié, et que *l'Aéro-Club* avait pu instituer grâce à la générosité de M. Henri Deutsch (de la Meurthe), mettant à sa libre disposition une somme de cent mille francs. Le 1er août 1900, il terminait la construction du *Santos-Dumont n° 4*, dans le hangar qu'il s'était fait construire à Saint-Cloud, sur le terrain de l'Aéro-Club. Le n° 4 cubait 420 mètres, il avait 29 mètres de long sur 5m.40 de diamètre seulement. Il était donc plus mince que son prédécesseur. Aussi M. Santos, pour assurer sa rigidité, avait-il rétabli le ballonnet compensateur qu'il n'a plus abandonné depuis. Le moteur de 9 chevaux était à deux cylindres. L'hélice, placée en avant, comme dans les trois appareils précédents, pouvait faire 100 tours à la minute. La plus mémorable des ascensions du n° 4 eut lieu le 14 septembre dans le parc de *l'Aéro-Club*, devant les membres du Congrès international d'Aéronautique.

Pendant l'hiver qui suivit, M. Santos construisit le n° 5. Comme principales modifications, signalons la poutre armée



Cliché V. Gribayédoff

« LE SANTOS-DUMONT N° 6 »

TOMBÉ DANS LE JARDIN DU CHATEAU DE M. LE BARON EDMOND DE ROTHSCHILD A BOULOGNE-SUR-SEINE

le 6 Septembre 1901



Cliché V. Gribayédoff

A LA CONQUÊTE DU PRIX DEUTSCH (6 septembre 1901)

Le Santos-Dumont n° 6 échoue dans le jardin du château de M. Edmond de Rothschild, à Boulogne-sur-Seine

soutenant tous les dispositifs et agres, l'installation d'un moteur de 16 chevaux, l'allongement du ballon, porté à 34 mètres, et le transport de l'hélice d'avant en arrière.

Le 12 juillet, à 3 heures du matin, *le Santos-Dumont n° 5*, conduit de Saint-Cloud à Longchamps « à la corde », effectuait avec beaucoup d'aisance, 10 tours complets de l'Hippodrome,



Cliché V. G[illegible]

A LA CONQUÊTE DU PRIX DEUTSCH ([illegible] septembre 1901)

Sauvetage du *Santos-Dumont n° 6* accroché dans les arbres du jardin du château de M. Edmond de Rothschild, a Boulogne-sur-Seine

et enfin, à 7 h. 10, partait délibérément pour la Tour Eiffel.

Un léger accroc survenu au gouvernail ayant forcé M. Santos-Dumont à s'arrêter, il descendit tranquillement dans les jardins du Trocadéro, atterrit à un endroit favorable et, s'étant fait apporter une échelle, procéda lui-même à la réparation. Il repartit ensuite, doubla la Tour, et rentra à son hangar sans nouvel incident. En somme, il avait parcouru une distance totale de 45 kilomètres et évolué absolument à sa guise. Il faut dire aussi que le vent, ce jour-là, était nul.

Encouragé par ce très beau succès, Santos-Dumont convoqua les membres de la Commission de *l'Aéro-Club* pour le lendemain 13 juillet. Le départ était donné à 6 h. 41 du matin. La Tour était doublée à 6 h. 55, et l'aéronaute aurait certainement gagné le prix Deutsch ce jour-là si, au-dessus de la Seine, le ballon n'avait pas été pris par un brusque coup de vent et rejeté du côté de Longchamps. Il alla choir dans la propriété du baron Ed. de Rothschild. Madame la princesse d'Eu, qui venait d'être mise au courant de l'accident, fit inviter le jeune Brésilien à venir lui présenter ses hommages. Quelques jours après, le 1er août 1901, S. A. R. envoyait à son compatriote la fameuse petite médaille



Cliché V. Gribayédoff

A LA CONQUÊTE DU PRIX DEUTSCH (6 septembre 1901)
Sauvetage du *Santos-Dumont nº 6*, accroché dans les arbres du jardin du château de M. Edmond de Rothschild, a Boulogne-sur-Seine

protectrice de Saint-Benoît que M. Santos, depuis lors, porte suspendue à son poignet par une chaînette en or.

Après une infructueuse tentative le 25 juillet, M. Santos, le 8 août, repartit une troisième fois. C'est lors cet essai qu'a lieu le fameux accident de Passy, après lequel il fallut aller délivrer appareil et aéronaute sur les toits : Après avoir heureusement doublé la Tour Eiffel, M. Santos ne put lutter contre le vent. Il sentit qu'il allait être violemment projeté contre la gigantesque aiguille de fer, et bravement tira les cordes de déchirure du ballon. Il alla choir sur la corniche des *Grands Hôtels du Trocadéro*, et, cette fois encore, se tira sans encombre de ce pas dangereux.

Trois semaines plus tard, *le Santos-Dumont nº 6*, cubant 622 mètres, et muni d'un moteur à quatre cylindres de 20 chevaux, était prêt à manœuvrer.

Il eut, comme tous ses prédécesseurs, des débuts mouvementés. Le 6 septembre, après une bonne série d'évolutions, et alors que le jeune aéronaute s'était offert la fantaisie de descendre devant *la Cascade* pour y aller prendre l'apéritif, le ballon s'accrochait encore une fois dans les arbres de la propriété de Rothschild et faisait naufrage dans l'étang du parc...



Cliché Walion

A LA CONQUÊTE DU PRIX DEUTSCH (1901)

Au parc de l'Aero-Club de Saint-Cloud. — Preparatifs d'un départ de M. Santos-Dumont pour la Tour Eiffel

Ce léger accident força M. Santos-Dumont à se faire ramener à la corde. A quelques mètres de son hangar, une fausse manœuvre fit lâcher les amarres. Le ballon, livré à lui-même, sans gouvernail et sans hélice, s'en allait à la dérive. C'est alors que Santos, encore une fois, dut avoir recours aux cordes de déchirure. Il tomba dans un champ en friche, à dix mètres d'une maison en construction. Les dégâts à l'appareil nécessitèrent environ un mois de réparations.

Enfin, le 19 octobre 1901, à 2 heures, après plusieurs jours de vaines tentatives, Santos-Dumont réussit à doubler la Tour Eiffel et à revenir au-dessus de son point de départ en moins de 30 minutes. Il est vrai qu'une contestation surgit à l'arrivée,



Cliché V. Grebayédoff

M. SANTOS-DUMONT, DANS L'ATELIER DE M. LACHAMBRE, EXAMINE [illegible] DE SON BALL[illegible]N N° 6

parce que le guide-rope du ballon n'avait pu être saisi que 45 secondes après le délai écoulé. Mais la Commission de l'Aéro-Club, convoquée à l'effet de trancher la question, eut le bon esprit de se prononcer en faveur de M. Santos-Dumont, ce qui peut-être n'était pas strictement sportif, mais ce que tout le monde trouva très raisonnable et opportun. M. Santos distribua généreusement les cent mille francs de M. Deutsch entre les pauvres de Paris et ceux qui l'avaient secondé dans ses efforts. Puis il s'en alla dans le Midi, où nous venons de voir que ses expériences ne sont que momentanément interrompues.

LES FRÈRES RENARD ET LE BALLON « LA FRANCE »

Les émouvants essais de M. Santos-Dumont et la légitime admiration de la foule devant cette indomptable ténacité et ce bel ensemble de qualités physiques, ont fait oublier un peu les expériences antérieures, et notamment les résultats extraordinaires obtenus en 1884-85 par le colonel et le commandant Renard et leur adjoint, le commandant Krebs. Or, il y a dix-huit ans, leur ballon *La France* avait accompli à peu près la performance exigée par les conditions du Prix Deutsch, alors que les moteurs légers étaient encore à l'état rudimentaire. Il est permis d'en conclure que si *La France* avait pu prendre part au concours, elle eût facilement décroché cette glorieuse timbale. Mais le colonel Renard n'eût pas considéré ce résultat comme satisfaisant. Voici, en effet, dans quels termes il a formulé les conditions d'une véritable réussite dans ce domaine redoutable :

La conquête de l'air sera chose pratiquement résolue le jour où l'on aura construit un ballon dirigeable ayant une vitesse propre de 12m 50 (*) *par seconde (45 kilomètres à l'heure) et pouvant soutenir cette vitesse pendant toute une journée, c'est-à-dire pendant dix ou douze heures.*

Les frères Renard ont eu ce mérite rare d'avoir établi de façon rigoureuse, avant de se livrer à des expériences pratiques, les données scientifiques du problème à résoudre. Ils ont méthodiquement analysé et classé les obstacles qu'il s'agissait de vaincre. Ces obstacles, nous ne pouvons songer à les détailler ici. Mais nous pouvons dire sommairement qu'ils se résument dans la difficulté pour l'aéronaute de maintenir son ballon en équilibre à la même hauteur ou à la même place. C'est le problème de la *direction verticale* des ballons, aussi ardu, aussi délicat, et dont la solution précise sera peut-être plus lente que celle de la *direction horizontale*. Celle-ci a deux ennemis redoutables : *l'instabilité longitudinale*, spéciale aux ballons de forme allongée, et les courants aériens, c'est-à-dire le *vent*.



Cliché V. Gribayédoff

L'ACCIDENT DE PASSY (8 août 1901)
M. Santos-Dumont guidant les pompiers pour le sauvetage du ballon n° 5

Toutes les faces de ces questions avaient été étudiées par les officiers de Meudon avant leur premier voyage, et l'on peut dire qu'ils ont fort heureusement vaincu toutes les difficultés qui se hérissaient devant eux, sauf une : *la force du vent*. Dans l'état actuel des moteurs, ils ne purent imprimer à *La France* qu'une vitesse maxima de 7 mètres à la seconde, au lieu des 12m 50 exigés. Si l'on songe que M. Santos-Dumont, avec ses moteurs à pétrole de 1901, n'a jamais pu dépasser 8 mètres, on conviendra que les résultats obtenus par *La France* étaient loin d'être à dédaigner. De plus, ce dernier ballon, tant au point de vue de la rigidité que de la stabilité longitudinale, se comporta toujours de façon remarquable, et jamais il n'eut ces inquiétants et funestes mouvements de tangage qui, à trois reprises, ont causé le naufrage des *Santos-Dumont*. Son équilibre fut toujours parfait.

La France avait 50m 40 de long sur 8m 40 de diamètre. Elle n'était pas symétrique. Les frères Renard avaient donné à l'enveloppe, en rapprochant le maître-couple de l'avant, une forme dyssymétrique assez semblable à celle des poissons de grande vitesse. En un mot, il y avait, en langage familier, un gros bout à l'avant et une pointe effilée à l'arrière.

Le moteur de *La France* était une machine électro-dynamique Gramme de la force de 8 chevaux, pesant environ 100 kilogrammes, ce qui mettait le poids du cheval-vapeur à 12kg5. Elle était actionnée par une grande pile de 400 kilogrammes, c'est-à-dire exceptionnellement légère pour l'époque, et qui, d'ailleurs, était de l'invention du colonel lui-même. L'hélice était placée *en avant*.

La première expérience eut lieu le 9 août 1884, par un temps très calme. Laissons au colonel Renard le soin de raconter lui-même cette première sortie :

« Dès que nous eûmes atteint la hauteur des plateaux boisés qui environnent le vallon de Chalais, nous mîmes l'hélice en mouvement et nous eûmes la satisfaction de voir le ballon obéir immédiatement et suivre facilement toutes les indications du gouvernail. Nous sentîmes que nous étions absolument maîtres de notre direction, et que nous pouvions parcourir l'atmosphère

(*) Ce chiffre a été établi d'après de longues observations sur la force moyenne du vent en France.



L'ACCIDENT DE PASSY (8 août 1901)

« LE SANTOS-DUMONT N° 5 » ACCROCHÉ A QUINZE MÈTRES DU SOL






Cliché [illegible]

A LA CONQUÊTE DU PRIX DEUTSCH

Le 19 octobre 1901, M. Santos-Dumont, montant son ballon n° 6, double la Tour Eiffel et gagne le prix Deutsch (100,000 francs)

LES PHASES DU PASSAGE

dans tous les sens aussi facilement qu'un canot à vapeur peut évoluer sur l'eau calme d'un lac. Néanmoins, nous avions hâte de rentrer au port. Il nous semblait si extraordinaire de nous diriger librement dans l'air que nous craignions de nous faire illusion et que nous éprouvions le besoin de nous donner à nous-mêmes la démonstration pratique que nous avions préparée pour les autres.

« Aussi, après avoir atteint Villacoublay, effectuâmes-nous notre virage et dirigeâmes-nous notre cap sur cette pelouse de départ sur laquelle nous voulions redescendre, malgré les écueils dont elle est entourée. Cette pelouse, de 75 mètres sur 150 mètres environ, est environnée d'arbres, de bâtiments élevés et bordée d'un côté par un étang de 3 hectares.

« Bientôt nous la vîmes se rapprocher de nous, les murs du parc de Chalais furent de nouveau franchis, et notre port d'atterrissage apparut à nos pieds, à 300 mètres au-dessous de notre nacelle.

« L'hélice fut alors ralentie, et un coup de soupape détermina la descente, pendant qu'à l'aide du propulseur et du gouvernail, le ballon était maintenu sur la verticale du point où nous attendaient nos aides. — Tout se passa suivant nos prévisions, et la nacelle vint se poser doucement sur la pelouse d'où elle était partie.

« Telle fut cette première ascension, où l'on vit pour la première fois un ballon véritablement dirigé, évoluer librement dans l'air et revenir à son point de départ. »

Cette première expérience fut, en 1884, suivie de trois autres. Deux d'entre elles réussirent pleinement. La troisième, — le 12 septembre — fut interrompue par un accident de machine. C'est alors que les inventeurs résolurent d'apporter quelques modifications à leur appareil, de manière à pouvoir emporter un aéronaute de plus.

« Le 22 septembre 1885, après une première sortie destinée à essayer la machine, par un vent N.-N.-E. de 4 mètres par seconde, le ballon monté par le capitaine Paul Renard, par M. Duté-Poitevin, aéronaute civil de l'établissement de Chalais, et par moi, partit du lieu ordinaire de nos expériences et se dirigea sur Paris, en tenant directement tête au vent. On fit usage de toute la force motrice et, malgré le vent contraire, l'aérostat eut bientôt gagné la Seine, puis Boulogne et le Point-du-Jour. Après avoir franchi les fortifications, il fut ramené à Chalais, qu'il atteignit très rapidement, favorisé cette fois par le courant aérien. Onze minutes nous suffirent pour parcourir au retour un chemin qui nous avait coûté à l'aller quarante-sept minutes d'efforts.

« Le lendemain, l'expérience fut reprise devant le ministre de la Guerre. Cette fois le vent nous portait vers Paris, l'itinéraire fut à peu près le même, et on profita de ce voyage pour compléter les mesures de vitesse exécutées la veille.

« Pendant ces deux dernières ascensions, j'avais conservé la manœuvre du gouvernail et de la machine, le capitaine Paul Renard été chargé des mesures de la vitesse et de la force motrice, ainsi que des observations de toute nature, M. Duté-Poitevin s'occupait des mouvements verticaux de l'aérostat. »

En somme, le colonel Renard conclut que *La France*, qui n'était qu'un appareil de démonstration, a permis d'atteindre le but qu'il s'était proposé. *Cinq fois sur sept, il est revenu à son point de départ, après avoir fourni des vitesses de 6m50 à la seconde.* Le problème, en somme, se réduisait donc, dès lors, à trouver un moteur qui lui permettrait de faire le double, soit 13 mètres. Mais ce moteur aurait dû, pour cela, développer 72 chevaux, et peser, par conséquent, huit fois davantage. (On sait, en effet, que pour doubler la vitesse d'un navire à vapeur, il faut multiplier par huit la force motrice de la machine.) Il fallait donc emporter plus de 4,000 kilogrammes... ou attendre qu'on eût construit des moteurs plus légers. C'est ce que firent les aéronautes de Meudon. Aujourd'hui que l'automobilisme a donné un essor inespéré à la construction des moteurs extra-légers, peut-être allons-nous voir à Meudon de nouveaux essais. Nous savons qu'on y travaille à la construction d'un dirigeable de très grande dimension, *le Général Meusnier*, sur lequel on fonde les plus vives espérances. Ce sera, nous promet on, pour ce printemps-ci.



Cliché Bouffard — M. SANTOS-DUMONT FAISANT UN ESSAI A LA CORDE AU-DESSUS DU PARC AÉROSTATIQUE DE SAINT-CLOUD

L'AÉROSTATION MILITAIRE

ET MARITIME

Il est difficile de parler des frères Renard et de leurs travaux si noblement scientifiques sans parler de l'établissement d'aérostation militaire qu'ils



LES AÉROSTATS MILITAIRES
Manœuvre du crochet double pour le franchissement (section d'aérostiers de Madagascar)

dirigent avec tant de compétence, et aussi de l'aérostation maritime, qui en est issue.

Dès l'invention des ballons, son importance au point de vue militaire était apparue à l'évidence, nous rappelle Capazza :

« En 1794, le conventionnel Guyton de Morveau proposa au comité de Salut public d'utiliser les ballons captifs pour observer les mouvements de l'ennemi. Ce fut le capitaine Coutelle qui fut chargé de cette mission. Il s'en acquitta magistralement. Il s'adjoignit Conté, et tous deux formèrent une compagnie d'aérostiers, qu'ils installèrent au château de Meudon. Le premier lieutenant était le maître maçon Delaunoy ; le sous-lieutenant un chimiste, et les aérostiers des hommes solides pris dans tous les corps de métiers.

« Un ballon construit par eux, *l'Entreprenant*, fit merveille au siège de Maubeuge, ensuite à Charleroi, à Fleurus, à Maestricht et finalement devant Mayence.

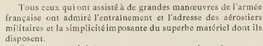
« On n'a pas oublié le rôle immense que jouèrent les ballons pendant le siège de Paris, en 1870. Sur 64 ballons-poste, seuls *le Jacquard* et *le Richard Wallace*, montés par Prince et Lacaze, qui n'étaient pas aéronautes, se perdirent en mer.

« Grâce à M. Rampont, directeur des Postes, 152 personnes, 10,000 kilogrammes de dépêches, des hommes politiques, Gambetta, Spuller, Ranc, Antonin Dubosc, de Kératry, Malapert, un grand nombre de pigeons voyageurs qui rapportèrent à Paris des nouvelles de France, purent quitter Paris. »

Aussi, après la guerre, s'occupa-t-on immédiatement d'organiser de façon régulière un corps d'aérostation militaire. Une première commission dite « des communications par voie aérienne » fut créée en 1874 pour étudier les ballons, la télégraphie optique, la poste aux pigeons et l'éclairage électrique des travaux de l'ennemi. Cette commission était présidée par M. le colonel du génie Laussedat. C'est d'elle qu'est sorti l'établissement de Chalais, maintenant détaché de l'ancienne commission et rattaché à l'état-major général, et dirigé par le savant colonel Charles Renard, assisté par son frère, le commandant Paul Renard.



LE GÉNÉRAL GALLIENI ET LE COLONEL CH. RENARD
surveillant au parc de Chalais les essais de ballons captifs destinés à Madagascar



Tous ceux qui ont assisté à de grandes manœuvres de l'armée française ont admiré l'entraînement et l'adresse des aérostiers militaires et la simplicité imposante du superbe matériel dont ils disposent.

Outre ce matériel de campagne, toutes nos places fortes possèdent des dépôts aérostatiques, fournis et entretenus par le dépôt central de Meudon, et munis du même outillage perfectionné.

Après l'armée, la marine a tenu, elle aussi, à avoir son matériel d'aérostation. Les ballons maritimes peuvent être de la plus grande utilité, non seulement pour connaître ce qui se passe au loin, et envoyer des signaux ou des dépêches, grâce à la télégraphie optique ou à la télégraphie sans fil, mais aussi et surtout pour observer ce qui se passe au fond de la mer. En effet, étant donnée la transparence des eaux quand on les observe d'une grande hauteur, on pourra voir, de la nacelle du ballon, les bateaux sous-marins et les torpilles fixes.

Sur ce phénomène de la transparence des eaux, l'aéronaute Capazza a fait les observations les plus caractéristiques :

« J'ai vu, dit-il, en compagnie du colonel Peigné et du capitaine Driant, le lit de la Seine et des étangs de Meudon.

« Et, durant nos ascensions maritimes dans l'île de Corse, en 1886, à Bastia, à Ajaccio, en compagnie de Pierre Livrelli, j'ai pu voir le fond de l'étang de Bigulia et le fond de la mer à 2 ou 3 kilomètres de la côte orientale de la Corse.

« A Ajaccio, j'ai aperçu le fond du golfe au moment où y entrait une escadre de torpilleurs, et le 14 novembre 1886, j'ai pu admirer les profondeurs du golfe de la Ciotat.

« J'ai vu aussi en 1888, à Marseille, le fond des bassins nationaux, d'un côté vert-de-gris, et de l'autre couleur de rouille.

« En entrant en mer juste au zénith du port de la Joliette, un steamer en sortait. La traînée de son hélice m'a fait remarquer que les saletés qui rendent trouble l'eau de l'entrée du port ne sont que superficielles ou en suspension sur une zone d'épaisseur minime. En effet, au centre du sillon, là où l'eau avait été fortement secouée,



EN MANŒUVRE. — COUP DE VENT SUR UN BALLON MILITAIRE CAPTIF



AU PARC DE CHALAIS. — BALLON MILITAIRE AUX CORDES DE MANŒUVRE AVANT L'ASCENSION LIBRE



AUX GRANDES MANŒUVRES (Illiers pres de Chartres). — TRAIN DE GONFLEMENT D'UN BALLON MILITAIRE CAPTIF



Cliché Bougault (Toulon).

A L'ARSENAL DE TOULON. — GONFLEMENT D'UN BALLON CAPTIF DE LA MARINE, AU HANGAR DE LAGOUBRAN

elle était limpide et permettait de voir le fond, qui est de sable ou de galets. A côté, dans le port et près de l'entrée, les saletés rendaient l'eau opaque.

« Règle générale : dès qu'on dépasse 600 mètres de hauteur, l'eau devient transparente et laisse voir le fond.

« Il est évident que plus la surface est tourmentée par les vagues, et plus l'eau est profonde, plus il faut être haut placé pour en apercevoir le fond. »

Le dépôt des aérostats de la marine est à l'arsenal de Toulon, à Lagoubran, et dirigé par un lieutenant de vaisseau. Le transport de torpilleurs *La Foudre*, cet immense bateau que dans la marine on désigne sous le surnom de la « Mère Gigogne », est spécialement affecté aux manœuvres des aérostiers de la marine.

L'AÉRONEF SCHWARTZ-ZEPPELIN

On ne saurait passer sous silence, même en ces notes rapides, les efforts tentés par le comte Zeppelin pour arriver à la solution du problème de la navigation aérienne. Pour n'avoir pas provoqué l'émotion suscitée par d'autres tentatives, et cela, sans doute, en raison du lieu choisi pour la construction et le lancement de l'appareil, ces efforts-là n'en sont pas moins du plus haut intérêt, et on peut en attendre beaucoup pour l'avenir.

C'est grâce aux remarquables travaux et aussi à l'extrême obligeance de M. le capitaine Hermann Hœrnes, de l'armée autrichienne, que nous sommes en mesure de publier d'intéressantes reproductions de l'aéronef Zeppelin, et aussi quelques détails sur la construction de ce formidable appareil. Il se compose d'un immense « cigare » en aluminium d'environ 100 mètres de long sur 12 de diamètre, qui ne contient pas moins de 17 ballons indépendants les uns des autres, et dont le cubage total est de 11,000 mètres. L'appareil, qui pèse 4,000 kilogrammes, possède une force ascensionnelle de 12,000 kilogrammes. Il enlève deux nacelles reliées entre elles par une passerelle, et portant chacune un moteur actionnant deux hélices. L'aéronef peut emporter dix passagers.



RADE DE TOULON. — EXPÉRIENCES D'UN BALLON CAPTIF DE LA MARINE A BORD D'UN CUIRASSÉ

La première expérience, qui eut lieu le 2 juillet 1900, réussit fort bien. L'aéronef Zeppelin exécuta un large demi-cercle et revint aborder à quelques kilomètres de son point de départ, dans la baie du domaine royal Manzell, près de Friedrichshafen, sur les bords du lac de Constance. La vitesse réalisée fut assez faible, — 6m,50. Ici, comme dans le cas des *Santos-Dumont*, comme dans celui de *La France*, la grosse question du problème demeure celle de la vitesse, insuffisante toujours pour pouvoir lutter contre une brise un peu accentuée.

LES EXPÉRIENCES

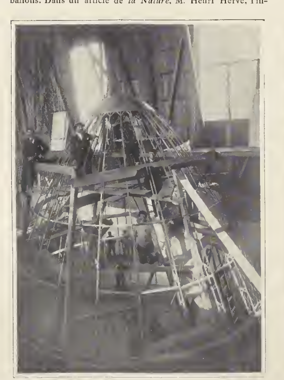
DE MM. DE LA VAULX ET HERVÉ

Les expériences scientifiques exécutées par *le Méditerranéen*, en octobre 1901, se rattachent

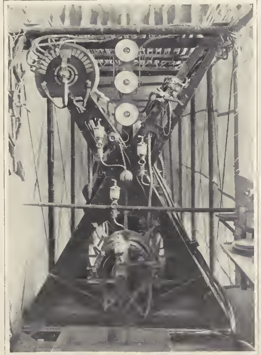


AU SALON DE L'AUTOMOBILE, 1901 — LE DIRIGEABLE DE M. DEUTSCH « LA VILLE DE PARIS »

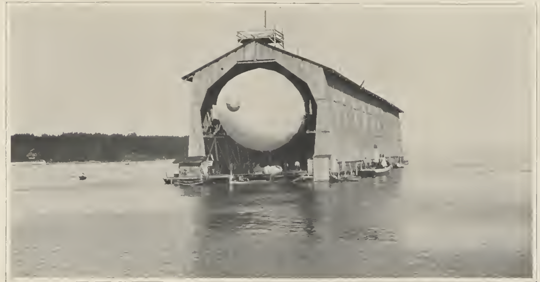
très directement à la question si complexe de la direction des ballons. Dans un article de *la Nature*, M. Henri Hervé, l'inventeur des appareils expérimentés, s'est chargé lui-même, et fort clairement, d'exposer la portée de ces tentatives :



BALLON DU COMTE ZEPPELIN
Montage de l'armature métallique



BALLON « LA FRANCE »
Intérieur de la nacelle. — Mécanisme du moteur



Cliché Alfred Wolff (Constance). LE BALLON DU COMTE ZEPPELIN DANS SON HANGAR SUR LE LAC DE CONSTANCE

« La série de recherches expérimentales que nous avons poursuivies depuis 1885, dans le but de rendre accessibles sans témérité aux aérostats les vastes étendues de la mer, comportait quatre points principaux constituant les bases de l'aéronautique maritime telle que nous l'avons conçue à l'origine de nos travaux : 1° l'« équilibre dépendant », c'est-à-dire au moyen d'organes en



Cliché Alfred Wolff (Constance). LE BALLON DU COMTE ZEPPELIN SORTANT DE SON HANGAR

contact temporaire ou permanent avec la mer ; 2° la « dirigeabilité partielle dépendante » obtenue dans les mêmes conditions, et limitée sensiblement à la moitié de l'horizon ; 3° l'« équilibre indépendant », réalisé à toute altitude requise, sans communication avec la surface liquide ; 4° l'« application » des trois méthodes précédentes aux systèmes de direction complète et indépendante...



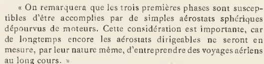
Cliché Alfred Wolff (Constance). LE BALLON DU COMTE ZEPPELIN EFFECTUANT LA TRAVERSÉE DU LAC DE CONSTANCE



Clichés Sorgerat: BALLON TOMBÉ DANS LA SAONE
Ascension de l'Aéronautique-Club de France (Section de Lyon)



LE SAUVETEUR AÉRIEN CAPAZZA
Gréement de la nacelle au Parc Léopold (Bruxelles)

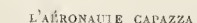


« On remarquera que les trois premières phases sont susceptibles d'être accomplies par de simples aérostats sphériques dépourvus de moteurs. Cette considération est importante, car de longtemps encore les aérostats dirigeables ne seront en mesure, par leur nature même, d'entreprendre des voyages aériens au long cours. »

C'est effectivement à bord d'un ballon sphérique, *le Méditerranéen*, cubant 3,100 mètres, et monté par MM. le comte de la Vaulx, Castillon de Saint-Victor, Hervé et le lieutenant de vaisseau Tapissier, qu'eut lieu la série d'expériences tout à fait concluantes qui, d'ailleurs, vont être reprises prochainement et dans de meilleures conditions. En effet, le poids ascensionnel initial, qui devait être au départ de 2,600 kilogrammes, atteignit à peine 2,000. Une importante partie du matériel, de direction et d'équilibre ne put donc être emportée.

Le départ eut lieu le 12 octobre, à 11 heures du soir, à Toulon. Le croiseur *Du Chayla* escortait *le Méditerranéen*, prêt à venir à son secours en cas de besoin. Le 13 octobre, à 9 heures du matin le « déviateur » ayant été immergé, l'aérostat, qu'une forte brise poussait vers l'Ouest, se mit immédiatement à dériver vers le Sud-Ouest, sous un angle d'environ 40°. Nous ne saurions entrer ici dans le détail de ce voyage où le ballon ne dépassa pas l'altitude moyenne de 3 mètres, progressant à une vitesse moyenne de 1m,70. Pendant toute la journée et la nuit du 13 octobre, *le Méditerranéen* dériva ainsi, pour ne s'arrêter que le 14, à 4 heures du soir, en vue de Perpignan, environ à 10 kilomètres en mer, les aéronautes ayant voulu profiter de la présence du *Du Chayla* pour tenter la très intéressante expérience d'un embarquement d'aérostat au large. La tentative réussit au delà de toute attente. Il ne s'agit donc point d'un naufrage, comme l'ont cru et écrit quelques-uns, mais d'une interruption volontaire d'un voyage extrêmement fécond. Il est évident que si le vent, au lieu de tourner lentement vers le Nord, avait soufflé vers le Sud-Ouest, les aéronautes auraient tenu à achever leur traversée. Mais leurs appareils ne leur permettant qu'une déviation de 40°, et cette déviation ayant été constamment maintenue, on peut dire, sans exagération, que le voyage du *Méditerranéen* fut un succès scientifique tout à fait probant. Il est dès maintenant acquis, comme le déclare M. Hervé : 1° que la sécurité des voyages aéro-maritimes, jusque-là trop souvent meurtriers, est assurée par l'emploi des méthodes de stabilisation dépendante ; 2° que la dirigeabilité partielle peut s'effectuer efficacement dans un secteur de 80 à 120° suivant le type d'engin déviateur adopté.

Le troisième terme du problème : l'équilibre indépendant, pourra désormais être abordé sans témérité, en même temps que les deux premiers seront l'objet d'études complémentaires dans les diverses conditions de cette navigation très particulière à laquelle l'expédition de M. le comte de la Vaulx, féconde en résultats, aura donné l'essor.



L'AÉRONAUTE CAPAZZA

On annonce que l'aéronaute Capazza compte procéder très



M. EDMOND PICARD   M. ÉLISÉE RECLUS   M. L. CAPAZZA
A LA VERRERIE (BRUXELLES), 23 juillet 1896



« LE MÉDITERRANÉEN » AU LARGE [illegible] TOULON
Première journée en mer



LE COMMANDANT SERPETTE, DU CROISEUR *Du Chayla* PARLEMENTANT AVEC LES PASSAGERS DU « MÉDITERRANÉEN »
Deuxième journée en mer

prochainement à des expériences de dirigeabilité d'un caractère nouveau, à l'aide d'un appareil de son invention et qui présenterait ce caractère original d'être *dépourvu de moteur*. Capazza est une des célébrités les plus sympathiques de l'Aéronautique, parce que chez lui l'homme d'énergie et de sang-froid se double d'un observateur extrêmement subtil et d'un véritable savant. On sait qu'après s'être illustré par sa traversée de la Méditerranée, le 14 novembre 1886, il se livra, au sujet de la direction verticale des ballons, à une série d'expériences qui aboutirent notamment à l'invention de son fameux parachute-lest dont lui-même a donné la description suivante dans son intéressant opuscule sur *les Ballons :*

« Cet engin n'est autre chose qu'un parachute ordinaire auquel on suspend un poids en rapport avec sa surface et muni en outre d'une longue corde dont l'extrémité libre est fixée à la nacelle sur le tambour d'un treuil.



LE GRÉEMENT ET L'AMARINAGE DE LA NACELLE DU « MÉDITERRANÉEN »
LE SOIR DU DÉPART

« Le ballon étant en équilibre à une certaine hauteur, abandonnons un de ces parachutes dans l'espace; il s'ouvre immédiatement sous l'influence de la résistance de l'air, ralentissant ainsi la chute du poids qu'il supporte, tandis que la corde qui le relie à la nacelle de l'aérostat se déroule progressivement.

« Ballon et parachute-lest forment, durant cette période, deux systèmes *complètement indépendants* l'un de l'autre.

« L'aérostat, se trouvant allégé d'un poids relativement considérable, s'élève immédiatement, entraînant dans son ascension le parachute-lest qui continue son mouvement *relatif* de descente jusqu'à ce que la corde qui le rend solidaire du ballon soit complètement tendue.

« Cette tension n'empêche pas l'aérostat de persister un moment dans son mouvement ascensionnel, en vertu de la vitesse acquise ; mais la force d'inertie une fois épuisée et sous l'action du poids du parachute-lest qui vient s'ajouter au sien propre, il tend à revenir à sa hauteur primitive d'équilibre. Ce mouvement de descente, qui, en pratique, se produit d'une façon très lente, peut être accéléré : il suffit pour cela d'exercer une traction suffisante sur la corde du parachute en ramenant celle-ci dans la nacelle. »

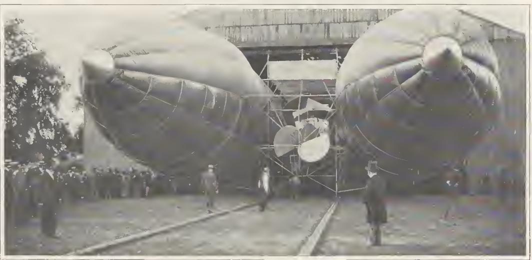


Débarquement à l'avant du *Du Chayla*



[illegible] CORT[illegible]

LES ESSAIS DE TRAVERSÉE DE LA MÉDITERRANÉE PAR « LE MÉDITERRANÉEN »
ASCENSION DE MM. LE COMTE DE LA VAULX, CASTILLON DE SAINT-VICTOR, HERVÉ ET TAPISSIER
1901



Cliché V. Gribayédoff

L'AVIATEUR ROZE SORTANT, SUR RAILS, DE SON HANGAR A ARGENTEUIL (Seine)

Capazza vient également d'inventer un dispositif extrêmement ingénieux pour remplacer la soupape ordinaire des ballons. Il va l'expérimenter très prochainement à Bruxelles, sous les auspices de l'Aéro-Club de Belgique.

L'AVIATEUR ROZE

M. Roze, lui, appartient à l'école des « plus lourds que l'air ». N'intervenons point dans la querelle. Constatons seulement que l'appareil qu'il a imaginé est diamétralement opposé à celui de MM. Renard ou Santos-Dumont. Il se compose en résumé de deux ballons-cigares de 45 mètres de long, accouplés au moyen d'une armature rigide en aluminium, qui soutient la nacelle. Celle-ci se trouve donc entre les deux ballons. Cette nacelle est divisée en deux étages. Le haut est la chambre des machines, le bas est une confortable cabine où quatre personnes peuvent s'asseoir à l'aise. Le pilote se trouve à l'avant de cette cabine et commande au mécanicien à l'aide d'un porte-voix.

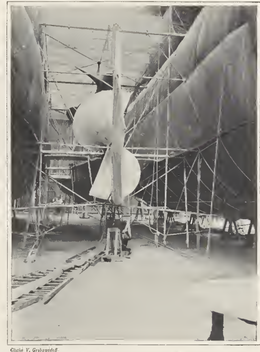
L'appareil, prêt à partir, doit peser 80 kilogrammes, y compris les passagers, les provisions et le lest. Mais ce poids fut en réalité sensiblement plus élevé, les soies ayant été enduites d'un vernis beaucoup trop pesant. On ne saurait donc exciper des essais qui ont eu lieu pendant l'été de 1901, à Argenteuil, pour tirer une conclusion défavorable au système. Attendons que celui-ci ait pu être expérimenté normalement. Toujours est-il que l'ascension doit se faire au moyen d'hélices horizontales qui peuvent donner de 200 à 300 tours à la minute. Une fois arrivé à la hauteur voulue, l'appareil doit s'y soutenir à l'aide d'un grand parachute composé de lamelles parallèles, dont le déploiement a lieu presque automatiquement. Pour la marche en avant, l'aéronef de M. Roze est munie d'hélices propulsives actionnées par le même moteur que les hélices ascensionnelles.

Les ballons sont gonflés au gaz hydrogène. Ils sont assurés contre la déformation par une carcasse en tubes d'aluminium. Chacun d'eux est divisé en cinq compartiments étanches, ce qui assure l'équilibre et la stabilité de leur charge, et constitue en



Cliché V. Gribayédoff

M. LOUIS ROZE ET SA FILLE AU HANGAR D'ARGENTEUIL



Cliché V. Gribayédoff

LE GOUVERNAIL ET L'HÉLICE DE L'AVIATEUR ROZE

L'AVIATEUR ROZE



EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900. — AU PARC AÉROSTATIQUE DE VINCENNES
DÉPART POUR LA COURSE EN ALTITUDE



Cte DE CASTILLON DE St-VICTOR M. HERVIEU M. BALSAN M. JACQUES FAURE COMTE DE LA VAULX M. JUCHMÈS M. MAISON

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Les gagnants du grand concours du 9 octobre à Vincennes

même temps une garantie sérieuse en cas de crevaison. Tout l'ensemble est flottable. En somme, au repos, l'aéronef Roze donne incontestablement une impression de force, de sécurité et d'équilibre.

Les essais n'ont pas été heureux. Malgré des allégements successifs, M. Roze n'a jamais pu, dans ses sorties des 7 et 8 septembre, s'élever à plus de quelques mètres, pour retomber aussitôt. Mais encore une fois, pour conclure, il faut attendre que l'aéronef ait pu « faire le poids » prévu par son inventeur. Celui-ci a décidé de remplacer complètement les soies, et ce travail se fait dans ce moment. Les expériences seront reprises dès les premiers jours de mai.

LES BALLONS SPHÉRIQUES

Ce serait une erreur de croire que l'activité déployée par les aéronautes « qui veulent diriger des ballons » doive être funeste à l'avenir des ballons sphériques, et que ceux-ci soient laissés dédaigneusement aux « capitaines » plus ou moins experts dont les ascensions égayent nos fêtes publiques. Il n'y a qu'à feuilleter le *Bulletin officiel de l'Aéro-Club* pour se convaincre, au contraire, que les recherches sont conduites parallèlement avec autant d'énergie et d'ingéniosité du côté des ballons sphériques que des ballons à forme allongée. Les récentes expériences du *Méditerranéen* sont là pour prouver que le ballon sphérique est loin d'être un appareil démodé. Et les concours organisés à Vincennes, pendant l'Exposition de 1900, ont prouvé que l'Aéronautique est enfin entrée tout à fait dans le domaine scientifique, après n'avoir ressorti, pendant près d'un siècle, que du domaine purement empirique.

On peut, en effet, établir ce fait curieux :

C'est que, dès les premières ascensions humaines, on a trouvé la formule de l'appareil complet qui, pendant de longues années, allait emporter tous les conquérants de l'air, et tel qu'on peut le voir encore dans nos fêtes publiques. En effet, le 12 décembre 1783, six mois après l'essai de la première «montgolfière », les aéronautes Charles et Robert quittaient les Tuileries, enlevés par un ballon en soie, gonflé à l'hydrogène et muni d'un filet, d'une nacelle et d'agrès dont le type est resté immuable pendant un siècle. Ces ballons possédaient même une supériorité notable sur tous les appareils, quelque perfectionnés qu'ils soient, que l'on construit actuellement. Ils étaient tellement imperméables, grâce à un vernis dont la recette est malheureusement perdue, que, pendant les guerres de la première République, un ballon militaire, *l'Entreprenant*, put être employé pendant près de deux mois sans devoir être regonflé. De nos jours, pour une période analogue, il faudrait renouveler la provision d'hydrogène à raison d'un sixième par jour, au minimum.

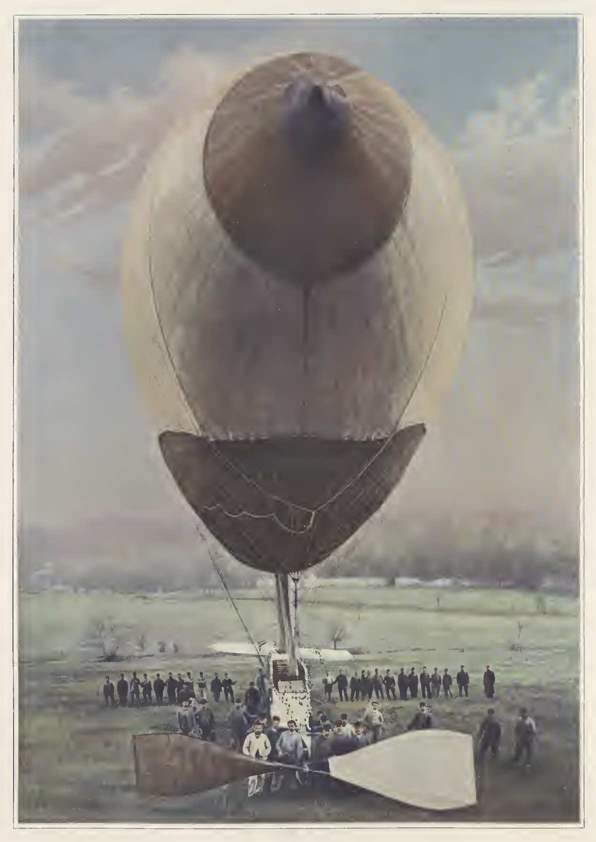
Ainsi donc, l'appareil établi par Charles et Robert est devenu en quelque sorte définitif, traditionnel. Et cette



Cliché Walt...

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Concours de Vincennes — Derniers préparatifs



LE BALLON DIRIGEABLE « LA FRANCE »

VUE PRISE AU PARC MILITAIRE DE CHALAIS

au moment où le commandant Renard et le capitaine Krebs vont tenter leur première épreuve

1884



AU PARC DE CHALAIS A MEUDON
L'Étendage d'un filet



Cliché Simons

VUE PHOTOGRAPHIQUE, PRISE EN BALLON, A 200 MÈTRES D'ALTITUDE AU-DESSUS DU PARC DE VINCENNES
au moment du depart d'un concours



AUX GRANDES MANŒUVRES
Défilé d'un ballon militaire à la revue finale



AUX GRANDES MANŒUVRES
Campement d'un ballon militaire dans une carrière abandonnée



Clichés Boulade frères (Lyon). ANSE, près VILLEFRANCHE (Rhône)
Vue prise à bord du *Au-Nam*, à 850 mètres d'altitude, le 25 juillet 1895, à 10 h [illegible]



SAINT-GENIS-LAVAL (Rhône)
Vue prise à bord du *Au-Nam*, à 650 mètres d'altitude, le 21 juin 1896, à 10 h 38



LE PANTHÉON ET LE QUARTIER DU LUXEMBOURG
Vue prise en ballon libre. — Altitude 500 mètres



Clichés Boulade frères (Lyon). GIVORS (Rhône)
Vue prise à bord du *Au Nam*, à [illegible]50 mètres d'altitude, le 21 juin 1896, à 11 h. 14



DARDILLY (Rhône)
Vue prise à bord du *Au-Nam*, à 650 mètres d'altitude, le 25 juillet 1895 à 8 h. 29

LA PHOTOGRAPHIE EN BALLONS

particularité est facile à expliquer. L'aéronautique, demeurée purement empirique, n'est entrée dans le domaine scientifique que sous l'égide de savants qui, comme Dupuy de Lôme, en 1872, et les frères Renard à Chalais, sentirent la nécessité, avant d'aborder l'étude spéciale de la dirigeabilité des ballons, d'esquisser avant tout la doctrine scientifique, la *théorie* de l'aérostation. On objectera peut-être que ces travaux, pour intéressants qu'ils soient, étaient tout au moins superflus, puisqu'ils n'ont pas eu de résultat apparent sur la construction des ballons sphériques, qui demeurent jusqu'à présent ce que l'on connaît de plus pratique, de plus sûr et de plus résistant en fait d'appareils de navigation aérienne, — à condition, bien entendu, de se contenter d'aller où il plaît aux courants de vous mener. Mais la brillante génération d'aéronautes, civils ou militaires, que nous possédons actuellement serait-elle aussi bien armée dans sa lutte contre le troisième élément, si elle n'avait pas pris la précaution de s'assurer une éducation théorique de la science avant d'acquérir l'éducation pratique du métier? Et les innombrables petits perfectionnements, peu appréciables pour les non initiés, que chacun apporte journellement à ses appareils, et qui constituèrent un des gros attraits des « courses de ballons » organisées pendant l'Exposition, sont là pour prouver à quel point l'établissement d'une doctrine scientifique était nécessaire au plein essor de l'aéronautique. En un mot, il ne suffit point, comme disent les empiriques, de savoir « comment » se comporte un ballon, dans telles circonstances données. Il est indispensable à tout bon capitaine de savoir le « pourquoi » de cette attitude. Et ce pourquoi, c'est la science seule qui le leur a pu révéler.



[illegible]

MADAME MAISON ET M. MAISON AVANT LE DÉPART
Mme Maison détient le record féminin des longues distances
(Concours de Vincennes, — Exposition de 1900)

ASCENSIONS

SCIENTIFIQUES

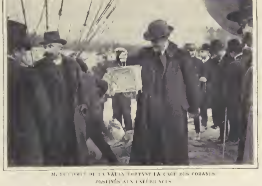
Le retard qu'apportèrent les savants à s'emparer du domaine de l'aéronautique est d'autant plus curieux que, vingt ans après le lancement de la « montgolfière », on vit utiliser déjà le ballon pour des travaux scientifiques. Le 18 juillet 1803, à Hambourg, Robertson et Leet se font enlever à la hauteur de 7,170 mètres, afin d'étudier la composition du



ASCENSIONS SCIENTIFIQUES AU JARDIN DES TUILERIES EN [illegible]



Cte DE CASTILLON DE ST-VICTOR — M. DAUSSET, Président du Conseil municipal de Paris



M. LE COMTE DE LA VAULX PORTANT LA CAGE DES COBAYES DESTINÉS AUX EXPÉRIENCES

ASCENSIONS SCIENTIFIQUES AU JARDIN DES TUILERIES. — PARIS 1901

l'atmosphère dans ses hautes régions. Et tout de suite après, à Paris, le 21 avril 1804, Gay-Lussac et Biot vont vérifier les assertions des savants anglais, d'abord à 4.000 mètres, puis à 7,000. N'est-il pas singulier que ces savants illustres n'aient pas été incités à étudier scientifiquement l'appareil si précaire auquel ils confiaient leur existence, dans l'ardente convoitise d'autres découvertes ?

Il est impossible de rappeler ici, même par de simples citations, toutes les ascensions qui eurent lieu depuis lors dans un but scientifique. Pourtant on ne saurait omettre celle de Croce-Spinelli et Sivel, qui voulaient vérifier la théorie de Paul Bert sur le mal des montagnes. Après s'etre élevés, le 22 mars 1874, jusqu'à 7,400 metres, à bord de *l'Etoile-Polaire*, ils s'en allèrent mourir, le 15 avril, à 8,624 mètres, dans la nacelle du *Zénith*. G. Tissandier, qui les accompagnait, fut sauvé miraculeusement.

Les dernières expéditions scientifiques datent des derniers mois de l'année 1901. Sous le patronage du Conseil municipal, qui avait assumé les dépenses de gonflement, trois ballons quittèrent les Tuileries, conduits respectivement par MM. de la Vaulx, Castillon de Saint-Victor et Farman. Chacun d'eux emportait deux médecins et plusieurs animaux. Il s'agissait d'études et de constatations sur la circulation du sang à diverses altitudes. Ces ascensions se terminèrent de la façon la plus paisible et furent fécondes en constatations du plus haut intérêt.



LE GONFLEMENT D'UN BALLON



LE DÉPART DE M. DE CASTILLON DE SAINT-VICTOR ET DES MÉDECINS

EXPÉRIENCES SCIENTIFIQUES AU JARDIN DES TUILERIES. — PARIS 1901

Arrêtons ici cette revue rapide des résultats obtenus à l'aurore du XXe siècle par les pionniers de l'Aéronautique, car nous ne pouvions, dans ces colonnes, songer à écrire une étude, aussi sommaire fut-elle, sur cette jeune science, déjà si compliquée. Tout au plus, en relatant les efforts tentés, avons-nous pu indiquer les difficultés à surmonter : assurer tout à la fois l'équilibre et la stabilité perpendiculaires et horizontales des engins, et leur trouver des moteurs assez puissants pour lutter contre les vents normaux.

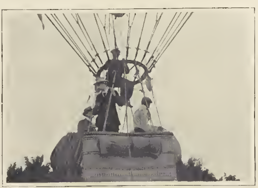
Quant à l'avenir, nous estimons que les appareils plus « légers que l'air », c'est-à-dire les *ballons dirigeables*, sont ceux qui nous donneront les premiers résultats pratiques. Mais le triomphe définitif nous paraît évidemment réservé aux « plus lourds que l'air », c'est-à-dire aux *aéroplanes*.

FRÉDÉRIC LUTENS.



Cliché Bouffard

FÊTE AUX TUILERIES EN 1900
DÉPART POUR UNE COURSE DE DÉPÊCHES



Cliché Wal...

CONCOURS DE VINCENNES 1901
DÉPART POUR LA COURSE DE DURÉE

Directeur M. MANZI. — Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Cie COLONIALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT Gral : *Avenue de l'Opéra, 19*. PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS



EMINS DE FER D'ORLÉANS

Excursions

STATIONS THERMALES ET HIVERNALES

DES

Pyrénées et du Golfe de Gascogne

cachon — Biarritz — Dax — Pau
Salies-de-Béarn, etc.

Train spécial G V N° 106 (Orléans)

Des billets aller et retour de toutes classes, valables ant 33 jours non compris les jours de départ et ivée, avec réduction de 25 0/0 en 1re classe et de 0 en 2e et 3e classes sur les prix calculés au tarif al d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont rés toute l'année, à toutes les stations du réseau éans pour :

Adge (Le Grau), Alet, Amélie-les-Bains, Arca-, Argelès-Gazost, Argelès-sur-Mer, Arles-Tech (La Preste), Arreau-Cadéac (Vielle-Aure), es-Thermes, Bagneres-de-Bigorre, Bagnères-uchon, Balaruc-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, otan, Biarritz, Boulou-Perthus (le), Cambo-Bains, Capvern, Cauterets, Collioure, Coniza-tazels (Rennes-les-Bains), Dax, Espéraza (Campe-les-Bains), Gamarde, Grenade-sur-l'Adour énie-les-Bains), Guethary (halte), Gujan-Mestras, aye, Labenne (Capbreton), Labouheyre (Mimi-), Laruque (Préchacq-les-Bains), Lamalou-les-s, Laruns-Eaux-Bonnes (Eaux-Chaudes), Len- (La Franqui), Lourdes, Loures-Barbazan, iquac-Saint-Beat (Luz Val-d'Aran), Nouvelle (la) on-Sainte-Marie (Saint-Christau), Pau, Pier-e-Nestalas (Bareges, Luz, Saint-Sauveur), Port-dres, Prades (Molitg) Quillan (Ginoles, Carca-s, Escouloubre, Usson-les-Bains), Saint-Flour adesngues), Saint-Gaudens (Encausse, Ganties), t-Girons (Audinac, Aulus), Saint-Jean-de-Luz, chan (Sainte Marie, Siradan), Salies-de-Bearn, s-du-Salat, Ussat-les-Bains et Villefranche-onflent (le Vernet, Thuès, les Escaldas, Graus-mayailles).

OKS CURIOUS & SCARCE cat. and spec. (p. o. in blank) MAX, 56, rue de Douai, Paris

sthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la Poudre

ESPIC

OPPRESSIONS
TOUX
RHUMES, NÉVRALGIES

Le Fulmigateur pectoral ESPIC est le plus efficace
de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires

EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les cigarettes antiasthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès d'asthme, autorise l'entrée en Russie de cette spécialité.

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ...

CHEMINS DE FER

DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie P.-L.-M. organise, avec le concours de l'Agence des « Voyages Modernes », diverses excursions

SICILE
Départ de Paris le 20 mars 1902

Prix (tous frais compris) : 1re classe : **1,140 francs** ; 2e classe : **990 francs.**

ITALIE (Semaine sainte à Rome)
Départ de Paris le 25 mars 1902

Prix (tous frais compris suivant l'itinéraire) : 1er itinéraire : 1re classe **920 francs** ; 2e classe **830 francs.** — 2e itinéraire : 2e classe **540 francs.**

CORSE (Vacances de Pâques)
Départ de Paris le 24 mars 1902

Prix (tous frais compris) : 1re classe **610 francs** ; 2e classe **560 francs.**

ALGÉRIE-TUNISIE (Vacances de Pâques)
Départ de Paris le 25 mars 1902

Prix (tous frais compris) : 1re classe **920 francs** ; 2e classe **840 francs** (2e classe en chemin de fer, 1re classe en bateau **870 francs**). Avec excursion facultative à Sousse, Kairouan et Bizerte. Supplément de prix : 1re classe **140 francs** ; 2e classe **130 francs.**

S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'agence des « Voyages Modernes », *1, rue de l'Echelle, à Paris*.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, Bd Bonne-Nouvelle

MAISONS RECOMMANDÉES

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12 RUE PERNELLE PARIS

ERNEST DIAMANT DU CAP, 24, Bd DES ITALIENS. IMITATION PARFAITE PRIX BON MARCHÉ

FABRIQUE DE POSTICHES
Maison GABRIEL
229, rue Saint-Honoré, PARIS

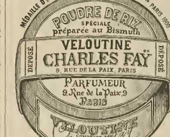
POSTICHES INVISIBLES EN TOUS GENRES
Coiffures de Style
SPÉCIALITÉ DE CHEVEUX BLANCS

INSTITUT FÉMININ, École de beauté. — Pour être rayonnante de jeunesse et de beauté, ne conserver aucune trace de rides, employez la *Mousse nacrée* — Mme LURGE, 6, rue Gluck.

SI VOS CHEVEUX TOMBENT
Faites usage du merveilleux **PÉTROLE HAHN**
Parfum exquis **EMPLOI SANS DANGER**
Fr. 2.50 et 4f. Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs.
LYON, VIBERT, Concessionnaire Général.



VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils
Successeur de son Père
Toutes les boites portent ce timbre sec
JEUNET, INVENTEUR
Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie et de Quincaillerie



FAC SIMILE de la boîte contenant la vraie poudre **"VELOUTINE"** inventée par **CH. FAY.**

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Augmentation de la durée de validité des billets d'aller et retour délivrés sur les lignes de Banlieue Ouest

Depuis le 1er février courant, la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a porté à **DEUX JOURS**, à titre d'essai et pour une période d'une année, la durée de validité des billets d'aller et retour délivrés sur ses lignes de banlieue.





Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



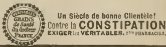
Exposition Universelle, Paris 1900 2 médailles d'or

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84



LUBIN

NEVRALGIES MIGRAINES. — Guérison immédiate par les Pilules Antinévralgiques du Dr CRONIER Boîte: 3 fr. (envoi fco). — Phie 23, Rue de la Monnaie, Paris



CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets fins

Dans toutes les bonnes Épiceries.

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot, PARIS

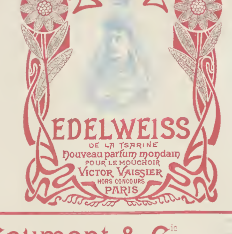
GRANDE MISE EN VENTE DE SERVICE DE TABLE



NOUVEAU SERVICE DE TABLE FAIENCE (Modèle Excelsior, imprimé en bleu vert sur pâte ivoire)

Table, 12 couverts, 74 pièces . . . . 35 fr. | Dessert, 12 couverts, 42 pièces . . . . 20 fr.

NOTA. — *La collection de nos trois Albums est expédiée franco en Province et à l'Étranger contre 2 francs, « prix du port », qui sont remboursés à la première commande.*





VOITURES LÉGÈRES DE DION-BOUTON

MOTEUR DE 6, 8 ET 10 CHEVAUX

46, Avenue de la Grande Armée, PARIS TÉLÉPHONE 519-80

L. Gaumont & Cie

57-59, Rue Saint-Roch. — PARIS

(Au coin de l'Avenue de l'Opéra)

Modèle Cailletet et L. Gaumont

Cet appareil se compose d'une caisse rectangulaire à l'intérieur de laquelle (*fig. ci-contre*) un mouvement d'horlogerie MH dévide dans le sens horizontal et fait *poser* à de courts intervalles une pellicule sensible.

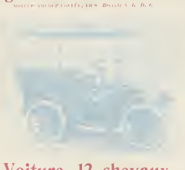
En O est une lentille qui concentre l'image du paysage terrestre sur la pellicule S. En B se trouve un baromètre anéroïde et, en Z, une lentille qui concentre sur la même pellicule S l'image du cadran gradué et de l'aiguille de cet instrument. La pellicule étant transparente, l'image du cadran et de l'aiguille se superpose à celle du paysage.

L'appareil est suspendu sous le ballon par quatre cordes reliées à un mousqueton engagé dans un anneau.

Automobiles de DIETRICH & Cie

LUNÉVILLE

Voiture Légère à Essieu tournant (9 chx)



Voiture, 12 chevaux



MAISON A PARIS : 25, Rue Brunel *(TÉLÉPHONE : 565-01)*

TULLES

VOILES

VOILETTES ÉLÉGANTES



Chez HENRY

à la PENSÉE

5, Rue du Faubourg-Saint-Honoré, PARIS

Demander le Catalogue Illustré

2 AVRIL — NUMÉRO SPÉCIAL : Le Peintre TOULOUSE-LAUTREC N° 145

FIGARO ILLUSTRÉ

…MENT ET VENTE :
…à FIGARO, 26, Rue Drouot.

EDITEURS
LE FIGARO — MANZI, JOYANT & Cie
26, Rue Drouot. 24, Boulevard des Capucines.

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines.



TOULOUSE-LAUTREC. — MISS MAY BELFORD, ARTISTE LYRIQUE ANGLAISE AQUARELLE.

Vingtième année. AVRIL 1902 Deuxième Série — N° 145

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



TOULOUSE-LAUTREC. — AU CAFÉ-CONCERT. — ÉTUDE

LA BARAQUE DE LA GOULUE A LA FOIRE DE NEUILLY
Décoration peinte par TOULOUSE-LAUTREC

TOULOUSE-LAUTREC

On peut être, à Paris, en même temps célèbre et mal connu. Henri de Toulouse-Lautrec fut un des plus saisissants exemples de ce malentendu entre le jugement de l'opinion et la personne vraie.

Délicieuse et fine nature d'artiste, on n'a su voir en lui qu'un amusant faiseur de pochades ; esprit délicat et cœur excellent, on n'a pas cherché à comprendre les qualités rares que renfermait une enveloppe chétive et bizarre. Parmi les centaines de personnes qui ont eu l'occasion ou la curiosité de le rencontrer, il n'en est pas plus de dix qui l'aient traité avec les égards, qui aient ressenti pour lui la sympathie profonde que son caractère et son talent méritaient.

Cet insouciant et cruel Paris, qui met volontiers au pinacle d'élégantes ou majestueuses nullités, méconnaît aussi parfois une haute valeur sous des apparences disgraciées ou trop originales. Il a sous la main un grand artiste. — il l'accepte pour pantin.

Lautrec est mort prématurément de ce quiproquo.

Mais la mort estompe le masque périssable et met l'œuvre de plus en plus en relief. L'œuvre commence à être appréciée.



HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC

Les collectionneurs se la disputent chèrement. Une exposition vient d'avoir lieu en Belgique, et elle a remporté un succès superbe dans ce pays d'art, où l'on est difficile et ardent. Une autre exposition générale va s'ouvrir prochainement à Paris [1], qui permettra de juger l'effort dans toute son étendue, le talent dans toute sa variété et sa distinction.

Il ne reste qu'à essayer de montrer ici l'homme sous son jour véritable, tout en résumant la carrière du peintre, et ainsi, autant que faire se peut, se trouvera réparée, trop tard, une injustice de la vie.

* * *

Henri de Toulouse-Lautrec-Monfa naît en 1864, à Albi, d'une très ancienne et illustre famille. Il y aurait de curieuses considérations d'atavisme et d'hérédité à tirer de cette descendance, et à voir, peu à peu, des suzerains de l'Albigeois au peintre du Moulin-Rouge, le système nerveux l'emporter sur le système musculaire et seule persister, sous une forme renouvelée, l'aristocratie du tour d'esprit.

Ce sont là des questions un peu trop

(1) A la Galerie Durand-Ruel.

complexes et délicates pour figurer dans une simple étude artistique, et il suffit d'y faire allusion. Le comte de Toulouse-Lautrec, gentilhomme campagnard, épris de chasse, d'équitation, cherchant vainement dans la vie actuelle une satisfaction à ses désirs d'une vie libre, violente, sauvage même, se rabattant sur les distractions mélangées des villes, essayant de tout, faisant même un peu de sculpture, a pour fils cet enfant au cerveau très développé, au tempérament nervoso-sanguin très accentué, aux os peu résistants, chez qui les facultés d'imitation et d'observation prédomineront entre toutes, sous forme d'impulsion picturale.

A une telle nature, tout excès sera fatal, et elle ne recherchera que les excès. Tout sera contraste en lui. Normalement constitué, Lautrec se casse successivement les deux jambes dans son enfance ; les opérations mal pratiquées, rendues difficiles par cette faiblesse de l'ossature, ont un résultat déplorable : l'arrêt de la croissance à l'âge de la croissance même. L'être « se noue », et il ne restera que la tête et le corps d'un homme posés sur les jambes d'un nain. Enfin un esprit très tendre sera logé dans un personnage difforme, et un pur enthousiasme doit se dissimuler derrière un masque ironique de gnome.

[illegible] — [illegible] par Adolphe Albert [illegible]

Ces détails, tristes à donner, ont toutefois trop d'importance pour être omis. Où l'on a voulu voir, en effet, un monstre et un détraqué, il n'y avait qu'un estropié à la cervelle parfaitement lucide. Les dons de l'esprit, loin d'être le résultat d'une névrose, demeuraient une compensation à une épreuve cruelle, dont Lautrec, sans jamais l'avouer, ou en paraissant en prendre son parti dans un sarcasme, a toute sa vie souffert secrètement.

« Je suis une demi-bouteille », a-t-il dit un jour avec cet accent qu'il avait, et qui vous laissait douter si c'était blague ou amertume, tenant un peu des deux.

D'intelligence ouverte, mais très indépendante, il fait ses études au lycée Fontanes, où il se montre peut-être élève d'humeur vagabonde, mais où il décroche de bonne heure ce diplome de bachelier qui lui a été certainement de peu d'utilité. Déjà l'amour de griffonner, d'aquareller, d'observer des types et d'essayer des compositions est très vif chez lui. A dix-sept ans, il ne songe qu'à se faire peintre, et chez lui, on ne l'en détourne ni on ne l'y encourage, ce qui aurait été également superflu.

Son père, avons-nous dit, s'adonnait à la sculpture, et satis-



[illegible] LAUTREC — [illegible]

faisait encore sous cette forme ses goûts de sportsman, en modelant des figures de chevaux, de renards, etc. Dans ses séjours sur les terres paternelles, durant les vacances, Lautrec avait plus d'une occasion de compléter ce rudiment d'enseignement par des observations personnelles. Dès l'enfance, il avait toujours eu beaucoup de goût pour l'étude des animaux, se délectant à noter leurs silhouettes, leur allure particulière, à analyser leurs mouvements. Aussi, dans son œuvre, depuis les essais naïfs du début jusqu'aux magistrales lithographies illustrant *les Histoires naturelles* de Jules Renard, l'animal tient-il une place importante. Les chevaux de cirque et les chevaux de promenade, les petits ânes, les caniches qui gambadent ou se campent drôlement seront exécutés par lui avec autant de verve que de savoir.

Un artiste, d'autre part, a beaucoup d'influence sur le jeune homme; c'est justement un peintre de scènes sportives et cynégétiques, M. Princeteau, chez qui, encore collégien, Lautrec vient passionnément flâner, en voisin et en ami. On a retrouvé dans son atelier des calepins de croquis des toutes premières années, où se trouvent mélangés des croquis de Princeteau et les siens propres. Les uns comme les autres sont très spirituels dans leur facture rapide, leur crayonnage enchevêtré; une certaine hésitation dans ceux de l'élève, et encore de l'inexpérience les distinguent seules, et parfois il faut y regarder à deux fois. Les croquis de Princeteau sont souvent pleins de fantaisie et de gaieté, et ces premières leçons n'auront pas été sans développer chez Lautrec le sens humoristique.



TOULOUSE-LAUTREC. — LE PAS DU BOLÉRO (*Chilpéric*. — Théâtre des Variétés)
(Tableau)

Un peu avant 1883, il fait aussi la connaissance de Forain, dans son atelier du faubourg Saint-Honoré, Forain étant voisin de cité d'un sculpteur ami de son père, M. du Passage. Les relations avec Forain, sans avoir été très assidues, ne peuvent pas non plus être négligées dans l'étude de cette formation [1]. Lautrec aurait certainement, de toute façon, été attiré par la peinture de mœurs, mais cette rencontre eut sans doute pour effet de le détourner un peu plus tôt et plus complètement de toute velléité d'art conventionnel et de formules académiques.

(1) Lautrec montrait avec beaucoup de plaisir et d'orgueil à ses amis un portrait de son père par Forain, petite esquisse bien campée à laquelle il trouvait un « caractère religieux »

Aussi Toulouse-Lautrec, tout en travaillant sérieusement à l'atelier Bonnat où il entre en 1883, et ensuite, en 1884, à l'atelier Cormon, après la dissolution du précédent, ne se sent pas encore dans le milieu qui convient à son développement. Ce qu'il fait là ne lui est sans doute pas inutile, mais ne l'intéresse pas, et ce n'est, en somme, que lorsqu'il sera en pleine liberté que ses rares facultés de dessinateur se développeront parfaitement.

Vers ce moment, ses essais ne sont pas encore très significatifs. Aux ressouvenirs des fantaisies de chez Princeteau, où de très justes mouvements d'êtres sont mêlés à des indications conventionnelles quant au paysage qui visiblement ne l'intéresse pas,

commencent à se mêler des tentatives d'études de types, exécutées à l'aquarelle, et d'une couleur assez lourde.

Mais à cet esprit mobile et chercheur, et à cette volonté passionnée de se dégager manquait encore l'étincelle. Ce sont les peintures de M. Degas, montrées à Lautrec par son ami J. Albert, qui la firent soudain et définitivement jaillir. Alors, sans copier aucunement Degas, il a vraiment la révélation de la façon dont il doit rechercher la forme, le mouvement et le caractère. Tout ce



TOULOUSE-LAUTREC — EN PROMENADE (tableau)
Collection Bernheim jeune

qu'il avait accumulé depuis plus de six ans et dont il ne savait point se servir, lui revient à propos sous un tout autre jour. Il se met à creuser le dessin d'observation avec autant d'acharnement que de sincérité. Toute tentation de travailler de chic s'évanouit. Il accumule les croquis, et ces croquis annoncent un artiste de grande race.

Désormais, il ne laissera pas passer un instant sans se livrer à cette double étude : les accents de la physionomie humaine et

l'allure des êtres en mouvement. Même lorsqu'il ne dessinera pas, tout alors lui deviendra travail, car il aura pris le pli d'observer et d'emmagasiner, et plus tard, tel détail qui n'aura l'air de rien dans sa négligence subtile, telle indication étonnante de justesse et d'esprit, seront le résultat tout naturel de cette incessante étude, qui fait maintenant partie de sa vie et lui apporte une véritable volupté.

Depuis les dernières années de collège jusqu'aux premières années de Montmartre, les plus anciens camarades de Lautrec le dépeignent comme un être exquis, enjoué, plein à la fois de confiance et de malice. Attaché à ses amis, passionné pour ses admirations, n'admettant pas qu'on discute les uns ni les autres, il est déjà, mais avec la fraîcheur de la jeunesse, tout ce qu'il devra être plus tard. A l'atelier Cormon, il connaît Anquetin, pour les dons de peintre duquel il a beaucoup de considération, et qui fait de lui un croquis excellent. Tout en admirant par-dessus tous



TOULOUSE-LAUTREC. — MARGOIN LA MODISTE *(tableau)*

autres artistes modernes M. Degas, il fait l'aveu « que les bouches de Renoir le fascinent ». Enfin, il prend au spectacle de la vie frénétique et factice de Paris un plaisir intense d'enfant et d'artiste.

Deux besoins maintenant dominent impérieusement cet organisme précaire et ce fin cerveau. Le besoin de vivre et le besoin de peindre. J'entends par le besoin de vivre un appétit ardent de toutes les sensations et de toutes les distractions qui sembleraient devoir lui être physiquement refusées. Il y a là comme une sorte de rébellion de toutes les aspirations d'un être contre ses fatalités. Point d'aveu ; ce serait banal et dépourvu d'intérêt. Au contraire, une attitude résolue et naturelle, un air de ne pas s'apercevoir,



TOULOUSE-LAUTREC. — Mlle MARCELLE LENDER LITHOGRAPHIE



TOULOUSE-LAUTREC. — MISS CECY LOFTUS, ARTISTE LYRIQUE ANGLAISE (LITHOGRAPHIE)

qui devient, lorsqu'on y réfléchit, d'un dramatique profond et d'une poignante élégance.

Lautrec, que les femmes les plus exiguës regardent de haut, aime passionnément les femmes; il cherche à vivre parmi elles, à en avoir souvent à son atelier, à les étudier, à saisir sur le vif et à collectionner leurs traits d'animalité. Il est assidu à tous les lieux où ce joli animal se montre paré, brillant, maquillé et agité. Les bals publics, les concerts d'été, les salles de théâtre, les magasins



[illegible] LAUTREC — [illegible]

de modistes et de couturières, reçoivent continuellement les visites de cet étrange mondain. Les cirques, leur personnel, leurs écuries et leur public, sont pour lui extraordinairement attachants. Il parle courses, dressage, comme s'il passait la moitié de sa vie à cheval. Il n'est jusqu'à la navigation et au yachting qui ne lui semblent devoir faire partie de son entraînement imaginaire, — et pourtant réel pour lui, puisqu'il peindra tout cela, ce qui est, en somme, une façon supérieure de le vivre. Sur toutes ces [illegible] il est ferré, mécanisme et langage, comme un vieux professionnel.

Enfin, les cabarets, les bars, les restaurants de nuit où grouille tout un monde interlope et cocasse, infiniment expressif dans

sa totale absence d'arrière-pensée, font pour Lautrec un des numéros de son emploi du temps, et malheureusement l'alcool, que ses veines ne sont déjà que trop disposées à accueillir, se vengera d'avoir été surveillé dans ses effets avec trop d'ironie.

C'est à ce premier aspect de la vie de Lautrec que s'arrêteront les gens indifférents et superficiels qu'il lui sera donné de coudoyer. Bien des légendes courront à son sujet, et cette étude-ci ne les détruira pas toutes. Mais vous avez compris que sous cette vie folle, en apparence, se cachent des choses sérieuses, graves, quand ce ne serait que la tristesse intime. Il y a d'ailleurs bien plus que cela, et chez Lautrec, les appétits qui attirent davantage l'attention par leur côté falot et tumultueux, par le contraste qu'ils pré-



TOULOUSE-LAUTREC. — ÉTUDE (crayon)

sentent avec la personne, passent bien loin après les aspirations et les préoccupations intellectuelles. Sans doute, il ne peut faire abstraction de son corps, et empêcher que ce corps crie ses besoins à travers tous les obstacles ; mais le cerveau est plus fort et c'est lui qui a les besoins les plus vifs et trouve les satisfactions les plus complètes.

Si Lautrec a une si grande avidité de vivre, c'est qu'il a une avidité de voir encore plus grande. Comme il est essentiellement instinctif, et de la nature la plus directe et la plus franche qui soit, en lui tout cela se confond : vivre c'est voir, et voir, ce sera peindre, et c'est ce dernier terme qui sera la plus vraie et la plus forte nécessité de toute sa vie.

Lautrec, un peu par tour d'esprit personnel, un peu aussi par représailles contre la nature, subit évidemment l'attraction de ce



TOULOUSE-LAUTREC. — A LA COMÉDIE-FRANÇAISE : LES FEMMES SAVANTES

(Lithographie)



TOULOUSE-LAUTREC — AU CIRQUE (*dessin rehaussé*)

qui est frelaté et exceptionnel. Il ne laissera pas de se brûler, à la fin, au contact des choses corrosives qu'il étudie et manipule. Mais ce qu'il cherche avant tout, c'est une expression d'art, et des ressources pour la rendre. Il cherchera, partout où s'offre à ses yeux, suivant l'expression du Méphistophélès de Berlioz, « la bestialité dans toute sa candeur », un répertoire de formes et de mouvements exempt de toute convention.

* * *

Ses premières productions sont relativement espacées et tardives. Lautrec n'a aucune hâte de se mettre en rapport avec le public et de faire sortir des choses de son atelier. En cela, il a une méthode lente et scrupuleuse, et ce qu'on peut appeler une très belle pudeur artistique. Plus tard même, lorsqu'il ne fut pas insensible à la notoriété et qu'il en acquit beaucoup, il ne montra jamais une grande avidité d'exposer, sinon en petit comité, et pour un public choisi.

On peut dire que le public l'a réellement connu par ses affiches et certaines estampes ou illustrations, bien avant de se douter de sa valeur comme peintre proprement dit.

Il donne, dans des petits journaux, comme *le Mirliton*, de Bruant, ou laisse de temps à autre sortir, chez quelque marchand du boulevard extérieur, ou quelque amateur camarade, des dessins, des aquarelles signés des pseudonymes de Monfa, puis de Tréclau, non seulement parce que l'autorité paternelle ne verrait pas d'un très bon œil pour commencer, le nom des Lautrec figurer au bas de ces sortes de sujets, mais encore parce qu'à son propre gré, il n'y a aucune aristocratie à casser des vitres, quand on n'est pas encore très habile à les bien casser.

De 1885 et 1886 à 1890, il continue de fréquenter chez Bruant, au cirque Fernando, au Moulin-Rouge. Il exécute alors quelques importantes peintures, qu'il accroche dans ces cabarets ou dans ces bals. Sa réputation commence à se répandre parmi les artistes. Il est très camarade avec Charles Maurin, Gœneutte Zandomeneghi ; Degas, Pissarro, ne dédaignent pas de venir le voir à son atelier.

Au cycle du Yoshiwara et des expressives et terribles rôdeuses des boulevards extérieurs, succède un nouveau répertoire de modèles qu'il fait revenir à chaque instant dans ses tableaux comme des sortes de leitmotivs.

C'est alors que les surprenantes créatures baptisées la Goulue et Mélinite deviennent ses deux grands premiers rôles. La Goulue, lumineuse blonde, au corps un peu lourd, au profil non sans joliesse d'un oiseau de proie engraissé. La Mélinite, toute différente, filiforme et très gracieuse personne, avec son fin visage de chèvre, sa merveilleuse impulsion de danse, la prestesse et l'élégance vraiment originales, vraiment d'un instinct d'art, de tous ses mouvements et de toutes ses évolutions...

La Goulue rechignait à poser chez un peintre ; ce n'était pas son affaire : Lautrec, malin comme un singe, obtient de



TOULOUSE-LAUTREC — AU CIRQUE (*dessin rehaussé*)



TOULOUSE-LAUTREC — [illegible]

Zidler qu'il envoie sa pensionnaire en service commandé. Quant à Jane Avril, ou Mélinite, c'est tout autre chose; elle a des manières gentilles, un esprit réservé et non sans délicatesse; elle aime les artistes ; ils la traitent affectueusement, et elle pose comme un ange.

La Goulue fournit à Lautrec le personnage principal de son affiche du *Moulin-Rouge* et Jane Avril celui de l'affiche du *Divan Japonais;* ces deux grands placards muraux mettent le nom de notre artiste vraiment en évidence, et font, après la révolution opérée par Chéret, une révolution nouvelle dans l'art de l'affichage, non moins importante, et tellement considérable même qu'elle exerce chez nous et jusqu'à l'étranger une influence qui dure encore et n'a pas été complètement remplacée.

Je suis obligé de sacrifier l'analyse de toutes les peintures qui se rattachent à ces affiches et à celles de *Bruant* et de *Caudieux*, puis plus tard de *May Belford*. Danseuses, travesties, gens de piste, de cafés-concerts, de sports, de bars, tout cela évolue autour des affiches et des estampes, soit pour en découler, soit pour y aboutir. Lautrec a une très juste notion d'un art rapide, simple, primesautier, et cependant très calculé, destiné au public, qu'il extrait de recherches très complexes, très raffinées, réservées pour l'intimité du peintre lui-même et de quelques amateurs triés.



TOULOUSE LAUTREC — DANS LES [illegible]

Ses études peintes sont ainsi, très souvent, les matériaux d'où il tirera des simplifications, des syntheses pour l'affiche, le journal ou l'estampe, trois formes qui le passionnent vivement.

Quant à ses tableaux proprement dits, ils ne sont jamais directs. Ils sont composés, avec beaucoup d'opiniâtreté, à l'aide des documents pris sur nature. Voilà donc l'acheminement et la méthode de travail : le croquis direct jeté à toute occasion sur le calepin ; puis, l'étude peinte d'après nature; puis, l'affiche, l'illustration, l'estampe, comprises comme un langage de silhouettes pour converser avec le public ; enfin, très à part, le tableau peint, recommencé, retravaillé, enrichi lentement et avec la plus grande patience. Quand il est tout à fait maître de lui, Lautrec adopte la division de travail suivante : le matin, il se rend à l'imprimerie, où il se livre aux travaux du lithographe, aux surveillances des tirages, avec un extrême bonheur, avec une étonnante ardeur de bon artisan. Dans l'après-midi, une à deux heures de peinture, et parfois une petite reprise. Enfin, le reste du temps et le soir, l'observation constante, la recherche et l'emmagasinement du document, la notation des rapports de couleur, la sténographie des mouvements, la pénétration des accents expressifs. Est-il méthode plus rationnelle? Peut-on être surpris qu'après quelques années de ce travail très suivi et très assidu,



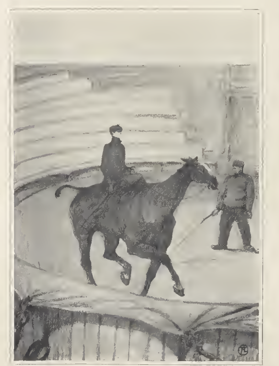
TOULOUSE-LAUTREC — AU CIRQUE (*dessin rehaussé*)

un artiste, d'ailleurs admirablement doué, soit parvenu à cette maîtrise comme dessinateur, qu'il mette tant d'esprit et de pétillante malice dans les traits d'une physionomie, tant de justesse et de vie dans le compte rendu d'une action?

Depuis 1888, année de l'affiche de la Goulue, pendant une bonne dizaine d'années, il est merveilleusement en possession de ses moyens, de son activité d'esprit. Vers 1890, il mêle à ses études de la vie trépidante d'autres travaux des plus captivants; je veux parler de ses visites fréquentes à l'hôpital Saint-Louis, et de l'attention assidue qu'il apporte aux leçons de Péan; il y trouvera le thème d'études magistrales, qui sont parmi ses plus profondes et ses plus puissantes. Plus tard, il se passionnera de même pour le théâtre; et aussi pour les débats judiciaires, suivant les procès Arton, Jacques Saint-Cère, en vrai observateur et, on peut le dire, en homme qui aurait été un merveilleux journaliste du crayon. Ainsi, vous le voyez, sa curiosité d'esprit est multiple et, jusqu'au bout, son avidité de dessiner inassouvie.

Pendant cette belle période, Lautrec est un être exquis et original entre tous à fréquenter, mais n'entre pas dans son intimité qui veut.

Il fallait montrer patte blanche, et, suivant son expression imagée, « ne pas être une poire ». Lorsqu'on avait gravi les quatre





TOULOUSE-LAUTREC. — AU CIRQUE (*dessins rehaussés*)

étages de son atelier de la rue Caulaincourt, on se trouvait accueilli avec une courtoisie comiquement grave, par ce petit homme barbu, binoclé, aux grosses lèvres, à la voix traînante et mordante tour à tour, embusqué sous le bord rabattu de son feutre, comme un petit chasseur à l'affût. Et, de fait, il chassait toujours la chose à dessiner ; au bout de trois minutes, vous considérant d'un gros œil qui semblait endormi lorsqu'il ne pétillait pas de malice ou de colère, il avait à jamais logé dans sa mémoire le trait drôle ou caractéristique de son visiteur.

L'atelier était assez vaste, mais n'avait pas un coin de libre. On avait le recours de se réfugier sur un divan ; sinon, l'on se trouvait pris entre des chevalets porteurs d'études en train ou de tableaux en suspens, entre des escabeaux, des échelles à peindre, des amoncellements de cartons, des pierres lithographiques, et deux immenses tables qui, l'une du côté de l'entrée, l'autre du côté du fond, longeaient les murailles. Celle de l'entrée supportait un nombre infini de bouteilles, avec tous les accessoires du *barman*, et c'est là que Lautrec vous préparait, souvent



TOULOUSE-LAUTREC. — UNE [illegible]

de force, avec une incontestable habileté, toute la série des cock-tails, trop de cock-tails, hélas ! La table du fond était le réceptacle du mélange le plus hétérogène d'objets, dont tous avaient une signification ou une curiosité. C'est qu'un document le ravissait, le jetait dans des extases gaies ; il allait chercher, pour vous les montrer avec les plus plaisants commentaires, une perruque japonaise, un chausson de danseuse, un extravagant chapeau de soupeuse, une bottine à très haut talon ; ou bien encore, il vous dénichait soudain, parmi ce fouillis, une belle estampe d'Hoksai, puis une lettre écrite par quelque escarpe à la dame de ses pensées, ou réciproquement une missive envoyée par une captive de Saint-Lazare à son chevalier... errant, puis des photographies d'œuvres tranchées et splendides du temps passé, *la Bataille* de Paolo Uccello, de la National Gallery, ou les *Courtisanes jouant avec des animaux*, par Carpaccio, du Musée Correr, et il accompagnait tout cela d'exclamations enthousiastes, de remarques délicates ou passionnées.

C'est qu'en effet sa curiosité de la chose vivante et un peu

anormale était insatiable. De même qu'il éprouvait un bonheur intense à regarder, pendant des heures, des animaux en mouvement, au Jardin d'acclimatation — ou au Moulin-Rouge, — de même il recherchait dans les milieux spéciaux les types les plus excentriques de la civilisation. Le jour où dans un bar il fit la connaissance du « cocher de Rothschild » ne fut pas pour lui moins heureux que celui où il put étudier Péan, la serviette autour du cou, « attablé », comme il disait, devant quelque opé-



TOULOUSE-LAUTREC. — AU CIRQUE; FOOTIT (*dessin*)

ration magnifiquement effroyable. Des viveurs, des jockeys, des androgynes, le clown Chocolat en « civil » et casquette d'écurie, dansant au son du banjo, des officiers de machine, la Goulue, Charlot, Mélinite, l'amusaient, au point de vue physionomique et moral, au suprême degré.

Il est très utile de noter, à propos de ceci, que si toutes ces choses typiques, entraînantes ou cocasses le délectaient, il avait en revanche une répugnance pour ce qui était guenilleux et triste : il avait horreur de ce qui, disait-il, « avait le côté pauvre ». Le fard, la lumière artificielle ; les aspects et les gens chatoyants pour l'œil ou secouants pour l'esprit, luxueux, clinquants, pailletés ; les femmes, mais les blondes ou les rousses à peu près exclusivement (ou tout au plus *auburn*) ; les clowns, les chevaux, les chiens ; toute atmosphère un peu théâtrale ou apprêtée,



TOULOUSE-LAUTREC. — AU MOULIN-ROUGE [illegible]
Collection Bernheim jeune



TOULOUSE-LAUTREC. — [illegible]
[illegible]

depuis le cirque jusqu'à la Cour d'assises; voilà ce qui le tenait en arrêt, mais rien de ce qui était grossier, malpropre ou stupidement brutal.

C'est qu'au fond, sous ses airs gouailleurs, son langage mêlé d'argot et d'onomatopées soudaines, ses goûts paradoxaux et exclusifs, quoique fins et sensés, il avait une nature extrêmement aristocratique, distinguée. Sa gaminerie intrépide était le masque d'une profonde sensibilité qui tournait jusqu'au sentimental, et il n'est pas très certain que sa recherche de la vie drolatique n'ait pas été une diversion à des tristesses cachées, à un secret et incurable ennui.

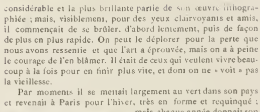


TOULOUSE-LAUTREC. — AU M[illegible]
[illegible] Ber[illegible]

Il lui restait, au moment où il atteignit la pleine possession de son talent de dessinateur, des choses à apprendre. Aux environs de 1890, il commença des voyages qui le complétèrent à souhait. Il fit, avec un de ses amis, M. Guibert, un voyage en Espagne. Le Gréco et Vélasquez lui furent une révélation et il se convainquit de la nécessité de rechercher la belle matière picturale. Ce voyage l'enthousiasma à ce point qu'il le refit seul. Avec M. Maurice Joyant, il alla à diverses reprises en Angleterre, et il étudia les chefs-d'œuvre de la National Gallery avec une ardeur et une perspicacité singulières.

Enfin, avec M. Joseph Albert, il se rendit en Belgique et en Hollande, où il était très apprécié, et où son éducation picturale se parfit, surtout par l'admiration de Memling et de Matsys.

Cette deuxième partie de sa carrière que marquent ses voyages, fut plus que jamais dominée par son ardeur de peindre, sa furie de dessiner c'est alors qu'il exécute la plus



considérable et la plus brillante partie de son œuvre lithographiée ; mais, visiblement, pour des yeux clairvoyants et amis, il commençait de se brûler, d'abord lentement, puis de façon de plus en plus rapide. On peut le déplorer pour la perte que nous avons ressentie et que l'art a éprouvée, mais on a à peine le courage de l'en blâmer. Il était de ceux qui veulent vivre beaucoup à la fois pour en finir plus vite, et dont on ne « voit » pas la vieillesse.

Par moments il se mettait largement au vert dans son pays et revenait à Paris pour l'hiver, très en forme et requinqué ; mais chaque année donnait son coup de pioche.

Il a été alors très captivé par la vie théâtrale : il y eut une période où il allait tous les soirs, en habit, à la Comédie-Française. On le voyait aussi beaucoup aux Variétés, chez Antoine, à l'Œuvre. De là date sa superbe suite de lithographies sur les scènes et les gens de théâtre, suite qui avait pour dessous, suivant la méthode que nous avons indiquée, quelques études peintes, mais un bien plus grand nombre de croquis de calepin. Les nombreuses Lender, les Brandès, les Antoine, Lavallière, Bartet avec Mounet-Sully, Judic, Yahne, Anna Held, Luce Mirès, Émilienne d'Alençon, Sarah en Phèdre avec sa confidente Œnone, que de visions aiguës et saisissantes, que d'interprétations vives et imprévues de la physionomie, de surprises du mouvement!

On a là toute une partie de l'histoire du théâtre au XIXe siècle mais, entendons-nous, une histoire écrite par un historien personnel, sarcastique et absolument dépourvu d'illusions.





TOULOUSE-LAUTREC. — ÉTUDES DE FEMMES *(dessins)*

Lautrec avait autre chose et mieux à faire que de chercher la ressemblance littérale, photographique, et encore moins le joli. Il nous suffit, à nous, que toutes ces lithographies, ainsi que celles qu'il consacra aux music-halls et à la vie courante, à l'actualité (la chanteuse *Nicole; Mademoiselle Margoin, modiste;* la danseuse *Ida Heath;* le *Star Bar* au Havre ; le *Bar Achille;* le *Procès Arton*, les *Loïe Fuller* en couleur, etc.) demeurent de parfaits objets d'art.

La place manque ici pour les examiner en détail, ainsi que ses affiches et ses illustrations de livres, qui, avec ses peintures, lui constituent, pour la brièveté de sa vie, une œuvre considérable. Mais il nous faut au moins faire ressortir un trait essentiel pour leur appréciation. L'exécution en est d'une distinction rare ; on ne saurait trop insister là-dessus. L'éclairage en est tellement délicat, la couleur si subtile, le choix des moyens si raffiné, que seuls ceux qui regardent mal ont pu, confondant les sujets avec leur traitement, voir en Lautrec un artiste « brutal ». Lautrec brutal ! Mais prenez n'importe laquelle de ces lithographies : l'exécution en est si distinguée, si légère, si sensible, qu'elle est presque féminine !

De plus, ce qui leur donne cet entraînant brio, cette originalité jaillie, c'est que ce sont des choses faites avec cette joie qui lui était refusée au fond, comme homme, mais que, comme artiste, il apportait à tout ce qui était son travail. Un jour, lors de sa fringale de théâtre, il dit ce mot, qui suffit :

« Les pièces, ça m'est égal. Au théâtre, cela a beau être mauvais, ça m'amuse toujours ! »

Les mêmes qualités d'entrain et de distinction se retrouvent dans toutes ses peintures, dont nous avons indiqué les principaux cycles, dans ses descriptions de la vie de plaisir, ses portraits, qui sont fort beaux, et ses scènes de théâtre. La couleur en est très particulière, à la fois fleurie et atténuée, ayant une sorte d'aspect pastel, dû souvent au subjectile, une plaque de carton qui boit partiellement la matière et donne un jeu de fonds des mieux ménagés et des plus attrayants. Le moindre accent soulignant une expression, une construction de tête, un mouvement, en sont d'un esprit diabolique. Le modelé est toujours fort beau, et tient à des moyens que Lautrec tire de sa propre nature, sans rien devoir à personne.



TOULOUSE-LAUTREC. — FEMME SE COIFFANT *(tableau)*

Les toutes dernières peintures qu'il fit sont une grande et superbe scène de *Chilpéric*, reproduite ici, et des épisodes de *Messaline*, opéra représenté à Bordeaux. Ici le procédé devient très différent, la peinture étant exécutée en pleine pâte d'une grande générosité de matière et de couleur.

Durant l'intervalle qui sépare ces dernières œuvres de la phase précédente, s'était produit dans la vie de Toulouse-Lautrec un drame terrible et poignant. Le corps ravagé et l'esprit surmené par cette vie déjà consumante et qui ne trouvait qu'un terrain trop bien préparé, avaient éprouvé quelques désordres. On crut bien faire, pour le soustraire à leurs causes, au lieu de l'envoyer au Japon, comme il en avait été question, de l'interner dans une maison de traitement à Madrid, près le bois de Boulogne. Il désirait ardemment connaître le Japon ; si ce voyage n'avait pas, comme cela est cependant possible, prolongé sa vie, du moins il en aurait éprouvé un dernier et vrai



TOULOUSE-LAUTREC. — Mlle JANE AVRIL

(Tableau)

Collection B[illegible]t

bonheur : naviguer et connaître le pays d'Outamaro ! Au bois de Boulogne, au contraire, le premier effet, qui aurait aussi bien pu être de le tuer net, fut de le désespérer. Si l'on avait le goût aux rapprochements superstitieux et aux développements



TOULOUSE-LAUTREC — MISS IDA HEATH, DANSEUSE ANGLAISE

(lithographie)

littéraires, quel parallèle on pourrait faire entre ces deux points extrêmes, décisifs dans cette destinée : le Madrid de Vélasquez et le Madrid des fous !

Pourtant, bien vite remis en santé excellente, il se prit à travailler avec beaucoup d'entrain dans cette prison qui affectait les dehors d'un hôtel confortable, entouré d'un riant jardin ;



TOULOUSE-LAUTREC. — UNE TABLE AU MOULIN-ROUGE

(Tableau)



TOULOUSE-LAUTREC — [illegible]

la vie qui l'environnait finit par l'intéresser prodigieusement, son tempérament d'observateur reprenant le dessus. Chose qui paraîtra peut-être étrange, mais qui s'expliquera si l'on se reporte à ce que nous avons dit de sa méthode de travail, jamais littérale et directe, tout en étudiant curieusement les types et la vie des aliénés et de leurs gardiens, il ne fit là-bas que très peu de portraits et d'études de ce qu'il avait sous les yeux.

En revanche, les souvenirs de ses débuts dans la vie d'artiste lui revinrent en foule, et il exécuta toute une série de scènes de cirque, dont un certain nombre sont reproduites ici, en attendant leur publication complète et fac-similée. A défaut des modèles, il retrouvait dans sa tête les leçons et l'influence de Princeteau d'une façon qu'il serait fort intéressant d'analyser, et qui fournirait matière à un très instructif chapitre de la psychologie artistique.

On sent bien là l'absence du modèle, à laquelle ne pouvaient suppléer quelques rares sorties au Jardin d'acclimatation, en compagnie d'un gardien (un gardien pour Lautrec[1]), mais on y



TOULOUSE-LAUTREC — [illegible]



TOULOUSE-LAUTREC. — [illegible]





TOULOUSE-LAUTREC. — ÉTUDES DE FEMMES (*dessins*)

constate une étonnante mémoire du mouvement et du détail physionomique décisif.

Au sortir de ce violent repos, Lautrec reprit à peu près, en apparence, sa vie passée. Mais il est incontestable qu'un déclenchement s'était produit et qu'une terreur secrète le tenait, qui ne l'empêcha pas, — au contraire ! — de se hâter vers sa fin, par les moyens dont l'efficacité n'avait été que trop vérifiée.

Les deux dernières années de sa vie furent entrecoupées d'occasionnelles flambées de travail et de décroissements languissants.

Il s'éteignit, pendant l'été de 1901, loin de ce Paris qui l'avait tant captivé, tant usé et en somme qui ne l'avait pas apprécié à sa réelle valeur.

Mais il n'y a pas à regimber contre les destinées, et à refaire par hypothèses une existence caractéristique. Ce sont les figures les plus marquées et les plus éprouvées en même temps, qui, tout en nous laissant le plus de regrets, nous rendent le plus fatalistes.

Il suffit que l'œuvre de Lautrec demeure, sans chercher ce qu'il aurait pu faire d'une vie plus longue et plus calme, parce qu'elle aurait été encouragée par la considération d'un plus grand nombre de gens. Cette œuvre est plus importante encore qu'écourtée, puisqu'elle est complète en elle-même, et une des plus personnelles qui soient dans l'art de notre époque. Peintures, dessins, lithographies, tout cela forme un tout, considérable et compact, et chaque morceau, jusqu'au moindre croquis, a pris déjà, depuis si peu de temps que la carrière est close, l'aspect précieux et l'accent incisif des choses qui se distinguent et s'imposent au milieu du courant d'une école.



Ainsi Lautrec nous démontre d'une façon très frappante qu'avant tout l'art est une façon de voir.

*
* *

L'étude que nous venons de tenter fera, pour la première fois, comprendre, en raccourci, l'importance de l'œuvre et la séduction de l'homme, mais que de choses il y aurait encore à dire sur l'un et l'autre ! Un travail étendu jusqu'aux dimensions du livre, avec l'évocation des milieux que dépeignit Lautrec, et la physionomie, encore plus creusée et rendue plus animée par des traits de caractère et des mots, de cet être unique, aurait tout l'attrait d'un roman et toute la force d'une étude d'après nanature. Ce qui donnerait à ce travail, nous ne dirons pas son excuse, mais hardiment sa beauté, ce serait la constatation de cette opération toujours merveilleuse de l'esprit par laquelle un observateur profond et un vrai peintre tire des choses nobles et pleines de style des plus frustes matières premières de la vie. En un mot, quel livre nous souhaiterions de faire sur cette sorte de conte de fées, un peu triste, où se mêlent, à la façon shakespearienne, le douloureux, l'âpre, le bouffon, et où l'on voit une âme charmante et des facultés de grand artiste vouées à la géhenne d'un malingre fourreau !

ARSÈNE ALEXANDRE.

Directeur M. MANZI. Imprimerie Manzi, Joyant & Cie, Asnières. Le Gérant G. BLONDIN.

Vingtième année.

MAI 1902

Deuxième Série — N° 146

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	ÉDITION SPÉCIALE POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraissant le 2e samedi de chaque mois	Du *Figaro* quotidien

LES SALONS DE 1902. — LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



JEAN PATRICOT. — PORTRAIT DE MADAME ÉMILE LOUBET

M. ED. BISSON
Commissaire adjoint du placement des tableaux

M. LOUIS PRÉTET
Commissaire en chef du placement des tableaux

M. LOUIS VIGNERON
Commissaire général de la Société des Artistes français

M. BAILLOT
Chef du personnel

Comme on fabrique un Salon

Ce qu'est le travail préparatoire pour une de ces journées de Paris telles qu'un *vernissage*, ce qu'il y a d'efforts, d'ingéniosité, d'argent dépensés, ce que le progrès constant du luxe moderne exige d'accessoires recherchés, il fallait que le *Figaro illustré* le dît pour éveiller la sympathie du public envers les bons ouvriers de ses plaisirs. S'il est difficile chez soi d'accrocher trois tableautins sur un panneau, qu'est-ce pour deux mille cinq cents tableaux, certains immenses, d'autres minuscules, qu'il s'agit de caser selon l'ordre illogique de l'alphabet et avec une symétrie qui contente le spectateur? C'est là un travail formidable et en même temps le plus délicat qui soit, dont s'acquittent avec une rare compétence et une prestidigitative habileté MM. Prétet et Ed. Bisson, sous la haute inspection de M. Vigneron, commissaire général de la Société. Arrivent-ils à contenter tout le monde? Voilà beaux âges que le fils du meunier en a fait son deuil; ils contentent au moins le public, et ils portent à leur tâche, avec une inaltérable bonne volonté, une impartialité qu'il ne convient pas de louer, mais qui ne fut point telle en d'autres temps. Ah! si l'on revenait à ces anciens temps, aux murs nus, aux planchers bruts, aux rugueuses barres de fer, quels beaux cris on entendrait! Il semble qu'à présent, sans des tapis et une tenture appropriée, il ne puisse y avoir de Salon, pas même de peinture. C'est le Progrès, — mais est-ce un progrès?

F. M.



L'ACCROCHAGE DES TABLEAUX

LES POSEURS DE TAPIS
SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



MESURAGE ET ÉTALONNAGE
SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



LA MISE EN PLACE DES TABLEAUX

SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



LES TAPISSIERS

SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



LE LABORATOIRE DE PHOTOGRAPHIE

SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



A 4 HEURES. — LE RÉFECTOIRE DES GARÇONS

SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



JULIEN DUPRÉ. — A LA FIN DU JOUR

LES SALONS DE 1902

Les semaines qui précédèrent l'ouverture du Salon furent, on ne l'a oublié, troublées de quelques orages. Si je reviens sur ces incidents symptomatiques, ce n'est pas pour le vain plaisir de raviver des querelles momentanément apaisées, mais uniquement dans le but de dégager les enseignements ou les avertissements qu'elles comportent. Je rappelle en deux mots le double objet du litige. Il y eut premièrement la question des admissions ; puis, la question du buffet et du loyer. L'une ne regardait que les artistes ; l'État était intéressé dans l'autre. — Parlons d'abord des admissions. Le comité voulait en réduire le nombre de quelques dizaines. C'était, naturellement, pour « élever le niveau », — le niveau, en matière d'expositions artistiques, était en raison inverse de la masse des choses contenues dans un même contenant... A cette nouvelle, grandes protestations. Je n'ai pas entendu les discours prononcés dans les réunions, — tumultueuses, assure-t-on, — où le comité fut pris à parti par les opposants ; mais il n'est pas indispensable de les avoir entendus ou lus, pour les connaître. Voilà plus de cent ans que, sous des formes à peine variées, ils se reproduisent périodiquement et que le même dialogue se poursuit : les « arrivés » d'un côté, les délicats et même les simples *snobs* protestant contre l'avilissement de l'art par ces grands déballages de toiles plus ou moins peintes que sont devenues nos expositions modernes, — et les « producteurs » de l'autre, réclamant, au nom de leur droit au travail et à la vie, une place à la lumière sinon sur la cimaise, une occasion de se faire connaître, une chance de rencontrer le client au champ de foire qui doit être ouvert à tous, impartialement. Les uns prétendent défendre les intérêts sacrés de l'art, les autres ceux, non moins sacrés, des artistes... Et ils ont raison les uns et les autres, et c'est pourquoi leur querelle n'en finit pas.



Mlle BERTHE DELORME. — PORTRAIT DE Mlle MADELEINE D..

Je voudrais montrer comment elle est née, pourquoi elle se continue et prend, à certains moments de l'évolution sociale, une intensité plus vive.

Quand « l'artiste » n'était qu'un simple artisan — (le dictionnaire de l'Académie, édition de 1694, dit encore : « *Artiste*, adjectif de tout genre :





industrieux, qui travaille dans un art »), — quand il était membre élu d'une corporation où il n'entrait, qu'après avoir fait son « chef-d'œuvre, » initié par un long apprentissage sous la discipline d'un « maître », associé par lui à de grands travaux dans lesquels il avait une part de collaboration mesurée à ses capacités, — sa condition était tout unie et, je crois, très heureuse. Sa personnalité, sans doute, ne se dégageait pas encore au premier plan; son effort, son talent et même son génie se fondaient — je ne dis pas se perdaient — en quelque sorte dans l'œuvre commune, dont il semble que les grands inspirateurs fussent surtout l'esprit même du temps, la pensée publique et la vie nationale... Ce fut le régime des grands siècles du moyen âge. L'œuvre alors n'était jamais faite au hasard; elle avait en naissant sa destination; elle était provoquée et déterminée par un besoin antérieur et précis, située en quelque sorte organiquement dans les cadres de la constitution sociale... Sa tâche faite, le brave artisan passait à une autre; puis s'endormait obscur et content.

Les choses commencèrent à changer avec l'institution des académies. Il vint un moment où les « brevétaires », c'est-à-dire ceux qui avaient obtenu brevet du Roi ou d'un prince royal, affectèrent de se distinguer de la corporation dont les règlements se faisaient d'ailleurs volontiers vexatoires et obtinrent, après de longs débats, d'être séparés hiérarchiquement et officiellement de la maîtrise. Je voudrais pouvoir citer la curieuse requête qui fut lue en leur nom, au Conseil de régence tenu au palais royal, le 20 janvier 1648, en présence de Louis XIV, alors âgé de dix ans. Ceux qui « étaient honorés du nom de peintres et sculpteurs de Sa Majesté », déclaraient ne pouvoir plus souffrir la tyrannie des maîtres jurés « qui voudraient les réduire à travailler pour leurs broyeurs de couleurs et pour ceux qui polissent leurs statues » et les ravaler « au nombre des métiers les plus abjects ». Ils avaient donc recours « à la puissance souveraine pour être remis en leur lustre, ainsi qu'ils étaient du temps d'Alexandre... » Nous n'avons, ajoutaient-ils, nous n'avons qu'un seul Alexandre, « mais Paris est rempli de plusieurs Apelles et d'un grand nombre de Phidias et de Praxiteles qui feront éclater dans les climats les plus éloignés son visage auguste et révérer les beaux traits et les grâces que le ciel y a imprimés. *Vostre Majesté deffendra aux ignorants et aux esclaves d'exercer des arts si relevés... Elle en conservera la noblesse et laissera dans la captivité ceux qui s'y sont volontairement soumis en composant un corps de métier et se sont mis en parallele avec les artisans les plus mécaniques.*



FERDINAND HUMBERT — PORTRAIT DE [illegible]

C'est la séparation de l'*art* et du *métier*, des aristocrates et des prolétaires. « L'artiste », pourtant, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'existait pas encore; ce n'est qu'au milieu du XVIIIe siècle, exactement en 1759, que le dictionnaire enregistrera, à ce mot et seulement après la définition traditionnelle illustrée de cet exemple : Il faut être un grand artiste pour

bien préparer le mercure ») cette signification nouvelle : « Artiste, se dit aussi de ceux qui font profession de quelque art et qui s'y distinguent... *Un grand artiste*, de l'italien ou de l'espagnol : *artista*. »

Nous entrons alors sous le régime d'une institution qui, née à la fin du XVIIe siècle, ne fonctionne régulièrement que depuis 1737. Les *Salons* deviennent un facteur nouveau et dangereux, je crois, parce que factice, de la production artistique. Réservés d'abord aux académiciens et à l'exposition des travaux exécutés pour le Roi, ils tendent bientôt à une publicité plus large. A côté des Salons des académiciens que le surintendant ou directeur général des bâtiments du Roy ordonne et surveille, la maîtrise (qui a voulu avoir, elle aussi, son académie de Saint-Luc) en organise d'autres; puis sur le Pont-Neuf et place Dauphine, les jours de la grande et de la petite Fête-Dieu, des œuvres d'art sont appendues, au passage de la procession, sur les tentures et



HENRI HARPIGNIES. — SOUVENIR D'ANTIBES — LE PIN MEISSONIER

tapisseries exigées par la police en l'honneur du Saint-Sacrement, ce sont « les Expositions de la Jeunesse »... Un ordre nouveau est né. Sous l'influence de la vie sociale transformée, l'artiste moins étroitement enfermé, mais aussi moins protégé par les règlements de la corporation, se met en quête du public et de la clientèle; il lui faut un endroit où étaler et offrir sa marchandise. Et le marché officiel restant trop étroit pour que ceux qui ont à faire leur trouée et assurer leur vie puissent y paraître utilement à côté des « gens en place », une poussée de plus en plus forte se produit pour élargir l'espace disponible et allonger les cimaises.

Avec la Révolution et le triomphe de la démocratie, la poussée est naturellement plus pressante et plus efficace. La préface des premiers *livrets* des Salons de la période révolutionnaire est comme un manifeste... Mais bientôt l'antagonisme éclate entre les deux tendances, qui sont désormais dans l'ordre et la condi-

JEAN PAUL LAURENS. — [illegible]

([illegible] tap[illegible] par la Ma[illegible])

« qu'il y a là des tableaux comme on n'en a jamais vu chez les vitriers de campagne, comme on en voyait cependant quelques-uns à chaque Salon de la liste civile, car l'ancien jury s'occupait bien plus volontiers à exiler ses ennemis qu'à examiner le mérite de la peinture. *Il n'y a de changé aujourd'hui que le nombre prodigieux de ces images excentriques...* » On trouva qu'il y en avait trop, décidément, et après avoir tout admis, on en revint au système des éliminations nécessaires, au moyen de jurys préventifs... Et ce furent aussitôt de nouvelles protestations des *indépendants*, jusqu'à ce que pour tout concilier, l'Empereur imagina, en 1863, cet expédient spirituel du *Salon des refusés*.

Mais rien n'y fit; et, d'année en année, le système de l'organisation des Salons devint un sujet de discussions toujours plus vives. En 1880, la mesure parut comble, et l'État se décida à



H. CARO-DELVAILLE. — [illegible]

prendre un grand parti. Le Salon, cette année-là, avait exaspéré tous ceux qui, — sur la foi du vocabulaire, — prétendent qu'un *Salon* doit être une exposition choisie et non pas un simple marché aux tableaux. Ils crièrent tant et si fort que le Conseil supérieur des Beaux-Arts fut appelé à délibérer sur la réorganisation des Expositions annuelles. On décida d'abord de restreindre à 2,500 le chiffre des admissibles. Quelques-uns proposèrent d'admettre autant de tableaux qu'on en pourrait loger, mais de réserver à quatre ou cinq cents œuvres choisies une salle spéciale, laissant au public débonnaire et aux critiques consciencieux le soin d'aller chercher dans l'entassement des autres galeries les Delacroix méconnus et les Claude Monet en herbe. Chacun apportait son système; l'excellent Bardoux abondait en combinaisons conciliantes. Enfin, l'État, — assailli de réclamations discordantes, obligé de faire face aux exigences contradictoires de l'Art, au nom duquel il devait être sévère et des artistes qui l'entraînaient à une indulgence sans limite, ne sachant à qui entendre, lassé d'une responsabilité chaque année plus lourde et moins glorieuse, désespérant de trouver le règlement idéal qui satisferait aux exigences du public, de l'Institut, des artistes

LES ENROLEMENTS VOLONTAIRES SUR LE

RÉCEPTION, PAR LA MUNICIPALITÉ DE PARIS, A LA BARRIÈRE DE LA V

Décoration po

PONT-NEUF, EN SEPTEMBRE 1792

ROUPES REVENANT DE POLOGNE APRÈS LA CAMPAGNE DE 1806-1807

Ville de Paris



L.-A. CABIE. — [illegible]



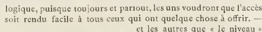
[illegible] THOMAS. — PANNEAU DÉCORATIF [illegible]



D. RIDGWAY KNIGHT. — CAUSERIE

vieux et jeunes, de ceux qui sont arrivés, de ceux qui veulent arriver et de ceux, plus bruyants encore, qui n'arriveront jamais, — prit un parti héroïque et prudent : il passa la main aux artistes eux-mêmes. « Organisez, leur dit-il, vos expositions à votre guise ; je ne m'en mêle plus, sinon pour vous décorer et vous acheter. Désormais je vous proclame libres et majeurs. » En style moins noble : « J'en ai assez, débrouillez-vous. » Seulement, comme on ne pouvait renoncer encore à l'idée de l'État patron, on décida d'organiser des expositions *officielles* triennales qui seraient, sous le contrôle et la direction du ministère des Beaux-Arts, une sélection de la production courante... On en fit une et on n'y revint plus.

Les artistes, un peu effrayés d'abord de la liberté octroyée, s'organisèrent pourtant. Mais bientôt les deux principes en conflit agirent au sein de leur société affranchie, exactement comme dans l'ancienne organisation, et l'on en vit les effets en 1889, quand le Champ-de-Mars se sépara des Champs-Élysées. On assure à présent, que dans le Champ-de-Mars comme aux Champs-Élysées des germes de discorde, qui ne sont que l'action latente des mêmes principes opposés, se sont plus d'une fois fait sentir, — et cela est dans l'ordre logique, puisque toujours et partout, les uns voudront que l'accès soit rendu facile à tous ceux qui ont quelque chose à offrir. —



et les autres que « le niveau » reste « élevé » et les œuvres plus rares... Et je ne parle pas des considérations électorales et personnelles qui s'ajoutent à ces conflits pour les envenimer !

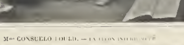


A. BRIDGMANN. — PORTRAIT DE Mme DE B.

Les incidents récents ne sont qu'une manifestation nouvelle de cet état de choses. Il durera tant qu'on n'aura pas trouvé un mode nouveau d'organisation du travail et de la vie sociale, c'est-à-dire assez longtemps encore... Et c'est ici le moment de parler de la question du buffet et des prétentions du ministre des Finances, représentant du Trésor, propriétaire du Grand Palais. Si l'État, jadis protecteur, devient indifférent au point de traiter les « artistes » comme de simples commerçants locataires d'un de ses immeubles, les voici dans l'obligation de pourvoir eux-mêmes à la construction de la grande Bourse aux tableaux, où ils seront, sans conteste, maîtres du buffet et de tous les comptoirs. Nous entendrons donc à bon droit parler encore d'un Palais des Arts, selon la formule Gérome ou Benjamin-Constant, d'une réforme de Jury, d'une revision des statuts, etc. Nous arriverons ainsi, en attendant mieux, à l'ouverture d'un grand marché public, accessible à tous les vendeurs d'art en



Mme CONSUELO FOULD. — LA LEÇON INTERROMPUE





Mme GEORGES ACHILLE-FOULD. — LES RUBANS DE M. DE RICHELIEU

quête d'acheteurs, tandis que, groupés selon leurs affinités naturelles et leurs tendances communes, de petites associations d'artistes se constitueront pour exposer, en des locaux choisis, leurs œuvres aux amateurs. Et ce sera sous une forme nouvelle, comme un retour détourné à l'ancien état corporatif que nous rappelions au début de cet article... Puissent nos « artistes » y retrouver quelques-unes des vertus des « artisans », leurs humbles ancêtres méconnus !

ANDRÉ MICHEL.



TONY ROBERT-FLEURY. — L'ÉTUDE

La Société des Artistes Français

Le meilleur moyen pour un écrivain d'art de se préparer [redacted] aussi délicate qu'un [redacted] ticle sur le Salon, serait [redacted] relire pieusement quelques-u[redacted] de ces études si remarquables et si hautes, où des maîtres comme Edmond About, Gustave Planche, Jourdan, Maxime du Camp et surtout Théophile Gautier et Baudelaire émettent sur les artistes de leur époque des jugements que le temps a presque toujours ratifiés. Quelle grande leçon de compétence donneraient à beaucoup de nos critiques d'aujourd'hui, ces maîtres qui surent si souvent deviner le génie! Quelle méthode et quelle justesse dans leurs aperçus! Quelle droiture dans leurs jugements, et combien, [redacted] d'eux, la critique de maint[redacted] paraît plus superficielle et [redacted] creuse! La cause, il faut l[redacted] en est un peu aux hommes, n[redacted]



aussi aux choses. A mesure, en effet, que les tableaux deviennent plus nombreux au Salon, et que s'accroît la difficulté de savoir dégager dans ce vaste ensemble, je ne dirai pas les œuvres de génie, mais les efforts d'art dignes d'une attention scrupuleuse, la nécessité se fait sentir, d'autre part, de procéder plus vite, de renseigner plus exactement, et c'est ainsi que l'information prend souvent la place de la critique. Il ne faut toutefois pas oublier les devoirs impérieux de cette dernière, et la mission de l'écrivain d'art d'aujourd'hui semble être de concilier les exigences de l'informateur avec celles d'un critique dénué de parti pris, attentif à toutes les formules d'art même contraires et les appréciant avec autant de compétence que d'impartialité. [redacted] un idéal auquel il est, je crois, [redacted]le d'atteindre, contentons-nous

donc de l'indiquer, en nous efforçant de nous en approcher de toute la mesure de nos humbles forces.

Pour la seconde fois la Société des Artistes Français ouvre son Salon annuel dans ce grand Palais des Beaux-Arts un peu décevant comme disposition et comme éclairage, et qui ne laisse pas de nous faire regretter le défunt palais de l'Industrie qui avait certes ses bons cotés, où la peinture se voyait infiniment mieux, où certaines sections n'étaient pas sacrifiées.

En 1901, les artistes se plaignaient déjà du nombre de toiles refusées, aujourd'hui le choix est plus rigoureux encore. Il



Mlle JUANA ROMANI

convient d'en féliciter les membres du jury, car c'est dans l'élimination systématique des choses médiocres ou secondaires, dans l'évolution vers les groupements de choix, que réside l'avenir de nos deux grandes sociétés.

Qu'ici un parallèle me soit permis avec la Société Nationale des Beaux-Arts, qui, consciente de cette vérité, affichait en 1901 des tendances analogues, et qui lui a donné les meilleures expositions dont elle puisse s'enorgueillir même depuis les Salons fameux où Puvis de Chavannes lui donnait le prestige de son génie. Mais cette année le Jury, se laissant sans doute fléchir par les suppliques de candidats trop nombreux, eut le tort de recevoir une quantité d'œuvres notablement plus grande, et le résultat ne

laisse pas de s'en ressentir : nous ne nous trouvons pas devant un Salon de *sélection*, les œuvres médiocres y sont beaucoup plus nombreuses que l'an passé, et la tenue d'ensemble de l'exposition serait beaucoup meilleure, si quelque deux ou trois cents toiles pouvaient en être retirées.

La Société des Artistes Français a évolué en sens contraire, le jury en tenant ses décisions secrètes, en supprimant le repêchage, est arrivé à une indépendance relative, a pu rejeter avec plus de liberté les œuvres qui lui paraissaient mauvaises. Il n'en est pas devenu infaillible pour cela, et il se peut — on pourrait même en cherchant bien trouver des exemples — qu'il ait refusé quelque peintre de talent ; du moins a-t-il diminué d'une manière notable le nombre des médiocrités parmi lesquelles il fallait errer si longuement avant de découvrir les morceaux intéressants. En agissant ainsi, la Société des Artistes Français a droit aux éloges, et ramènera certainement à elle bien des sympathies qu'elle avait pu s'aliéner.

Quoique l'aspect de l'exposition soit des plus agréables, il y a encore, épars dans les salles et à côté d'œuvres intéressantes, trop de tableaux de commençants ; on a souvent, en effet, la sensation que le Salon est un endroit où se donnent rendez-vous, autour de leurs professeurs, les bons élèves des ateliers ; et cela est aussi vrai que déplorable, car, à des exhibitions de ce genre, les expositions particulières devraient seules suffire, sans qu'il soit nécessaire d'en appeler au public.

Mais trêve de généralités qui pourraient nous emmener trop loin, et abordons résolument l'examen des œuvres qui nous ont paru les plus remarquables et dont un choix figure ici, choix que nous aurions voulu plus complet, et qui l'eût certainement été, si quelques autorisations, arrivées trop tard, ne nous avaient



G.-W. JOY. — JEUNE TAMBOUR ANGLAIS (1798)

forcé à renoncer au plaisir de reproduire certaines toiles.

Dès l'entrée, dans la grande salle du Palais, s'offre à l'attention une grande œuvre, peinte par M. Jean-Paul Laurens, pour la manufacture des Gobelins. C'est une vaste composition, d'une vigoureuse allure, fort bien adaptée à sa destination, et où M. J.-P. Laurens s'affirme toujours le grand décorateur que l'on sait. C'est l'apothéose de Colbert, que le peintre a esquissée en traits puissants et nerveux. Autour de la statue du ministre se pressent, en groupe compact, les seigneurs et les grandes dames dans leurs beaux costumes du temps de Louis XIV, dont, après le peintre, le tisseur saura tirer un brillant parti. Plus bas, sur les marches de l'estrade (car M. J.-P. Laurens a voulu une reconstitution complète des costumes du temps), des femmes du peuple, en collerettes et en bonnets blancs, forment des masses harmonieuses, tandis que, afin d'étoffer le haut de la composition, des Muses et des Renommées, portant des couronnes de lauriers, volent dans l'espace. Enfin, dans le fond du tableau, de grands fleuves coulent entre des rives verdoyantes et donnent, par leur heureuse symétrie, la base décorative de ce superbe morceau, qui, malgré le nombre des figures, est parfaitement homogène et harmonieux, et dénote un artiste toujours soucieux et pénétré des nécessités de la grande décoration.

C'est là une qualité qui se trouve assez rarement chez ceux qui signent au Salon de vastes toiles, et ils sont nombreux : MM. Charrier, Laubadère, Béroud, Louvet, Toudouze, et M. La Lyre, avec sa *Cléopâtre*, sont, le plus souvent, à côté de la vérité ; M. Albert Thomas s'en rapproche plutôt. Décorative aussi est la grande toile où M. Albert Maignan interprète d'une manière très nouvelle la tentation d'Ève par le malin sous la forme d'un grand dragon, mais où la violence des fleurs du premier plan paraît d'une dureté un peu exagérée et un peu métallique. On voudrait à cette œuvre un peu plus d'unité dans la couleur, un peu plus de fondu.



E.-B. DEBAT-PONSAN — Mlle EMMA SANDRINI (Ballet de *la Maladetta*)



J.-L. GÉROME. — LA RENTRÉE DES FÉLINS DANS LE CIRQUE

L'une des œuvres capitales du Salon, sinon l'œuvre capitale, est le tableau de Mademoiselle Dufau, où une délicieuse et primesautière qualité d'imagination s'allie aux dons les plus fortunés qui font le coloriste. Dans un paysage heureux où triomphe, parmi les pampres et les arbres, la rousse et chaude lumière de l'automne, Mademoiselle Dufau évoque, tels les poètes antiques, auprès d'une vasque de marbre, le groupe harmonieux de deux splendides nudités. La femme est assise dans une pose chère à certaines figures de Michel-Ange, dont elle a la robuste construction, la tête repliée sous son bras qu'inondent ses cheveux blonds, l'autre main jouant dans une profusion de grappes et de fruits éblouissants dont le peintre a semé son premier plan. Plus en arrière, à cheval sur le bord de la fontaine, l'éphèbe regarde dans la lumière, en l'élevant vers ses yeux, la belle grappe blonde où se joue le soleil, tandis que, pour accentuer encore le caractère antique de l'œuvre, l'artiste fait défiler sur la route le groupe charmant d'une femme et d'un centaure. Voilà vraiment une œuvre de séduction et de fantaisie, où apparaît un des talents les plus doués. A la main capable de signer un morceau comme la femme du premier plan, à l'esprit capable de composer un pareil ensemble, il n'est pas difficile de prédire les plus brillantes destinées.



PAUL SINIBALDI. — PORTRAIT DE [illegible]

Les portraits, comme d'habitude, sont légion, mais bien peu sortent de la médiocrité et atteignent à cette profondeur d'observation que réclame le genre. On verra toutefois, avec un plaisir [illegible] renou[illegible], les vigoureux portraits d'hommes où M. Benjamin-Constant se montre égal à lui-même. M. Léon Bonnat expose aujourd'hui un *Portrait de M. Cahen d'Anvers*, tandis que son élève, M. Jean Patricot, a été appelé à peindre *Madame Émile Loubet*. M. Humbert est particulièrement bien représenté cette année, par deux portraits, dont l'un se rattache toujours à la manière anglaise du XVIIIe siècle. Dans l'autre, au contraire, celui de *Madame la Princesse de Tarente*, M. Humbert a évolué vers un style infiniment plus personnel; l'attitude du modèle est toujours pleine de cette grâce alanguie, mais jamais mièvre, dont M. Humbert a le secret; enfin, la couleur en est plaisante, et les valeurs de la figure se détachant sur le paysage, d'une rigoureuse justesse. Je voudrais en dire autant du *Portrait en plein air*, de M. Lauth, un artiste dont on peut beaucoup attendre, mais qui est un peu décevant ici. Et pourtant, le paysage est d'une tonalité délicieuse, d'une rare saveur dans les bruns; seul le visage de la jeune femme ne s'accorde pas avec l'ensemble; on le sent peint à la lumière de l'atelier, non au plein air, écueil toujours très grave. Heureusement que M. Lauth prend sa revanche avec un portrait de femme en noir sur un fond très discret, où seule la pâleur du visage se détache avec une rare séduction. Il convient aussi de faire, dès aujourd'hui, une place à un nouveau venu, M. Raymond Woog, pour son portrait de Mademoiselle H..., qui contient plus que des promesses. Mademoiselle Angèle Delasalle est moins bien repré-



O. GUILLONNET. — LA HORDE



F. ROUSSEL-GÉO — CÉRÉMONIE DU CAMP DE BOULOGNE (Août 180[illegible])
Panneau décoratif destiné à la maison de la Légion d'Honneur d'Écouen

sentée que l'année dernière ; son *Portrait de M. Benjamin-Constant* est toutefois une fort jolie chose, mais qui demanderait, nous semble-t-il, à être un peu plus poussée. M. Henner, avec un grand portrait de vieille femme et une petite étude de tête, exerce toujours sa grande et prenante séduction de coloriste. C'est un beau maître qui ne connaît pas les défaillances, dont la vision a gardé toute sa fraîcheur d'antan, dont le coloris a toujours cette enveloppe voluptueuse et douce dont seul il a le

E.-J. DELAHAYE. — LE COLONEL ROOSEVELT A CUBA — PRISE DES HAUTEURS DE SAN JUAN



ALPHONSE LALAUZE — MARENGO (14 Juin 1800)

secret. Combien, à côté d'œuvres aussi excellentes, la plupart des portraits paraissent durs, de modelé imparfait! Mais, sans procéder par comparaison, il faut bien reconnaître que M. Jules Cayron ne tient pas les promesses de certains de ses portraits

CHARLES FOUQUERAY

d'autrefois, et sa manière hâtive n'est pas sans nous les faire regretter. D'une note d'art inférieure encore est le portrait de M. Rostand par M. Pascau.

M. Caro-Delvaille nous apparaît comme un des artistes les plus doués et les plus talentueux de la Société des Artistes français. Après avoir remporté, l'an passé, un succès des plus mérités, il ne s'élève pas, cette fois-ci, à la même perfection, tout au moins dans l'une de ses deux toiles, *Courtisane*, représentant une femme étendue à laquelle une camériste apporte du thé. La facture en est un peu lourde, et la pose conventionnelle. Je retrouve, au contraire, toutes les belles qualités de M. Caro-Delvaille dans son portrait. Ici, il se révèle une fois de plus l'admirable arrangeur que l'on sait, et l'on trouvera difficilement une toile mieux composée, où chaque chose soit plus heureusement mise en valeur. Avec cela, il déploie un sens avisé et subtil de la beauté féminine, il traite avec amour tous les accessoires de cette beauté, tout ce qui tend à lui ajouter encore de la séduction et de la grâce.

Ne quittons pas ce domaine si intéressant du portrait sans avoir admiré deux bonnes toiles de M. Chabas et celles de Juana Romani, experte non seulement à rendre les somptuosités d'un costume, mais aussi les caractéristiques d'une physionomie.



Mlle LOUISE ABBEMA. — PORTRAIT DE PIERRE

M. Adler a été, comme M. Caro-Delvaille, l'un des triomphateurs d'un des derniers Salons, et l'on n'a pas oublié sa représentation émouvante d'une *Grève au Creusot*. Sans arriver à une œuvre aussi forte, il continue aujourd'hui à peindre des scènes de la vie ouvrière, se montre encore observateur attentif et ému. M. Besson, lui aussi, se cantonne dans des sujets identiques et y déploie l'un des plus robustes talents de coloriste que je connaisse, et qui a certainement un grand avenir devant lui.

Coloriste, et coloriste de race, M. Dudley Hardy l'est aussi en une petite toile où l'on voit des Persans groupés sur une terrasse. La manière magistrale avec laquelle sont traitées les étoffes et la perspective du paysage, attirera à ce tableau bien des admirateurs. Il y a là parfois des flambées de couleur qui font songer à la palette de Bonington et de Delacroix.

On connaît les savantes reconstitutions que M. Gérome a su faire de la civilisation romaine. Il y revient aujourd'hui avec une scène particulièrement effrayante des jeux


L.-V. WATELIN — MATINÉE DE MAI EN NORMANDIE



ANDRÉ BROUILLET — RENAN A L'ACROPOLE D'ATHÈNES
(Panneau destiné à la nouvelle Sorbonne)

du Cirque et nous montre l'heure crépusculaire où, les gradins s'étant vidés peu à peu, les belluaires, descendus dans l'arène parmi les corps sanglants des martyrs, poursuivent à coups de fouets le troupeau redoutable des lions et des tigres, pour les faire rentrer dans les souterrains du Colisée.

Avec M. Gérome, on se plait à retrouver, au Salon, deux peintres, ses aînés, auxquels la vieillesse n'enlève rien de leur fraîcheur et de leur maîtrise. On a deviné qu'il s'agit de MM. Hébert et Harpignies, ces deux doyens de la Société des Artistes français. Le premier expose deux petits portraits d'enfants qui ont le fini et la délicatesse de couleur de ses autres œuvres, et révèlent une vision toujours élégante. Comme M. Hébert sait encore deviner l'humanité, M. Harpignies voit la nature d'un œil toujours pénétrant, et brosse encore de grandes toiles où il s'affirme — comme le dernier et digne représentant de l'école de Barbizon.

M. Detaille relate deux pages capitales de l'histoire de Paris, qui figureront dignement à l'Hôtel de Ville et peuvent être considérées comme l'un des plus grands efforts de sa glorieuse carrière. La première représente les *Enrôlements volontaires, sur le terre-plein du Pont-Neuf, en septembre 1792*, vaste composition où le peintre a su faire figurer, avec autant de netteté visuelle que de précision historique, tous les costumes de l'époque; artilleurs tirant le canon, sur la gauche; tambours en uniformes blancs, de l'autre côté; conscrits ivres de joie descendant, aux acclamations de la foule, de l'estrade au-dessus de laquelle les drapeaux claquent au vent et que dominent des hommes grimpés sur un échafaudage; tous ces groupes sont réellement bien vivants dans l'ensemble, tant chaque détail de leur costume a été scrupuleusement étudié. La seconde de ces œuvres célèbre la *Réception par la Municipalité de Paris, à la*



ÉMILE DAMERON — [illegible]



W. DIDIER-POUGET. — LE MATIN. — VALLÉE DE LA CORRÈZE. — BRUYÈRES EN FLEURS

barrière de la Villette, des troupes revenant de Pologne après la campagne de 1806-1807.

Venise, cette patrie des coloristes, tente, une fois de plus, un assez grand nombre de peintres. Parmi ceux-ci, retenons les toiles de M. Allègre et celles où M. Bompard fait surgir, dans la transparence du ciel vénitien, la noble silhouette de la *Dogana di Mare* et les façades multicolores des palais le long du Grand Canal. M. Émile Wéry a vu la ville des Doges sous un jour moins brillant et peut-être aussi moins usé. Son grand triptyque, qui nous montre un aspect imprévu de la Giudecca, avec de petits canaux sur les côtés, aurait peut-être gagné à être exécuté sur une plus petite échelle.

M. Paul Buffet reste fidèle à l'Abyssinie, comme M. Aimé Morot, M. Pointelin aux paysages du Jura, M. Gosselin aux aspects crépusculaires de l'Ile-de-France, M. Zo à l'Espagne, M. Bellanger-Adhémar et M. Hanicotte à la Hollande, et leurs toiles ne sont certainement pas parmi les moins intéressantes et les moins émues du Salon.

M. Raphael Collin a une petite étude de nu d'une pâte excessivement fine et sur laquelle l'œil se repose véritablement. Délicate aussi, mais d'une note plus sérieuse, est la petite toile de M. Jean Geoffroy, qui apporte à la moindre de ses œuvres cette richesse de sensibilité, cette profondeur d'émotion qu'on lui connaît. M Joseph Bail est, lui aussi, un artiste charmant, dont la perfection se réclame à la fois de notre Chardin et des petits maîtres hollandais, comme Vermeer de Delft ou Palamedes. Les femmes qu'il nous montre aujourd'hui, faisant de la dentelle, se rattachent tout particulièrement à ces derniers par l'art avec lequel les effets de lumière sont gradués et les choses baignées d'ombres claires.

Sans figurer en nombre aussi considérable qu'à la Société Nationale, les peintres étrangers ne sont pas absents du Salon. De M. Dudley Hardy j'ai déjà loué les qualités. M. Hitchcock nous montre qu'il ne se borne pas seulement à peindre des fleurs; son groupe est charmant. M. Edwin L. Weeks nous ouvre, sur les mystères de l'Inde, des horizons nouveaux; M. George Joy est un coloriste très doué ; l'Américain Dufner se rattache à Whistler; M. Hope a un excellent portrait de dame âgée; enfin, on salue toujours avec admiration le grand talent de ce maître lumineux, si sincèrement et si vraiment Espagnol : Sorolla y Bastida.

Tels sont quelques-uns des artistes que l'on remarquera au Salon. D'autres encore méritent d'être étudiés que nous ne pouvons que nommer ici, tels : MM. Cabié, Hirsch, Fould, Debat-Ponsan, Lalauze, Fouqueray, Géo, Roussel, Sinibaldi, Guillonnet, Watelin, Brouillet, Etcheverry.

H. FRANTZ.



PAUL SÉBILLEAU — MATINÉE A LA POINTE DE LA GAROUPE — CAP D'ANTIBES (Alpes-Maritimes)

Directeur : M. MANZI. Imprimerie Manzi, Joyant & Cie, Asnieres Le Gérant : G. BLONDIN.

Cie COLONIALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT G^{RAL}: *Avenue de l'Opéra. 19.* PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS



emins de fer d'Orléans

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

POUR LES

STATIONS THERMALES

amblet-Neris (Néris), Evaux-les-Bains, Moulins urbon-l'Archambault), Saint-Eloy (Château-uf-les-Bains), La Bourboule, Le Mont-Dore, gat, Rocamadour (Miers), Vic-sur-Cère.

de 50 % pour ...

TARIF G. V. N° 6 (ORLÉANS)

est délivré du 15 Mai au 15 Septembre, dans les gares du réseau d'Orléans, sous condition ... un parcours minimum de 300 kilomètres retour compris, aux familles d'au moins trois ... payant place entière et voyageant ensemble, llets d'aller et retour de famille de 1re, 2e et sses, pour les stations ci-dessus indiquées.

... eut être délivré au Chef de famille titulaire d'un ... de famille et en même temps que ce Billet, une ... d'identité, sur la présentation de laquelle il sera ... à voyager isolément à moitié prix du Tarif géné... pendant la durée de la villégiature de la famille, ... le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés ... Billet.

Chef de famille conserve le choix de la classe dans ... lle il pourra effectuer ses voyages à demi-tarif.

... inéraire à suivre pour ces voyages sera l'itinéraire ... sur le billet collectif ou un itinéraire plus court, ... arrêt en cours de route.

... ptionnellement, le Chef de famille peut être auto... revenir seul à son point de départ, à la condition ... faire la demande en même temps que celle du billet. ... cas il lui est délivré un Coupon spécial pour son ... de retour lequel doit être signé par le titulaire ... sage.

... illets sont établis par l'itinéraire à la convenance ... ie: l'itinéraire peut ne être pas le même à l'aller ... retour.

... ux enfants de trois à sept ans sont comptés pour un ... geur à place entière. Pour un seul enfant, ou un ... t en excédent sur un nombre pair, le prix est la ... % de celui que paierait un voyageur à place entière.

... durée de validité des billets, à compter du jour du ... t, ce jour non compris, est de 30 jours.

... durée de validité peut être prolongée une ou plu... fois d'une période de quinze jours. Chaque période ... olongation part de l'expiration de la période précé... et donne lieu à la perception d'un supplément de ... du prix total du billet.

... voyageurs ont la faculté de s'arrêter à toutes les ... desservies par les trains et situées sur l'itinéraire; ... ils doivent faire apposer, à l'arrivée, dans l'un des ... réservés à cet effet, le timbre de la gare où ils ... tent.

CHEMINS DE FER DE

PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Voyages à itinéraires facultatifs à coupons combinables de France aux Échelles du Levant (ou vice versa).

Des carnets individuels ou de famille pour voyages à itinéraires facultatifs à coupons combinables, de 1re, 2e et 3e classes et comportant 300 kilomètres de parcours minimum par voie ferrée, sont délivrés, toute l'année, par toutes les gares P.-L.-M., pour effectuer des parcours sur le réseau P.-L.-M., ainsi que sur les lignes postales de Marseille aux Échelles du Levant desservies par les Messageries Maritimes. L'itinéraire de ces voyages, établi au gré du voyageur, doit passer, à l'aller et au retour, par Marseille, port d'attache de la Compagnie des Messageries Maritimes faisant le service des Échelles du Levant (Alexandrie, Jaffa, Beyrouth, Constantinople, Le Pirée, Smyrne). Ces carnets individuels ou collectifs sont valables 120 jours, la durée de validité peut être, à deux reprises, prolongée de moitié moyennant un supplément égal au 10 0/0 du prix du carnet pour chaque prolongation.

Arrêts facultatifs. — Faire la demande de carnet 5 jours avant le départ.



CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 13, B^d Bonne-Nouvelle

MAISONS RECOMMANDÉES

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 13, RUE PERNELLE PARIS

ERNEST DIAMANT OU CAP. 24, B^d DES ITALIENS. IMITATION PARFAITE. PRIX BON MARCHÉ

INSTITUT FÉMININ, École de beauté. — Pour être rayonnante de jeunesse et de beauté, ne conserver aucune trace de rides, employez la *Mousse nacreine*. — Mme LUIGGI, 6, rue Glück.



VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boites portent en timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie et de ...



FAC SIMILE de la boîte contenant la vraie poudre "VELOUTINE" inventée par CH. FAY.

LES CAPSULES D'APIOL

JORET & HOMOLLE

GUÉRISSENT DOULEURS, RETARDS, SUPPRESSIONS ÉPOQUES

Ph^{ie} SEGUIN 165 St Honoré Paris





Souplesse et Beauté de la Peau

Le bain de *Sulfurine* peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix 1 fr 25

Ph^{ie} LANGLEBERT 55, r. des Petits Champs Paris

Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

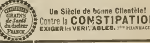


Exposition Universelle, Paris 1900 2 médailles d'or

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84



LUBIN



GRAINS de Santé du docteur FRANCK

Un Siècle de bonne Clientèle!

Contre la CONSTIPATION

EXIGER les VÉRITABLES. 1res PHARMACIES.

OOKS ... and ... Catalogue and specimen 5 sh. (P.O. in ...

MAX, 56, rue de Douai, PARIS.

sthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la Poudre

ESPIC

OPPRESSIONS

TOUX

RHUMES, NÉVRALGIES

Le Fulmigateur pectoral ESPIC est le plus efficace ... les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoi...

EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

... Conseil médical de Russie prenant en considération que les ... antiasthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès ... thme, autorise l'entrée en Russie de cette spécialité.

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets Fins

Dans toutes les bonnes Épiceries.

FIGARO ILLUSTRÉ N° 147

SALONS DE 1902 — LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS



LES SALONS DE 1902. — ANTONIO DE LA GANDARA. — PORTRAIT

ÉDITEURS :
MANZI, JOYANT & Cie
24, boulevard des Capucines
LE FIGARO
26, rue Drouot
PARIS

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50

Vingtième année. JUIN 1902 Deuxième Série — N° 147

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraissant le 2e samedi de chaque mois	Du *Figaro* quotidien

LES SALONS DE 1902

Société Nationale des Beaux-Arts

AMAN-JEAN — BESNARD (P.-A.) — BLANCHE (J.-E.) — BRESLAU (Mlle Louise) — BRINDEAU DE JARNY (L.-F.) — CALLOT (Georges) — CAROLUS-DURAN — CARRIÈRE (Eugène) — COTTET (Ch.) — DAUCHEZ (André) — DAUPHIN (Eugène) — DINET (A.-E.) — DUBUFE (Guillaume) — DURST (A.) — ELIOT (M.) — FOURIÉ (A.) — FRIANT (Em.) — GANDARA (A. de la) — GERVEX (H.) — GILSOUL (V.-O.) — GIRON (Ch.) — GLEHN (W.-G. de) — GOUNOD (J.-C.) — GUIGNARD (Gaston) — JEANNIOT (P.-G.) — LAGARDE (P.) — LA TOUCHE (G.) — LAURENS (P.-A.) — LE SIDANER (H.-E.) — LHERMITTE (L.-A.) — MÉNARD (René) — MESDAG (H.-W.) — MONTENARD (F.) — MOREAU-NÉLATON — MEUNIER (J. A.) — PRINET (R.-X.) — RAFFAELLI (J.-F.) — SIMON (Lucien) — STENGELIN (A.) — STEWART (J.-L.) — THAULOW (Fritz) — VEBER (Jean).



GASTON LA TOUCHE. — *Le Souper après le Bal*

P.-A. BESNARD. — L'ÎLE HEUREUSE
Panneau décoratif. — Appartient au Musée des Arts Décoratifs

La Société Nationale des Beaux-Arts

I. — PETITE HISTOIRE DU « CHAMP-DE-MARS »



Dans le précédent numéro du *Figaro illustré*, consacré au Salon de la Société des Artistes français, notre savant confrère André Michel a retracé l'histoire de ces vastes expositions, partagées, pour ainsi dire, depuis leur fondation, entre deux courants contraires, celui de la qualité et celui de la quantité. L'histoire était, certes, des plus intéressantes et des plus opportunes à rappeler.

Aujourd'hui, dans ce numéro qui est celui de la Société Nationale des Beaux-Arts, nous avons bien envie de différer un peu l'habituelle analyse des tableaux (analyse que le spectateur peut faire aussi bien que nous-même), et d'esquisser, à notre tour, une petite histoire des Salons du « Champ-de-Mars ». Il y faut beaucoup moins d'érudition. Quelques souvenirs suffisent, et, comme nous avons suivi très attentivement la Société depuis son début, que, dans la presse quotidienne, nous avons, lors de ces années « héroïques », été un de ses plus ardents défenseurs, plus que rares alors, nous serons tout à fait à l'aise pour rappeler les services qu'elle a rendus et lui dire, à l'occasion, quelques-unes de ses vérités.

Nous n'oublierons jamais le coup d'œil que présenta la fameuse assemblée générale de la Société des Artistes qui décida de la scission. Ah ! l'on cite ordinairement comme l'exemple de la véhémence et du désordre certaines séances de la Chambre ! Nous avons assisté à quelques jolis orages parlementaires. Eh bien ! nous pouvons affirmer que ce sont jeux d'enfants sages auprès de cela. Comment avions-nous pénétré dans la salle du Palais de l'Industrie où elle avait lieu ? Nous ne le saurons jamais bien nous-même. « Nous n'en avions nul droit, puisqu'il faut parler net. » Mais à ce moment-là on avait bien autre chose à faire que de contrôler dans cette foule hurlante, si un journaliste s'y trouvait ou non indûment. La seule chose qui aurait pu nous faire remarquer, c'est que nous ne poussions pas le moindre cri, grognement ou coup de sifflet ; c'était d'une grande imprudence, mais nous croyions devoir faire passer les remerciements dus à l'hospitalité avant le souci de notre sécurité personnelle.

Quelles invectives ! quels gestes menaçants ! quels yeux sortis de la tête ! quelles bouches écumantes ! quelles imitations de cris d'animaux ! Vraiment, ce tableau eût été superbe à peindre, pour quelque Goya. Mais, hélas ! il n'y avait qu'un assistant assez de sang-froid pour en noter la beauté, et celui-là, nous-même, par une fatalité, n'avait pas le droit de faire de la peinture.

Si les assistants n'avaient pas su d'avance pour qui ou contre qui, pour ou contre quoi ils criaient, il leur aurait été, ce jour-là,



CAROLUS-DURAN. — EN FAMILLE

impossible de le savoir. Il y eut de fort beaux discours de prononcés en effet, mais personne n'en ouït un traître mot. M. Eug. Guillaume et M. Bouguereau étaient aux fauteuils présidentiels. Ils avaient, eux, un assez beau calme, et ils dominaient olympiennement la tempête. On *voyait* l'un d'eux agiter la sonnette; on devinait que l'autre, avec un petit papier à la main, introduisait une motion... Puis des orateurs se succédèrent. Un peintre illustre monta sur l'estrade et ouvrit la bouche aussi grande que la Marseillaise de Rude sur l'Arc de Triomphe, en agitant dans les airs des mains gantées de peau de chien écarlate que cette belliqueuse figure ne possède point. Un autre artiste célèbre succéda, qui eut de grands mouvements pacificateurs et parla longuement, lui aussi, dans la tempête. Enfin, après divers autres discours mimés de la sorte, parut M. Meissonier. De Neptune il avait la barbe ruisselante et le geste impérieux. Mais, cette fois, son *quos ego* se perdit dans les hurlements de tous les éléments déchaînés et redoublant de fureur. Il redressait avec beaucoup de fierté et de noblesse sa petite taille bien prise. Il tenait à la main un manifeste qu'il lut jusqu'au bout, avec le feu dans les yeux. Cela fait, il replia le papier, le mit dans sa poche, et on le vit soudain quitter la salle, escorté de tout un groupe qui contenait notamment M. Roll, M. Gervex, le bon Duez à la gigantesque stature, Cazin, au doux et énigmatique sourire... Il n'y avait qu'une allée à traverser pour se trouver chez Ledoyen. Ce que l'on fit, et les salles du restaurant traditionnel du vernissage se trouvèrent assez surprises d'être envahies à cinq heures du soir, par ces personnes très animées, et qui ne venaient pas pour dîner. Cependant, à l'intérieur du Palais, les orages continuaient...

Huit jours après, la Société Nationale des Beaux-Arts était fondée, et cette rapidité s'explique d'autant mieux..... qu'elle



J.-E. BLANCHE. — PORTRAIT DE M. PAUL ADAM



L.-A. LHERMITTE. — [illegible]



[illegible] LHERMITTE — [illegible] DES BORDS DE LA MARNE

l'avait été au moins huit jours avant.

Depuis longtemps, en effet, de graves dissentiments existaient dans la Société des Artistes. Ils étaient arrivés à l'état aigu au moment de l'Exposition universelle de 1889, et avaient donné naissance aux discussions les plus vives, particulièrement quant au chapitre des médailles. Aux questions de principes se mêlaient étroitement des froissements de personnes. Il en est toujours ainsi dans les révolutions; sans les mécontentements personnels, les principes demeureraient dans le domaine des rêves. C'est pourquoi la fondation de la Société Nationale des Beaux-Arts ne représenta pas absolument, comme on le crut tout d'abord, la levée de boucliers d'artistes indépendants et antiacadémiques, contre les grands prêtres et les fidèles de l'art officiel.


JULIUS-L. STEWART. — FANTAISIE ROSE ET OR

A cet égard, la liste des « membres fondateurs » de la Société est significative. Elle comprenait : MM. Meissonier, Puvis de Chavannes, Carolus-Duran, Bracquemond, Dalou, Galland, Roll, Duez, Gervex, Cazin, Besnard, Dagnan-Bouveret, Rodin, Waltner, Rixens, Béraud, Billotte, Montenard. C'est-à-dire, comme vous le voyez, certains artistes qui avaient, en effet, passé dans le public et parmi les artistes pour des audacieux, voire des démolisseurs de formules, mais aussi d'autres qui avaient fait preuve, en art, de la sagesse la plus exemplaire. Si on poussait cette analyse jusqu'à l'examen de la liste des premiers sociétaires, on verrait des noms encore bien plus fourvoyés dans une société soi-disant révolutionnaire. Mais cette opération de triage n'est pas absolument nécessaire ici.

Car enfin, dans son ensemble, la manifestation amena, à n'en pas douter, un groupement différent et des usages nouveaux.

Le groupement d'abord. Il est certain que les artistes à tendances originales furent en majorité dans la Société qui se fondait. On y vit même un des plus notables impressionnistes, Sisley. Mais les autres personnalités de ce petit et puissant groupe, MM. Renoir, Claude Monet, Pissarro, Cézanne, et M. Degas, qu'on avait encore coutume de rattacher, bon gré mal gré, à l'impressionnisme, demeurèrent en dehors. D'autre part, une place considérable fut faite aux artistes des écoles étrangères. Certains d'entre eux ont conquis, aux Expositions du Champ-de-Mars, une très haute réputation. Ils faisaient partie des jurys jusqu'à l'an dernier, où la Société leur reprit, de la main gauche, ce qu'elle leur avait donné naguère de la droite. Enfin, la Société Nationale des Beaux-Arts fut, à ses débuts, l'espoir sinon le refuge des jeunes talents qui frayaient en dehors des sentiers réguliers. Mais on s'aperçut assez vite que cet espoir n'allait pas sans d'occasionnelles désillusions, et que parfois des audacieux demeuraient à la porte de l'asile.

Personnellement, nous nous souvenons d'avoir engagé avec Puvis de Chavannes une correspondance respectueuse, mais d'une grande vivacité, au sujet du refus des œuvres de M. Anquetin et du *Christ aux outrages* de M. H. de Groux. L'intérêt que nous avions porté au nouveau groupement nous donnait, pensions-nous, quelque titre à la critique de procédés que la Société dissidente reprochait précisément à celle dont elle s'était si violemment séparée, et dont certains de ses membres avaient beaucoup souffert. Notre vénérable ami n'en voulut pas convenir tout d'abord; mais, après réflexion, les refus infligés à M. de Groux et à M. Anquetin (qui depuis sont rentrés, mais, notez-le bien, ne sont encore qu'associés) ne nuisirent pas à l'admission ultérieure de M. Bonnard ou de M. Maurice Denis, par exemple.

Quoi qu'il en soit, et bien qu'une très notable partie de l'art libre ou révolté soit demeurée en dehors de cette Société comme de l'autre, il n'en est pas moins certain que, d'une façon générale, il y eut un


EUGÈNE CARRIÈRE. — ÉTUDE



GASTON GUIGNARD — LE TROUPEAU DANS LA DUNE

art Champ-de-Mars, qui se dressa contre l'art Champs-Élysées. Nous verrons tout à l'heure ce que cette distinction a conservé de fondé et ce à quoi elle répond actuellement. Mais, pour le moment, passons aux principes nouveaux que la Société instaurait à côté de ses tendances considérées comme nouvelles.

Un des premiers, celui qui prêtait le plus aux discussions



FRITS THAULOW — [illegible]



J.-F. RAFFAELLI — PORTRAIT DE Mlle ANDRÉE G.

entre oisifs, était la suppression des médailles. Il est certain que les médailles sont une institution puérile, tout en rendant à certains artistes des services d'un ordre commercial. Elles sont une cause incessante de divisions et de rivalités là où elles existent encore. Telles quelles, la Société des Artistes français n'a pas encore trouvé le moyen de les abolir, tout en en souffrant. D'autre part, on disait, avec malice, que la Société Nationale, en instituant la division en sociétaires, associés et adhérents, supprimait les médailles, mais créait une hiérarchie équivalente. Cette discussion n'a plus, d'ailleurs, aucune espèce d'importance, et l'assimilation n'était pas rigoureusement juste, puisqu'il n'est pas démontré qu'un associé soit moins recherché des marchands qu'un sociétaire. Nous rappelons cela simplement pour l'histoire

Une autre innovation avait beaucoup plus de portée et amena des résultats fort heureux. Nous voulons parler de la présentation des œuvres. La Société Nationale, installée dans le Palais des Beaux-Arts du Champ-de-Mars, qui subsistait de l'Exposition universelle de 1889, rompit la vieille monotonie des aspects du Salon annuel. Elle supprima les enfilades de salles égales, entrecoupées de vastes « dépotoirs », et fit alterner, avec des pièces de dimensions plus restreintes, plus intimes, de longues galeries, qui ne contenaient qu'un rang de peintures ou deux tout au plus. C'était une grande merveille ! Cette fois on permettait de voir tous les tableaux au lieu de les empiler jusqu'aux corniches. On faisait un sort à la moindre pochade. Enfin, un homme nouveau surgissait d'une situation nouvelle, et M. Guillaume Dubufe, que l'on dénommait le Tapissier, et qui se faisait justement fier de ce titre, mettait en pratique toute sorte de raffinements dans l'arrangement des expositions, les tons des tentures, la décoration et l'ameublement des salles, etc. Pour la première fois, l'exposition, la halle aux peintres, s'efforçait de mériter son nom de « Salon », et l'influence de ces principes d'arrangement s'étendit dorénavant, non seulement à toutes les expositions de peintures, y compris celles de la Société des Artistes français, mais encore aux Musées nationaux eux-mêmes.

Il est donc certain qu'en ce sens, le Champ-de-Mars rendit des services, car, à supposer qu'il n'augmentât pas la moyenne des talents, il nous mettait mieux à même de les apprécier. Cela fut poussé même au point que de petites « notes », bien exposées, ont pu y faire souvent illusion et paraître des choses particulièrement rares.

Une autre excellente idée fut d'introduire dans les Salons annuels les œuvres des céramistes, des sculpteurs de bois, des verriers, des orfèvres, des émailleurs, des relieurs, des brodeurs, etc., puisque souvent un bibelot raffiné donne plus de plaisir qu'un tableau médiocre. Enfin, de cette dernière innovation découla l'admission de l'architecture pratique, de l'architecture réalisée des meubles meublants ou ornementaux, et cela ne contribua pas médiocrement à l'évolution de l'art décoratif à notre époque.

On peut donc dire que, tout compte fait, il y avait de grandes différences matérielles entre la société mère et la société dissidente.



PAUL-ALBERT LAURENS. — JOUEUSES DE BALLE



FRITS THAULOW. — LAVEUSES A QUIMPERLÉ

Un trait des plus curieux et un des résultats les plus significatifs de cette séparation en deux camps d'une « grande famille », séparation que regrettent encore quelques obstinés représentants du vieux Salon, fut d'amener la création, dans toutes les grandes villes de l'Europe, de divisions semblables. Il y eut des scissions ou des « sécessions », ou de tout autre nom qu'on les appela, à Munich, à Berlin, à Vienne, en Angleterre, en Italie, en Belgique. Et ainsi dans chaque grand État intellectuel, l'art eut ses *whigs* et ses *tories*. Seulement, au lieu d'alterner dans leurs luttes, ils coexistèrent.

Un effet non moins naturel de tout cela fut de mettre en lumière des personnalités qui seraient peut-être demeurées jusqu'au bout dans une demi-lumière, ou se seraient peut-être épuisées dans la continuation de luttes bien dures. Nous pensons, notamment, à Puvis de Chavannes, de qui la gloire ne devint tout à coup éclatante et le génie indiscuté, qu'à partir du moment où ses œuvres furent exposées à la Société Nationale avec la sorte de solennité qui convenait. La grande manifestation qui eut lieu pour le fêter, fut un des événements de l'histoire des arts au XIX[e] siècle.

H. GERVEX — [illegible]

et un des plus beaux titres du « Champ-de-Mars ». On pourrait encore citer d'autres noms d'artistes de tout âge qui durent un grand surcroît de situation à l'heureuse pensée qu'ils eurent de se faire schismatiques. Il est vrai qu'on en pourrait nommer, par contre, qui y ont, pour faire équilibre, beaucoup perdu, ne parlant pas le langage, et n'ayant pas, en quelque sorte, le « physique » nécessaire pour régner dans cet endroit, tandis qu'ils étaient parfaitement doués pour continuer à triompher dans l'autre.

C'est sur cette constatation que nous terminons notre histoire portative de la Société Nationale des Beaux-Arts jusqu'à sa douzième année, ou plutôt jusqu'à sa douzième exposition, puisqu'en 1900, elle eut la prudence de ne pas chercher à lutter contre la formidable concurrence de la Décennale et de la Centennale. Voici la deuxième année qu'elle partage le nouveau Palais des Beaux-Arts avec sa grande aînée et sa rivale. Le public est accoutumé à cette convention, et un simple guichet est la frontière qui sépare un État aristocratique d'un État démocratique. L'habitude est même devenue si complète, qu'il n'y a plus beaucoup de surprise en somme, et l'on ne peut pas dire que les

JEANNIOT. — [illegible]



V.-O. GILSOUL. — CANAL EN OCTOBRE

expositions de la Société Nationale des Beaux-Arts offrent, maintenant comme aux années légendaires que nous avons rappelées plus haut, un aspect de champ de bataille. La grande discussion qui, au Palais des Machines, pendant une des deux années que les deux sociétés se partagèrent cet abri et les recettes, s'engagea autour du *Balzac* de Rodin, fut le dernier épisode un peu mouvementé de cette révolution. Il n'est pas à prévoir que nous assistions d'ici quelque temps à un débat aussi animé.

Déjà nous avons constaté cette année que les vocables de « Champ-de-Mars » et de « Champs-Élysées » étaient un peu tombés en désuétude. Beaucoup de personnes hésitent, et il n'y a plus que les vétérans qui emploient ces mots comme par habitude ou par souvenir.

La Société Nationale des Beaux-Arts n'a certainement pas

JEAN VEBER — LE MONSTRE



H... LE SIDANER — ...

faibli, et malgré les grands vides qu'a laissés chez elle la disparition de quelques célèbres artistes, elle conserve sa nécessité par la variété des tentatives auxquelles elle se montre encore assez généralement ouverte, ainsi que par la multiplicité des techniques qu'elle offre aux regards. Ainsi elle remplit, en face de l'autre Société qui est un peu comme un Conservatoire, la fonction non moins utile d'un Laboratoire. Seulement, il est dans sa fonction de présenter toujours du nouveau, et pour cela, il sera bon qu'elle se montre un peu rigoureuse dans ses choix et moins dans ses refus. En un mot il sera bon que l'année



ANDRÉ DAUCHEZ — CAMPAGNE ...

prochaine elle frappe quelque grand coup. Sa nature même et ses origines lui rendraient l'immobilité fatale, de même qu'à sa voisine, trop d'agitation ne saurait faire grand bien.

Cet espoir de neuf une fois formulé, nous n'avons plus qu'à résumer, le plus complètement possible, l'apport de cette année-ci.

II. — A TRAVERS L'EXPOSITION

Dans son ensemble, le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts fut jugé séduisant comme de coutume et rempli de tentatives ou d'œuvres des plus variées, mais toutefois, il sembla dépourvu de pages absolument sensationnelles, et surtout il donna l'impression de choses que l'on revoyait avec plaisir, — mais enfin qu'on revoyait.

Il est sans doute nécessaire, dans une exposition de cette nature, ou rien n'est absolument saillant et rien absolument mauvais, de désigner dès l'abord ce que l'on peut considérer comme les œuvres maîtresses. On a pu naguère discuter vaillamment sur certaines œuvres de Chavannes, de Cazin, de Besnard, de Carrière. Cette année les éléments de ces belles polémiques qui augmentent le plaisir font défaut, soit parce que les uns ont disparu, soit parce que les autres sont maintenant admirés sans débat, soit parce que d'autres encore n'ont envoyé que des rappels et n'ont pas livré la grande bataille.

Toutefois, s'il faut dire absolument les deux œuvres qui nous



ÉMILE FRIANT. — L'ORPHELINE



L.-E. BRINDEAU (DE JARNY). — PORTRAIT DE JEUNE FILLE

ont procuré l'émotion d'art la plus forte et la plus élevée, nous désignerons avant tout : *l'Age d'or*, de M. Frédéric, et *les Six Études*, de M. Eugène Carrière.

Nous savons tout ce qu'on a pu dire et ce que l'on dit encore du talent de M. Léon Frédéric, le reproche, notamment, qu'on lui adresse à propos de certaines duretés inutiles (qui ne sont pour lui que l'affirmation de sa pensée), ou encore de certaines libertés qu'il prend avec les lois des valeurs, enfin sur la façon dont il emploie occasionnellement les reflets, sans prendre nettement parti pour leur suppression complète ou pour leur constante intervention. Ce sont là critiques techniques qui ont leur importance, à la condition qu'elles ne fassent pas perdre de vue tout ce qu'il y a d'originalité et de beauté dans ces œuvres. D'autre part, nous n'avons pas à nous arrêter à discuter le choix même des sujets auprès de ceux que ces sujets déconcertent, puisque ce sont précisément cette vive et riche imagination et cette puissante



AMAN-JEAN — LE PARC (Carton de tapisserie)
Bordure par M. FÉLIX AUBERT

faculté de grouper de nombreuses figures et de les décrire chacune minutieusement, qui mettent M. Léon Frédéric si à part dans l'art moderne. *L'Age d'or* contient à la fois ces superbes qualités et ces minimes défauts. Les trois divisions de ce triptyque repré-



Cliché Holmus

LUCIEN SIMON. — CAUSERIE DU SOIR

sentent une scène de printemps, une scène de sommeil et une scène d'automne, qui s'arrangent de la façon la plus forte et la plus harmonieuse. Le paysage du panneau central, dont le sujet rappelle un peu la grande peinture de Chavannes au musée de Lille, *le Sommeil*, est tout à fait admirable, et dans tous, il y a une composition curieuse et des traits de race attachants au possible. M. Léon Frédéric est un des premiers peintres flamands de l'époque présente, et il se rattache directement, mais avec un esprit de son temps, à la famille et aux traditions des Primitifs.

M. Eugène Carrière est émouvant d'autre façon. Autant M. Frédéric met le moindre détail en lumière, autant M. Carrière recherche la synthèse; autant M. Frédéric émeut par la précision, autant M. Carrière trouble par le mystère. *Les Six Études* qu'il exposa cette année marquent réellement le plus haut point de maturité de son talent, soit que l'on y considère la science du dessin et du modelé, soit qu'on se laisse simplement aller à la



Mlle LOUISE BRESLAU — MARGUERITE ET VIOLETTE

profonde intensité d'expression à laquelle cet artiste vraiment unique est parvenu. Ces six têtes sont des variations sur le même thème de femme et sur l'unique donnée de la rêverie, — ou du sommeil, — ou plutôt de l'indéfinissable point de rencontre entre ces deux états. Des nuances infiniment délicates, soit dans le sentiment, soit dans le mouvement de ces têtes, nous font sans cesse aller de l'une à l'autre avec un plaisir différent. On songe à ces variations écrites par les grands musiciens sur un thème unique, et qui, malgré la diversité de chacune, forment un ensemble indivisible. L'homme qui ose et réalise de telles œuvres est un des plus grands artistes que nous possédions.

Nous devons maintenant enregistrer le succès de plusieurs autres œuvres. On s'accorda, par exemple, sur la richesse et l'importance de la grande toile de M. Carolus-Duran, *En Famille.* Comme tradition, on pense à certaines compositions célèbres où tels maîtres flamands ou hollandais se peignirent entourés de ceux qui leur étaient chers; comme métier et séduction de couleur, on pense à Carolus-Duran, de qui c'est une des peintures les plus souples et les plus accomplies.

L'Ile Heureuse, de M. Besnard, fut également considérée comme une des pages les plus importantes de l'exposition. Cette brillante et poétique décoration est, en effet, un excellent spécimen de l'imagination et du coloris de M. Besnard, et même ceux qui ont voulu chercher dans la composition des idées philosophiques et ont été surpris d'apprendre que l'artiste s'était fort peu embarrassé de tels soucis, ont été captivés par ces chatoyantes



GUILLAUME DUBUFE — A GOUNOD

Carton, en camaïeu double rehaussé d'or, de la partie centrale d'une grande décoration à la mémoire du Maître français

et harmonieuses visions.

Deux grandes pages d'histoire contemporaine ont prêté à des comparaisons : nous voulons parler du *Jubilé de Pasteur*, par M. Rixens, et du *Banquet des Maires*, par M. Gervex. On s'est accordé à trouver que M. Rixens avait traité son sujet avec une parfaite conscience, et M. Gervex le sien avec un manque de conscience parfait également. En effet, M. Rixens nous donnait un document complet, circonstancié, des portraits vraiment précieux pour l'histoire, le tout traité avec un attentif et bon métier de peintre, tandis que M. Gervex, se contentant de nous dépeindre des gardes de Paris ainsi que les membres du cabinet, d'une ressemblance d'ailleurs approximative, avait passé à côté d'un superbe sujet. — et avait eu le tort d'en priver tel ou tel de ses confrères, qui en eût tiré beau parti. En revanche, le portrait du *Prince Victor Napoléon*, par le même artiste, a été justement remarqué, et l'on en a apprécié la sobriété et la bonne tenue.

Un des gros succès du Salon, et qui nous fait passer à un tout autre ordre d'idées, aura été toute la



série des petits tableaux d'humour, de caprice ou de satire de M. Jean Veber. Ils sont tous (*la Machine*, *le Monstre*, *le Dimanche matin*, etc.) délicieux de couleur vive et brillante, et la pensée en est toujours aussi ingénieuse que finement comique. Quelquefois, la transition du comique au tragique s'indique sans s'affirmer lourdement, comme dans *la Machine*, écraseuse d'hommes.

En tant qu'entreprises d'histoire ou de décoration (courageuses par le temps présent, qui a d'autres goûts, on a prêté beaucoup d'attention à l'*Hommage à Gounod*, de M. Dubufe, et à l'*Adam et Eve*, de M. Courtois. Ces œuvres ont été discutées, et les discussions même furent un indice de leur intérêt. De toute façon, il est louable, de la part de ces artistes, de ne faire aucune concession aux modes actuelles, du moment qu'ils ne les sentent pas conformes à leur tempérament.

Au fait, quelles sont-elles, ces modes régnantes ? Nous en trouvions une indication tout récemment, ou d'une partie tout au moins, dans l'exposition de la Société Nouvelle. Nous



R.-X. PRINET. — LA PARTIE DE BILLARD

y remarquions l'envahissement des tonalités sombres et du goût un peu trop prononcé pour les heures crépusculaires. Même remarque, avec plus d'ampleur, se dégage du Salon actuel. Il est significatif de voir des peintres aussi en vue que M. Jacques Blanche sacrifier au caramel en vogue, lui qui s'est prouvé souvent si bien doué pour la fraîcheur et la lumière. Ses portraits sont néanmoins fort beaux.

M. Blanche a su, en effet, donner une grande vérité et un parfait naturel à ces images de M. Paul Adam et du peintre Ch. Cottet, et beaucoup de charme à un portrait d'enfant (Philippe Barrered)

[redacted]





CHARLES COTTET. — MESSE BASSE EN HIVER (BRETAGNE)



E.-M.-RENÉ MÉNARD — AIGUES-MORTES

qui la beauté fine et l'allure décidée sont toute une apparition de l'enfant moderne. Nous n'y trouverions rien à redire, mais au contraire tout à applaudir si cette sombre tonalité de « tableau de musée » ne diminuait notre agrément. Il faut

[redacted]

H.-W. MESDAG. — LE MATIN, AU BORD DE LA PLAGE DE SCHEVENINGUE

laisser cela aux adeptes de Lenbach et à Lenbach lui-même.

Mais la France est, par excellence, le pays de la peinture claire. Des éclipses ont lieu de temps en temps, mais nos artistes finissent toujours par revenir à leur véritable nature. Nul doute que M. Jacques Blanche n'y revienne un jour. Certains n'ont pas éprouvé ces velléités d'obscurcissement. Par exemple M. Raffaelli, de qui le portrait de jeune fille en blanc est charmant de fraicheur, ou bien encore ce modeste et délicieux peintre qu'est M. François Guiguet. Celui-ci ne recherche pourtant pas les tonalités éblouissantes, ni même simplement vives. Au contraire, sa gamme est fort apaisée et discrète même lorsqu'elle est le plus fleurie; mais ces tons de fleurs fanées sont tout l'opposé de l'obscurité systématique et des tons rembrunis, et cette peinture essentiellement sobre est d'une clarté parfaite. On en peut dire autant, dans un certain sens, des portraits de M. Aman-Jean. Ils se composent de tons très [redacted] clairs, mais éteints avec un goût [redacted] toujours très rare. Il est juste d[redacted] les noter aussi parmi ceux qu[redacted] ont le plus attiré l'attention. E[redacted] nous irons jusqu'à soutenir qu[redacted] malgré leurs sévères domi[redacted] nantes, soit des noirs, soit d[redacted] verts mousse, soit des blan[redacted] apaisés sur des fonds gris, l[redacted] portraits de M. Gandara qui o[redacted] un constant succès pour l[redacted] élégance si raffinée, presque p[redacted] verse, sont aussi des portra[redacted] nullement obscurs. Si nous [redacted] craignions d'employer des expressions trop affectées, nous dirions que cette année les deux principaux portraits de M. Gandara, tous deux remarquables, ont été, l'un, blanc foncé, l'autre, noir clair.



Enfin, pour mettre à part les plus importants portraits de cette année, nous dirons qu'on a goûté, pour des raisons diverses, le très beau et ressemblant *Jean-Paul Laurens*, par son fils Paul-Albert; les portraits d'enfants de Mademoiselle Louise Breslau; le *Portrait de M. Gérome*, par M. Dagnan-Bouveret, moins heureux, à notre avis, dans les portraits de femmes, qui manquent de puissance dans le modelé, et se découpent avec une expression monotone sur des fonds très pauvres. Quant aux portraits de M. John Sargent, ils sont aussi hardis, aussi entraînants, aussi riches de couleur que les précédents sont contraints, timides et froids. M. John Sargent, surtout dans ce portrait des *Deux Sœurs*, est arrivé à un brio absolument surprenant. Ce peintre est devenu le Paganini — ou le Boldini — des États-Unis.

Revenons à la recherche que nous tentions des traits dominants qui donnaient au Salon son caractère. Outre l'assombrissement de la palette, peut-être étaient-ils les deux suivants : le goût exagéré pour les sujets bretons et l'indifférence croissante pour ce qui s'appelle, à proprement parler, un *tableau*.



ET. DINET — [illegible]

Nous avons vu, avec des esthétiques très diverses, dans les envois de MM. Léon Frédéric, Carolus-Duran, Rixens, Jean Veber, Courtois et même M. Gervex, des exceptions à cet éloignement pour la composition, le *tableau* proprement dit. Au

ET. MOREAU-NÉLATON — [illegible]



A. DURST — MATINÉE DE PRINTEMPS

contraire, pour prendre un exemple brillant de la façon de voir opposée, *le Dîner* et les *Quêteuses en visite*, de M. Lucien Simon, malgré le talent et les qualités personnelles, qui sont considérables, seraient plutôt deux grandes études que deux tableaux proprement dits.

Voilà, certes, les œuvres les plus importantes ou les plus remarquées tout d'abord, mais il s'en faut que notre sommaire soit encore complet. Il y a bien d'autres manifestations intéressantes, et nous devons nous borner à en citer les auteurs, en répétant que ceci n'est pas un Salon, mais un memento des choses dignes d'éloges.

Parmi les œuvres de caprice et de rêve : *Proserpine rendue à sa mère* et les *Joueuses de raquette*, de M. Paul-Albert Laurens ; la grande page décorative de M. Aman-Jan, *le Parc*, avec bordure de M. F. Aubert ; les nus de MM. Fourié, Lerolle, etc. ; *la Ronde*, de M. V. Prouvé ; les diverses œuvres de MM. Desvallières, Osbert, Koos, Baudin, Auburtin, Ciamberlani, etc., etc.

Comme portraits, outre ceux que nous avons nommés, ceux de MM. Anquetin, Bastien, G. Picard, Kroyer (portrait de *Bjornson*), Roll, Friant (*Coquelin cadet*), Jean-Pierre Laurens, F. Burger, Bellery-Desfontaines, Rosset-Granger, Lavery, Eug. Loup, Ramsay, Humphreys Johnston, Garrido, G. Alaux, E.-W. Lambert, Austen Brown, H. Bénard, Weerts, Mesdames



CH. GIRON. — PORTRAIT DE M... S...



J.-C. GOUNOD. — PORTRAIT DE MADAME R. R...

Cecilia Beaux, Roederstein, Clémence Roth, Le Roy d'Étiolles, Lee Robbins, etc.

Il est devenu infiniment difficile, lorsqu'on rend compte d'un Salon, de faire l'analyse des paysages. Cela pour trois raisons au moins. La première, c'est qu'il n'y a rien de plus ennuyeux à décrire (et cela le serait à plus forte raison pour le lecteur) qu'un paysage qui est déjà lui-même une description. La seconde réside dans le nombre toujours croissant de ces sortes de travaux. Où sont les heureux temps où les paysages des Rousseau, des Corot, des Dupré, étaient des événements non seulement par eux-mêmes,



F. MONTENARD. — LA PROCESSION DE SAINTE-MADELEINE EN [illegible]

mais encore par rapport aux genres qui prédominaient dans les expositions ! Aujourd'hui le nombre des paysagistes est devenu presque effrayant, et d'autant plus effrayant qu'ils ont tous un très grand talent... Enfin, la troisième raison, c'est la répétition des effets. Chacun de ces artistes, et ceux même qui sont les plus habiles, ont adopté une sorte de spécialité ravissante, qui leur vaut sans cesse de nouveaux amateurs. Mais si les amateurs font la boule de neige, si l'on comprend fort bien que le centième

soit aussi heureux que le premier de conquérir un *Soir* de tel artiste, une marine mauve de tel autre, un ciel vert de celui-là, imaginez combien le critique peut être à court de formules pour décrire, au bout de dix ans et même plus, le célèbre ciel vert, la chatoyante marine ou le soir émouvant. On nous dispensera donc de signaler cette fois-ci, autrement que par énumération de noms, les plus remarquables paysages. Nous sommes certain que, l'éducation du public s'étant faite en même temps que la nôtre, chacun de ces noms évoquera instantanément un motif ou une harmonie adéquats.

Toutefois, nous avons cette année l'occasion de faire une exception pour l'ensemble important des *Études d'Algérie*, exposées par M. Léopold Stevens. Ce peintre a brillamment affirmé sa lignée et sa race dans ces nombreux et excellents petits cadres, tous d'une grande finesse de couleur et d'un vrai sentiment d'art. Voilà un talent désormais consacré et classé, talent plein de distinction et de souplesse, et aussi, ce qui n'est pas le moins précieux, d'un solide savoir.

Cela dit, commençons notre liste des plus remarquables paysages. En tête nous trouvons les *Vues de Maisons-Laffitte*, de M. Raffaelli; les *Vues de Saint-Cloud*, de Mademoiselle Louise Breslau; le paysage de M. Viala, *Humbles Terres;* les envois de M. Lebourg, enfin, les divers paysages de MM. Montenard, Guignard, Pierre Lagarde, Billotte, Gustave Colin, Morrice, Cottet,



J.-A. MEUNIER — LA RONDE

Dauchez, Maurice Éliot, F. Thaulow, Le Sidaner, Baertsœn, Buysse, Willaerts, E. Barau, Mesdag, Le Gout-Gérard, Ménard, Duhem, Maufra, Claus, Georges et Lucien Griveau, Harrisson, Émile Boulard, Iwill, Meslé, Moullé, de Moncourt, Childe Hassam, Walter Sickert, G. de Latenay, Brindeau, A. Lahaye, Chevalier, Coppieters, Stengelin, Wahlberg, Damoye, Lebasque, Clary, Dauphin, Louis Dumoulin, Carlos, Lefebvre, Meixmoron, J.-J. Rousseau, Beaudot, Waysse, Gabriel, Binet, Cassard, Gilsoul, Hagborg, Ranft, Gillot, Engel, Paillard, d'Argence, P. Prins, de la Villéon, Anthonissen et Madame Mac-Monnies.

Parmi les peintures d'intimités ou de mœurs, celles de MM. Hochard, Anglada (très remarquables danses espagnoles), Montenard, Dinet, Osterlind, Emile Bernard, Walter Gay (charmants petits intérieurs), Moreau-Nélaton, Saglio, Bouvet, Hugues de Beaumont, Lhermitte, Guiguet, Armbruster, Larue, Suréda, Richon-Brunet, Béronneau, Frieseke, Pierre Laurens, Gaston La Touche, Bastien-Lepage, Guillaume Roger, Morisset, Biessy, Huklenbrock, Mesdames Germaine Druon, Élisabeth Nourse, Marie Duhem; et comme peintres de fleurs, MM. Karbowski, Baudin, Henri Dumont, Mesdames Breslau, Delvolvé; de natures mortes : MM. Perrichon, Zakarian, etc.



ALPHONSE STENGELIN. — FLOTTILLE DE BATEAUX PÊCHEURS



EUGÈNE DAUPHIN. — CASSIS

Il nous reste peu de place pour parler de la sculpture et des objets d'art, qui sont toujours si caractéristiques à ce Salon. Nous tâcherons d'en dire l'essentiel. M. Rodin exposait deux œuvres non inédites, mais se présentant sous un aspect nouveau : le groupe de trois figures des *Ombres*, grandi de la *Porte de l'Enfer*, et le *Buste de Victor Hugo*. A l'école de M. Rodin, ou à sa visible influence, se rattachaient l'important *Monument de la Guerre*, de M. Bourdelle, et le beau *Persée*, de Mademoiselle Camille Claudel. M. Escoula, avec sa délicieuse *Nymphe des Sources;* M. Injalbert, avec sa figure pour un tombeau ; M. Bartholomé, avec une figure de même destination ; M. de Saint-Marceaux, avec quatre gracieux bas-reliefs en marbre, *les Saisons*, se montraient sous un aspect moins heurté, mais non moins prenant, par d'autres moyens. Il faut encore citer les deux remarquables figures en bois de M. Carabin et ses nerveuses statuettes de Bretons, ainsi que les figurines diverses, toutes exquises, de MM. Jean Dampt, Dejean, Voulot, Vallgren, Nocquet, Froment-Meurice, Mesdames Charlotte Besnard, Svirsky; enfin, le *Buste de M. Rodin*, par M. Desbois, et les œuvres de MM. Braeke, Halou, Niederhausern (monument de Verlaine), Camille Lefebvre, Devillez, Paulin et Pierre Roche.

Aux objets d'art, nous avons noté, comme céramiques, celles de MM. Hansen-Jacobsen (grès avec incrustations de pâte de verre), Delaherche (grès et porcelaines flammées), Taxile Doat, Bigot, Vallombreuse, Moreau-Nélaton, Ernest Carrière. Comme matières de verre, celles de MM. Dammouse, Gallé, Despret. Comme reliures, celles de M. Lenoble, de Mesdames Vallgren et F. Thaulow. Comme bijoux, ceux de MM. Jacquin et Boutet de Monvel; enfin, les émaux de M. Thesmar et de M. Reyne. Nous sommes forcé d'omettre bien des pièces intéressantes ou raffinées.

Nous voudrions, en effet, réserver encore quelques lignes aux dessins, pastels, etc., et à la gravure, sections qui renferment peut-être les accents d'art les plus personnels et les mieux jaillis. Ainsi, on ne peut pas quitter le Salon de la Société Nationale sans avoir vu les deux pastels de M. Grasset, les grandes aquarelles de M. Marcette, les croquis ou dessins de MM. Roll, Guiguet, Robert Besnard, Parabère, Bottini, Auberjonois, Lucien Simon, H. Dumas, Bouvet, Milcendeau, Morand, Gaston Prunier, Mycho, Gandara, Morisset, Fromuth, Mesdames Jeanne Simon, Marie Gautier, Nourse, Clémence Roth ; les portraits au pastel de Mesdames Breslau, Marleff, Landeau, Bermond. Enfin, comme gravures, les si amusants *Gestes de M. Deschanel*, de P. Renouard ; les bois en couleurs de M. Lepère; les lithographies, en couleurs également, de MM. Henri Rivière, Jean Veber, Lunois.

Mais il faut borner cette revue et signaler du moins, en la terminant, deux superbes bustes et une figurine en terre cuite, de Dalou, qui, pour une triste cause, ne furent point inscrites au catalogue, et sont, à cette Société dont il avait été un des plus passionnés artisans, comme un adieu de ce grand sculpteur.

Souhaitons, pour conclure, à la Société Nationale que l'avenir lui réserve beaucoup de collaborateurs de cette valeur.

ARSÈNE ALEXANDRE.



[redacted]ative)

02 JUILLET N° 148

FIGARO ILLUSTRÉ

ÉMENT ET VENTE
du FIGARO, 26, Rue Drouot

EDITEURS
LE FIGARO — MANZI, JOYANT & Cie
26, Rue Drouot — 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.



F.-H. KAEMMERER — LE CHARLATAN

F.-H. KAEMMERER



FLORÉAL

Vingtième année. JUILLET 1902 Deuxième série. — N° 148

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



J.-L. GÉROME. — L'AIGLE EXPIRANT
Modèle du monument à ériger, par « la Sabretache, » sur le champ de bataille de Waterloo, aux Morts du dernier carré de la Garde
Société des Artistes français



La Sculpture aux Salons de 1902

I. — LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

Nos sculpteurs ne chôment pas. Jamais peut-être on n'a dressé tant de monuments sur les places publiques, et jamais non plus tant de particuliers n'ont désiré voir leurs traits éternisés dans le marbre ou le bronze. Et pourtant on a la sensation que cette production copieuse est un peu factice et ne répond pas à des besoins très profonds ou très pressants de l'esprit. Il semble que la statuaire moderne s'entretienne la main en attendant que l'inspiration lui vienne du ciel ou de la terre et qu'un souffle inconnu la soulève au-dessus des tâches quotidiennes. Ce renouvellement est assez prochain peut-être. Dès aujourd'hui on voit poindre les signes précurseurs et s'indiquer des tendances qui pourraient insuffler à cet art viril l'âme vivante dont sa forte matérialité ne saurait se passer.

En attendant que ce mouvement se dessine, il faut honorer les artistes qui ne perdent pas courage et dépensent beaucoup de talent à des tâches souvent ingrates. Car, il faut bien l'avouer, les conditions faites de nos jours à la sculpture ne sont pas des plus favorables. Dans la maison moderne, le tableau a sa place marquée, comme décoration mobile de l'intérieur, la statue de grandes dimensions trouve bien rarement à se loger. Si le monument public l'invite à concourir à des effets d'ensemble, l'architecture d'aujourd'hui est trop dénuée de caractère pour lui imposer une heureuse discipline monumentale. Tantôt, comme à l'Hôtel de Ville, elle rabaisse sa compagne à de froides besognes décoratives; tantôt, comme à la nouvelle Sorbonne, elle lui concède par grâce une place effacée et la traite en parent pauvre. Comme, d'autre part, l'Église se contente, pour l'ordinaire, d'une fabrication tout à fait inférieure, restent la place publique, les squares, le parc et le musée. Mais, jusque dans l'œuvre isolée, le manque d'un principe architectural et d'un style directeur est fâcheux. Il en résulte une grande incohérence. L'artiste est livré à lui-même, au caprice des souvenirs et de l'imitation, car il est amené presque fatalement à s'appuyer sur le passé.



A. RODIN. — BUSTE DE VICTOR HUGO
Société Nationale des Beaux-Arts

Dans de telles conditions, c'est merveille que la sculpture française, au XIXe siècle, ait montré une telle vitalité, et rien n'atteste mieux l'instinct profond et le goût supérieur de la race. La critique étrangère, qui nous dénie volontiers la puissance de création et l'originalité artistique, reconnaît à nos artistes un sentiment exquis de la forme, une rare délicatesse. Et, de fait, le goût hérité des Grecs et des Latins, entretenu par une bonne discipline, a produit chez nous, dans les interrègnes du génie, une lignée ininterrompue de talents probes, sérieux et charmants Mais, quoi qu'en disent nos voisins, nous avons eu plus et mieux. La liberté, l'énergie nerveuse, l'extrême plasticité de notre esprit ont été seules aptes à faire passer dans les dures matières le frisson des sentiments et des idées qui ont agité le monde moderne.

Pour ne prendre que trois exemples parmi les morts, le



E. FRÉMIET. — STATUE ÉQUESTRE DE DUGUESCLIN À ÉRIGER À DINAN

(Bronze)

(Société des Artistes français)

jeune héroïsme du siècle commençant a retenti puissamment dans l'œuvre de Rude ; si le romantisme d'essence pittoresque et d'exaltation maladive n'a produit en sculpture que des essais mal équilibrés, le naturalisme poétique et sain de 1830 s'est, au contraire, pleinement exprimé par Barye, de même que le sensualisme élégant, fébrile et nerveux du second Empire se reflète avec une vive netteté dans l'œuvre de Carpeaux. Je ne parle pas ici de Rodin, que nous retrouverons ailleurs. Ces trois noms marquent les trois étapes principales ; par eux, le foyer fut rallumé trois fois. En même temps, une tradition de goût élégant, alimentée par le passé et se référant tantôt à la Grèce, tantôt à Rome, tantôt à la Renaissance italienne ou française, s'est maintenue sans fléchir.

Sauf de rares exceptions, la France fut le seul pays, au XIX[e] siècle, où vraiment on ait fait de la sculpture. Partout ailleurs on a modelé l'argile, taillé le marbre ou fondu le bronze, élevé des monuments historiques suffisamment sérieux ou sculpté des portraits significatifs. Chez nous seulement il y eut une sculpture de style ; je veux dire une sculpture capable d'inventer un sens nouveau de la forme pour traduire un sentiment nouveau de la vie.

On aimerait à remonter plus haut, à noter cette continuité de la production sculpturale en France. Depuis la première aurore du monde moderne, la France est le seul pays où la sculpture, plus ou moins brillante selon les époques, ne soit jamais tombée à rien. Au moyen âge, formée la première à l'état de nation, école et modèle de la chrétienté par l'esprit et par les mœurs, saturée de culture antique, elle crée le style nouveau qui, déjà énergique et ramassé dans le roman, s'épanouit en force et en grâce dans le gothique. Notre école fléchit, il est vrai, au XV[e] siècle ; la rude et tendre Allemagne crée une sculpture intime qui prime la nôtre, plus extérieure. La Renaissance italienne éblouit le monde, et la nôtre, avec ses élégances de cour, paraît bien pauvre en regard. Mais, tandis que la luxuriante production germanique s'abâtardit dès le milieu du XVI[e] siècle, et qu'au début du XVII[e], l'Italie, épuisée de son prodigieux effort, se perd dans la déclamation, la sculpture française reconquiert le sens de la grandeur et d'une majesté un peu lourde avec Louis XIV, pour aboutir au raffinement délicat du XVIII[e] siècle.

Dans quel sens, aujourd'hui, va-t-elle s'orienter ? Nous le demanderons successivement aux deux Salons.

Nombreux, cette année, sont les monuments. Le plus important par les dimensions, celui qui occupe le centre du jardin, c'est *l'Aigle expirant*, de Gérome. L'oiseau impérial, l'aile droite brisée, l'aile gauche étendue et trouée par un boulet, la tête renversée, se défend encore du bec et des ongles, et, vaincu par la fatalité, semble peu disposé à se rendre. Autant qu'on en peut juger, les silhouettes parleront de loin, la pensée est clairement exprimée.

Passant du grave au doux, le même artiste nous présente une *Joueuse de boules*, en marbre teinté et qui a toutes les apparences de la vie. La pose est piquante, la facture nerveuse et serrée. Dirai-je que cette imitation exacte du réel, qui, de loin, va jusqu'au trompe-l'œil, me paraît excéder quelque peu les bornes de l'art ? Dans les époques où l'on peignait les statues, on cherchait une harmonie pittoresque plutôt qu'une complète illusion.

Le *Duguesclin*, de Frémiet, est une statue héraldique de silhouette hardie et d'énergique allure. Trapu, massif, bien en selle, la visière relevée découvrant sa mâle et puissante laideur, le connétable de Charles V, l'épée en main, pousse son vigoureux cheval de guerre et donne bien l'idée d'une avance irrésistible. Trouvera-t-on bien sur ses traits le mélange de ruse et de bravoure qui caractérisait le chef des Grandes Compagnies ? Il était, au dire des contemporains, « de moyenne stature, le visage brun, le nez camus, les yeux noirs, large d'épaules, longs bras et petites mains », et encore, « dès son enfance, rude, malicieux et divers en couraige ». J'avoue qu'à première vue, devant l'œuvre de Frémiet, je n'ai point pensé au capitaine breton. Mais si ce n'est le Guesclin de l'histoire, c'est donc celui de la légende.

Des monuments exposés, le plus heureux me paraît être celui du peintre *Français*, par Peynot. Le buste colossal, épanoui en finesse bonhomme, est traité avec largeur et délicatesse. Les figures adossées au piédestal, une jeune femme portant un rameau de chêne, une



A. BARTHOLOMÉ. — FRAGMENT D'UN TOMBEAU
(Société nationale des Beaux-Arts)



G. RÉCIPON. — LA FAMILLE, LA FOI *(Haut relief, plâtre)*

Fragment du motif central du haut relief : l'Offrande à la Patrie (destiné au Panthéon)

Société des Artistes français



J. DAMPT — LA JEUNESSE *(Groupe bois et ivoire)*
(Société Nationale des Beaux-Arts)

fillette jouant de la flûte, ont un charme simple et champêtre qui ne messied pas au sujet. Le talent gracieux de Peynot s'est trouvé moins à son aise dans un sujet héroïque ; la gentille dame à la Boucher, que protège un éphèbe armé d'une épée, représente insuffisamment la France de 1870.

Pour célébrer Gounod, Mercié a groupé, au pied d'une stèle qui recevra le buste du musicien, trois de ses créations : Sapho, Juliette et la Marguerite de Faust; devant elles, un Amour debout joue du clavecin. La difficulté était grande, de rapprocher trois figures de race, d'expression, de costumes différents. Je vois bien que l'artiste s'en est tiré avec l'Italienne et l'Allemande, l'une qui chante enivrée de son pur amour, l'autre, faible et plaintive, s'appuyant à sa sœur. La pauvre Sapho reste isolée ; le Cupidon n'est guère sérieux ; les accessoires, surtout un nuage épais, sont bien lourds ; tous ces morceaux rapprochés manquent d'unité.

Autre monument important : celui de *Pasteur*, par Antonin Carlès, pour la ville de Dôle. Au bas du piédestal, quatre figures de bronze : l'Humanité reconnaissante, représentée par une mère qui tient un petit sur ses genoux et caresse une fillette d'un joli type populaire ; figure un peu massive, non sans expression. Malheureusement, le Génie debout près d'elle manque de noblesse et d'élan, et la statue de Pasteur est terriblement lourde.

Je ne puis les examiner tous en détail. Disons donc que M. Bussière fait courir une jeune paysanne au pied du buste d'Erckmann, que M. Carlus assied Buffon étudiant un oiseau, que M. Verlet, dans une composition qui rappelle la manière de Mercié, fait recueillir par l'ange de la Patrie le dernier soupir de l'héroïque Villebois-Mareuil.

Nous saluons en passant des statues de connaissance qui reviennent en marbre ou en bronze : *le Souvenir*, de Paul Dubois; *les Vierges folles*, d'Icard, qui ajoute cette année un buste délicat de *Vierge sage ;* le très spirituel *Diogène demandant l'aumône à une statue*, de Grosjean; la jolie *Danseuse*, de Darbefeuille; *la Nature se dévoilant*, de Barrias, et la *Nymphe de Diane*, de Rispal.

Avec une statue en pied du *Père Didon*, Puech expose une statue polychrome, *la Pensée*, d'attitude gracieuse, délicatement sentie dans les nus de la gorge et du bras ; d'expression un peu fade étant donné le titre.

Pourquoi l'*Apôtre*, de Larche, a-t-il ce coup de vent dans les cheveux et lance-t-il son regard à la cantonnade ? Il serait plus convaincant s'il était moins théâtral.

Parmi les Aurores, les Printemps, les Floréal, les Semeuses de roses, qui abondent comme de coutume, *l'Aube*, de Laporte, est la plus gracieuse de geste et d'allure.

Cette année, trois artistes me semblent avoir marqué leur place par des tentatives intéressantes.

Hippolyte Lefebvre a groupé des *Jeunes Filles aveugles* qui sont bien aveugles de tout le corps, de leurs regards vides, de leurs mains errantes et tâtonnantes ; et ce groupe, dont la composition aurait pu être plus souple et plus variée, dont l'exécution trop égale est un peu lourde, s'impose à l'attention par l'harmonie tranquille des formes et par l'intimité d'un senti-



E. BOURDELLE — GUERRE 1870-71 *(Bronze et marbre)*
Hommage aux morts, aux combattants et serviteurs du Tarn-et-Garonne
(Société Nationale des Beaux-Arts)

ment qui fait penser au beau livre si humain de Descaves, *les Emmurés*.

Émile Derré, lui aussi, parle un langage d'un accent neuf et persuasif. Sa *Fontaine d'amour* est destinée à un square populaire et se conforme à cette destination par son émouvante simplicité. Dans la grotte qui les abrite, au centre, ce n'est pas Acis et Galatée ; c'est l'éternel couple humain qui est tendrement enlacé, la femme dans une pose bien trouvée, l'homme d'un type trop vulgaire, il me semble. Je préfère les deux reliefs très bas qui décorent les côtés, le vieil homme et la vieille femme, dénués et débiles, usés par le labeur ; la fille-mère allaitant son enfant. L'intention, qui ne se dissimule pas, ne nuit pas à l'expression, fait corps avec elle ; la sympathie, la pitié humaine ont bien inspiré l'artiste.

Le Mur, de Moreau-Vauthier, se présente sous un aspect plus original encore. La pierre s'anime et laisse entrevoir des figures menaçantes ou résignées, crispées ou bénissantes : ce sont les victimes des révolutions, victimes aussi bien des passions populaires que des répressions sans merci. Au devant, une femme debout se porte en avant, proteste et supplie au nom de l'humanité. L'idée est belle, l'exécution trop inégale et trop sommaire. De ces masques, quelques-uns atteignent à la vie réelle de l'expression, d'autres restent à l'état de rêve informe, et la figure principale, pauvre d'invention, traduit, suivant la rhétorique d'hier, les sentiments d'aujourd'hui.

Cette parfaite union de l'idée et de l'expression qui fait les œuvres durables, je la trouve dans l'œuvre de Gustave Michel : *la Forme se dégageant de la Matière*. Le style a de la grandeur et de la noblesse ; le modelé est puissant et coloré.





[illegible] — BAIGNEUSE (*Statuette bronze*)
Société Nationale des Beaux-Arts

M. Récipon est un esprit inventif et délibéré. Il manie la forme avec hardiesse et désinvolture. J'estime qu'il devrait surveiller cette abondance et serrer plus son style. La sculpture s'accommode mal de l'improvisation, si brillante et verveuse qu'elle soit. Dans ce groupe, fragment d'un ensemble décoratif pour le Panthéon : *la Famille*, *la Loi*, la mère qui lutine son enfant du bout de sa mamelle est d'un mouvement heureux, qui gagnerait à s'apaiser ; l'autre enfant, porte-épée qui symbolise un peu bizarrement la Loi, n'a ni les traits ni la physionomie de son âge ; morceau manqué, produit hasardeux d'un style turbulent.

L'insuffisance et l'incertitude d'une composition hâtive se font également sentir dans le haut relief de M. Bareau, *la Vision du Poète*. Les passions humaines y sont mollement caractérisées par des groupes tumultueux : le poète lui-même manque de vérité et de noblesse. Je doute également que le *Victor Hugo* drapé en orateur antique, par Just Becquet, donne aux Bisontins une idée juste du poète moderne des *Contemplations* et de la *Légende*. Ces deux œuvres peuvent passer pour d'indirects hommages au groupe immortel de Rodin.

On trouvera d'ailleurs, dans les régions moyennes du goût et de la sensibilité, des choses très délicates, telles que la *Jeune Mère et son enfant*, de Drivier ; un bas-relief de douce et fine émotion, les *Harmonies*, de Peyre ; la *Source d'amour*, de Mademoiselle Demagnez ; dans un haut relief de Robert-Champigny, *Entre humbles*, des parties excellentes, notamment une fillette,

On remarquera la fine élégance d'une *Vénus*, de Ferrary; *la Musique*, de David; une statue un peu chiffonnée, mais vivement sentie, de Forestier, *Quand la bise fut venue*. *L'Enfant malade*, de Madame Girardet, est encore une chose délicate.

La sculpture espagnole, elle aussi, se réveille. Blay y Fabrega, qui n'est pas un nouveau venu, expose, avec une gracieuse *Mélancolie*, un petit groupe excellent d'exécution et d'émotion discrète, les *Premiers Froids*, et, dans les *Effets de la Grève*, de Bilbao, composition un peu décousue, le buste de la jeune femme est d'un beau style.

Aux noms des savants animaliers, Valton et Gardet, qui exposent, le premier, *une Lutte au Colisée*, et des études d'oiseaux en cire colorée très savoureuses; le second, un *Chien danois*; il faut associer celui de Lecourtier, dont la *Chienne danoise allaitant ses petits* est une œuvre souple et ferme.

L'École scandinave compte à son actif la *Linnéa*, de M. Eldh, et le *Projet de Fontaine*, de M. Berglind.

Dans l'innombrable série des bustes, je choisirai, comme les plus significatifs : celui de l'organiste *Guilmant*, par M. Theunissen, très spirituel et très vivant, et celui de *M. P. Guieysse*, par Guittet, d'exécution énergique et large; un nerveux *Portrait d'homme*, par Alfred Boucher; le buste de *Monseigneur Fuzet*, par Gauquié; celui de *Madame Dagnan-Bouveret*, par Verlet, très serré, très intime d'expression; celui de *M. Ribot*, par Lormier; le très ferme portrait de *M. Grau*, par Desruelles; celui de *Mademoiselle Isabel C...*, par Lachaise, largement et finement modelé.

Enfin, dans la petite sculpture, on aura plaisir à voir le *Tirailleur annamite*, de Rivière-Théodore; les vivantes statuettes de personnages connus, par Gouvea, et deux petites choses d'une fraîcheur exquise : le *Chaperon rouge* et la *Petite Paysanne à l'oie*, de Mademoiselle Milles, une Suédoise.

II. — SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

Des tentatives hardies, des recherches individuelles, une fermentation, un désir de nouveauté qui promet pour l'avenir et tient déjà une partie de ses promesses, mais aussi l'exagération d'un principe juste, et la récurrence d'un néo-romantisme un peu inquiétant, voilà ce que l'on trouvera à l'exposition de sculpture de la Société nationale. En somme, ce qu'il y a de plus vivant dans un art qui ailleurs semble quelque peu désorienté et frappé de langueur, s'est donné rendez-vous ici. Partout on y sent la présence d'un maître passionné qui, par son exemple, affranchit les volontés et suscita les ardeurs. Rodin a profondément labouré le sol de la sculpture française. Il a rappris à notre École l'agrandissement logique de la forme et la transposition de la vérité dans un monde héroïque et lyrique. Il lui a rappris à modeler, non par des lignes, mais par des volumes, à faire collaborer la lumière à l'effet de la statuaire. Il a recréé autour du marbre et du bronze, la douceur de l'ambiance et le mystère du clair-obscur. Le *Buste de Victor Hugo* et les *Ombres*, détachées de la Porte de l'Enfer, sont là pour attester la puissance de son génie sculptural et l'autorité de sa méthode.

C'est progressivement, par l'étude approfondie de la nature, et par une [redacted]



J.-A. INJALBERT — FEMME AU TOMBEAU (mod. plâtre)
(Soc. té Nationale des Beaux-Arts)



PAUL DUBOIS — SOUVENIR (*Groupe, bronze à cire perdue*)
Fragment de monument
(*Société des Artistes français*)



Mlle BERTHOUD — LA COMÉDIENNE (*Buste, marbre et bronze*)
(*Société des Artistes français*)

ces audaces décisives qui suscitent dans une École le meilleur à côté du pire. Fort, abondant et précis, ardent et nerveux, doué d'un haut sentiment de l'histoire, il mêla toujours à ses inspirations les plus modernes des éléments empruntés au passé. La tradition qui le soutenait, le retenait parfois aussi dans la convention. Ce n'est pas le lieu d'énumérer la série des œuvres éloquentes, robustes et copieuses qui lui assurent une belle place dans l'histoire de la sculpture française. On a réuni, par un juste hommage dans ce Salon qu'il contribua à fonder et sur qui rejaillit l'éclat de sa renommée, quelques exemplaires de son art varié, vigoureux et réfléchi : un buste d'avocat, d'une extrême finesse d'expression, une maternité, une statue de sujet et d'accent populaires. L'ensemble de son œuvre marquera la plus intéressante tentative pour relier le présent au passé.

Cependant ce sont les génies instinctifs et spontanés qui seuls peuvent insuffler à l'art languissant une âme nouvelle. La vie circule à nouveau; le printemps s'annonce, mais l'herbe monte à peine encore au-dessus du sillon. Mademoiselle Claudel garde sa personnalité fine et forte. Son groupe de *Persée et la Gorgone* est une œuvre nerveuse, élégante et tourmentée, qui renouvelle d'un accent nouveau une vieille donnée. Elle expose encore, avec une Alsacienne douloureuse et fière, un buste de femme, solide, ferme et caractérisé comme une œuvre romaine. Dans tout cela on sent le frémissement d'une volonté artiste; le goût d'une Parisienne de la Renaissance qui crée des expressions neuves pour traduire des sentiments contenus et profonds. Un autre buste de femme, d'une magnifique plénitude, et tout ardent de vie est celui de la ***vicomtesse de L. L...***, par Bartholomé, qui expose aussi un *Fragment de tombeau*, d'un sentiment très calme et très pur, avec une figure de femme glissant et fuyant d'un vol silencieux et souple. Rarement aussi Escoula fut mieux inspiré que dans sa *Nymphe des Sources*, si naïvement agreste, gracile et chaste, qu'elle évoque la neige solitaire et le silence de la montagne. Saint-Marceaux silhouette élégamment les *Saisons* en un très bas relief, aux lignes pures et gracieuses.

Le monument de l'astronome *Liais*, par Marcel-Jacques, me paraît un peu étriqué, de silhouette pauvre et maigre; en revanche l'expression de la pensée et de la vie intérieure est toujours saisissante en ses bustes d'homme, de vieillard et de jeune femme. Lucien Schnegg, avec un délicieux buste de *Jeune Fille*, et le modèle du *Monument de Jules Steeg* expose plusieurs plâtres, un *Torse de Femme* et deux *Bacchantes* qui sont, dans leur petit format, de la vraie sculpture large, pleine, palpitante de vie. Une *Jeune Femme*, en costume moderne, bois peint de Gaston Schnegg, est d'un art ingénieux.



C.-A.-P. D'EPINAY — JEANNE D'ARC AU SACRE (*Statue, marbre*) (*Société des Artistes français*)

La *Femme au tombeau* d'Injalbert, d'un beau sentiment douloureux, paraît un peu disproportionnée au bloc de pierre qu'elle accompagne. La figure des *Belles-Lettres* de Fagel, destinée à la nouvelle Sorbonne, est d'une expression gracieuse et simple, peut-être un peu trop simple. Les trois bas-reliefs en bronze de Charpentier, destinés à une salle de bains, ont une grâce nerveuse et onduleuse, et dans son cadre de plaquettes et médailles, je remarque surtout un admirable portrait du *docteur Potain*, et ces bas-reliefs si énergiques et si souples : *l'Alto*, *la Vague*, *la Contrebasse*.

Les bustes et les portraits ont ici plus d'accent, plus de fermeté, plus d'intimité qu'ailleurs. C'est en cela peut-être que l'influence de Rodin, ce grand et pénétrant portraitiste, se fait le plus heureusement sentir. Desbois a donné cette année, du maître lui-même, un buste expressif et fin. Je ne puis les énumérer tous, mais j'attirerai l'attention sur une excellente *Tête de femme* en bronze de Camille Lefèvre, sur un *Buste en marbre* de Reymond de Broutelles; sur le *Portrait de Madame B.* par Duchamp-Villon; celui d'une *Jeune Fille* par Fix-Masseau; un double buste, *Mère et Enfant*, de Spicer-Simson.

Depuis quelques années la petite statuaire qui convient si bien au décor de la maison moderne s'est développée d'une façon très intéressante. Cet art exquis dont



[illegible] CHAMPEIL. — [illegible] PRINTEMPS DE LA VIE [illegible]
(Société des Artistes français)

l'Antiquité, la Renaissance italienne et allemande nous ont laissé de parfaits exemplaires, renaît et fleurit sous nos yeux avec un charme neuf. On connaît les petites Parisiennes, de Dejean, pimpantes, coquettes et tendres, si bien drapées dans leurs amples manteaux, si gracieusement assises et si délibérées dans leur allure; nous les retrouvons toujours avec le même plaisir, en observant toutefois que l'artiste a peut-être tort de déshabiller ses modèles. D'un goût plus savant et d'un art plus sur, les figurines dansantes de Voulot, *Triade antique* et *Vers le bonheur*, dans leur grâce élancée, ont le rythme le plus heureux. Elles pourraient être agrandies sans rien perdre de leurs belles proportions et de leur juste harmonie. C'est encore une chose exquise que *la Jeunesse* de Dampt, en bois et ivoire, et son étude d'enfant. Les petits bronzes de Carabin, *Danses bretonnes*, sont finement et fortement observées dans leurs gestes et leur allure, et ses deux bois vigoureux, *la Souffrance* et *la Volupté*, ajoutent à la maîtrise du faire la force de l'expression. Ce sont des pièces de musée ou de cabinet d'amateur. *L'Homme au fagot* de Wittmann et sa *Paysanne vosgienne ; la mère Camus* de Halou, sont des œuvres de genre pleines d'esprit et de juste observation.

Plusieurs artistes étrangers ont aussi leur maîtrise dans ce domaine. On connaît la verve originale et piquante de Vallgren, qui a tendance à trop évider ses figures. Le Suédois Larsson expose avec une jolie statuette de bacchante tenant



[illegible] MERCIÉ. — MONUMENT DE [illegible]
[illegible] au Parc Monceau
[illegible]



RENÉ DE SAINT-MARCEAUX — SAISONS
(Société Nationale des Beaux-Arts)

portrait de Camille Lemonnier échappe d'ailleurs à cette critique. La vigueur un peu massive de l'écrivain, sa probité, son ardeur têtue et volontaire sont écrites avec une parfaite évidence sur ce visage énergique et puissant, au front ramassé, aux forts maxillaires, à la bouche fière. Un charmant portrait de jeune fille, un masque de *Rieuse* en bronze témoignent du souple talent de Devillez *La Dentellière flamande* de Devreese nous captive, elle aussi, par un attrait ingénu. Cette année cependant l'intérêt s'attachera surtout au groupe pathétique de Bræcke, *Femmes de pêcheurs*. Serrées les unes contre les autres, dans l'attente, elles forment un bloc, aux lignes simples et sévères, expressives et frustes, qui font penser à l'art pisan. Peut-être sont-elles un peu trop semblables, mais on peut penser que l'artiste a voulu cette similitude, et que son intention légitime fut d'exprimer surtout par l'ensemble. En ce cas il a réussi, et c'est un geste d'humanité vrai et touchant qu'il a résumé avec force. D'ailleurs le talent de Bræcke se montre encore avec des qualités de souple et délicate élégance dans un groupe de deux figures, *Frère et Sœur*, deux adolescents ingénieusement rapprochés, et modelés avec une grâce attentive.

Je citerai encore pour leurs mérites divers le modèle du *Monument à la mémoire de G. Rodenbach* par Madame Besnard, d'une inspiration touchante et jolie ; le jeune poète se laissant glisser à la mort, et de la même artiste des

un encrier, un groupe animé, *le Vice fuyant la lumière*... Un Allemand, Von Gosen, se révèle à nous cette année comme un très délicat sculpteur, avec une statuette en bronze de *Henri Heine*, et deux bronzes argentés, la *Dame au chapeau*, mais surtout la jeune femme, au visage fin et pensif, qu'il appelle : *En réflexions*.

Le vivant art du Nord nous envoie encore cette année un *Monument pour la frontière danoise*, de Hansen-Jacobsen, sévère et simple composition, où l'on remarque surtout les deux bustes du poète Lernbeke et de l'historien Jorgensen. Le même artiste expose un spirituel portrait du critique George Brandès, et Madame Sorensen-Ringi fait preuve d'un sentiment très délicat dans le petit groupe en marbre de *l'Amour*. Je citerai aussi de l'Américain Fry un excellent buste de jeune homme.

Dans la sculpture comme dans la peinture, la Belgique marche d'un pas ferme dans les voies de l'idéal moderne. On sait quel rôle considérable a joué Constantin Meunier dans la détermination des motifs, et quel beau sentiment populaire, quelle expression grave et pénétrante de tendresse humaine respire dans tout son œuvre. Cet œuvre, par bien des points, rappelle celui de Millet; comme celui-ci, fortement implanté dans le réel, avait dégagé des fonctions rustiques un style large et simple, l'artiste belge a trouvé à son tour, dans le monde du travail, au pays noir, des figures pleines de force tranquille et de grâce robuste. Il a dit avec vérité, avec noblesse, son émotion d'homme en face de l'héroïsme simple et continu qui peine longuement dans son royaume souterrain pour alimenter la vie brillante. Le buste en bronze d'un homme du peuple représente bien cet art viril, sobre et rude auquel on ne peut adresser qu'un reproche, celui même que Millet parfois mérita, de solenniser un peu trop ses modèles. Le



EDOUARD MERITE. — HALLALI. HOTTE DE CHEMINÉE *(plâtre)*
(Société des Artistes français)

statuettes, des masques d'un goût original, la *Source de la vie* d'Aronson et les groupes très vivants, un peu étranges de Madame Svirsky, *Orgie moderne* et l'*Esquisse de foule;* les essais plus étranges encore, très chiffonnés mais expressifs de Hœtger, *Engourdie par le froid* et *Soupe populaire;* une esquisse de Victor Koos, *Fécondité*, qui me paraît fort supérieure à sa peinture, l'esquisse en terre émaillée des *Mois*, de Paul, et la *Danseuse*, de Foache, *la Baigneuse*, de Paulin.

Les Candélabres, *les Fruitières*, *les Panetières* et *les Pichets* de Baffier ont toujours leur qualité solide et leur fraîche rusticité. Ces divers objets doivent exalter, si l'on en croit l'auteur, les qualités constitutives et définies de notre race fondamentale. Je n'y vois point d'inconvénient. En tout cas ils plaisent par leur construction logique et leur modelé gras et fin. Avec une *Médaille commémorative* d'après son père, Michel Cazin expose un beau *Vase en bronze doré*, dont la décoration est empruntée à des branchages de pins. Et ce sont les bois et les verres de Gallé, ses délicieuses et poétiques inventions empruntées à la flore et à la faune sous-marine, au monde des insectes et des oiseaux ; *les Noctiluques*, *l'Heure de l'orfraie*,

La Cigale collée aux brins de menthe amère.

tous ces menus chefs-d'œuvre où le goût et la passion de la belle matière s'unissent au sentiment de la nature. Ce sont les grès et



RENÉ DE SAINT-MARCEAUX. — [illegible]
(Société Nationale des Beaux-Arts)

les porcelaines de Delaherche, les coupes et vases en émail de Dammouse, les émaux cloisonnés et les faïences d'Ernest Carrière, les reliures de Marius Michel, les cuirs décorés de Madame Thaulow et les dentelles polychromes de Félix Aubert. Tous ces artistes poétisent de leurs inventions ingénieuses le luxe de la vie moderne. Ils en renouvellent le décor par l'étude des choses vivantes et des inflexions capricieuses de la nature. Il en est résulté, sans doute, dans l'art du meuble surtout, un abus de lignes grêles et tourmentées, de la surcharge et du mauvais goût. Mais ces excès tombent peu à peu, le style moderne tend à se calmer, revient à des combinaisons plus simples et plus rationnelles. Une fois encore la nature aura été bonne conseillère. C'est à elle, en effet, à sa concrète énergie, à sa grâce logique en même temps qu'imprévue, qu'il faut toujours revenir, toutes les fois qu'on veut rafraîchir et ranimer l'art qui tend, comme toutes les créations de l'esprit humain, à s'enfermer dans les combinaisons abstraites et dans les formules déjà sues. La routine et la pratique machinale sont le voile qui s'interpose entre l'homme et la vérité, encourageant la paresse d'esprit et la production neutre. L'effort pour remonter aux choses simples, aux principes essentiels est le plus rare et le plus nécessaire de tous. De loin en loin un être sincère et passionné déchire le voile et révèle, sous une forme neuve, l'antique secret. La nature ne se lasse pas d'être admirable, mais quelques-uns seulement savent la voir.

MAURICE HAMEL.



Cliché [illegible].
EM. FRÉMIET. — SAINT HUBERT, *Statuette équestre (bronze)*
(Société des Artistes français)



F.-H KAEMMERER — UNE JOURNÉE D'HIVER EN HOLLANDE

OMBRES ET FIGURES

F.-H. KAEMMERER

Un artiste dont le nom a été associé à quelques-uns des plus brillants succès du *Figaro Illustré*, M. Kaemmerer, est mort récemment dans des circonstances douloureuses, qui contrastent d'une façon saisissante avec le caractère souriant de son œuvre. Le journal me confie l'honneur, un peu difficile, de rendre un hommage à la mémoire de cet artiste; je ne puis donc me refuser à accomplir ce devoir, bien que la nature de mes travaux et mes préoccupations me rendent, malheureusement pour moi, moins propre que je ne souhaiterais à apprécier un peintre dont le talent primesautier et gracieusement frivole eût mérité d'être loué dans le style à la fois badin et sentimental qui régnait à l'époque qu'il a peinte de prédilection.

« On attend un Kaemmerer! » Cela aurait pu être le titre d'une composition dans son genre même. On y aurait vu quelques pimpantes Parisiennes, mondaines ou grisettes, ou les deux, rompant impatiemment l'enveloppe du *Figaro Illustré*, pour regarder la composition de la nouvelle couverture et en savourant le motif ingénieux ou mutin, le tirage luxueux et soigné à l'extrême. De fait, on attendait le Kaemmerer comme on attendait et on attend encore l'idée mensuelle de ses émules. C'est un grand privilège que de pouvoir se faire désirer, et Kaemmerer avait incontestablement ce qu'il fallait pour cela. Il y a de fort grands artistes, et même on pourrait dire cela surtout des plus grands, qui n'ont pas ce don particulier, ni ce souci de plaire. S'ils essayaient dans ce genre, ils n'y réussiraient pas. On ne voit pas un Saint-Saëns composant des valses pour les orchestres de tziganes, ni un Puvis de Chavannes aquarellant un caprice pour un *Christmas Number*, et pourtant une valse réussie et qui vient à son heure, une aquarelle de Noël ou des quatre saisons et rappelant, avec ses tons frais, qu'il y a lieu de célébrer la fête des fleurs, ou celle des bonbons, ont leur mérite, on pourrait presque dire leur nécessité. Le peintre dont nous parlons a toujours su répondre à ce besoin avec beaucoup d'à-propos.



Cl. P. Nadar — F.-H. KAEMMERER

Si les estampes d'après ses compositions, gravures du tirage le plus minutieux, ont figuré dans je ne sais combien de salons ou de boudoirs mondains, il nous est arrivé fréquemment aussi de rencontrer épinglé aux murs des ateliers de couturières ou de modistes, ou même d'apercevoir (par les fenêtres bien entendu) dans les chambres d'ouvrières parisien-



F.-H. KAEMMERER. — UNE NOCE SOUS LE DIRECTOIRE



F.-H. KAEMMERER. — LA PLAGE DE SCHEVENINGUE

F.-H. KAEMMERER. — RUPTURE



F.-H. KAEMMERER. — LA MODISTE



F.-H. KAEMMERER — LA DISPUTE

nes, le dernier Kaemmerer du *Figaro Illustré* avec ses frimousses d'une joliesse conventionnelle, son coloris brillant aux roses, aux pailles et aux rouges facilement reconnaissables. J'imagine que le peintre, qui était un modeste, ne recherchait pas d'autre gloire et c'en est une, s'il vous plait.

M. Kaemmerer, pour rappeler ici quelques indications biographiques, était né à la Haye. Il est assez piquant de voir un peintre « parisien » venir de cette grave cité. Il est vrai qu'il était venu très jeune en France. Il avait pris les leçons de Gérome et il commença à exposer au Salon de 1869. Il y montrait deux tableaux : *Offrande aux dieux lares* et *Distraction*. En 1874, il obtenait une médaille de troisième classe avec une peinture représentant la *Plage de Scheveningue*. On voit que ses débuts hésitaient entre le *genre* et la nature réelle. Il semble même que dans la première partie de sa carrière, il ait eu l'intention de suivre les traditions de son pays d'origine. Il peignait alors beaucoup de scènes de la vie hollandaise, notamment des tableaux de patinage, etc., et l'on nous dit que ces choses lui avaient déjà valu une certaine faveur, lorsque, par un caprice, ayant abordé un autre ordre de sujets, il y fut si remarqué que dorénavant, autant par tempérament que par nécessité de succès, il dut s'y vouer d'une façon exclusive.



F.-H. KAEMMERER — SUR LE PORT

C'est un phénomène toujours fort curieux que celui de la spécialisation par la vogue. Kaemmerer en est un exemple tout à fait typique. Vers 1870, il y eut, je ne sais trop pourquoi, un renouveau de curiosité et d'engouement pour l'époque du Directoire. Était-ce à cause de certaines analogies dans la facilité des mœurs, dans le goût des intrigues et dans la qualité moyenne des caractères ? Je ne le crois pas, car il y a eu des époques, avant 1870 et depuis, qui auraient présenté des analogies égales, et où, pourtant, le Directoire et ses costumes furent laissés de côté. Ce fut sans doute simplement une de ces raisons de vogue qui ne trouvent leur explication que dans le fait lui-même. On est au Directoire comme, en d'autres temps, on est au Moyen âge, à la Renaissance ou à l'Empire. Toute une période avoisinant 1870 fut donc férue des habits à longues basques, des grands bicornes et des culottes collantes ainsi que des fourreaux quasi flottants, des capotes cabriolet et tout l'attirail mi-Louis XVI, mi-républicain des contemporaines de Barras. C'était le moment où l'on s'attroupait aux vitrines de l'avenue de l'Opéra, devant les *Merveil-*



F.-H. KAEMMERER. — UNE PARTIE DE CAMPAGNE. — LE RETOUR

leuses que peignait Jules Goupil, où Sardou donnait aux Variétés des *Merveilleuses* également, où *la Fille de Madame Angot* battait son plein.

Kaemmerer fit sa partie dans cet ensemble et la fit avec un succès inouï. On peut même dire que, dans une certaine mesure, il avait presque autant contribué à créer cette mode qu'il l'avait suivie, puisque les deux tableaux qui attirèrent formellement l'attention sur lui datent du Salon de 1870: *Merveilleuses* et un *Baptême sous le Directoire*. C'était de l'histoire un peu approximative que celle-là, et ces deux termes de Directoire et de Baptême avec le décor de cette cérémonie chrétienne par excellence forment une alliance de mots qui, en dépit de tout, semble légèrement paradoxale. Mais le public, en matière de peinture de genre, ne demande pas l'exactitude scrupuleuse d'un Taine. Était-ce très exactement le Directoire tel qu'il a été? Il est possible qu'il n'ait pas offert un aspect aussi fleuri, aussi flatteur, aussi flatté. De toute façon si l'on se reporte aux estampes de Debucourt et de Carle Vernet, on peut constater tout au moins que Kaemmerer avait un peu atténué les principales exagérations assez effarantes des modes. Mais il donnait au public une sorte de moyenne modernisée, mise au goût du jour, en un mot le Directoire qu'on attendait de lui. La fureur de ces deux tableaux, auxquels il faut en adjoindre un troisième dans le même ordre d'idées, une *Noce sous le Directoire*, ne peut se retracer aujourd'hui, et c'est peu de dire que la gravure les rendit populaires : pendant dix ans elles alimentèrent les presses sans relâche, et il faut croire que le Directoire n'a pas encore épuisé son prestige puisqu'on les redemande encore à chaque instant. C'est pour cela que je vous disais tout à l'heure que Kaemmerer était une sorte d'imagier populaire et des plus universellement goûtés. Je vous dépeignais les petites ouvrières parisiennes épinglant à leur mur quelque scène de ce genre, et petites bourgeoises, les mondaines, l'encadrant chez elles dans un coin favori. Sans doute il y a bien d'autres endroits où les Kaemmerer pénétrèrent, et, en voyageant un peu, je suis sûr qu'on en aurait rencontré sous la tente des derniers Peaux-Rouges.



F.-H. KAEMMERER — SOUS LA TONNELLE

Le peintre fut alors l'esclave de son succès, mais esclave qui ne protesta pas contre sa chaîne. De 1872 à 1902, il exposa successivement les tableaux suivants : 1872, *la Dispute;* 1873, *Rupture;* 1874, *la Plage de Scheveningue;* 1875, *une Journée d'hiver en Hollande;* 1877, *une Partie de crocket;* 1878, *un Baptême;* 1879, *le Portrait de la Marquise;* 1880, *une Ascension en l'an VIII;* 1882, *Sous la tonnelle;* 1885, *Soir d'automne;* 1886, *Calendrier républicain;* 1888, *la Romance;* 1890, *un Coin du Cimetière du Père-Lachaise* et *Trop cher!* 1891, *la Salle des Mariages de la Mairie du XX*e *arrondissement* et *Merveilleuse;* 1892, *Jalousie;* 1893, *En 1813;* 1895, *Marchande*



F.-H. KAEMMERER. — JALOUSIE

de Marée et *Promenade aux environs de la Ville;* 1890, *la Parade;* 1898, *Domino* et *Accident:* enfin, au Salon de cette année, *la Promenade du Pensionnat*, qui représente de jeunes pensionnaires, Directoire toujours, mais certainement des pensionnaires de dernière année, car elles sont très grandes si leurs jupes sont courtes, et la rencontre de jeunes étudiants (Directoire leur donne des distractions que les pensionnaires n'ont pas lorsqu'elles ne songent qu'à leurs poupées.

Il y avait donc dans ce dernier tableau une intention humoristique très accusée et même plus peut-être que dans ses autres tableaux. On aurait pu croire, d'après cela, que le peintre était un homme fort gai, entretenu en perpétuelle humeur de folâtrerie par des visions souriantes. On devait supposer aussi, qu'étant donnée la vogue extraordinaire de ses compositions, c'était un homme riche, n'ayant rien à désirer sous le rapport des satisfactions, de bien-être et d'amour-propre. La seconde de ces hypothèses seule était exacte. Kaemmerer était, en effet, possesseur d'une belle fortune. Il avait eu autant de récompenses que son œuvre pouvait le comporter: chevalier de la Légion d'honneur en 1889, médailles aux Salons ou expositions de 1874, de 1889, de 1900, etc. Mais, quant à la gaieté et à la bonne humeur que nous pourrions ainsi lui attribuer gratuitement, il n'en était rien. C'était un neurasthénique, un hypocondriaque; ce peintre au genre gai était un homme triste; et, au moment même où il donnait les derniers coups de pinceau à son tableau du Salon, pendant qu'il retraçait les sourires et les airs rêveurs, les robes courtes et les rubans roses de ses pensionnaires en promenade, il songeait au genre de mort qu'il choisirait bientôt. C'est par un suicide que s'est terminée cette carrière que beaucoup d'autres peintres (parmi ceux qui peignaient des sujets tristes) ont certainement enviée. Sans doute, c'est une erreur singulière, mais nous la commettons à chaque instant, de confondre l'œuvre d'un artiste avec sa véritable nature. Nous éprouvons toujours beaucoup d'étonnement à apprendre qu'un acteur comique est le plus grave des hommes et cependant nous *savons* que c'est l'habitude. Mais chez Kaemmerer, le contraste était peut-être encore plus tranché en raison de ce que son œuvre ne renfermait pas le comique exubérant, la grosse bouffonnerie, qui peuvent être considérés comme une convulsion aux apparences gaies, mais simplement le sourire qui indique un tempérament modéré, calme, et peu porté à de tels orages.

Kaemmerer, s'il peignait la vie en rose, ne la voyait donc pas sous les couleurs de sa palette. Peintre plus habile, au fond, que beaucoup d'entre ceux qui se sont consacrés à des travaux analogues, il se laissait entraîner à retracer le côté chatoyant des étoffes, des costumes, dont il avait rassemblé dans son atelier une importante collection. Il était de ceux qui, pour tout dire, ne cachent pas assez leur habileté, ou, si l'on veut même, ne la combattent pas suffisamment pour satisfaire les esprits qui, en art, veulent sentir le tourment de l'artiste. Ce tourment, il le ressentit dans sa vie, comme vous venez de l'apprendre, mais il le bannissait de son œuvre. C'était un modeste et le succès ne l'avait pas gâté; c'est encore un trait à noter, car il avait connu, de la part de ceux qui n'ont point les exigences que nous disions à l'instant, des admirations qui auraient rendu plus d'un autre infatué.

Sorte de Fortuny hollandais ayant passé par le boulevard de Clichy, Kaemmerer aurait peut-être été un peu moins malheureux, s'il avait été un peu moins heureux.

ARSÈNE ALEXANDRE.



F.-H. KAEMMERER. — CROQUIS

Directeur : M. MANZI. Imprimerie Manzi, Joyant & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

F.-H. KAEMMERER



MESSIDOR

2 AOUT. — NUMÉRO SPÉCIAL : LE MONT-BLANC N° 14

FIGARO ILLUSTRÉ

[illegible]ENT ET VENTE [illegible] 26, Rue Drouot

ÉDITEURS
LE FIGARO — [illegible] JOYANT & Cie
26, Rue Drouot — 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines



UNE ASCENSION AU MONT-BLANC. Une pyramide de glace

Vingtième année. AOUT 1902 Deuxieme Série — N° 149

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraissant le 2e samedi de chaque mois	Du *Figaro* quotidien

LE MONT-BLANC



CHAMONIX. — Monument élevé à Benedict de Saussure et à Jacques Balmat



VUE GÉNÉRALE DE CHAMONIX

AU MONT-BLANC (*)



UN GUIDE

Le Mont-Blanc a été découvert deux cent cinquante ans après l'Amérique. Il est difficile de s'expliquer comment une montagne qu'on aperçoit de soixante lieues sur une circonférence de plus de quatre cents lieues, qui appelle le regard par son manteau de neige, ait pu laisser les hommes indifférents presque jusqu'à nos jours.

En 1741, un Anglais, nommé Windham, de passage à Genève, s'inquiéta des sommets blancs qu'il apercevait par-dessus les montagnes qui ferment, au sud, l'horizon de la ville. On lui répondit que c'était les Montagnes Maudites, qui contenaient les glaciers de Savoie. Et ce fut tout le renseignement qu'il obtint. L'imagination éveillée, il se mit en route, pour cette région mystérieuse, avec sept de ses compatriotes et cinq domestiques, équipés et armés comme pour une bataille. Arrivés à Chamonix, ils interrogèrent les habitants sur les glacières. Ceux-ci montrèrent le glacier des Bois et le glacier des Bossons, qui viennent mourir dans la vallée.

« Et après ? dirent les voyageurs.

— Après ? mais c'est tout, Messieurs. »

Les Anglais s'obstinèrent et résolurent de faire une ascension. Ils aboutirent au Montanvers et descendirent sur le glacier.

« J'avoue, écrivit Windham, que je suis extrêmement embarrassé pour en donner une idée juste, car je n'ai rien vu qui y ait la moindre ressemblance. La description que les voyageurs font du Groënland paraît en approcher le plus. Imaginez votre lac agité par un vent violent et gelé tout d'un coup... » L'Anglais avait trouvé l'image originale et juste. Elle a vécu. Le nom de Mer de glace est resté à cette formidable coulée de glaciers. L'année suivante, un ingénieur de Genève, Pierre Martel, renouvela l'ascension des Anglais au Montanvers.

Quelques étrangers suivirent, mais ce ne fut que vingt ans plus tard, par Bourrit et Bénédict de Saussure, que commença le siège du Mont-Blanc. Bourrit, peintre sur émail et chantre à l'église cathédrale de Genève, est l'ancêtre de l'alpinisme. Il aime la montage d'un amour passionné et désintéressé, tandis que Saussure mêle à cet amour l'instinct du savant chercheur, du littérateur poursuivant des phrases pittoresques, soigneux de sa gloire. C'est pourtant Saussure qui recevra la suprême récompense que méritait Bourrit. Il possédait une force

(*) *Tous les clichés reproduits dans ce numéro ont été exécutés et mis obligeamment à la disposition du* Figaro Illustré *par MM. Tairraz et Couttet.*



CHEMIN DE FER ÉLECTRIQUE DE CHAMONIX — VIADUC DE SAINTE-MARIE

dont son émule était privé : l'argent. Dès 1760, lors de son premier voyage à Chamonix, il avait fait publier dans les trois paroisses de la vallée, les Houches, le Prieuré, Argentière, qu'il donnerait une forte somme à ceux qui trouveraient un chemin praticable pour parvenir à la cime du Mont-Blanc. Excités par cette promesse, les plus hardis Chamoniards, dont les noms sont restés célèbres, les Simond, les Cuidet, les Paccard, les Couteran, les Couttet, les Cachat, les Tairraz, les Balmat, s'épuisèrent en tentatives. Ce fut une épopée qui dura seize ans. Le Mont-Blanc fut assailli par les points faibles qu'il montrait, le col du Géant et les Bossons, mais il renvoyait toujours vaincus et souvent fort châtiés, les téméraires qui le violentaient. Enfin, le 30 juin 1786, Jacques Balmat trouvait le chemin qui conduisait au sommet et qui diffère peu de celui pratiqué généralement aujourd'hui. Il tint secrète sa découverte, ne la confiant qu'au docteur Michel Paccard, de peur qu'elle ne lui fût volée. Pour avoir un témoin, il l'emmena dans son ascension définitive le 8 août. Les deux hommes atteignaient la cime du mont à six heures du soir. Saussure, aussitôt averti, ne put l'atteindre que l'année suivante, le 3 août 1787.

Les temps héroïques étaient terminés. Néanmoins, pendant longtemps, le Mont Blanc reçut peu de visiteurs. Les récits effrayants qu'avaient faits ses premiers grimpeurs en éloignaient les touristes. Il faut arriver à 1852 pour constater un accroissement dans les ascensions. Ce mouvement était dû à un Anglais, Albert Smith, qui, par des lectures et des entretiens publics à



CARS ALPINS DANS LA VALLÉE DE CHAMONIX

Londres, sur le Mont-Blanc, qu'il admirait, le mit à la mode chez ses jeunes compatriotes. Les ascensions se sont succédé sans interruption depuis lors et ont commencé à se compter chaque année par dizaines.

* * *

Les femmes furent assez longues à se décider à gravir l'illustre cime. Jusqu'en 1865, on n'en compte que sept qui firent l'ascension. La première fut une cuisinière de Chamonix, Marie Paradis, que des guides hissèrent là-haut, malgré elle, en quelque sorte à la force du poignet, pour la montrer ensuite, par curiosité, aux touristes, moyennant finances. Ce tour de force s'accomplit en 1810.



GARE DE CHAMONIX

La Paradisa, c'est ainsi qu'elle était appelée, a raconté son ascension d'une façon trop savoureuse pour ne pas être rapportée.

« J'étais une pauvre servante. Les guides me dirent un jour : « Nous allons là-haut, viens avec nous, les étrangers voudront « te voir et te donneront. » Cela me décida et je partis avec eux. Au Grand-Plateau, je ne pouvais plus aller, j'étais bien malade et me couchai sur la neige. Je soufflais comme les poulailles qui ont trop chaud. On me donna le bras des deux côtés, on me tira; mais aux Rochers Rouges, plus moyen d'avancer, et je leur dis : *Ficha moa dans une cravasse et alla où vo vodra.* « Il faut que tu « ailles au bout », me répondirent les guides. Ils me prennent, me tirent, me poussent, me portent, et enfin nous sommes arrivés. Une fois sur la cime, je n'y voyais plus clair, je ne pouvais plus ni souffler ni parler : ils m'ont dit que ça faisait pitié de me voir. »

A Marie Paradis succéda une Française, Mademoiselle Henriette d'Angeville, à laquelle revient, en réalité, la gloire d'avoir mis sur la neige du Mont-Blanc les premiers pas féminins. Son ascension eut lieu le 4 septembre 1838. Récemment, la *Revue Alpine*, de Lyon, a publié ses notes et impressions consignées dans un carnet connu dans le monde des initiés sous le nom de « Carnet vert ». Elle est digne, par son intrépidité, son amour de la montagne et son esprit, d'être regardée comme l'ancêtre des femmes alpinistes.

Le premier Français qui a gravi le Mont-Blanc s'appelait le comte de Tilly. Il n'arrive que le vingtième, en 1834, sur la liste des ascensionnistes. Mademoiselle d'Angeville a donc soutenu l'honneur de la nation. Elle est restée jusqu'à la fin de sa vie une ascensionniste intrépide. En 1864, à soixante-dix ans, elle faisait l'ascension de l'Oldenhorn. Elle est morte à Lausanne en 1871. Elle possédait, à Hauteville-en-Bugey, un coquet petit château où se rendent en pèlerinage les alpinistes pieux.

Le Club Alpin français, fondé en 1874, donna aux Françaises le goût de la montagne : Mesdames Albert Millot, Gamard, Cazin, Ernest Caron, Mademoiselle Aline Loppé dans le passé, Madame et Mademoiselle Joseph Vallot, récemment, se sont inscrites plusieurs fois sur le Gotha alpestre de Chamonix. Madame Vallot détient même le record du Mont-Blanc, si ce mot, consacré aux luttes de grandes routes, peut être employé à



LE VILLAGE DES PRAZ ET L'AIGUILLE VERTE

AU MONT-BLANC

TRAVERSÉE DE LA MER DE GLACE

l'égard d'une aussi noble promenade. La plus jeune ascensionniste fut Mademoiselle Aline Loppé, qui, à seize ans, croisa sur la cime du Mont-Blanc le doyen des alpinistes français, le marquis de Turenne, alors âgé de soixante-douze ans. Le plus jeune vainqueur de la montagne fut Horace de Saussure, qui la gravit à l'âge de quatorze ans, détrônant le neveu de Durier, d'un an plus âgé que lui, qui l'avait précédé.

Les temps modernes sont arrivés. Aujourd'hui, lorsque, par une belle journée d'été, les yeux se portent de Chamonix sur la montagne, ils aperçoivent des caravanes semées sur la neige qui se disposent à gagner le Sinaï glacé. Une longue-vue en permanence, confiée à un fonctionnaire communal, permet de suivre leurs pas, et, dès qu'officiellement l'arrivée au sommet d'un groupe a été constatée, le canon tonne annonçant la victoire. Le Mont-Blanc est entré dans le mouvement mondain de la saison estivale.



LA FLÉGÈRE ET LA CHAINE DU MONT-BLANC

* * *

Les ascensions se divisent, suivant le goût des grimpeurs, en ascensions sportives, exécutées pour le plaisir de la difficulté vaincue; en ascensions scientifiques, ayant pour but des découvertes de plantes, de cailloux, l'étude des phénomènes glaciaires ou atmosphériques; en ascensions d'art et d'amour, accomplies par des alpinistes qui fréquentent la grande nature uniquement pour sa beauté. Ce sont les amants de la montagne.

Les grands sportifs dédaignent aujourd'hui le Mont-Blanc. Ils s'attaquent de préférence aux aiguilles, à ces pyramides aiguës qui s'élancent de tous côtés, éveillant une vision de forteresses moyenâgeuses extravagantes, bâties par des géants pour défendre la virginité de la montagne sacrée. Presque toutes ont été dominées. Dernièrement, un étudiant en médecine, M. Alexandre Brault, avait acquis une célébrité justifiée en escaladant l'Aiguille de Grépon, sorte d'obélisque qui passait pour inaccessible. La mort l'a empêché de poursuivre ses succès. Actuellement, M. Lucien Tignol est en train de se faire une réputation non moins flatteuse avec ces murailles de granit. Parmi les aiguilles du massif, on en compte une dizaine qui pointent dans le ciel à une altitude de trois à quatre mille mètres. Leur région favorite se trouve du côté de la Mer de glace et du col du Géant. Ce sont : l'aiguille Verte, les aiguilles du Dru, de Leschaux, les Jorasses, les Charmoz, les aiguilles de Grépon, de Blaitière et du Plan. Une cime, d'un aspect particulièrement féroce, s'appelle la Dent du Requin.



L'HOTEL DU MONTANVERS ET L'AIGUILLE DU DRU

Anciennement, la haute science a été représentée au Mont-Blanc par de Saussure, Martins, Bravais, Le Pileur, Tyndall, Pitschner, Violle. Ils ont été suivis par de nombreux savants, attirés par cette proie colossale livrée à leurs investigations. Aujourd'hui, M. Janssen, le membre de l'Institut qui fut président du Club Alpin français, et M. Joseph Vallot, vice-président de cette Société, ont fait édifier, sur les hauteurs du Mont-Blanc, des observatoires que nous rencontrerons tout à l'heure et qui permettent à la science d'exploiter sûrement ce domaine supérieur. A côté d'eux, le prince Roland Bonaparte et M. Charles Rabot s'appliquent à l'étude des glaciers.

On s'imaginerait volontiers que parmi les amants de la montagne se rencontrent de grands hommes de lettres s'en étant inspirés pour écrire des pages sublimes. Il n'en est rien. Gœthe fait son entrée dans la vallée de Chamonix le 4 novembre 1779, entre six et sept heures du soir, et consacre une page à décrire ce qu'il avait vu dans l'obscurité d'une nuit sans lune. Chateaubriand se contente de préférer le miel de Chamonix à celui de l'Hymette. Victor Hugo, qui fit le voyage avec Nodier, a laissé quelques pages qui ne comptent pas dans son œuvre. George Sand, ayant visité la vallée en compagnie de Litz, écrivait ceci : « Je porte la nature dans mon sein, je la vois sans cesse, qu'ai-je à faire de venir ici pour l'admirer ? » Dumas père a fait cabrioler son esprit farceur. Théophile Gautier a saisi artistement un effet de nuages et de soleil sur le Mont-Blanc avec le riche vocabulaire pittoresque qu'il avait à sa disposition, et pourtant il termine en déclarant que les mots manquent à la langue humaine pour rendre sa vision. Du

AU MONT-BLANC

TABLE DU GLACIER DE TALÈFRE (AU FOND, LE SOMMET DU MONT-BLANC)

reste, aucun de ces personnages glorieux n'a dépassé le Montanvers.

La conquête de la montagne par l'art n'est pas accomplie. La grande imagination des professionnels surpasserait-elle les grandes Alpes ? Ou bien l'initiation, fruit du temps, ne se serait-elle pas encore faite dans nos esprits lents et réfractaires aux impressions d'une trop divine nature ? Et pourtant, dans quelques pages écrites par des hommes sans prétentions littéraires, se rencontre une émotion poétique sincère inspirée par le silence extraordinaire et religieux des vallées glaciaires et l'éblouissement des sommets. Charles Durier, dans son livre didactique sur le Mont-Blanc, a écrit quelques phrases illuminées de poésie, et surtout M. Schrader, qui, en de courts récits épars dans l'*Annuaire du Club Alpin français*, transporte l'esprit comme sur des ailes dans un monde d'une nouvelle et terrible beauté. C'est que M. Schrader, qui est géographe, a vécu quatre étés dans l'intimité du Mont-Blanc pour les besoins de son métier, et qu'il a dû s'y plaire.

* * *

Lorsqu'on parle des routes du Mont-Blanc, c'est comme si l'on parlait des routes suivies par les navires sur les mers. Les neiges se déplacent pareilles aux flots, les glaciers sont sans cesse turbulents et mouvants. Il n'y a pas de routes, il n'y a que des directions. C'est pourquoi les guides, possesseurs des secrets de la montagne, sont nécessaires. Groupés en syndicat, ils attendent les touristes à Chamonix et à Saint-Gervais.



TRAVERSÉE DE LA MER DE GLACE

Ces deux localités alpestres professent l'une vis-à-vis de l'autre les sentiments dont Rome et Albe étaient animées se disputant l'Italie. Le Mont-Blanc se dresse entre elles, source d'éternelles discordes. Les auteurs eux-mêmes se divisent : ceux-ci prétendent que l'ascension est plus pittoresque et moins longue par Saint-Gervais, ceux-là assurent qu'elle est plus variée et moins pénible par Chamonix. La question ne sera probablement jamais résolue. Si une opinion devait être exprimée ici, ne pourrait-on dire que dans cette querelle les Chamoniards représentent les anciens, tandis que les habitants de Saint-Gervais figurent les modernes ?

Soyons classique et faisons l'ascension par Chamonix, respectueux des grands souvenirs qui habitent cette vallée.

Alphonse Daudet, présentant son héros tarasconnais gravissant le Rigi, le compare désobligeamment à un rétameur chargé de ses ustensiles. C'est pourtant ainsi qu'apparaît l'alpiniste aux prises avec la montagne. L'équipement qu'il faut pour affronter le froid, la fatigue et les obstacles de la route éloigne toute idée d'élégance. Par-dessus des flanelles aussi nombreuses que l'exige votre tempérament, mettez un veston de loden pourvu de vastes poches et s'élargissant dans le dos, passez un pantalon de même étoffe à genouillères, enfermez vos jambes dans des guêtres imperméables et souples, ou mieux, roulez autour d'elles une bande de drap à la manière des pâtres italiens, chaussez de gros souliers ferrés, jetez sur vos épaules une pèlerine caoutchoutée,



AU MONT-BLANC

PASSAGE ET ROUTE DU COL DU GÉANT

cachez vos yeux derrière des lunettes fumées à coquille de toile métallique pour atténuer les effets de l'intense réverbération des rayons du soleil sur la blancheur des champs de neige, gantez-vous de laine jusqu'au coude, saisissez un piolet, munissez-vous d'un sac à bretelles, d'une gourde, de crampons, d'un paquet de cordes et d'une lanterne, vous pourrez alors, ainsi paré, franchir l'Arve et vous présenter devant les Bossons avec sérénité.

Parmi ces objets, les chaussures et les cordes jouent un rôle prépondérant. La vie en dépend. Aussi sont-elles une matière à interminables controverses. Le mieux est de se confier aux guides, qui, par expérience, ont de justes idées sur le ferrage des souliers et la qualité des cordes. Ils sont intéressés à ne point vous laisser périr. Au moment où vous pénétrerez dans la région des glaces éternelles, si vous ne voulez pas en sortir avec un visage écorché par le soleil comme par un couteau, enduisez-vous soigneusement la peau avec de la graisse ou encore frottez-la avec du charbon. Ce dernier système est vanté par M. Joseph Vallot, qui, dans une de ses conférences, a montré, au



PONT DE NEIGE AU MONT-BLANC

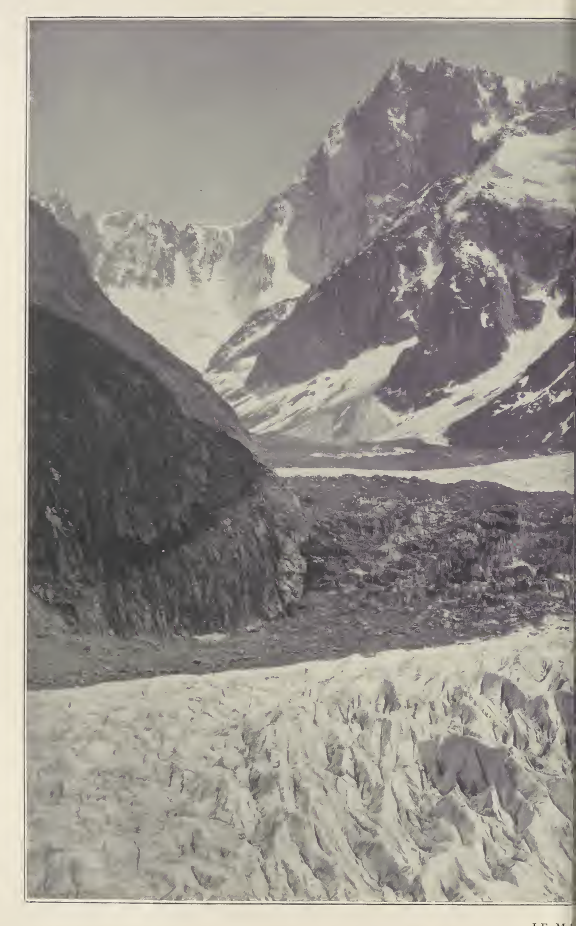
moyen de projections, sur le sommet du Mont-Blanc, Mademoiselle Vallot noire comme une négresse.

Les guides et les porteurs se sont emparés des objets qui vous encombreraient à la montée et vous voilà tout à coup sous bois. Chamonix se trouvant à 1,050 mètres et le Mont-Blanc à 4,810 mètres au-dessus du niveau de la mer, vous devez gravir 2,760 mètres. Le chemin de fer électrique qui amène les touristes dans la vallée, depuis le Fayet-Saint-Gervais, vous a donc épargné un morceau appréciable du chemin en vous mettant au socle même du colosse, dans la haute montagne.

Tandis que vous longez le glacier des Bossons, dont le blanc chaos glisse entre les vertes sapinières, un guide, pour entrer en conversation, vous contera l'accident du Grand-Plateau, qui eut là son épilogue funèbre. En 1820, une caravane composée du docteur Hamel, conseiller aulique de l'empereur de Russie, de deux Anglais et de dix guides, fut entraînée par une avalanche. Trois des guides disparurent et ne furent pas retrouvés. Or, en 1858, le docteur Forbes, savant anglais, de passage à Chamonix, déclara qu'il ne serait point surprenant qu'au bout de trente-cinq ou quarante années, le glacier ne rejetât les victimes

AU MONT-BLANC

PYRAMIDES DU GLACIER DES BOSSONS



LE MA

LA MER DE GLACE, LI



-BLANC

ET L'AIGUILLE DU GÉANT

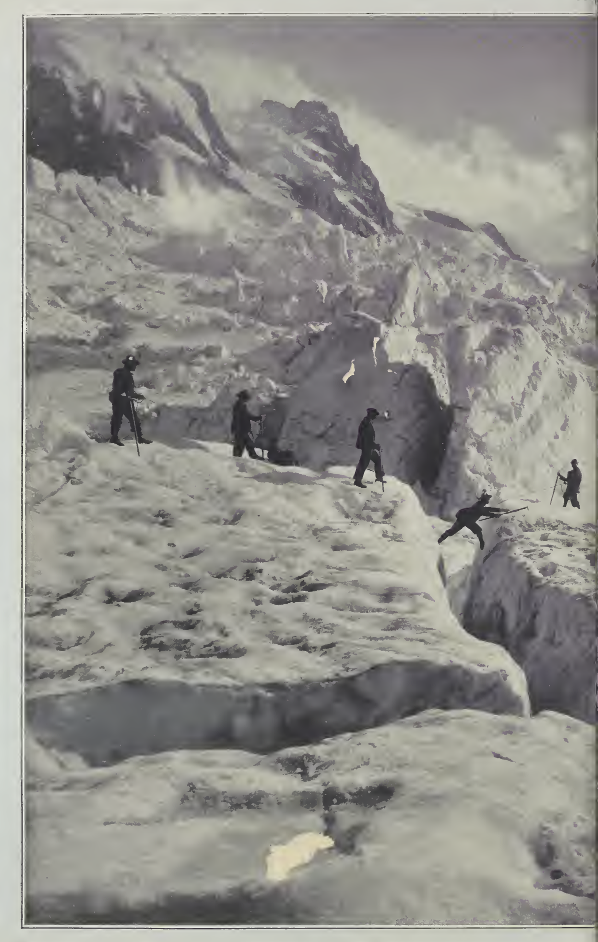
de la catastrophe de 1820 à ses dernières vagues dans la vallée. La prédiction se trouva juste. A quarante et un ans de distance, presque jour pour jour, l'abîme rendait sa proie. A l'orifice d'une crevasse, un guide recueillit les débris des victimes dont quelques parties étaient en excellent état de conservation. Le conseil municipal eut l'idée de former, avec ces restes, un musée local, mais les familles préférèrent qu'ils fussent inhumés. Elles ne purent empêcher cependant quelques détournements d'objets retrouvés avec eux : un bouton de culotte, des morceaux de drap, un crampon de fer et la moitié d'une lanterne aplatie, furent achetés fort cher par des Anglais. Plus tard, en 1863, Francis Wey, visitant Chamonix, reprit l'idée macabre du conseil municipal. C'est pourquoi le musée d'Annecy possède aujourd'hui une vitrine en forme de cénotaphe qui sert de tombeau aux guides du docteur Hamel.

Cette infortune ne doit pas inquiéter les touristes. Le Mont-Blanc ne fait pas autant de victimes que les automobiles ou les bicyclettes. Depuis sa découverte, il a causé la mort de trente-huit personnes seulement, et, encore sur ce nombre, y aurait-il lieu de retrancher celles qui ont dû leur fâcheux sort à leur imprudence.



UNE GRANDE CREVASSE

Le chemin reste muletier jusqu'à Pierre-Pointue (2,058 mètres), de façon qu'il est très fréquenté par les touristes en quête d'une promenade sans fatigue et sans émotions. Comme dans les forêts des environs de Paris, on est exposé à y rencontrer des morceaux de journaux et des os de poulet. Voici les hameaux des Praz-Conduits et des Barats, puis la forêt des Tissours, dans laquelle on pénètre. La montée s'accentue. La cascade du Dard, le torrent du Nant-Provant sont les curiosités du lieu. Elles ont motivé l'établissement d'un restaurant où l'on peut se reposer en considérant les chutes de la cascade et le glacier des Bossons. D'autres Nants s'offrent encore, celui des Pèlerins et celui de la Ravine-Blanche, précédant un nouveau restaurant appelé pavillon de la Para. Les sapins se clairsèment, la Montagne de la Côte, l'aiguille du Goûter, l'aiguille du Midi, avec son architecture dentelée et son couloir de glace à la gueule



UNE ASCEN



MONT-BLANC

AU MONT-BLANC

TRAVERSÉE D'UNE CREVASSE



AU MONT-BLANC

PYRAMIDE DE GLACE



AU MONT-BLANC

PYRAMIDES ET CREVASSES



OBSERVATOIRE VALLOT AU ROCHER DES BOSSES
(Au fond, le sommet du Mont-Blanc)

évasée en manière de tromblon, surgissent aux yeux, formant un spectacle d'une beauté sévère. Le sentiment grave et religieux qui se dégage des grandes solitudes alpestres commence à se faire sentir ici, dans cette région qu'abandonnent les sapins, remplacés par les mélèzes et les rhododendrons. Ceux-ci eux-mêmes disparaissent bientôt sur les pentes gazonnées, parsemées de pierres que foulera le pied jusqu'à la Pierre-Pointue. Ce nom provient de la présence de gros blocs de granit de forme pyramidale. Il faudrait donc dire les Pierres pointues, mais l'usage du singulier a prévalu, et, pour lui donner raison, un drapeau a été fixé sur l'une de ces pierres.

A la Pierre-Pointue se trouve un pavillon qui abrite une auberge. C'est la première station sur la route du Mont-Blanc. Cette construction a été élevée en 1873, pour recevoir les touristes malavisés qui se seraient laissés surprendre par la nuit en descendant du Mont-Blanc. De la terrasse du pavillon se découvre un immense horizon de montagnes, depuis le mont Charvin, vers Annecy, jusqu'au col de Balme; mais si, abandonnant les lignes de ces sommets qui s'imprécisent dans la brume chaude d'un jour d'été, les yeux se portent du côté du Mont-Blanc, ils demeurent ravis par les longs névés qui en descendent et par la chute du glacier des Bossons, qui tombe en cet endroit d'une plongée magnifique, éveillant l'idée d'un Niagara de glace. On est tout près de lui, environ aux deux tiers de sa hauteur. Une énorme saillie de roc soulève la chute à son extrémité, produisant un effet de puissance que Durier a caractérisé en comparant à une langue de glace relevée par un croc monstrueux ce geste extraordinaire. De suite, à l'extrémité de la terrasse qui contourne le bâtiment, commence le sentier de la Pierre-à-l'Échelle, taillé en corniche, en bordure d'un précipice profond.

Les mulets ne dépassent pas la Pierre-Pointue. Le chemin a cessé de leur être praticable. Il s'élève à travers des sites désolés, dominant le sauvage ravin des Moraines. Un énorme bloc de granit, appelé Pierre-à-l'Échelle, formant cave à la déclivité du sol, marque ordinairement un point de repos pour les grim-



OBSERVATOIRE JANSSEN AU SOMMET DU MONT-BLANC



SOMMET DU MONT-BLANC

peurs. Autrefois, cette pierre servait d'abri aux touristes et de remise à une échelle utilisable devant certains obstacles de l'ascension, d'où son nom. A peine a-t-on laissé derrière soi la Pierre-à-l'Échelle que se montre le lit de l'avalanche de l'aiguille du Midi, la gueule du tromblon, deux cents mètres environ de parcours, où il est prudent de ne pas s'attarder, pour éviter les risques d'un bombardement. Le gel de la nuit écaille et fendille le rocher, qui se désagrège sous l'action du soleil et dégringole en morceaux avec une rapidité vertigineuse par ce corridor de glace. En 1868, un guide, Édouard Simond, fut atteint par un de ces projectiles et tué raide.

En quittant le lit de l'avalanche, les guides s'emparent des cordes et vous attachent à eux pour marcher sur une vaste plaine de neige, légèrement ondulée, recouvrant de nombreuses crevasses et qui précède la région des séracs, énormes blocs de glace semblables à des monuments d'une architecture exaspérée. On atteint ainsi la Jonction, c'est-à-dire le point où se rencontrent les glaciers des Bossons et de Taconnaz, qui se livrent une formidable bataille. Le spectacle est impressionnant et l'on en peut jouir sans danger. Ces glaciers, cabrés l'un contre l'autre, forment des obstacles de glace d'une infinie variété dans lesquels les guides taillent des marches, fabriquent des escaliers. On rencontre ensuite un des grands degrés du glacier qu'il faut escalader, puis une région trouée de crevasses aux flancs azurés, qu'il s'agit d'éviter ou de franchir. C'est un sport qui exige du coup d'œil et du sang-froid. Les maladroits ou les nerveux sont repêchés avec la corde, mais après un moment pénible.



SÉRACS DE LA JONCTION

Voici les Grands-Mulets, la grande halte sur la route du Mont-Blanc, à 3,067 mètres d'altitude. Ce sont des rochers dans lesquels des voyageurs, qui les considéraient du haut du Brévent, avaient cru reconnaître un groupe de mulets. Le mérite de ces animaux aura sans doute obtenu que ce nom fût laissé à un lieu où aucun d'eux n'est jamais parvenu.

La chétive cabane de 1853, où dormaient mêlés dans une jonchée de foins les touristes et leurs guides, a été remplacée par une auberge où se rencontrent les ordinaires commodités de la vie. Deux pavillons-observatoires, construits l'un par le Club Alpin français, l'autre par M. Janssen, adoucissent, avec l'hôtellerie, l'extrême sauvagerie du site. Un livre est tenu à la disposition des passants qui désirent

consigner leurs réflexions. Les personnes que quelque contretemps retiendra à l'auberge, trouveront dans cette lecture des sources de distractions. M. Perrichon a laissé une lignée qui ne semble pas devoir s'éteindre. Du reste, d'après une expérience scientifique exécutée par Paul Bert, il résulterait que l'esprit humain subit une dépression marquée au-dessus de trois mille mètres. Ce livre lui a donné raison.

La vue est immense. Elle s'étend sur toute la vallée de Chamonix, la chaîne des Aiguilles-Rouges, le Brévent, le Buet, le lac de Genève et le Jura, qui ferme l'horizon. Vers l'ouest, ce sont les rochers des Fiz qui dominent Servoz, l'aiguille de Varan, les sommets des Aravis, des Fours, au-dessus de la vallée de Sallanches; au delà, la pointe d'Arreu et la Pointe-Percée du Reposoir. Mais tout près, au-dessus de la tête, éveillant une impression de grandeur infinie, on a la cime du Mont-Blanc et son entourage superbe, le dôme du Goûter, les monts Maudits, l'aiguille du Midi.

On couche aux Grands-Mulets, mais la nuit est brève, car il faut les quitter à deux heures du matin pour profiter de la dureté de la neige. On marche dans la direction du dôme du



M. JANSSEN DESCENDANT DU MONT-BLANC

Goûter pour traverser le glacier de Taconnaz, moins agité que celui des Bossons, et atteindre les Petites-Montées, pente de neige qui doit être gravie en zigzag. Elle aboutit au Petit-Plateau, que dominent les séracs du dôme du Goûter, pareils à des cristaux que traverseraient des rayons de soleil. Il est prudent de ne pas les admirer trop longtemps, par crainte de leur chute assez fréquente. Une seconde rampe de neige, dénommée la Côte des Grandes-Montées, amène à l'endroit où Saussure passa la seconde nuit de son ascension avec dix-sept guides. Il y a là une large crevasse, à peu près constamment bourrée de neige, dont il faut se méfier. Un peu au delà se trouve le Grand-Plateau, vaste plaine de neige qui semble interminable, d'où la masse du Mont-Blanc apparaît aveuglante, énorme. M. et Madame Schrader ont été surpris sur ce plateau, en 1891, par un nuage opaque et glacé sorti sournoisement d'une dépression du col de Miage et dans lequel ils faillirent se perdre et périr de froid. Hâtons-nous pour gagner le plus vite possible l'observatoire édifié par M. Joseph Vallot. Après avoir suivi, à l'extrémité sud du Grand-Plateau, une longue pente qui conduit au col du Dôme, on passe sur le versant qui regarde le col de Miage, et l'on atteint le rocher des Bosses et l'observatoire. L'altitude est ici de 4,365 mètres environ. La construction, érigée sur le roc, à grands frais et avec une peine inouïe, par M. Vallot, contient huit pièces aménagées pour l'usage de ses instruments scientifiques et pour son habitation particulière, qui est disposée avec un art tout parisien. A côté se trouve un refuge pour les touristes, dû à la générosité du propriétaire de ce domaine glaciaire. Cet abri permet de séjourner au Mont-Blanc en cas de mauvais

AU MONT-BLANC

LE PASSAGE D'UN PONT DE GLACE

temps, tandis qu'autrefois il fallait le quitter en hâte pour descendre aux Grands-Mulets et perdre ainsi le fruit de son expédition

L'arête des Bosses est présentement le seul obstacle qui nous sépare de la cime du Mont-Blanc, — et est-ce obstacle qu'il faut dire? Cette ligne sévère et pure, qui coupe le ciel bleu comme d'un trait de lumière éblouissante, est célèbre. De là-haut, la vue glisse sur les versants italiens et français. Le spectacle est si merveilleux qu'il chasse le vertige menaçant à force de splendeur. Le rocher de la Tournette est comme le point final de l'ascension. Il doit être neuf heures du matin quand nos regards se promènent sur la France, la Suisse et l'Italie, et sur le peuple des monts qui s'écrasent autour de l'illustre cime. L'étendue et la magnificence de la vue dépendent de l'état du ciel, du caprice des nuages et de l heure du jour.

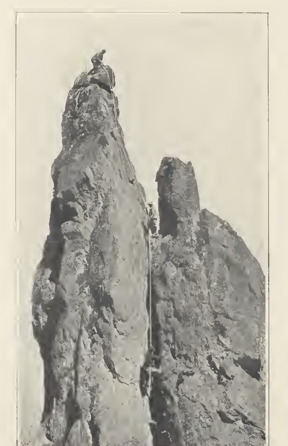
L'ascension du Mont-Blanc est longue, elle n'est pas difficile, mais aucune montagne n'est plus dangereuse par le mauvais temps A cause de sa forme hémisphérique, plaine arrondie qu'il élève si haut dans le ciel, le Mont-Blanc n'offre aucun moyen de s'orienter ni aucune issue aux ascensionnistes surpris par l'orage, et l'orage arrive souvent avec une soudaineté déconcertante Les Chamoniards expriment ainsi leurs idées sur les dispositions du Mont-Blanc : s'il fume sa pipe, grand vent; s'il met son bonnet, tempête. Il fume sa pipe quand le vent fait voler la neige et décore la cime d'une longue aigrette blanche. Le bonnet est un nuage immobile qui coiffe le sommet. On dit encore qu'il a l'âne lorsqu'il est couvert par un long nuage se terminant en traînées semblables à des oreilles d'âne. Ce signe annonce la pluie, le vent et tout ce qu'on peut imaginer.

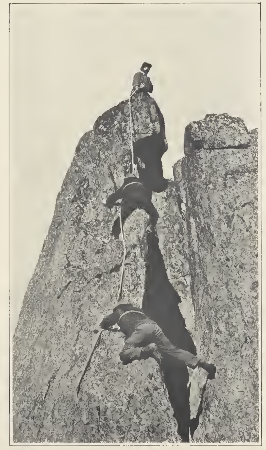
Si de monter, de découvrir peu à peu de nouveaux horizons, de pénétrer les mystères des vallées profondes, d'exercer, par l'effort victorieux, une domination sur la nature, nous procure une joie saine, abondante et orgueilleuse, il existe un plaisir d'une autre sorte, plus discret et plus intime, d'une qualité sans doute supérieure, c'est de subir à notre tour la puissance dominatrice des grandes Alpes. Le massif du Mont-Blanc renferme un lieu où elle se fait sentir avec une accablante souveraineté, jusqu'à la fascination, jusqu'à l'épuisement de notre être.

Ayant gagné le Montanvers, remontez dans la direction du col du Géant la large vallée au fond de laquelle sommeille la Mer de glace Laissez à gauche le glacier de Talèfre avec son jardin et sa table célèbres, puis, du même côté, le glacier de Leschaux. Alors se dressent en face de vous les masses du Tacul rejetant à droite le glacier du Géant. Voici le sanctuaire : dans cette région sont accumulées toutes les manifestations esthétiques de la haute montagne avec leur expression la plus parfaite, comme si la nature avait pris la peine de les rassembler en ce point unique pour les offrir aux yeux des hommes. Javelle a appelé la Dent du Midi le Parthénon des Alpes; ici, c'en est le musée. On y peut admirer tous les aspects, toutes les variétés des formes que la glace est susceptible de revêtir, des forteresses, des flèches, des campaniles de granit formant la floraison de pierre la plus touffue, la plus surprenante qui se soit jamais élancée vers le ciel. Il n'est pas jusqu'au sol que foule le pied dont les aspérités diverses ne soient des manifestations de beauté! Mais ne prolongez pas votre rêverie dans ce Louvre prodigieux. Elle serait dangereuse. Si vous poursuivez votre route, vous atteindrez le sommet du col du Géant d'où la vue devient immense. Le spectacle a changé Courmayeur est à vos pieds: c'est l'Italie.

* * *

M. Jules Janssen a installé, au faîte suprême du Mont-Blanc, un observatoire officiel. La construction date de 1893. Elle est établie directement sur la neige, les fouilles, poussées jusqu'à douze mètres de profondeur, n'ayant pu faire trouver le rocher. Elle figure une pyramide tronquée, de sept mètres environ de hauteur, enfouie de trois mètres dans la neige durcie. Sa base mesure $10^{m}5$ de longueur sur $5^{m}5$ de largeur. Une tourelle de deux mètres de haut formant terrasse, la surmonte. Depuis 1896, elle est habitée par la grande lunette parallactique qui est l'instru-





ESCALADE D'UNE AIGUILLE



AU MONT-BLANC

SÉRACS ET CREVASSES

ment capital des travaux astronomiques. Toutefois, les observations scientifiques à cette altitude, sous un climat insupportable, ne sont pas aisées. D'autre part, il est à craindre que l'immobilité des neiges du sommet du Mont-Blanc ne soit pas durable. L'édifice serait alors exposé à glisser et subirait de vagues destinées.

L'ascension que fit M. Janssen au mois d'août 1890 est restée légendaire. En raison de son grand âge, ne pouvant songer à gravir le Mont-Blanc à pied, il se fit porter sur une chaise ou tirer sur un traineau, suivant les difficultés du chemin, jusqu'au sommet. La caravane était composée de vingt-deux hommes, ayant à leur tête le guide Frédéric Payot. M. Janssen était accompagné de Charles Durier et de M. Joseph Vallot, dont l'observatoire venait à peine d'être édifié et ne contenait encore que deux pièces. Ils essuyèrent, réfugiés dans cet abri, un des ouragans les plus violents du siècle et qui dura soixante heures. A la suite de cette tourmente, qui avait balayé le ciel et purifié l'air, ils bénéficièrent d'une vue parfaitement nette, s'étendant à des distances infinies.


CHUTE DE LA MER DE GLACE AU CHAPEAU

Depuis, le Mont-Blanc n'a plus donné lieu à de sensationnelles ascensions. Chamonix exploite aimablement le géant des Alpes. Il jouit de sa conquête : les hôtels se propagent, les terrains prennent une valeur considérable. Les montagnes Maudites et les glacières de Savoie sont à la mode. C'est un village heureux.

Il a ses monuments : depuis 1887, les statues de Bénédict de Saussure et de Jacques Balmat et, depuis hier, le buste de Charles Durier, œuvre de Puech. On regrette l'absence de Bourrit qui méritait l'honneur d'un souvenir. Saussure et Durier sont séparés par un siècle. Ils sont arrivés chacun à son heure, se complétant. Il fallait un grand seigneur, savant, riche et de loisir pour une conquête qui a pris le temps d'une génération. Durier, Parisien moderne, amoureux fou de la montagne, d'un esprit alerte et cultivé, s'est présenté à propos pour écrire l'épopée et le triomphe définitif de l'alpinisme. Il est mort attristé cependant par un pressentiment qu'il n'osait exprimer sous une forme précise de peur de s'ôter à lui-même une chère illusion. Il redoutait pour le Mont-Blanc le sort qui menace la Yungfrau. « C'est assez, a-t-il dit, que le Mont-Blanc ait deux observatoires sans qu'il soit doté d'une gare Terminus. »

Heureusement l'industrie ne vaincra pas la beauté des paysages glaciaires qui resteront toujours hors de son atteinte.

La nature est plus forte qu'elle. Elle fera éternellement des crevasses aux flancs azurés, des séracs traversés par des rayons de soleil et de la neige éblouissante.

Et si le souvenir des luttes et des exploits passés devait s'effacer de la mémoire des générations oublieuses il serait du moins conservé par les tombes de ceux qui ont succombé dans le combat, lesquelles portent cette inscription douloureusement éloquente : péri au Mont-Blanc.

Chamonix possède une noblesse. Elle est composée des descendants des hommes hardis qui ont conquis le Mont-Blanc. Sur les façades des hôtels, sur les devantures des magasins, sur les listes des conseillers municipaux et des guides sont écrits des noms célèbres dans les annales de l'alpinisme. On se croirait revenu au temps fabuleux de Saussure et de Bourrit. Les familles qui ont fourni leurs soldats à ces deux maréchaux de l'alpinisme sont restées sagement dans le petit bourg devenu la capitale de la beauté alpestre. On rencontre parmi elles des artistes qui s'appliquent à traduire les sites montagneux conquis par les ancêtres. C'est à leur obligeante courtoisie que sont dues les images magnifiques dont ces pages sont illustrées. L'art fidèle des Tairraz et des Couttet évoque les spectacles de la grande nature pour la consolation et la joie de ceux qui sont obligés de vivre loin d'elle.

VALBERT CHEVILLARD,
Secrétaire général du Club Alpin français.


CHAMONIX — PATINAGE EN HIVER

Directeur : M MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant . G. BLONDIN.

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot, PARIS

GRANDE MISE EN VENTE DE SERVICE DE TABLE



NOUVEAU SERVICE DE TABLE FAIENCE (Modele Excelsior, imprime en bleu vert sur pâte ivoire)
Table, 12 couverts, 74 pieces . . . . 35 fr. | Dessert, 12 couverts, 42 pieces . . . . . . 20 fr

NOTA. — *La collection de nos trois Albums est expediée franco en Province et à l'Etranger contre 2 francs, « prix du port », qui sont remboursés a la première commande.*

EDELWEISS
DE LA TSARINE
Nouveau parfum mondain
POUR LE MOUCHOIR
VICTOR VAISSIER
HORS CONCOURS
PARIS

SAVON, ESSENCE, LOTIO[N]

POUDRE DE RIZ

EAU DE TOILETTE, BRILLAN[TINE]

HUILE, COSMÉTIQUE, ETC

Tous ces nouveaux [pro]duits à l'**EDELWEISS DE** [LA] **TSARINE** sont en vente [aux] Grands Magasins d[e la] Ménagère, 20, Boulevard Bo[nne-]Nouvelle, Paris.



Après les repas 2 ou 3

VICHY • ETAT

PASTILLES VICHY-ÉTAT

facilitent la digestion

VICHY FAC-SIMILÉ DE LA PASTILLE ÉTA[T]

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MEDITERRANÉE

BILLETS SIMPLES & D'ALLER & RETOUR pour CHAMONIX (Mont-Blanc)

(Chemin de fer électrique du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix)

Il est délivré, dans toutes les gares du reseau P.-L.-M., des billets simples des permettant de se rendre à Chamonix par le chemin de fer electrique du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix.
Des billets d'aller et retour pour Chamonix sont également délivrés a Paris, Lyon, Marseille, ainsi que dans toutes les gares situées dans un rayon de 300 kilometres de Chamonix. La durée de validité de ces billets d'aller et retour varie de 2 à 10 jours, suivant l'importance du parcours.

Billets d'aller et retour de PARIS aux points frontières suisses délivrés conjointement avec des cartes d'abonnements généraux suisses

Il est délivré, au départ de Paris, pour Genève, les Verrieres-frontière, Vallorbes-frontière, Villers-frontière, Delle-frontière et Bâle, des billets d'aller et retour de 1re et 2e classes, valables 33 jours, dont les prix sont uniformément fixes a 87 fr. en 1re classe et a 64 fr. en 2e classe.
Ces billets sont delivrés exclusivement aux voyageurs qui prennent en même temps une carte d'abonnement suisse de 15 ou 30 jours, valable sur les principaux chemins de fer et lignes de navigation suisses.
Les prix des abonnements généraux suisses sont les suivants :

Abonnement de 15 jours : 1re classe, 70 fr. ; 2e classe, 50 fr. ; 3e classe, 35 fr.
— 30 — — 110 — ; — 75 — ; — 55 —

Les cartes d'abonnements généraux suisses sont delivrées dans toutes les gares des réseaux P.-L.-M. et Est. — Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide officiel P.-L.-M.

CHEMINS DE FER D'ORLEANS

BILLETS DE FAMILLE à prix réduits à l'occasion des Grandes Vacances

En vue de faciliter les déplacements pendant les Grandes Vacances, la Compagnie d'Orléans délivre du 15 juillet (inclus) au 1er octobre (inclus) de toute station de son réseau pour toute station du réseau, distante d'au moins 125 kil. de la station de départ, des billets d'aller et retour de famille de 1re, 2e et 3e classes aux conditions suivantes :
Réduction de 50 % sur le double du prix des billets simples pour chaque personne en sus de deux; autrement dit, le prix du billet de chaque famille, aller et retour, s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de deux ; l'itinéraire peut ne pas être le même à l'aller qu'au retour, et les domestiques ont la faculté de prendre place dans une autre classe de voiture ou même dans un autre train que la famille.
Arrêt facultatif dans toutes les gares du parcours.
La durée de validité de ces billets est de 33 jours, non compris le jour du depart.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD à LONDRES

VIA CALAIS OU BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Tous les trains comportent des 2e classes

En outre, les trains de l'après-midi et de Malle de nuit partant de Paris-Nord [pour] Londres a 3 h. 25 soir et a 9 h. soir, et de Londres pour Paris-Nord a 2 h. 45 soir et à 9 h [...] prennent les voyageurs munis de billets directs de 3e classe.

PARIS-NORD A LONDRES

	1re 2e cl	1re 2e cl	1re 2e cl	Du 1er juin au 30 sept inclus 1re 2e 3e cl	1re 2e 3
	★ W R	(•)	W R ( )		
PARIS-NORD . dép	9 45 m via Calais	10 30 m via Boulogne	11 20 m via Calais	3 h 25 s. via Boulogne	9 h. [illegible] s via Calais
LONDRES . arr	4 50 s	5 h 50 s	7 h [illegible] s	11 h 0[illegible] s	5 30 m

LONDRES A PARIS-NOR[D]

	1re 2e cl	1re 2e cl.	1re 2e cl	Du 1er juin au 30 sept inclus 1re 2e 3e cl
	(•) W R	(•)	(•)	W R
LONDRES . dép	9 h [illegible] m via Calais	10 h [illegible] m via Boulogne	11 h m via Calais	2 h 45 s v. Boulog
PARIS-NORD arr	4 45 s	5 h 50	7 h [illegible] s	11 h 10 s

(•) Trains composés avec les nouvelles voitures a couloir sur bogies de la Compagnie du Nord comportant water-closet et lavabo
(W R) Wagon Restaurant. — Les voyageurs de 1re classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2e classe n'y sont admis qu'en payant le supplement [de] 1re classe

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS à LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN, par la Gare Saint-La[zare]

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) et t[oute] l'année. — Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e cl. seulement. — Grande economie

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re cl., 43 fr. 25; 2e cl., 32 fr.; 3e cl., 23 [...]
Billets d'aller et retour valables pendant un mois : 1re cl., 72 fr. 75; 2e cl., 52 [...] 3e cl., 41 fr. 50.
MM les voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, au[ront à] payer une surtaxe de 5 fr. par billet simple et de 10 fr. par billet d'aller et retour en [1re cl.,] de 3 fr. par billet simple et de 6 fr par billet d'aller et retour en 2e cl.

Départs de Paris (Saint-Lazare) : 10 h. matin, 9 h. soir.
Arrivées a Londres (London Bridge) : 7 h. 05 soir, 7 h. 40 matin.
— — (Victoria) : 7 h. 05 soir, 7 h. 40 matin.
Départs de Londres (London Bridge) : 10 h. matin, 9 h. soir.
— — (Victoria) : 10 h. matin, 8 h. 50 soir.
Arrivées à Paris (Saint-Lazare) : 6 h. 55 soir, 7 h. 15 matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice-versa comportent des v[oitures] de 1re et de 2e classe a couloir, avec W.C. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant; c[eux du] service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes, avec W.C. et toilet[te].

FIGARO ILLUSTRÉ



Sir George Hayter pinx.

BAPTÊME DU PRINCE DE GALLES (LE ROI ÉDOUARD VII) *à la Chapelle de Saint-George a Windsor, le 25 Janvier 1842*

NUMÉRO SPÉCIAL : LES FÊTES DU COURONNEMENT EN ANGLETERRE

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — MANZI, JOYANT & Cie, 24, boulevard des Capucines. — Prix : **3 fr.** ; Étranger : **3 fr. 50**

Vingtième année. SEPTEMBRE 1902 Deuxième Série — N° 150

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien

Le Couronnement d'Édouard VII



Negative by Thomas Lewis

LA VOITURE DU PRINCE ET DE LA PRINCESSE DE GALLES PASSANT SOUS L'ARC DE TRIOMPHE CANADIEN

Negative by The Biograph Studio (London)

LE ROI ET LA REINE TRAVERSENT LE PARC DE ST-JAMES

Le Couronnement d'Édouard VII



Le roi Édouard VII a été couronné le 9 août 1902, six semaines après la date fixée primitivement (26 juin) pour son sacre, au milieu des acclamations du peuple anglais, heureux que la Providence lui eût conservé son souverain.

Jamais, peut-être, une nation n'a subi pareille épreuve et n'a passé six semaines aussi émouvantes, aussi poignantes. Le 24 juin, tout souriait au peuple anglais; d'un bout à l'autre du Royaume-Uni, ce n'était que préparatifs de fête; tout le monde se livrait à une joie anticipée. A Londres, sous un beau soleil d'été, les rues, pavoisées, décorées, étaient pleines d'une foule immense qui, en belle humeur, toute disposée à se réjouir, admirait le spectacle qui s'offrait à ses yeux et le décor dans lequel, quarante-huit heures plus tard, allait, croyait-on, se dérouler un spectacle auquel tout devait concourir à donner une splendeur sans égale.

Tout à coup, d'un bout à l'autre de l'immense ville, se répand une rumeur sinistre : le Roi est malade, le couronnement est ajourné ! Et alors il se fait comme un grand silence ; la foule soudain se tait, les visages s'assombrissent ; à la joie de tout à l'heure succède une morne tristesse. On veut douter : invention des journaux, dit-on. Mais on se rend bien vite compte qu'il est des choses qui ne s'inventent pas. D'ailleurs, voici, à Marlborough House, le premier bulletin : « L'opération a été pratiquée à midi et demi ; elle a réussi ; le Roi va aussi bien que possible. »

Le lendemain, 25 juin, les princes étrangers, les missions extraordinaires, reprenaient le chemin de leurs capitales respectives, et l'on décrochait les drapeaux et les tentures qui ornaient les maisons. Mais tout, cependant, ne disparaissait pas. Dans l'attente d'un couronnement relativement prochain, — on l'espérait du moins, — les lampes et les motifs des illuminations demeuraient fixés aux façades des maisons particulières et des édifices publics ; beaucoup de gens se refusaient à rentrer leurs drapeaux, et Londres présenta ce spectacle singulier qu'il ne fut jamais si pavoisé et n'eut jamais un tel air de fête qu'au moment de la maladie du Roi !

D'ailleurs, pendant cette maladie de leur souverain comme pendant la guerre, les Anglais firent preuve d'un optimisme et d'une confiance véritablement typiques. La Providence ne pouvait — c'était leur intime conviction — faire autrement que d'écouter les vœux du peuple qui, sur la terre, se considère comme un peuple choisi, qui a su mettre le Seigneur dans ses intérêts et qui le représente sur notre planète. Et, tout en étant très heureux, très profondément heureux, du rétablissement si rapide et presque miraculeux d'Édouard VII, les Anglais n'en ont pas été autrement étonnés. Il leur était dû.

* * *

Cependant un certain nombre de gens, plus timorés ou moins confiants que les autres, ayant aussi le souvenir vague de prédictions plus ou moins authentiques, se sont demandé, jusqu'au dernier moment, si quelque fâcheux contre-temps n'allait pas se produire et rendre nécessaire un nouveau retard. Ces craintes, fort heureusement, étaient vaines, et, le 9 août, rien ne vint troubler la joie légitime du roi Édouard et du peuple anglais...



LE CORTÈGE ROYAL PASSANT DANS PARLIAMENT STREET APRÈS LE COURONNEMENT

Aux environs de l'abbaye, toutes les rues sont fermées et il faut montrer patte blanche, c'est-à-dire des cartes d'invitation à la cérémonie, pour pouvoir franchir l'enceinte réservée. Les policemen sont fort vigilants, mais d'une politesse extrême, et ils exécutent leur rigoureuse consigne avec une parfaite bonne humeur et sans la moindre brusquerie.

Il n'est pas encore neuf heures, et le Roi ne doit arriver qu'à onze heures et demie. C'est deux bonnes heures et demie d'attente.

Les voitures particulières ont cessé de circuler, et rien ne peut plus passer maintenant que le cortège officiel et les voitures de la Cour. Justement en voici une qui arrive au grand trot sur le tapis de sable jaune étendu comme un ruban d'or entre deux lisérés rouges formés par les tuniques écarlates des soldats. La foule applaudit et l'on voit, dans la voiture... les deux gardes-malades du Roi qui a voulu que ces femmes dévouées fussent présentes à la cérémonie. Qu'est-ce encore? Une voiture dans laquelle sont deux garçons de sept et de huit ans, en costume de marin; sur leur passage on joue l'air national, et les deux petits princes, car ce sont les deux fils aînés du Prince de Galles, saluent militairement d'un geste grave et enfantin, l'étendard royal. Cela plaît à la foule qui acclame les deux enfants.

Mais voici un carrosse antique, doré, orné de peintures, qui s'avance en cahotant. Il est traîné par six chevaux que précèdent quatre laquais à hautes cannes. Il porte le Lord-Maire que suivent les shérifs dans des voitures moins solennelles, mais qui ont fort bon air.

Au commandement de leurs officiers, les soldats qui forment



Negative by the Biograph Studio (London)

LES YEOMEN DE LA GARDE, DANS LEUR COSTUME CONSERVÉ DU TEMPS DE HENRY VIII

la haie se redressent, de loin on entend les instruments de cuivre d'une musique militaire, et bientôt commence le défilé : voici la musique des Horse-Guards, dont les tuniques valent cent livres chacune ; c'est trop doré. Cette musique joue une marche américaine ; derrière, viennent le maître batelier du Roi et douze bateliers en singulier costume : ils ont des bas de soie rouges, une culotte rouge, une tunique rouge et une petite casquette de velours noir comme celle des musiciens des Horse-Guards, comme celle des cochers et des valets de pied du Roi en costume de gala. Cette casquette que les Anglais affectionnent, puisqu'ils en affublent tant de gens, est fort laide. Pour compléter la description du costume des bateliers, j'ajouterai qu'ils ont sur la poitrine la couronne et les initiales du Roi et une espèce de plaque aux armes royales.

Je ne parle que pour mémoire des *Yeomen* de la Garde illustrés par le célèbre tableau de Millais, pour arriver aux voitures du Prince et de la Princesse de Galles et à l'État-Major, où figurent Lord Kitchener et Lord Roberts. Le premier, le visage bronzé, a un air d'indifférence parfait qui peut passer pour de l'impassibilité ; le second, qui monte un admirable cheval alezan, tient son bâton de maréchal de la main droite et salue de la tête de temps à autre la foule qui lui fait une ovation. Autant Lord Kitchener a l'air rogue, autant Lord Roberts, « Bobs », comme les Anglais l'appellent avec une affectueuse familiarité, a l'air aimable. Et qui sait si, au fond, ces apparences ne sont pas trompeuses, et si, avec des dehors affables, Lord Roberts n'est pas, parfois, plus inflexible que Lord Kitchener, malgré l'air rébarbatif de celui-ci ?

Après l'État-Major, vient un peloton de princes et d'officiers indiens ; l'un d'eux a un uniforme tout blanc à broderies d'or. Il est superbe, ses compagnons aussi, du reste ; et quelle admirable race que celle qui a produit ces hommes de bronze ! Quelle noblesse d'allures, quelle grâce et quelle dignité dans les mouvements, quelles attitudes naturellement majestueuses ! Eux aussi, ils ont l'air impassible ; mais sans la moindre raideur et sans l'ombre d'affectation. C'est un très curieux contraste que celui de ces princes de l'Inde et des grands seigneurs européens que nous venons de voir ; si la civilisation asiatique dont ceux-là sont les



LE CARROSSE ROYAL DEVANT WHITEHALL

représentants doit disparaître devant la civilisation européenne dont ceux-ci sont la plus haute expression, ce serait très étonnant. Comme le lion dont ils semblent avoir la force, le courage la souplesse et le regard fier et assuré, ces gens-là se réveilleront un jour ; ils n'ont pas l'air d'avoir été créés pour être enchaînés ni donnés en spectacle à des multitudes dont les ancêtres erraient, sauvages, par les forêts de la Grande-Bretagne, alors que leur civilisation comptait les siècles par dizaines.

Les musiques jouent le *God save the King*, les tambours battent, les clairons sonnent, les troupes portent les armes, les drapeaux s'abaissent : voici le Roi et la Reine ; Lui, pâle, blanchi, amaigri, vieilli, mais l'air fort heureux et souriant ; Elle, radieuse de beauté, de grâce et de jeunesse, se penche à la portière de ce carrosse, semblable à une princesse des contes de notre enfance, une princesse que les bonnes fées protègent, et qui a trouvé dans son berceau tous leurs dons, toutes leurs faveurs, une princesse comblée de tout ce qui peut contribuer au bonheur d'une reine et d'une femme...



Negative by The London Stereoscopic Cº

LE CORTÈGE PASSANT DEVANT LE PALAIS DE WHITEHALL

Lentement, au pas de ses huit chevaux, passe le carrosse, pendant que la foule pousse des hourras frénétiques qui retentissent encore quand les souverains sont entrés dans l'abbaye.

Pour la cérémonie du couronnement, la vieille abbaye a été aménagée spécialement par le grand maréchal, le duc de Norfolk. De chaque côté de la nef, des tribunes à plusieurs étages ont été élevées ; mais disposées de telle sorte qu'elles ne dépassent pas les piliers massifs qui, d'un jet hardi, vont se rejoindre en gracieuses ogives et supportent le toit. La nef est donc dégagée et rien n'en vient détruire les harmonieuses proportions ; elle est recouverte d'un beau tapis bleu et les boiseries des tribunes sont dissimulées par des tentures bleu paon et vieil or, d'un excellent effet.

A l'intersection de la nef et du transept, est une estrade appelée « le théâtre » sur laquelle sont deux trônes dorés, celui du Roi, à droite, surélevé de cinq marches, celui de la Reine, à gauche, qui n'en a que trois. Plus en avant, c'est-à-dire plus près de l'autel, la chaire de saint Édouard, sur laquelle prendra place le Roi après le couronnement.

C'est un brillant coup d'œil que celui que présente l'abbaye vers dix heures du matin, quand tout le monde est entré et a trouvé sa place dans les transepts ; à gauche sont les pairesses et

à droite, [illegible], les pairs. Sous la lumière blafarde tamisée par les vitraux, les rouges des manteaux paraissent presque noirs, et les hermines jettent une grande tache blanche. Puis, dans le chœur et la nef, voici le clergé, les ambassadeurs, les ministres, les grands dignitaires de l'État, les juges, des militaires, des marins, et, aux tribunes et en bas, les invités, les hommes en uniforme ou en habit de cour, les femmes en toilette de soirée. Le blanc et les couleurs très claires dominent, et dans ce cadre sévère, c'est un peu froid comme aspect, d'autant plus que le soleil ne se montre pas et que le temps reste sombre.

Mais le cortège royal entre dans l'abbaye. Des hérauts d'armes en tabards écartelés aux armes d'Angleterre, des fonctionnaires en grand uniforme précèdent la Reine, qui s'avance avec une grâce souveraine, resplendissante de beauté, revêtue d'une robe en drap d'or que l'on croirait tissée par des fées. Un murmure d'admiration se fait entendre aussitôt réprimé, et un silence se fait. On attend le Roi, le Roi que l'on n'a pas vu depuis sa maladie et que l'on est si curieux de voir, afin de constater si les bulletins officiels ont dit la vérité. Derrière une foule de brillants officiers, de grands dignitaires, de chevaliers de divers grands ordres revêtus de leurs manteaux de cérémonie aux couleurs distinctives, de pairs du royaume portant les insignes de la royauté, marche le roi Édouard, seul, sans aide, avec un air de majesté très remarquable. Il est pâle, sa barbe est maintenant presque toute blanche, son visage amaigri paraît allongé, mais en même temps affiné ; il a la démarche un peu pesante quoique ferme, et la physionomie affable et souriante ; cependant l'éclat ordinaire du regard est un peu terni. Le Roi est encore convalescent.

Et alors commence la cérémonie du couronnement proprement dite, avec tous ses détails symboliques : d'abord une fanfare de trompettes, puis les *Vivat Eduardus Rex* des élèves de l'École de Westminster, qui font ainsi voir que ce n'est pas pour rien qu'ils apprennent le latin ; la présentation au peuple par l'archevêque de Canterbury, le serment prêté par le Roi, qui prononce d'une voix claire et ferme les paroles sacramentelles, l'investiture du manteau impérial sous un dais magnifique porté par les quatre comtes Cadogan, Spencer, de Rosebery et de Derby, la remise de l'orbe et des sceptres et, enfin, le couronnement. D'une main tremblante, l'archevêque pose la couronne sur la tête du Roi : il la met même sens devant derrière, et le Roi est obligé de la retourner.

Les hourras éclatent au dehors, le canon tonne, et, au même instant, les pairs mettent leurs couronnes et, de mille lampes électriques, la lumière jaillit. C'est un peu théâtral, ce jet d'électricité.

Quand le Roi, sur son trône, a reçu l'hommage de son fils, le Prince de Galles, puis des seigneurs, représentés par le premier duc, le premier marquis, et ainsi de suite, en passant par tous les rangs de la pairie, c'est au tour de la Reine à être couronnée par l'archevêque d'York. C'est, avec certaines modifications, la même cérémonie qui recommence, et quand la couronne est enfin posée sur la tête de la Reine, les pairesses se coiffent de la leur.



Négative [illegible]

LE ROI PRÉSIDANT A LA DISTRIBUTION PAR LE PRINCE DE GALLES DES MÉDAILLES DÉCERNÉES AUX SOLDATS COLONIAUX





Negative by The London Stereoscopic Co

L'ÉQUIPAGE DU ROI DEVANT L'AMIRAUTÉ



Negative by The London Stereoscopic Co

LA TÊTE DU CORTÈGE DEVANT L'AMIRAUTÉ

Tout cela est long, très long, mais c'est un beau spectacle; ce n'est même que cela. Et c'est un spectacle qui, pour les assistants, n'a plus guère de signification : l'orbe, le sceptre, les éperons d'or, l'épée de justice, l'épée de royauté, l'épée de miséricorde, symboles qui parlaient aux hommes du moyen âge et qui étaient pour eux l'image visible de la souveraineté, de la puissance royale, du droit de justice, du droit de grâce, n'ont pas le moindre sens pour les électeurs de 1902, qui voient, dans les tribunes, les hommes qu'ils ont envoyés au Parlement pour y faire, en leur nom, des lois, y compris celle qui donne au roi sa liste civile, et qui sont les successeurs directs de ceux qui ont voté les deux lois aux termes desquelles la dynastie actuelle occupe le trône.

Et cependant, quand le Roi eut été couronné, que le canon retentit, que les hourras éclatèrent dans l'église et furent repris au dehors par le public qui attendait le signal de la consécration suprême, les plus impassibles ne purent se défendre d'un petit mouvement d'émotion, d'un léger frisson de patriotisme.

C'est que, si le couronnement du roi Édouard n'a pas eu la même signification que celui de ses ancêtres, il en a eu une autre, différente, plus moderne, si l'on veut, et qu'il a marqué l'ouverture d'une ère nouvelle.

Depuis l'avènement de la reine Victoria, le domaine colonial de l'Angleterre s'est élargi et le titre royal a été modifié de façon à indiquer l'étendue nouvelle de la souveraineté. Le roi Édouard n'est plus seulement, comme ses prédécesseurs, monarque du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande; il est, en outre, *Roi de toutes les possessions britanniques de par delà les mers*, et il signe : Edward R. & I. *Rex et Imperator.* L'ère impériale britannique a commencé.

Le 9 août 1902 sera, dans l'histoire de la race anglo-saxonne, une date des plus importantes. C'est que, ce jour-là, pour la première fois, un monarque anglais fut couronné en présence des représentants des Angleterres d'outre-mer venus de tous les points du globe pour lui rendre hommage et reconnaître en lui le souverain de la Bretagne Majeure; c'est que, ce jour-là, pour la première fois, un monarque anglais, Empereur de l'Inde, fut sacré sous le regard des princes asiatiques qui, spectacle sans précédent, ont, par leur présence, fait acte public de soumission à leur suzerain; c'est que, ce jour-là, la consécration suprême donnée à la royauté d'Édouard VII a, du même coup, consommé tacitement la Fédération de l'Empire britannique !

Le couronnement d'Édouard VII a été plus que le sacre d'un souverain, ce fut la prise par un Empire de la toge virile.

PAUL VILLARS.



LE ROI ET LA REINE QUITTANT BUCKINGHAM PALACE DANS LE CARROSSE DE GALA

UNE NOUVELLE DYNASTIE

La Maison de Hanovre et la Maison de Cobourg



Nous autres Français avons vécu depuis cinq siècles dans la religion historique de la formule salique : elle a été la loi politique de notre monarchie, elle a profondément influé sur nos lois civiles, elle a donné sa constitution à notre société jusqu'à la Révolution. Je dis *la formule*, non *la loi :* car de la loi salique on discute encore. Le principe en était que les enfants mâles exerçassent un privilège successoral sur les immeubles, et spécialement sur les propres, au détriment des femelles. En 1316, à la mort de Louis X le Hutin, lorsqu'il s'agit de décider si Philippe, son frère, lui succéderait ou Jeanne, sa fille, les États généraux assimilèrent la succession du Royaume à celle d'une terre salique, déclarant que « le Royaume des lys ne devait pas tomber en quenouille », attendu que l'Écriture a dit : « Voyez les lys des champs comme ils croissent : ils ne travaillent, *ni ne filent*. Or, je vous dis que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. »



MARIE STUART, REINE D'ÉCOSSE
Mère de Jacques Ier roi d'Angleterre
(Collection de S. M. à Windsor)

Pour étrange que l'argument paraît, il n'en produisit pas moins des effets décisifs sur le système d'hérédité de la couronne et sur la formation territoriale du royaume, mais on peut penser qu'il fut inspiré d'abord par l'instinct des nécessités nationales, et le besoin de mettre un terme aux partages successoraux et aux transmissions hasardeuses où risquait de se perdre la nationalité qui voulait être. A prendre, en effet, le régime féodal dès l'an 1100, la fille succédait, même en France, au fief tenu par son père, non seulement à défaut de mâles, mais encore concurremment avec eux : témoin Éléonore d'Aquitaine portant à Henri Plantagenet les riches provinces dont elle avait hérité de son père, Mathilde, fille de Henri Ier, portant la Normandie à son mari Geoffroi, comte d'Anjou ; bien plus tard Marie de Bourgogne.

Pour la monarchie seule, le principe de l'hérédité des mâles prévalut en France d'une manière absolue, sans exception qu'on puisse citer; les dynasties se succédèrent, s'enchaînèrent par les mâles; mais d'États tels en Europe, très peu, seulement avec nous les Allemands. L'Autriche, l'Espagne, l'Angleterre admettent les transmissions féminines et par là, au sens où nous l'entendons, le changement des maisons régnantes, alors même que la dynastie n'est pas éteinte dans les mâles.

C'est à un tel changement que nous fait assister l'avènement d'Édouard VII. La Maison de Hanovre ne s'est point éteinte en la personne de la reine Victoria, et pourtant c'est la Maison de Cobourg qui monte au trône. Elle-même, cette maison de Hanovre, ne devait la couronne qu'à une double transmission féminine; mais alors cette transmission avait été un expédient révolutionnaire imaginé en vue d'enlever la couronne à des branches dont les représentants ne professaient point la religion devenue celle de l'oligarchie nationale. Ici au contraire, on assiste à une évolution, qui semble normale, de la loi de succession féminine, sans qu'aucune protestation s'élève, sans qu'aucun trouble se produise, sans même que la nation ou l'Europe semblent s'en apercevoir.

C'est pourquoi il n'est pas sans quelque intérêt, pour les gens curieux d'histoire, de préciser dans quelles conditions et par quels hasards les descendants des margraves d'Este se sont trouvés, durant deux siècles, de 1714 à 1901, les souverains seigneurs du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, dans quelles conditions et par quelles formules ils cèdent aujourd'hui la place aux descendants des marquis de Misnie.

* * *

Il faut remonter à Marie Stuart, reine d'Écosse, pour établir les liens de descendance de la Maison de Hanovre à la Maison des Tudors; de Marie Stuart encore faudrait-il, en Écosse, par Robert Stuart, mort en 1390, remonter à Robert Bruce (1329), dont Robert Stuart était le neveu; de Robert Bruce à Jean Baillol,



JACQUES Ier ROI D'ANGLETERRE
(Jacques VI d'Écosse)
(Collection du comte de Rosebery)



LE MARIAGE DU PRINCE DE GALLES (ÉDOUARD VII) ET DE LA PRINCESSE ALEXANDRA

WINDSOR, 10 MARS 1863

dont il était le petit-neveu, et, toujours par femmes, de Jean Baillol à David Ier (1353). Mais il suffit de la fin du xve siècle. Par sa grand'mère, Marguerite, — femme de Jacques IV d'Écosse, — fille de Henri Tudor ou Henri VII d'Angleterre, et sœur de Henri VIII, Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, duchesse douairière de Longueville, se trouve la plus proche du trône d'Angleterre, défaillant la postérité mâle ou femelle de Henri VIII. Cette postérité règne avec Édouard VI, avec Marie Ire, s'éteint avec Élisabeth le 3 avril 1603.

Marie Stuart est morte décapitée par sa cousine Élisabeth, le 18 février 1587, mais, de son deuxième mariage, avec son cousin Henri Stuart, lord Darnley, comte de Lennox, — comme elle, arrière-petit-fils, par sa mère, de Henri VII, — elle a laissé un fils qui règne en Écosse sous le nom de Jacques VI et qui, appelé au trône d'Angleterre à la mort d'Élisabeth, y monte sous le nom de Jacques Ier. Jacques Ier, le premier roi de la *Grande-Bretagne* (1603-1625), épouse Anne de Danemark, dont il a, entre autres enfants, un fils, Charles, qui lui succède, et une fille, Élisabeth. Cette Élisabeth, née le 19 août 1596, épouse, le 14 février 1613, Frédéric Ve du nom, électeur palatin, duc de Bavière, élu roi de Bohême en 1619.

On sait la destinée de Charles Ier, décapité le 9 février 1649 : de son mariage avec Henriette-Marie de France, il a eu huit enfants, un fils aîné qui règne sous le nom de Charles II, de 1661 à 1685 ; un second fils, Jacques II, qui règne de 1685 à 1689, et une fille, Marie, mariée en 1641 à Guillaume de Nassau, prince d'Orange, dont elle a eu un fils posthume, Guillaume-Henri.



ÉLISABETH DE BAVIÈRE, REINE DE BOHÊME
Fille de Jacques Ier — Sœur de Charles Ier
[illegible]

Charles II n'a point eu d'enfants de Catherine de Portugal ; Jacques II en a quatorze de ses deux mariages, d'abord avec Anne Hyde, fille d'Édouard, comte de Clarendon, ensuite avec Marie-Louise-Béatrix d'Este, fille d'Alphonse IV, duc de Modène : une de ses filles, Marie, épouse en 1677 son cousin germain, Guillaume-Henri de Nassau ; une autre, Anne, épouse en 1683, Georges, prince de Danemark.

Jacques II a fait profession de la foi catholique ; c'est pour l'aristocratie anglaise le motif ou le prétexte de sa chute : appelés au trône en 1680, Guillaume-Henri de Nassau et Marie y appellent à leur tour leur belle-sœur Anne, mais avec celle-ci, morte le 12 août 1714, s'éteint la lignée protestante de Jacques II, durant que la lignée catholique, rejetée par l'Angleterre, se poursuit dans le chevalier de Saint-Georges et ses fils, le Prétendant et le cardinal d'York.

Dans cet embarras et pour pourvoir à l'hérédité du trône, il faut remonter aux descendants des enfants de Charles Ier, mais les premiers appelés seraient, par la Maison d'Orléans, des Maisons d'Espagne ou de Sardaigne, puisque Henriette-Anne d'Angleterre (Madame Henriette), fille de Charles Ier, ayant épousé, en 1661, Philippe de France, fils puîné de Louis XIII, en a eu, en 1662, Marie-Louise, mariée en 1679 à Charles II d'Espagne, et, en 1669, Anne-Marie, mariée à Victor-Amédée II, duc de Savoie, roi de Sardaigne en 1720, sous le nom de Victor-Amédée Ier. Si Marie-Louise d'Espagne est morte sans enfants en 1689, reste sa sœur qui a eu onze enfants. Trois subsistent ou leur postérité, mais ce sont le prince de Piémont, Louis XV, héritier de la duchesse de Bourgogne sa mère, et les princes de la maison de Bourbon-Espagne, héritiers de Marie-Louise-Gabrielle, épouse de Philippe V, leur mère. Or, sans parler de la politique, la religion qu'ils professent est un obstacle invincible. Pour trouver un héritier au trône d'Angleterre, on remonte donc à la postérité de Jacques Ier, issue de cette Élisabeth, mariée à l'Électeur Palatin, roi élu de Bohême. Ce prince a eu treize enfants, mais de ceux-ci ou de leurs descendants qui vivent en 1701, la plupart sont catholiques ; ainsi Élisabeth-Charlotte, qui vient en représentation de son père Charles-Louis Ier, est la seconde épouse de Philippe d'Orléans ; Anne, mariée au prince de Condé, Louise Hollandine, abbesse de Maubuisson, toutes deux filles d'Édouard, Prince Palatin, et d'Anne de Gonzague, sont également catholiques et de même les princesses de Salms, de Modène et d'Autriche, mais il est au moins une protestante : c'est le treizième enfant d'Élisabeth et de Frédéric V, Sophie de Bavière, née le 13 octobre 1630, qui, en 1658, a épousé Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Hanovre, évêque d'Osnabruck en 1662, duc de Hanovre en 1680, créé neuvième électeur de l'Empire par l'empereur Léopold, le 19 décembre 1692. C'est elle, — son mari était mort le 3 février 1698, — qui, dans la séance du Parlement du 23 mars 1701, est déclarée la première dans la succession à la couronne d'Angleterre, avec réversibilité à ses héritiers protes-



SOPHIE DE BAVIÈRE
[illegible] épouse d'Ernest-Auguste de Brunswick-Hanovre
[illegible] *Buccleugh*

tants, — et ce à l'exclusion des branches aînées catholiques.

Comme elle est morte le 8 juin 1714, alors que sa cousine, la reine Anne, ne meurt que le 12 août, c'est son fils aîné, George-Louis, duc de Brunswick-Hanovre et électeur depuis 1698, qui se trouve appelé au trône.

Ainsi, selon les idées courantes en pays salique, ce serait là un changement complet de dynastie, alors que, selon les traditions des nations où le droit de succession féminine est admis, ne serait-ce qu'une évolution normale, si l'exclusion dynastique des branches catholiques n'en faisait un acte révolutionnaire.

De celles-ci, en représentation de la branche aînée, viendrait, à présent, l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche-Este-Modène, dernière descendante de la branche aînée de la maison de Savoie, par Béatrice, fille de Victor-Emmanuel Ier et épouse de François, archiduc d'Autriche-Este et duc de Modène. De la seconde branche, les représentants actuels seraient le duc d'Orléans et les princes de sa maison. Mais la recherche de telles curiosités généalogiques ne servirait de rien. Le fait est que, par la volonté du Parlement et l'assentiment du peuple, la dynastie de Brunswick-Hanovre s'est trouvée légitime, et elle a régné de 1714 à 1901, faisant à Napoléon comme usurpateur, de 1804 à 1815, la guerre que l'on sait.



Hirseman pinx

GEORGE-LOUIS, ÉLECTEUR DE BRUNSWICK-HANOVRE
GEORGE Ier, ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE (1714-1727)

* * *

Cette maison de Brunswick, une des plus anciennes d'Europe, a eu pour tige Azzo d'Este, marquis de Toscane, vivant au XIe siècle : cet Azzo suivit l'empereur Conrad II en Allemagne, où il épousa Cunégonde, sœur de Guelfe III, de la famille des anciens Guelfes dont on prétend qu'il fut le dernier. Ses descendants, qui se parent encore du nom des Guelfes, devinrent d'abord seigneurs, puis en 1225 ducs de Brunswick et, en 1569, ducs de Lunebourg; ils ramifièrent dans les branches de Lunebourg, Danneberg, Blankenberg, Beveren, Zell, et, dans le Nord, — Catherine II de Russie était Zell, — s'allièrent à ce qui était de plus grand en Allemagne, et étendirent leurs possessions à chaque génération.

George-Louis, proclamé roi de la Grande-Bretagne le 12 août 1714, couronné le 11 octobre de la même année, était séparé depuis 1694 de sa femme Sophie-Dorothée de Brunswick-Zell qu'il avait épousée en 1682, et dont il avait eu un fils, George-Auguste, et une fille, Sophie-Dorothée, mariée à Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, roi de Prusse. On sait à la suite de quel drame ce divorce avait été prononcé : la mort de Philippe de Kœnigsmark a fait l'objet, en Allemagne et en France, de quantité de récits, sans que peut-être la vérité ait été encore découverte sur ce sanglant épisode de l'histoire du Hanovre.

George Ier régna treize années, pendant lesquelles gouverna Sir Robert Walpole. Le roi et le premier ministre se convenaient fort bien, mais ne s'entendaient guère. L'un ne sachant ni l'allemand, ni même le français, l'autre ne parlant pas anglais, ils étaient réduits à converser en latin, où ils n'étaient guère plus forts et où souvent les mots leur manquaient. La machine n'en marchait que mieux, et, sans renouveler les guerres du règne précédent, l'Angleterre, par l'habileté d'une diplomatie bien entendue, sut conserver la suprématie qu'elle avait acquise à la fin de la guerre de la Succession d'Espagne.

George-Auguste qui, en 1727, succéda à son père, sous le nom de George II, avait alors quarante-quatre ans. Il avait épousé, en 1705, Wilhelmine-Dorothée-Caroline de Brandebourg-Anspach, dont il eut neuf enfants. Dès 1706, la reine Anne l'avait appelé en Angleterre, l'avait nommé chevalier de la Jarretière, puis pair d'Angleterre et duc de Cambridge. George Ier, à son avènement, lui avait conféré le titre de Prince de Galles, mais ces dignités n'avaient pu changer le cours de la race et des préoccupations ataviques. George II, comme avait fait son père, donna le premier rang dans ses préoccupations politiques à ses possessions territoriales d'Allemagne, qu'il s'efforça de conserver et même d'accroître, aux dépens même de



Highmore pinx

CAROLINE DE BRANDEBOURG-ANSPACH
Reine de la Grande-Bretagne (1727-1737)



GEORGE II
Roi de la Grande-Bretagne, Électeur de Hanovre (1727-1760)



AUGUSTA DE SAXE-GOTHA
Épouse de Frederic prince de Galles — Mere de George III



FRÉDÉRIC-LOUIS, PRINCE DE GALLES
Fils de George II, mort en 1712

son nouveau royaume. Toutefois, grâce à l'autorité que prit sur lui l'intelligente, l'active, l'ambitieuse Caroline, Walpole fut maintenu au pouvoir, et, jusqu'à la mort de la reine, assura la paix à l'Angleterre en empêchant que les intérêts hanovriens prissent le pas sur les intérêts purement britanniques. Mais alors (1737), Walpole ne put empêcher le Roi de s'engager dans les complications de la politique de l'Empire, de soutenir la Pragmatique Sanction et de se rendre le champion de Marie-Thérèse. Le traité d'Aix-la-Chapelle, en terminant la guerre de la Succession d'Autriche (1746), ne fut qu'une trêve, et l'on eût pu

Zoffany pinx

GEORGE III, ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE (1760-182[illegible])
Sa femme Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz et ses six premiers enfants George prince de Galles; Frederic duc d'Y[illegible]
Auguste duc de Clarence, Charlotte, Édouard, duc de Kent, Augusta

LE COURONNEMENT DE GEORGE IV (1820-1830)
Dans l'église de l'Abbaye royale de Westminster

croire que la guerre renouvelée sur le continent n'aurait point de meilleures conséquences pour l'Angleterre, même si celle-ci était victorieuse : mais George, en triomphant des insurrections jacobites, avait obtenu sur le Prétendant et ses partisans des succès après lesquels il n'avait plus à craindre de difficultés intérieures, et le Ministère anglais, prenant surtout une part de subsides à la guerre continentale, porta son principal effort sur l'empire colonial que la France avait reconstitué depuis le traité d'Utrecht. Pitt, qui dirigeait despotiquement le gouvernement, donna à son roi la satisfaction de croire qu'il jouait un rôle principal en Allemagne, alors que, par une juste entente des intérêts de son pays, il enlevait à la France le Sénégal, la Gorée et les Côtes d'Afrique, le Canada et les Indes. George n'eut pas le temps de voir le triomphe de cette politique ; il mourut subitement le 25 octobre 1760, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Son fils Frédéric-Louis, prince de Galles, l'avait, depuis le 20 mars 1751, précédé dans la tombe. Il était d'ailleurs, depuis 1737, dans la disgrâce de son père. George l'avait empêché d'épouser une princesse de Prusse qu'il aimait et l'avait marié par contrainte à la princesse Augusta de Saxe-Gotha. Celle-ci, d'une beauté reconnue et d'une intelligence supérieure, n'avait pas mis longtemps à conquérir son mari, qui se fût peut-être alors réconcilié avec son père, mais les partis politiques envenimèrent la querelle et rendirent la rupture définitive. Le Prince de Galles, exilé du palais de Saint-James, mena, jusqu'à sa mort, une vie complètement retirée qu'il consacra à sa femme et à ses neuf enfants. Après sa mort, sa veuve, quoique mal avec le roi, sut conserver l'éducation et la garde de l'héritier de la couronne, et lui inspirer, avec de hautes vertus privées, le sentiment de sa dignité royale et de ses droits souverains.



LA PRINCESSE CHARLOTTE
Fille de George IV — Morte en 1817
(Collection de S. M. à Windsor)

Ce fils, George III, avait vingt-deux ans lorsque, en 1760, il fut appelé au trône par la mort de son grand-père. Il régna jusqu'au 29 janvier 1820. Durant ces soixante années, que d'événements ! Le traité de Paris (1763) qui assure à l'Angleterre la meilleure part des colonies de la France, la guerre

Laurens Tuxen pinx

LE MARIAGE DU DUC D'YORK (AUJOURD'HUI PRINCE DE GALLES) ET DE LA PRINCESSE MAY

6 JUILLET 1893

de l'Indépendance américaine, terminée par le traité de Versailles (1782), qui permettra le libre développement de la race anglo-saxonne dans les nouveaux États-Unis et, en enlevant à l'Angleterre des sujets d'un loyalisme médiocre, lui fournira, pour l'avenir, ses émules nécessaires et vraisemblablement ses plus puissants alliés ; enfin, la grande guerre de la Révolution, non pas guerre de principes et qu'il faille envisager à part, mais épisode suprême de la lutte engagée entre l'Angleterre et la France depuis qu'elles sont nations, lutte où l'enjeu a été l'empire du Monde. La fortune réservait à George III l'apparence du triomphateur ; mais, déjà plusieurs fois atteint d'une maladie qui ne lui permettait pas de s'occuper des affaires, il avait subi, en 1810, une rechute qui ne laissait plus d'espoir de guérison ; ce fut donc sous l'autorité nominale du Prince régent, son fils aîné, en réalité par l'énergique obstination de l'oligarchie britannique, que les événements s'accomplirent. C'est cette sorte de vacance du trône qui imprime son définitif caractère à l'écrasement de la démocratie en la personne de Napoléon.

De Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz, qu'il avait épousée le 8 septembre 1761, et qui mourut le 17 novembre 1818, George III avait eu quinze enfants : George, prince de Galles, en 1762 ; Frédéric, duc d'York, en 1763 ; Guillaume, duc de Clarence, en 1765 ; Charlotte, plus tard reine de Wurtemberg, en 1766 ; Édouard, duc de Kent, en 1767 ; la princesse Augusta, en 1768 ; la princesse Élisabeth, épouse de Frédéric VI de Hesse-Hombourg, en 1770 ; Ernest-Auguste, duc de Cumberland, en 1771 ; Auguste-Frédéric, duc de Sussex, en 1773 ; Adolphe, duc de Cambridge, en 1774 ; la princesse Marie, qui épousa le duc de Glocester, en 1776 ; la princesse Sophie, en 1777 ; le prince Octave, en 1779 ; le prince Alfred, en 1780 ; la princesse Amélie, en 1783.

De ces quinze enfants, douze vivaient à sa mort : son successeur désigné était le Prince régent, qui monta, en effet, sur le trône sous le nom de George IV (1820-1830) ; mais, après une jeunesse des plus orageuses, ce prince n'avait eu, d'une union mal assortie avec Caroline de Brunswick-Wolfenbuttel, qu'une fille : Charlotte, née le 7 janvier 1796 ; elle avait épousé, le 2 mai 1816, le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha (depuis roi des Belges), et elle était morte le 6 novembre 1817 ; à défaut d'elle, la couronne devait, à la mort de George IV, passer à Frédéric, duc d'York, lequel n'avait point d'enfants de Frédérique de Prusse, mais il mourut avant son frère, en 1827 ; le trône se trouva donc dévolu, le 26 juin 1830, au duc de Clarence, qui y monta sous le nom de Guillaume IV ; or, Guillaume IV n'avait pas d'enfants vivants d'Adélaïde de Saxe-Meiningen, morte en 1818 ; et le duc de Kent, qui le suivait dans l'ordre de succession, n'avait eu qu'une fille, de Victoria de Saxe-Saalfeld, veuve en premières noces d'Emichs, prince de Leiningen. Ce fut cette enfant, née le 24 mai 1819, qui, après la mort de la princesse Charlotte et la mort de son père, le duc de Kent (23 janvier 1820), fut appelée par George IV à l'hérédité du trône, bien que la couronne ne manquât point d'héritiers mâles : le duc de Cumberland et le duc de Cambridge, si même le duc de Sussex se trouvait écarté par le fait d'un mariage morganatique.



GUILLAUME IV (1830-1837)
Quatrième fils de George III

La princesse Victoria, héritière de la Grande-Bretagne, ne pouvait hériter de l'Électorat de Hanovre, promu, par le congrès de Vienne, à la dignité de royaume, mais toujours régi par la loi salique ; lors donc que Guillaume IV mourut, le 20 juin 1837, son frère cadet, le duc de Cumberland, devint roi de Hanovre sous le nom d'Ernest-Auguste Ier et accomplit la séparation, depuis si longtemps nécessaire, des possessions continentales de la dynastie. Ernest-Auguste Ier n'eut, de la princesse Frédérique de Mecklembourg-Strelitz, qu'un fils aveugle-né, George V, lequel fut dépouillé de ses États par la Prusse en 1866, et est mort en exil à Paris, en 1878 ; mais George V a lui-même laissé un fils, Ernest-Auguste, qui releva, en 1878, le titre de duc de Cumberland et qui, en 1884, lors de la mort du duc Guillaume de Brunswick-Lunebourg, notifia aux Cours européennes son avènement au trône ducal de Brunswick, en vertu de la loi fondamentale de sa maison et de la constitution du duché. Seulement, la Prusse fit occuper militairement le duché et déclara au Conseil fédéral, le 18 mai 1885, « que le règne du duc de Cumberland en Brunswick était incompatible avec la paix intérieure et la sécurité de l'Empire d'Allemagne ». Le duc Ernest-Auguste de Cumberland, prince royal de la Grande-Bretagne et d'Irlande, membre de la Chambre des pairs d'Angleterre, représentant la lignée masculine de la Maison de Brunswick-Hanovre, mais exilé aussi bien du Brunswick que du Hanovre, a eu six enfants, dont deux fils, de la princesse Thyra, fille du roi de Danemark et sœur de la reine actuelle d'Angleterre, du roi des Hellènes et de l'impératrice mère de Russie. Quant au duc de Cambridge, dernier fils de George III, il mourut en 1850, laissant, d'Augusta de Hesse-Cassel zu Ruppenheim, un fils, longtemps commandant en chef de l'armée anglaise, dont les enfants, issus d'un mariage morganatique, portent le nom de Fitz-George, et deux filles, l'une actuellement duchesse de Mecklembourg-Strelitz, l'autre mariée au prince de Teck. La ligne masculine de Cambridge s'éteindra en la personne du duc actuel, qui est né en 1819.

Revenons à la reine Victoria, pour résumer par quelques dates le familial de cette longue vie, qu'elle prit soin elle-même de raconter, il y a quelques années, dans le beau livre que signa son bibliothécaire, M. R. R. Holmes. Montée sur le trône le 20 juin 1837, elle épousa, le 12 février 1840, au palais de Saint-James, Albert, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, duc de Saxe, de quelques mois plus jeune qu'elle et qui mourut le 14 décembre 1861. Elle eut de lui huit enfants, dont cinq seulement lui survivent : la princesse Victoria, née le 21 novembre 1840, mariée, le 25 janvier 1858, à Frédéric-Guillaume, prince de Prusse, plus tard empereur d'Allemagne, roi de Prusse, sous le nom de Frédéric III, est morte le 5 août 1901 ; la princesse Alice, née le 25 avril 1843, mariée, le 1er juillet 1862, à Louis IV, grand-duc de Hesse et du Rhin, est morte le 14 décembre 1878 ; Alfred, duc d'Édimbourg, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, né le 6 août 1844, est mort le 30 juillet 1900, ne laissant que des filles (la princesse de Roumanie, la grande-duchesse de Hesse et la princesse héréditaire de Hohenlohe-Langenbourg), de Marie,

grande-duchesse de Russie, fille de l'empereur Alexandre II, qu'il avait épousée le 23 janvier 1874; Léopold, duc d'Albany, né le 7 octobre 1853, est mort le 28 mars 1884, laissant d'Hélène, princesse de Waldeck et Pyrmont, un fils, Charles-Édouard, qui a succédé à son oncle Alfred dans le duché de Saxe-Cobourg.

Les enfants vivants de la reine Victoria sont : d'abord le roi Édouard VII, qui lui a succédé le 22 janvier 1901 ; puis la princesse Hélène, née le 25 mai 1846, mariée, le 5 juillet 1866, à Christian, prince de Sleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustembourg, dont elle eut deux filles et un fils, capitaine prussien, commandant l'escadron du corps du régiment des hussards de la garde du Corps; la princesse Louise, née le 18 mars 1848, mariée, le 21 mars 1871, à John Campbell, marquis de Lorne, actuellement duc d'Argyll; le prince Arthur, duc de Connaught, né le 1er mai 1850, marié, le 13 mars 1879, à Louise-Marguerite, princesse de Prusse, dont il a trois enfants, et, enfin, la princesse Béatrice, née le 14 avril 1857 et veuve, depuis le 20 janvier 1896, de Henri, prince de Battenberg.



Sir Th. Lawrence pinx.

LA DUCHESSE DE KENT, NÉE PRINCESSE DE SAXE-SAALFELD
Veuve du cinquième fils de George III
ET LA PRINCESSE VICTORIA, SA FILLE, AGÉE DE DEUX ANS

Le roi Édouard VII a, comme on sait, épousé, le 10 mars 1863, la princesse Alexandra de Danemark, qui est née le 1er décembre 1844.

Il en a eu cinq enfants, dont quatre sont actuellement vivants : l'aîné, George, qui portait hier encore le titre de duc d'York et maintenant celui de Prince de Galles, est né le 3 juin 1865, et a épousé, le 6 juillet 1893, Victoria-Mary, princesse de Teck, d'une branche morganatique, non royale, de la Maison de Wurtemberg, mais qu'allia à la Maison royale d'Angleterre le mariage de Marie-Adélaïde, troisième enfant du duc de Cambridge, avec François, premier prince-duc de Teck, fils d'Alexandre, duc de Wurtemberg, et de Claudine, comtesse de Rhedey, créée comtesse de Hohenstein. De ce mariage, le prince George de Galles a trois fils et une fille.

Les trois autres enfants du roi Édouard VII sont des filles : la princesse Louise, née le 20 février 1867, mariée, le 27 juillet 1889, à Alexander Duff, premier duc de Fife ; la princesse Victoria, née le 6 juillet 1868, non mariée, et la princesse Maud, née le 26 novembre 1868, mariée, le 22 juillet 1896, à Charles, prince de Danemark, deuxième fils du prince héritier.

De fait, comme on vient de le voir, c'est la maison de Saxe-Cobourg qui est montée sur le trône en la personne d'Édouard VII. La dynastie de Hanovre, quoique subsistant encore dans les mâles, par la branche du duc de Cumberland et en la personne du duc de Cambridge, s'est abolie et confondue en la personne de la reine Victoria, dans la Maison de Saxe-Cobourg. La Reine avait par sa mère moitié de sang saxon : ses enfants ont plus de trois quarts de sang saxon; l'autre quart hanovrien, mecklembourgeois, saxon, encore. Il conviendrait donc d'exposer les gloires de cette maison de Saxe en remontant à Dietrich, *vir egregiæ libertatis*, qui vivait en 982, ou tout au moins à Conrad, dit le Grand, comte de Wettin, qui, en 1127, fut investi, par l'empereur Lothaire II, du marquisat de Misnie, dont sa postérité prit le nom jusqu'au moment où elle parvint, au xve siècle, à l'Électorat de Saxe. Il faudrait démêler la branche Ernestine, d'où vinrent les branches de Weimar, Gotha, Meiningen, Hildburghausen et Saalfeld, de la branche Albertine, qui usurpa l'Électorat par Charles-Quint et obtint la royauté par Napoléon ; il faudrait montrer les princes de Cobourg et Gotha-Saalfeld, assis sur les trônes d'Angleterre, de Portugal, de Belgique et de Bulgarie, et regarder dans ce château de Cobourg comme les ambitions se sont éveillées et comme on y sut seconder la fortune. En vérité, nulle histoire ne serait plus curieuse que celle de ces princes, n'ayant que la cape et l'épée, devenus, en un siècle, si prodigieusement puissants qu'ils enserrent le monde dans leurs alliances familiales et lui imposent leur loi. Pour un tel résultat, ils n'ont eu à leurs ordres ni soldats, ni canons, seulement une énergie invincible, une ambition toujours éveillée, une bonne grâce modeste qui les faisait bien venir, — et la chance. Une telle histoire serait celle de l'Europe depuis un siècle, l'histoire de toutes nos révolutions et surtout l'histoire de toute l'action diplomatique européenne. A coup sûr, près de ses cousins Léopold de Belgique, Ferdinand de Portugal et Ferdinand de Bulgarie, le prince Albert y tiendrait un beau rôle. Encore n'y faudrait-il pas oublier la femme d'autant plus soumise et obéissante que l'époux ne se présente point à elle comme un maître, mais comme un amant, un mystérieux conseiller qui n'est inspiré que par l'amour et dont il convient d'adoucir les ennuis par des grâces spontanées, mais qui durent. Certes c'est à ce pays de Cobourg qu'il faut à présent appliquer l'ancienne devise de la maison de Habsbourg :



Sir Edw. Landseer pinx.

VICTORIA, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE
1837-1901
AVEC LA PRINCESSE ROYALE (plus tard Impératrice d'Allemagne) ET LE PRINCE DE GALLES

Bella gerant alii, Tu felix Austria nube.

FRÉDÉRIC MASSON.



LA REINE VICTORIA ET SA FAMILLE

Groupe tiré d'un tableau représentant le mariage de la Princesse Royale



Communiqué par M. Augustin Rischgitz

LA PREMIÈRE FONCTION PUBLIQUE DU ROI ÉDOUARD VII
Ouverture du « Coal Exchange » 30 octobre 1849

LE ROI ÉDOUARD VII

Le 9 novembre 1841, le canon tonnait dans le parc de Saint-James, et les habitants de Londres comptaient anxieusement le nombre des coups. Un peu moins d'un an auparavant, le 21 novembre 1840, la naissance d'une princesse la princesse royale, plus tard l'Impératrice Frédéric) avait un peu désappointé les Anglais, qui espéraient un héritier du trône. On raconte même que le prince Albert, à la naissance de la petite princesse, exprima la crainte que le peuple ne fût mécontent, et que la Reine le rassura en lui disant : « Cela ne fait rien, la prochaine fois ce sera un garçon. »

Et, en effet, c'était bien un garçon, cette fois, un garçon que la nourrice montra avec fierté au duc de Wellington, lequel s'écria : « Dieu soit loué, c'est un garçon ! — Non, Mylord duc, dit la bonne femme, choquée, c'est un prince. »

De grandes réjouissances signalèrent la naissance de l'héritier du trône et, d'un bout à l'autre du Royaume-Uni, ce fut une explosion de joie. Un mois plus tard, le petit prince fut créé prince de Galles, car le fils aîné des souverains anglais n'est pas prince de Galles de naissance, et, le 25 janvier 1842, il fut baptisé dans la chapelle Saint-George, au château de Windsor. L'enfant royal reçut les noms de Albert-Édouard et eut pour parrains le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, et le duc de Cambridge; pour marraines la duchesse de Saxe-Cobourg (représentée par la duchesse de Kent) et la princesse Sophie de Hanovre (représentée par la princesse Augusta de Cambridge). La cérémonie du baptême et les fêtes qui suivirent coûtèrent, nous apprennent les chroniqueurs, deux cent mille livres sterling !

Le petit prince de Galles se portait le mieux du monde, et le bonheur des Anglais, en voyant la succession du trône assurée, était complet.



Communiqué par M. Augustin Rischgitz

LE ROI, LA REINE ET LE PRINCE ALBERT-VICTOR — 1864

On a vu que le prince de Galles avait une sœur aînée; deux ans après sa naissance il eut une autre sœur, la princesse Alice (dont l'Impératrice de Russie est la fille) ; celle-ci fut suivie, à un an de distance, par le prince Alfred, mort duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha en 1900; puis, successivement, naquirent la princesse Helena, aujourd'hui princesse Christian de Schleswig-Holstein (1846); la princesse Louise, aujourd'hui duchesse d'Argyll (1848) ; le prince Arthur, duc de Connaught (1850), le prince Léopold, duc d'Albany (1854-1884), et la princesse Béatrice, princesse Henry de Battenberg (1857).

L'éducation du prince, qui est aujourd'hui Édouard VII, fut celle d'un gentleman anglais de grande naissance, modifiée par la nécessité de le préparer à sa haute destinée. La reine Victoria s'en remit à son mari du soin d'élever le futur roi d'Angleterre, et, comme le prince Albert consultait et écoutait volontiers le baron Stockmar, l'enfance d'Édouard VII se ressentit un peu de ces deux influences allemandes. Il fut soumis à un régime sévère, rigide, à une discipline prussienne, en


Communiqué par M. Augustin Rischgitz
LE ROI A L'AGE DE CINQ MOIS. LA PRINCESSE ROYALE A L'AGE DE SEIZE MOIS
Miniature de Ross. — *Collection de Sa Majesté*

quelque sorte, qui assombrit un peu ses premières années, mais sans cependant triompher de sa nature généreuse, laquelle reprit vite le dessus. Son passage à l'école d'Eton, puis aux universités d'Edimbourg, d'Oxford et de Cambridge, la fréquentation de jeunes Anglais de son âge, eurent bientot raison de cette première éducation et corrigèrent ce qu'elle avait de trop germanique. Cependant il en est resté quelques traces dans certaines particularités du caractère d'Édouard VII : son habitude de se lever de bonne heure, son exactitude toute militaire, l'importance parfois excessive qu'il attache à des questions de détail, son goût pour l'apparat, le coup d'œil infaillible qui lui permet de remarquer la moindre incorrection dans un uniforme, une aiguillette mal assujettie ou une décoration ou une médaille qui n'est pas à sa place. Mais tout cela est tempéré par une exquise bonhomie, un tact sans pareil et surtout une très grande bonté.


Communiqué par M. Augustin Rischgitz
LE ROI A L'AGE DE ONZE ANS (1852
Tableau de Winterhalter


Communiqué par M. Augustin Rischgitz
LE ROI A L'AGE DE TROIS ANS (1844
Tableau de W. Hensel *Appartenant à S. M. l'Empereur d'Allemagne*

Édouard VII est un linguiste de premier ordre ; il parle l'anglais, l'allemand et le français avec une égale pureté, et il s'exprime facilement en italien. Il ne paraît pas qu'il ait eu beaucoup de goût pour ce que les prospectus de pensionnat appellent les arts d'agrément, et s'il adore la musique, s'il manque rarement une belle représentation à l'Opéra pendant la saison, il ne joue d'aucun instrument, au contraire de son frère, le feu duc de Saxe-Cobourg-Gotha, qui était un violoniste distingué, tout à fait capable de faire sa partie dans n'importe quel orchestre. Il est un art, toutefois, qu'Édouard VII possède au plus haut degré : c'est celui de la parole. Il a une éloquence naturelle très remarquable, une voix bien timbrée, qui porte loin, de l'à-propos et du trait. Les discours des princes sont toujours, ou presque toujours préparés; mais on ne peut tout prévoir dans les cérémonies officielles, et il est quelquefois nécessaire de modifier une harangue ou même d'en improviser une. Jamais le roi Édouard n'a été pris au dépourvu, et les parties non préparées de ses discours sont aussi parfaites que celles qui ont été étudiées d'avance : la pensée en est aussi nette, l'expression aussi claire et aussi élégante.

L'éducation d'Édouard VII fut complétée par quelques voyages à l'étranger et dans les colonies anglaises. Tout jeune encore, à quatorze ans, il accompagna à Paris la reine Victoria et le prince Albert dans la visite que ceux-ci firent à Napoléon III, et il est à remarquer que le premier pays étranger qu'il visita fut le nôtre. Il est permis de croire que l'impression première que lui produisit ce court séjour à Paris fut pour quelque chose dans le goût qu'il a toujours eu pour la France. En 1860, il alla au Canada, puis aux États-Unis, où, bien que voyageant incognito sous le nom de lord Renfrew, il fut traité par le président Buchanan et par toutes les autorités municipales et autres en prince royal d'Angleterre.


Communiqué par M. Augustin Rischgitz
LE ROI EN COSTUME ACADÉMIQUE (1859
Tableau de Sir J. W. Gordon — *Bodleian Library, Oxford*


Communiqué par M. Augustin Rischgitz
LE ROI A L'AGE DE SEPT ANS (1848
Tableau de Winterhalter — *Collection de Sa Majesté*


Communiqué par M. Augustin Rischgitz
LE ROI A L'AGE DE QUATORZE ANS (18..
Tableau de J. Lane — *Windsor Castle*

Quelques mois après son retour, il éprouva une grande douleur; son père, le prince Albert, mourut au château de Windsor le 14 décembre 1861, au bout de quelques jours de maladie. On sait ce que fut pour la reine Victoria la perte de son mari ; pendant quarante ans elle porta le deuil et, à partir de ce moment, sans négliger un seul instant ses devoirs de souveraine, qu'elle accomplissait avec l'exactitude la plus rigoureuse et le plus infatigable dévouement, elle se montra peu en public. Elle ne venait à Londres que lorsqu'il le fallait absolument, et elle passait son temps dans ses résidences de Windsor, de Balmoral ou d'Osborne, qu'elle ne quittait, tous les ans au printemps, que pour faire un voyage de quelques semaines en Allemagne, en Italie et, dans les dernières années de sa vie, presque toujours en France.

Mais on sait moins ce que la disparition du prince Albert fut pour Édouard VII. A peine âgé de vingt ans, sentant l'immensité de la perte qu'il venait de faire, car il adorait et vénérait son père et comprenait toute la valeur des



[illegible] W. & D. [illegible] London

S. A. R. LA PRINCESSE DE GALLES
Née princesse de Teck



S. A. R. LE PRINCE DE GALLES

conseils et de l'expérience de cet homme supérieur qu'était le prince Albert, le jeune prince se trouva tout à coup, sans guide, investi d'une lourde et effrayante responsabilité. Il avait à consoler sa mère, dont la douleur poignante était pénible à voir; il avait à se préparer au grand rôle qui lui était destiné et à montrer au peuple sur lequel il était appelé à régner un jour dans quelles mains tomberait le sceptre si la reine Victoria venait à mourir.

Pendant quelque temps le chagrin du prince fut si vif, que l'on résolut de hâter la réalisation d'un projet formé par son père, celui d'un voyage en Terre Sainte et en Égypte.

Ce fut au retour de ce voyage qu'eurent lieu les fiançailles du prince de Galles et de la princesse Alexandra de Danemark, qui ne furent annoncées cependant que plus tard. Il circule une foule de légendes sur la façon dont cette union fut amenée. Selon les uns, c'est à Spire que le prince aurait vu la jeune fille du prince danois, car à cette époque, Christian IX n'était pas encore roi; selon les autres, c'est dans la cathédrale de Worms, qu'ils visitaient en touristes, que les deux jeunes gens se seraient rencontrés et que le prince de Galles aurait reçu le coup de foudre et juré qu'il n'épouserait jamais d'autre femme que la charmante fille du prince Christian. Cela est fort poétique. Est-ce vrai? Il est permis d'en douter. Il est plus probable que dans ce mariage et dans les circonstances qui l'ont amené, il faut voir la main, le jugement si sûr et la prévoyance incomparable du roi Léopold. On sait, en effet, que le prince de Galles et la princesse Alexandra se rencontrèrent à Laeken et c'est très probablement le « Nestor des souverains » qui fit ce mariage, car c'est à Laeken aussi que la reine Victoria vit pour la première fois celle qui devait être sa bru.

Phot. J. Ralph — The London Stereoscopic Co

S. A. R. LE PRINCE ÉDOUARD DE GALLES

Le 7 mars 1863, la princesse Alexandra débarquait à Gravesend où l'attendait son fiancé; puis, à ses côtés, elle traversait Londres au milieu d'un enthousiasme indescriptible et, le 10 mars, au château de Windsor, avait lieu son mariage avec le prince de Galles.

Dès son arrivée en Angleterre, la reine Alexandra conquit les cœurs des Anglais qui, depuis ce moment, éprouvent pour elle une respectueuse affection dont il est difficile de donner une idée, tant ce sentiment est profond. Ils ont pour elle une vénération dont rien n'approche et qui est, on peut le dire sans exagération, presque de l'adoration. La jeune princesse avait d'ailleurs tout pour plaire : jeunesse, beauté, charme, grâce et douceur : toutes les qualités, tous les dons que peut avoir une femme, elle les possédait à un suprême degré. Telle elle apparut alors aux Anglais, telle elle est encore aujourd'hui, près de quarante ans après le moment où elle mit le pied sur le sol britannique.

Bien que les alliances de famille n'aient plus de nos jours la même importance que jadis, l'union du roi Édouard et de la reine Alexandra fut, au point de vue politique, une très heureuse chose pour l'Angleterre, car, par les mariages des membres de la famille du roi Édouard et ceux des parents de la reine Alexandra, la famille royale anglaise est apparentée à toutes les grandes familles souveraines de l'Europe.

Des sœurs du Roi, l'aînée devint, on l'a déjà vu, l'impératrice Frédéric et la mère de Guillaume II ; une autre, la

princesse Alice, mariée au grand-duc de Hesse, était la mère de l'Impératrice de Russie actuelle, de la grande-duchesse Serge et de la princesse Henry de Prusse. Des frères du Roi, le duc de Saxe-Cobourg-Gotha (duc d'Édimbourg) était le mari de la grande-duchesse Marie de Russie, sœur d'Alexandre III, et une de ses filles est princesse royale de Roumanie ; enfin le duc de Con-



... PRINCE ÉDOUARD, LA PRINCESSE VICTORIA, LE PRINCE ALBERT ET LE PRINCE HENRY DE GALLES

LA POSTÉRITÉ D'ÉDOUARD VII. — LES ENFANTS DE S. A. R. LE PRINCE DE GALLES

naught a épousé la fille du prince Frédéric-Charles de Prusse.

La sœur cadette de la reine d'Angleterre est la veuve d'Alexandre III, la plus jeune est duchesse de Cumberland; son second frère est roi des Hellènes.

Une des choses qui ont rendu très populaire en Angleterre le mariage du roi Édouard et de la reine Alexandra, c'est que cette princesse n'était pas Allemande. Le peuple anglais était las des princes et des princesses d'origine germanique qui, pour la plupart pauvres, s'abattaient sur son pays depuis si longtemps; et ce sentiment n'était pas seulement celui du peuple, c'était

aussi celui de l'aristocratie, car lady Palmerston écrivait à un ami, au moment des fiançailles du roi Édouard : « Le mariage du prince de Galles paraît en bonne voie, et tout le monde dit qu'elle est charmante. L'idée d'une alliance danoise me sourit; nous avons eu trop de l'Allemagne, et de Berlin, et des Cobourg; nous revenons à nos anciens amis..... »

Lady Palmerston devait refléter les sentiments de son mari. Ne peut-on voir, dans cette opinion de la femme d'un des plus illustres ministres anglais, quelque crainte de la puissance allemande dont la croissance, dès cette époque, n'échappait pas à la perspicacité de Palmerston ?

En tout cas, la nation anglaise tout entière, depuis l'aristocratie jusqu'aux classes populaires, acclama le mariage du roi Édouard et de la reine Alexandra et son instinct ne l'avait pas trompée : jamais princesse, jamais reine ne fut plus digne de l'affection et du respect d'un peuple.

La reine Alexandra a donné au roi Édouard six enfants. Le premier, le prince Albert, duc de Clarence, né en 1864, mourut à la fleur de l'âge en janvier 1892, dans les tristes circonstances que tout le monde se rappelle. Le second, le prince George, aujourd'hui prince de Galles, né en 1865, est marié à la princesse Victoria Mary de Teck, sa petite-cousine, qui devait épouser son frère aîné. Après ces deux garçons vinrent trois filles, la princesse Louise (1867), mariée au duc de Fife, la princesse Victoria (1868), qui n'est pas mariée, et la princesse Maud (1869), mariée au prince Charles de Danemark, son cousin. Le sixième enfant, un garçon né en 1871, ne vécut que quelques heures.



Cliché Gregory & Co. Lmtd (Londres) LE ROI ÉDOUARD VII
En uniforme de colonel du 10e Hussards

Pendant les premières années de son mariage, le roi Édouard s'abandonna aux joies domestiques et s'attacha à soulager sa mère, la reine Victoria, du fardeau des cérémonies officielles, qui jouent un si grand rôle dans la vie d'un souverain anglais. Tout le côté « représentation » de la royauté lui était échu en partage. Tout le monde sait avec quelle bonne grâce, quel tact, quelle énergie il remplit cette délicate et fatigante mission.

Sauf l'inconsolable douleur de son veuvage, la reine Victoria avait le plus grand bonheur qu'une reine et une femme puissent désirer ; elle jouissait, comme souveraine, du plaisir d'être vénérée par son peuple et de le voir prospérer ; comme femme, elle avait la joie de voir autour d'elle ses enfants heureux et ses petits-enfants grandir sous ses yeux.

C'est à ce moment, où tout semblait sourire à l'Angleterre, que la famille royale et le peuple traversèrent une cruelle épreuve.

La guerre de 1870-71 venait de finir lorsque le bruit se répandit à Londres que le prince de Galles était tombé malade à Sandringham; au bout de quelques jours on apprenait que le Prince était dans un état critique, qu'il avait la fièvre typhoïde et que la Reine était partie pour Sandringham pour veiller au chevet de son fils. C'était le 29 novembre. L'émotion était à son comble dans toute l'Angleterre ; le peuple entier était en proie à la plus vive anxiété, qu'augmenta encore, le 8 décembre, la nouvelle d'une rechute. Enfin, le 14 décembre, il y eut une amélioration dans l'état de l'auguste malade et, le jour de Noël, l'Angleterre apprenait avec joie que son futur roi était sauvé. Le 27 février suivant, on célébra, à Saint-Paul, un service d'actions de grâces auquel assistèrent la Reine, son fils, la princesse de Galles et tous les membres de la famille royale et, sauf au moment du jubilé de 1897, jamais le peuple de Londres ne manifesta une joie aussi délirante, un enthousiasme aussi frénétique.

A partir de ce moment, la reine Victoria se sentant de moins en moins disposée à se montrer en public et à prendre part aux cérémonies officielles, la situation du prince et de la princesse de Galles prit une plus grande importance; aux fêtes de la Cour, la princesse de Galles prenait la place de la Reine qui disparaissait au bout d'une heure ou qui, le plus souvent, n'y venait pas. Quant au prince, il jouait, au point de vue cérémonial, le rôle d'un véritable roi, mais avec l'incomparable avantage d'être beaucoup plus libre (puisque, d'après la Constitution, il n'exerçait et ne pouvait exercer aucun pouvoir ni aucune influence politique), de pouvoir voir et recevoir qui bon lui semblait sans s'inquiéter des questions de parti, de voyager à sa guise et de n'avoir à redouter de froisser aucune susceptibilité.

Le voyage qu'il fit aux Indes en 1875 compléta au point de vue impérial son éducation princière et établit un nouveau lien entre la couronne et l'Empire indien.

Le roi Édouard, dont l'esprit est très ouvert, très pratique et très fin, et que la politique intéresse beaucoup, surtout la politique internationale, sut profiter de sa situation unique pour se préparer à l'exercice de la souveraineté. Pendant trente ans, il a suivi toutes les phases de la politique internationale avec une attention éclairée dont peu de gens se doutent. Voyageant beaucoup, il s'est trouvé en relations personnelles avec tous les hommes d'État, tous les hommes politiques, tous les chefs de parti même, de l'Europe, que sa situation tout à fait neutre lui permettait de voir et qu'il recherchait. Il a pu ainsi se mettre au courant du mouvement des idées dans tous les pays, en suivre les développements et en connaître tous les ressorts. Il n'est pas de parti dont les chefs ne lui soient personnellement connus et de la bouche desquels il n'ait recueilli de précieuses indications. Il sait, mieux que personne, les dessous de la politique européenne, car il n'a acquis son savoir ni dans les livres, ni dans les traités politiques, mais au contact direct de ceux qui « font l'histoire, » comme on dit.

Il n'y a pas actuellement en Europe un homme d'État ni un diplomate qui ait une expérience aussi variée, aussi grande que le roi Édouard : il a vu tout le monde et il sait tout. Doué d'une excellente mémoire et, j'y insiste, d'un esprit très pratique, très méthodique, il a beaucoup retenu. Aucun souverain, sans même en excepter l'Empereur d'Autriche qui, monté fort jeune sur le trône, n'a pas eu les mêmes occasions de s'instruire, n'a une connaissance aussi approfondie de la politique générale.

Édouard VII, quand il a succédé à la vénérée reine Victoria, en janvier 1901, était donc admirablement préparé pour le rôle qu'il avait à jouer ; son éducation politique était complète et fort étendue, et il était en situation de donner à ses ministres, le cas échéant, des indications et des renseignements précieux sur les tendances véritables de la politique des autres États et sur les forces

qui dans chaque pays sont en jeu et concourent au mouvement politique national. Ce n'est pas ici le lieu ni le moment d'entrer dant des considérations sur l'heureux rétablissement de la paix en Afrique; mais il est permis de dire que, dans les limites de la Constitution, le roi Édouard a plus contribué que qui que ce soit au résultat qui a réjoui le monde entier, et qui devait donner un double éclat aux fêtes du couronnement.

Ces fêtes devaient être, en même temps qu'un sacre, un



Phot. by Th. ... Reproduction C. ...

LA PREMIÈRE VISITE DU ROI ÉDOUARD VII A LA CITÉ DE LONDRES
La réception par le Lord-Maire

triomphe qui aurait éclipsé tout ce que la Rome antique avait vu. Le cortège projeté pour le 27 juin, dans l'esprit du gouvernement et du peuple anglais, était destiné à célébrer tout spécialement la victoire des armes anglaises sur les Boers et la suppression des deux républiques sud-africaines...

Il ne devait pas en être ainsi, cependant; le roi Édouard, souffrant depuis le milieu de juin, revint de Windsor à Londres le 23 juin, très malade, et, le mardi 24, dans la matinée, l'Angle-

terre tout entière était consternée d'apprendre que le couronnement était ajourné et que, le jour même, le Roi allait subir une opération qui fut pratiquée par Sir Frederick Treves, un des plus éminents chirurgiens de notre époque. Appendicite, pérityphlite? Il a, jusqu'à présent, plané un certain doute sur la nature exacte du mal, les médecins ayant fait preuve d'une discrétion dont on ne saurait les blâmer, dont, au contraire, il faut les louer.

Pendant un mois, le peuple anglais suivit avec une anxieuse émotion les progrès de rétablissement d'Édouard VII, qui furent merveilleux, et, comme en 1871, la maladie du Roi le rendit plus cher encore à son peuple et sembla établir entre lui et la nation des sentiments d'affection plus étroits.

Vers la fin de juillet, on annonça officiellement que le couronnement aurait lieu le 9 août, mais que la cérémonie serait considérablement abrégée, afin de ne pas fatiguer l'illustre convalescent; en outre, il ne devait pas y avoir de missions étrangères spéciales ni de défilé solennel le lendemain du couronnement. Revenu le 6 août de Cowes, où il avait passé une quinzaine de jours à bord de son yacht, Édouard VII a été couronné le 9 août, à l'abbaye de Westminster, par l'archevêque de Canterbury, avec le cérémonial d'usage, — un peu écourté toutefois, — et cette cérémonie, si elle n'a pas eu l'éclat que devait avoir celle du 26 juin, n'en a pas moins été fort belle. Elle a eu aussi une double signification : elle a été à la fois la consécration de la royauté d'Édouard VII et un service d'actions de grâces pour son heureuse guérison.

Le roi Édouard VII, on l'a vu, aime assez la pompe et la splendeur; il attache de l'importance aux questions d'étiquette quand les circonstances l'exigent et il est fort jaloux de ses prérogatives royales, ce qui tient à son éducation première. Mais, à côté du souverain, il y a chez lui l'homme, et cet homme est essentiellement un gentleman anglais, le premier des gentlemen anglais ; c'est-à-dire qu'il a cette simplicité de bon goût qui est une qualité éminemment britannique, caractéristique de la haute et véritable aristocratie. A Londres comme à Sandringham, la vie intime du roi Édouard est celle d'un grand seigneur, large sans ostentation, et d'une correction sans raideur.

A Londres, le Roi aime à dîner en ville chez les personnes qu'il honore de son amitié, si le dîner n'est pas trop long et si les invités sont bien choisis. Il a d'ailleurs un bel appétit, l'appétit d'un homme heureux qui a le bonheur de jouir d'une bonne santé. Autrefois, les personnes invitées à le rencontrer se contentaient de revêtir le costume de soirée; mais depuis qu'il est roi, dans les réceptions et les dîners un peu cérémonieux, les hommes portent, avec le frac, la culotte courte, les bas de soie et les souliers découverts. Quand il ne dîne pas en ville ou qu'il ne reçoit pas, le roi Édouard passe ses soirées au théâtre ou à l'Opéra. Il aime tous les genres, depuis le mélodrame jusqu'à l'opérette, et il manque rarement d'assister aux représentations françaises qui sont, chaque année, une des attractions de la saison.

A Covent Garden, le Roi, quand il vient avec la Reine et sa fille, la princesse Victoria, se tient au milieu de la loge royale, la Reine à sa gauche, la Princesse à sa droite. Mais souvent, au second acte, il descend dans la loge de cercle où généralement se trouvent à ses côtés le marquis de Soveral, le ministre de Portugal, et lord Farquhar, l'intendant de la Maison. Autre innovation : lord Farquhar et les gentilshommes ou écuyers de service qui accompagnent le Roi au théâtre portent maintenant l'habit bleu foncé à boutons d'or.

Édouard VII est sans contredit l'homme qui s'habille le mieux et avec le plus de goût de l'Europe ; aussi ses sujets mâles l'imitent-ils autant qu'ils peuvent ; mais il est une chose que le Roi lui-même n'a pu engager les Anglais à imiter, c'est le port de la barbe en pointe, que seul le prince de Galles a adopté, probablement parce qu'il est marin. Les Anglais qui se piquent d'élégance portent la moustache ou bien se rasent complètement, mais ils ne portent pas la barbe.

Autrefois, Édouard VII montait beaucoup à cheval; il est très bon cavalier et excelle dans tous les sports et tous les jeux (le tennis excepté, qu'il n'a jamais aimé) ; mais maintenant son sport favori est l'automobilisme. Il a mis l'automobile à la mode, et la Reine, qui partage son goût pour ce genre de locomotion, est une chauffeuse émérite ; elle a, à Sandringham, quelques automobiles et on la voit souvent diriger elle-même, avec une habileté remarquable, son « auto » sur les routes du comté de Norfolk. Le Roi faisant de l'automobilisme, la *society* a suivi et, en un an, Londres, où une automobile était une espèce de merveille, est devenu une des villes où l'on voit le plus grand nombre de ces véhicules.

Dans son château de Sandringham, le Roi mène la vie d'un gentilhomme campagnard, d'un *English squire*, comme disent les Anglais. Il chasse, il s'occupe de ses fermes, de ses chenils. Il a toujours des invités au château et les dîners et les bals intimes se suivent sans interruption. Excellent « voisin », le roi Édouard ne néglige jamais d'inviter les châtelains qui l'entourent et, « propriétaire » modèle, il n'oublie pas non plus ses tenanciers et ses fermiers qui ont leur part dans les fêtes que l'on donne à Sandringham et dont la Reine, la plus exquise des châtelaines, fait les honneurs avec la grâce et le charme inimitables qu'on lui connaît.

Il va sans dire, cependant, qu'on ne danse pas tous les jours, chez le Roi; et, dans les soirées d'automne ou d'hiver, après une journée de chasse, les choses se passent assez simplement. Alors le Roi ne dédaigne pas de faire une partie de bridge, le jeu à la mode qui a détrôné l'antique whist dont il est, d'ailleurs, une modification et un rajeunissement.

La reine Alexandra possède, à Sandringham, une laiterie modèle à laquelle elle s'intéresse beaucoup ; mais ce qui absorbe ses moments de loisir, c'est son jardin particulier dans lequel elle aime à se livrer aux plaisirs de l'horticulture ; elle a une roseraie qui est une merveille et elle soigne ses fleurs avec une véritable tendresse, car personne ne les aime plus qu'elle. A une époque où tout le monde n'était pas encore photographe, la reine Alexandra, alors princesse de Galles, était déjà une adepte dans l'art de braquer l'objectif; il existe à Sandringham une collection de vues prises par elle qui a une valeur artistique considérable, et un service en porcelaine dont la décoration, portraits, vues, intérieurs, scènes de sport et autres, est entièrement composé de photographies prises par la Reine et transférées sur la pâte.

En été, quand la saison de Londres est finie et que l'aristocratie anglaise, fatiguée par deux ou trois mois de fêtes, cherche la fraîcheur et le repos, elle trouve l'une et l'autre à Cowes, pendant la semaine des régates. Le Roi et la Reine séjournent quelque temps dans la rade où leur yacht, le *Victoria and Albert*, un palais flottant, aménagé avec un luxe et surtout un confortable extraordinaires, est comme le vaisseau amiral d'une flotte de plaisance à bord duquel ils reçoivent la fine fleur de l'aristocratie réunie pour les régates auxquelles prend part d'ordinaire le yacht à voiles du Roi. Édouard VII aime beaucoup ce genre de sport, et il suit les évolutions des yachts avec un très vif intérêt.

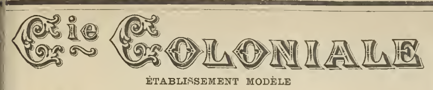
Roi constitutionnel d'une correction absolue, loyal et scrupuleux serviteur du pays dont il se considère comme le premier citoyen en même temps que le souverain ; gentilhomme anglais, chef de la première famille du royaume, Édouard VII, comme monarque et comme homme, a toutes les qualités qui plaisent aux Anglais, lesquels ont pour lui les sentiments les plus dévoués, les plus fidèles et les plus respectueusement affectueux, et ces sentiments s'augmentent encore de la profonde adoration — le mot n'est pas trop fort — qu'ils professent pour la gracieuse compagne de leur roi, la douce reine Alexandra.

PAUL VILLARS.

Cliché W. & D. Downey 57 & 61, Ebury Street (London)

LE ROI ÉDOUARD VII EN GRAND-MAÎTRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

Directeur M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT, & Cie Asnières Le Gérant G. BLONDIN.



ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT G^RAL : *Avenue de l'Opéra, 19,* PARIS

DANS TOUTES LES VILLES. CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS





EN VENTE
…s toutes les bonnes maisons
…fournitures photographiques

…ATALOGUE illustré franco
…sur demande.

LA PHOTOGRAPHIE SIMPLIFIÉE

par le système

KODAK

GRAND PRIX
PARIS
1900

Appareils de tous les formats et à tous les prix

LE "BROWNIE"	LE "STÉRÉO-WENO"
l'appareil idéal	appareil stéréoscopique
POUR LES ENFANTS	donnant des clichés 9×18 ou un seul cliché 8×8 à volonté
Pas d'apprentissage ! Pas d'insuccès !	DEUX APPAREILS EN UN SEUL !
PRIX : 6 fr. 50 ET 12 fr. 50	Prix : 135 Fr.

EASTMAN KODAK

5, Avenue de l'Opéra — PARIS — 4, Place Vendôme
LYON, 26, Rue de la République



FAC SIMILE de la boîte contenant la vraie poudre "VELOUTINE" inventée par CH. FAY.

Lits, Fauteuils, Voitures et apparells mec..iques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des …

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées m… p… 2 manivelles. … FAUTEUILS-PORTOIRS … VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui de tous systèmes. pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900 2 médailles d'or

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84

LES CAPSULES D'**APIOL**
… …
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT les DOULEURS, RETARDS, SUPPRESSIONS des ÉPOQUES
Dé. Gal Ph^ie SEGUIN 165 r. St Honoré. Paris



LUBIN

…MIN DE FER D'ORLEANS

TRANSPORT A DEMI-TARIF

…vriers agricoles allant faire la Moisson … Beauce, dans l'Orléanais, le Berry, la Touraine, etc.

…rtir du 1er juillet 1902, une réduction de …r le prix des places de 3e classe au tarif sera accordée aux ouvriers agricoles se … pour les travaux de la moisson, d'une gare …ue de son réseau à une gare quelconque des …ci-après:

… à Orléans, Brétigny à Tours, Auneau à Orléans à Tours, Orléans à Châteauroux, … Malesherbes, Orléans à Montargis, Orléans … Tours à Vierzon, Tours à Châteauroux, … Saincaize.

…réduction est subordonnée à la condition …ouvriers agricoles effectueront sur le réseau …ompagnie un parcours de 100 kilom. au … (soit 200 kilom. aller et retour compris), …t pour cette distance. Elle sera appliquée, …ller, du 1er juillet au 1er septembre ; le …evra s'effectuer dans un délai minimum de …ours et maximum de deux mois.

INSTITUT FÉMININ, École de beauté — Pour être rayonnante de jeunesse et de beauté, ne conserver aucune trace de rides, employez la *Mousse nacrée* — Mme LUIGGI, 28, rue Caumartin.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, B^d Bonne Nouvelle

ERNEST DIAMANT DU CAP, 24, B^d DES ITALIENS. IMITATION PARFAITE. PRIX BON MARCHÉ

CHEMINS DE FER DU MIDI

VOYAGES CIRCULAIRES

Paris — Centre de la France — Pyrénées

3 Voyages différents au choix du Voyageur

Billets délivrés toute l'année aux prix uniformes ci-après pour les 3 itinéraires : 1re classe, 163 fr. 50 ; 2e classe, 122 fr. 50. — Durée 30 jours, non compris celui du départ.

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12 RUE PERRELLE PARIS



VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boites portent on timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie et de Quincaillerie



SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR

Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal

Souplesse et Beauté de la Peau

Le bain de Sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix 1 fr. 25

Ph^ie LANGLEBERT, 55, r des Petits Champs, Paris et t^tes Ph^ies

…hme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

…GARETTES ou la Poudre

ESPIC

OPPRESSIONS
TOUX
…IUMES, NÉVRALGIES

Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace remède pour combattre les maladies des voies respiratoires

ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

…eil médical de Russie prenant en considération que les ciga… …asthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès … autorise l'entrée en Russie de cette spécialité »

…UTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

…TE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Depuis le 19 Février … Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest … *deux jours* … d'essai, et pour une période d'une année … validité des billets d'aller et retour … Banlieue.



Un Siècle de bonne Clientèle !
Contre la **CONSTIPATION**
EXIGER les VÉRITABLES.

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets fins

Dans toutes les bonnes Épiceries.

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot, PARIS

GRANDE MISE EN VENTE DE SERVICE DE TABLE



NOUVEAU SERVICE DE TABLE FAIENCE (Modele Excelsior, imprimé en bleu vert sur pâte ivoire)

Table, 42 couverts, 74 pièces . . . . 35 fr. | Dessert, 12 couverts, 42 pièces . . . . 20 fr

NOTA. — *La collection de nos trois Albums est expediée franco en Province et a l'Etranger contre 2 francs, « prix du port », qui sont remboursés a la première commande*



SAVON, ESSENCE, LOTION

POUDRE DE RIZ

EAU DE TOILETTE, BRILLANT

HUILE, COSMÉTIQUE, ETC

Tous ces nouveaux produits à l'**EDELWEISS DE LA TSARINE** sont en vente dans les Grands Magasins de la Ménagère, 20, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

La Centenaire d'Isigny

A Monsieur le Docteur DE DUAL DE SALIERNE.

Madame Ve DANGÉ

26 mai 1902. Monsieur de Dual
j'ai bien reçu le nouveau colis de vin Désile, ainsi que de la liqueur de Désilène et je suis, je vous l'assure bien exactement votre ordonnance ce qui n'est pas difficile car cela est si bon et si doux à prendre que c'est comme un velours qui réchauffe et qui va me laisser bien des années encore la doyenne d'Isigny je remercie aussi Mr. le docteur Choffé qui a inventé des si bonnes choses grâce auxquelles je conserve une si belle vieillesse et sans infirmités agréez mes saluts respectueux Ve
Dangé

Vin Désiles
Cordial Régénérateur
80, Rue Réaumur, PARIS et toutes Pharmacies.

VICHY • ETAT

Après les repas 2 ou 3

PASTILLES VICHY-ÉTAT

facilitent la digestion



FAC-SIMILÉ DE LA PASTILLE

ÉTAT

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MEDITERRANÉE

BILLETS SIMPLES & D'ALLER & RETOUR pour CHAMONIX (Mont-Blanc)

(Chemin de fer électrique du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix)

Il est délivré, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M, des billets simples permettant de se rendre a Chamonix par le chemin de fer électrique du Fayet-Saint-Gervais a Chamonix.

Des billets d'aller et retour pour Chamonix sont également delivrés a Paris, Lyon, Marseille, ainsi que dans toutes les gares situées dans un rayon de 300 kilomètres de Chamonix. La durée de validité de ces billets d'aller et retour varie de 2 à 10 jours, suivant l'importance du parcours.

Billets d'aller et retour de PARIS aux points frontières suisses délivrés conjointement avec des cartes d'abonnements généraux suisses

Il est délivré, au départ de Paris, pour Genève, les Verrières-frontière, Vallorbes-frontière, Villers-frontière, Delle-frontière et Bâle, des billets d'aller et retour de 1re et 2e classes, valables 33 jours, dont les prix sont uniformément fixés à 87 fr. en 1re classe et à 64 fr. en 2e classe.

Ces billets sont délivrés exclusivement aux voyageurs qui prennent en même temps une carte d'abonnement suisse de 15 ou 30 jours, valable sur les principaux chemins de fer et lignes de navigation suisses.

Les prix des abonnements généraux suisses sont les suivants :

Abonnement de 15 jours : 1re classe, 70 fr.; 2e classe, 50 fr.; 3e classe, 35 fr.
— 30 — — 110 —; — 75 —; — 55 —

Les cartes d'abonnements généraux suisses sont délivrées dans toutes les gares des réseaux P.-L.-M. et Est. — Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide officiel P.-L.-M.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

BILLETS DE FAMILLE à prix réduits à l'occasion des Grandes Vacances

En vue de faciliter les déplacements pendant les Grandes Vacances, la Compagnie d'Orléans délivre du 15 juillet (inclus) au 1er octobre (inclus) de toute station de son réseau pour toute station du réseau, distante d'au moins 125 kil. de la station de départ, des billets d'aller et retour de famille de 1re, 2e et 3e classes aux conditions suivantes :

Réduction de 50 % sur le double du prix des billets simples pour chaque personne en sus de deux; autrement dit, le prix du billet de chaque famille, aller et retour, s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de deux; l'itinéraire peut ne pas être le même a l'aller qu'au retour, et les domestiques ont la faculté de prendre place dans une autre classe de voiture ou même dans un autre train que la famille.

Arrêt facultatif dans toutes les gares du parcours.

La durée de validité de ces billets est de 33 jours, non compris le jour du départ.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD à LONDRES

VIA CALAIS OU BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

Voie la plus rapide. — Tous les trains comportent des 2e classes

En outre, les trains de l'après-midi et de Malle de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 3 h. 25 soir et à 9 h. soir, et de Londres pour Paris-Nord à 2 h. 45 soir et a 9 h. prennent les voyageurs munis de billets directs de 3e classe.

PARIS-NORD A LONDRES

		1re 2e cl	1re 2e cl	1re 2e cl	1re 2e 3e cl (Du 1er juin au 30 sept. inclus)	1re 2e 3e
		★ W.R.	(★)	W R (★)		
PARIS-NORD .	dép	9 35 m via Calais	10 30 m via Boulogne	11 20 m via Calais	3 h. 25 s. via Boulogne	9 h [illegible] s via Calais
LONDRES . . .	arr	4 50 s	5 h 50 s	7 h [illegible] s	11 h 05 s	5 30 m

LONDRES A PARIS-NORD

		1re 2e cl	1re 2e cl	1re 2e cl	1re 2e 3e cl (Du 1er juin au 30 sept. inclus)
		(★) W. R	(★)	(★)	W R
LONDRES .	dép	9 h [illegible] m via Calais	10 h [illegible] m via Boulogne	11 h [illegible] m via Calais	2 h. 45 s v. Boulog
PARIS-NORD	arr	4 45 s	5 h 50	7 h [illegible] s	11 h. 10 s

(★) Trains composés avec les nouvelles voitures a couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo
(W R) Wagon Restaurant — Les voyageurs de 1re classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2e classe n'y sont admis qu'en payant le supplément 1re classe.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS à LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN, par la Gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) et toute l'annee. — Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e cl. seulement. — Grande economie

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re cl., 43 fr. 25; 2e cl, 32 fr.; 3e cl., 23
Billets d'aller et retour valables pendant un mois : 1re cl., 72 fr. 75; 2e cl., 52
3e cl, 41 fr. 50.

MM les voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, ai payer une surtaxe de 5 fr. par billet simple et de 10 fr. par billet d'aller et retour en de 3 fr. par billet simple et de 6 fr par billet d'aller et retour en 2e cl.

Départs de Paris (Saint-Lazare) : 10 h. matin, 9 h. soir.
Arrivées a Londres (London Bridge) : 7 h. 05 soir, 7 h. 40 matin.
— — (Victoria) : 7 h. 05 soir, 7 h. 40 matin.
Départs de Londres (London Bridge) : 10 h. matin, 9 h. soir.
— — (Victoria) : 10 h. matin, 8 h. 50 soir.
Arrivées à Paris (Saint-Lazare) : 6 h. 55 soir, 7 h. 15 matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice-versa comportent des v de 1re et de 2e classe a couloir, avec W.C. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant; c service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes, avec W.C. et toilet

FIGARO ILLUSTRÉ

JACQUES-ÉMILE BLANCHE



LA LETTRE

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — MANZI, JOYANT & Cie, 24, boulevard des Capucines. — Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50

Vingtième année. OCTOBRE 1902 Deuxième Série — N° 151

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraissant le 2e samedi de chaque mois	Du *Figaro* quotidien



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — LE RÉVEIL

(Appartient à M. Knorr, de Munich)

JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — PORTRAITS DE LA FAMILLE FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

LA FEMME ET L'ENFANT

PAR

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

Je ne suis pas un critique qui veut juger un peintre, mais un compagnon de jeunesse qui se croit en mesure de marquer les étapes et de décrire la lente formation d'un maître aujourd'hui reconnu

Jacques-Émile Blanche naquit à Paris, en 1861, dans la célèbre maison de santé du quai de Passy. Cette magnifique demeure du XVIIIe siècle, qu'habita Madame de Lamballe, a gardé intactes les belles et vastes proportions des châteaux de la banlieue parisienne. Son parc plantureux descend, par une suite de terrasses, jusqu'à la Seine. C'est là que le docteur Esprit-Sylvestre Blanche, grand-père du peintre Jacques Blanche, transporta ses aliénés quand il quitta la fameuse rue de Norvins, à Montmartre, où il avait fondé une maison de santé selon les principes de Pinel. Ami de Balzac, de Nodier, de Talma, de Delacroix, le docteur Esprit-Sylvestre Blanche (né à Rouen, en 1796, et fils lui-même d'un médecin) recevait à table ouverte tous les artistes et hommes de lettres de son temps. Son fils, le docteur Antoine-Émile Blanche, conserva cet usage, et le salon de Passy fut le rendez-vous des Renan, des Michelet, des Renouvier, des Berlioz et des Chenavard. Antony Deschamp vivait auprès du docteur Blanche et attirait naturellement les littérateurs ; il y avait en outre les peintres Corot, Français, et, plus tard, Manet. Dans ces réunions du samedi, les conversations esthétiques alternaient avec les auditions musicales. C'est à Passy que *les Troyens* furent chantés pour la première fois, par Berlioz et Madame Charton-Demeure.



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — [illegible]
Musée du Luxembourg

Telle est l'atmosphère où le



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — LE JEUNE PHILIPPE BARRÈS

jeune Jacques-Émile Blanche s'éveilla à la vie, et jusqu'à ces dernières années il fut entouré des soins que des parents français prodiguent à un fils unique. Pourtant, ce qu'un observateur superficiel tout d'abord ne voudrait pas admettre, les commencements du jeune artiste furent difficiles et faillirent tout compromettre. Difficultés, au reste, bien différentes de celles qui attristent, à l'ordinaire, les débutants.

Au sortir du collège, quand il s'agit de choisir un maître, on pensa à Julian et à l'École des Beaux-Arts. Heureusement, ces projets furent écartés. Fantin-Latour, ami du docteur Blanche,



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — PORTRAIT DE Mme L.-V. LANGLOIS, NÉE BERTH[illegible]

eût été un directeur incomparable, mais il se faisait un principe de refuser tout élève. C'est alors qu'un ami fit la plaisanterie de parler au docteur Blanche d'un jeune artiste fort brillant qui « débrouillerait » son fils. Il s'agissait de Gervex. Celui-ci avait deux ateliers contigus ; il en laissa un à Jacques Blanche, où il fit venir des modèles. C'était au temps de la grande prospérité des peintres ; tous se bâtissaient des hôtels dans la plaine Monceau : ils avaient ce genre de succès que nous avons vu, à d'autres moments, aux chroniqueurs en vogue, les About, les Fouquier, les Sarcey. La moindre toile peinte se vendait fort cher. Gervex, en pleine vogue après son fameux *Rolla*, était l'artiste gâté et fêté de tous. Il s'amusa du jeune « amateur » et le travail s'interrompait sans cesse pour recevoir quelque célébrité, pour descendre déjeuner dans Paris. D'ailleurs, Gervex ayant



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — ESQUISSE



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — ESQUISSE

un fort joli métier, suggérait à son compagnon des toiles aimables qui plurent immédiatement aux Champs-Élysées.

Ainsi, pendant des années, autant dire perdues, Blanche erra chez Gervex, chez Degas, chez Manet, où, à vingt ans, il fréquenta. Combien les profondes vérités artistiques qu'exprimait Degas dans une forme paradoxale étaient peu compréhensibles pour un jeune innocent! Blanche se rappelle que Manet lui ayant fait exécuter, sous ses yeux, une petite nature morte, une brioche sur une table de marbre, fut le premier à lui donner des vrais principes de peintre.

Au reste, que de contradictions dans cet enseignement de hasard et dans cette diversité des œuvres sur lesquelles le jeune homme exaltait son admiration! Avec Helleu, vers 1883, Blanche organisait des pèlerinages pour aller voir, en Angleterre, Tissot et Whistler, alors ignorés en France.



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — MISS BERTHA CAREL

Dans cette Angleterre, où il avait longuement séjourné et fait une partie de son éducation pendant et après la guerre, Jacques Blanche prit le goût des meubles anglais et de ces arrangements d'intérieur qui devinrent plus tard si fastidieux.

Dès 1882, des décorateurs londonniens lui construisirent un atelier fameux. Je dis bien, fameux, car il fait date dans la mode parisienne. C'est là que Jacques Blanche, entouré de toiles magistrales, de partitions wagnériennes et de poèmes mallarmistes, recevait ces belles dames et ces artistes nouveaux, toute cette petite société frivole, nerveuse et ornée, dont il parut être le peintre.

Fallait-il qu'il devînt musicien, peintre ou écrivain? Cet enfant gâté, merveilleusement doué, comblé et saturé, semblait bien n'avoir qu'à choisir. C'est chez lui qu'on se renseignait sur le prochain Bayreuth ; chez lui qu'on apprenait que les préraphaélistes étaient démodés et qu'il y avait le mystérieux Whistler; chez lui que Teodor de Wyzewa et Édouard Dujardin doublaient leur *Revue wagnérienne* de la *Revue indépendante*.

En été, Jacques Blanche se transportait à Dieppe et, là encore, son atelier groupait tous nos meilleurs raffinés, tous nos précieux d'il y a vingt ans, dont plusieurs, par la suite, ont bien montré leur prix.

Ces premières qualités de Jacques Blanche sont demeurées si étroitement attachées à sa personne dans nos imaginations qu'aujourd'hui encore, bien qu'il soit devenu, comme tous les solides producteurs, fort étranger à l'actualité, aux bruits, aux modes d'art, je ne puis le voir sans lui demander :

« A-t-il paru un beau poème ?... Que faut-il penser de tel musicien de qui j'ai lu le nom ?... »

Et pourtant, comme elles sont loin, ces premières frivolités! Et comme notre Jacques Blanche d'aujourd'hui, très légèrement assombri, confiné dans un cercle d'amis choisis, me semble

tout prêt à devenir injuste pour les choses du jour par attachement aux maîtres (je ne l'en blâme pas, je le comprends), et, pour tout dire, comme il préfère au plus ingénieux mobilier anglais les braves vieux meubles français, ni Louis XV, ni Louis XVI, mais commodes, et qui évoquent de vieilles habitudes honnêtes !

Agaçait-il ? Le jalousait-on ? Je ne sais, mais vers 1884, la société où il était répandu ne semblait pas favorable à ce jeune favori de la vie. Nous nous rappelons parfaitement avoir entendu



JACQUES-EMILE BLANCHE — PORTRAIT DE Mlle CHARPENTIER

formuler sur Jacques Blanche, çà et là, dans les milieux de peintres, une certaine opinion qui disparut difficilement : « C'est un amateur », disait-on. Les professionnels voulaient voir en lui, plutôt qu'un jeune confrère, un jeune bourgeois capable d'acheter des tableaux.

Qu'importe ? dira-t-on. Permettez, cela importe fort. Peut-être eût-il mieux valu être un obscur petit rapin auprès d'un grand peintre confiant. On ne donna jamais à Jacques Blanche, dans les ateliers où il se promenait, ces conseils forts qui font l'éducation d'un artiste et que tous autrefois recevaient dès leur quinzième année.

Il y a des recettes. La bonne cuisine française est une suite de recettes transmises de mères en filles. Il y a une tradition qui va de Velasquez à Manet, en passant par les Flamands (Rubens et Van Dyck), les Français du XVIIIe siècle (Boucher, Watteau, Chardin, David), les Anglais portraitistes, élèves de Van Dyck aux XVIIIe et XIXe siècles, les Français dits de 1830, Delacroix, Decamps, les paysagistes, Corot, et enfin Whistler, Degas et

Manet. Si l'on fixe son attention sur ces points de repère, on comprend qu'un développement logique et continu relie le XIXe siècle au XVIIe. Apogée longue et superbe de l'art de peindre à l'huile, dont l'École des Beaux-Arts et l'enseignement officiel sont le contre-pied et la négation presque. C'est moins par l'invention et par l'agrément de la composition que par la qualité de leur peinture que ces grands artistes valent. Tous les esprits solides qui pratiquèrent ou aimèrent vraiment la peinture pour elle-même ne songèrent jamais à demander à une œuvre d'être bizarre et exceptionnelle. De nos jours, un petit groupe d'hommes ont essayé de retrouver cet aspect sérieux et cette tenue saine que rejettent les peintres venus à la suite des grands impressionnistes. On distinguerait aisément chez ces derniers le désir de satisfaire des littérateurs et des snobs également affamés les uns et les autres de nouveautés. Ce sont des excès, il faut d'ailleurs le reconnaître, où l'on fut jeté, en quelque sorte nécessairement, par réaction contre l'École des Beaux-Arts, qui prétendait garder la tradition, mais qui ne savait pourtant plus nous fournir l'honnête travail des maîtres, sans trompe-l'œil, la toile qui reste bien dans son cadre et qui n'en sort pas pour faire le panorama.

« Ce que j'ai appris, pourrait dire Jacques Blanche, je le dois à mon observation, à ma fréquentation d'artistes distingués, mais indirectement, par hasard, et grâce à des conversations fragmentaires. » Très curieux et très répandu, il arrivait tant bien que mal à se renseigner, mais çà et là, sans tenir un fil conducteur. Il manquait de discipline, et puis, autre défaut, d'une éducation suffisante de la main. Il n'y avait pas d'équilibre entre sa culture générale artistique, qui était très grande, et son métier, où il se débrouillait mal, sous tant de notions contradictoires. Et c'est là que la cruelle épithète d'amateur renfermait peut-être une apparence de vérité : il ne savait encore qu'aimer son art.

J'insiste sur ces premiers débrouillements parce qu'ils nous renseignent assez sur les milieux esthètes. Voilà des débuts comme Vasari n'en raconte pas, mais assez fréquents aujourd'hui dans le monde des lettres ou de la musique.

Il me semble que cette première période, de préparation, dura, pour Jacques Blanche, de 1881 à 1889. Ses essais de cette date montrent des arrangements un peu anglais, sous l'influence bien flottante de Tissot et Whistler. On le sent qui cherche un métier dont Manet lui a donné quelques éléments. Il exposait régulièrement à l'ancien Salon des Champs-Élysées et à la Société des Pastellistes. Son premier envoi fut au Salon de 1881 : une femme en blanc, à gants noirs, sur un yacht. Il fonda la Société des *33*. Pendant trois ans, elle présenta au public les premières œuvres des jeunes artistes français et étrangers qui, par la suite, devinrent célèbres. Blanche se faisait connaître. On lui trouvait un accent encore peu net, mais en le voyant inquiet, averti, dédaigneux du banal. Et si la peinture, qui peut traduire tous les orages et toutes les sérénités, chez un Léonard ou chez un Delacroix dans leur maturité, est, chez un jeune homme, le moyen d'expression du sentiment, on distinguait déjà chez Jacques Blanche un goût très personnel pour les arrangements délicats et pour les êtres jolis.

De vingt à trente ans, Jacques Blanche se développa lentement. Il tâtonnait, voulait toujours apprendre ; il cherchait, sous trente-six influences, à faire mieux, il essayait de tous les procédés. Retards bienfaisants, heureuses tergiversations, années désagréables, dont il doit se féliciter.

C'est un empêchement que le succès rapide. Il nous fixe parfois dans une manière. Les éloges, les commandes, la crainte de remettre en question un mérite déjà reconnu, bref, la peur du risque, entravent des qualités qui peut-être allaient naître. J'irai jusqu'au bout de ma pensée : à tous les âges, presque toujours, le succès nous atrophie. Il empêche notre renouvellement indéfini. L'obscurité, la solitude, si pénibles quand elles se prolongent, favorisent pourtant nos audaces, nos essais, le libre développement de notre être, en conformité avec nos véritables tendances. Et je ne vante pas seulement l'échec devant le public, je crois aussi à la bienfaisance de l'échec devant soi-même. Il ne faut pas que nous nous trouvions trop vite, et, si nous crûmes nous trouver, il faut nous chercher encore. Acceptons toutes

JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — MISS KITTY SAVILE-CLARK (MRS. CYRIL MARTINEAU)



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — LA CARTE GÉOGRAPHIQUE

Appartient à Madame Henri Gervex

les saisons, revenons, après un automne fécond, au désagréable hiver pour qu'un printemps ensuite nous enrichisse et nous fleurisse. Quelle belle et large vérité a dite Delacroix : « Être hardi, quand on a un passé à compromettre, c'est le plus grand signe de la force. »

A chaque mécompte, Jacques Blanche avait fourni un effort nouveau. Il fallut bien reconnaître que cet « amateur », comme on avait dit au début, ou, selon un mot aussi injuste et plus récent, ce « peintre érudit » avait conquis chez tous les maîtres l'indépendance et trouvé, de leçons en leçons, son inspiration propre.

Banale aventure, au reste ; c'est celle des enfants qui deviennent des hommes. Et, si nous l'avons soulignée, c'est que notre tour d'esprit nous dispose à goûter, entre toutes choses, le développement : c'est aussi que les commodités dont fut entourée la jeunesse de Jacques Blanche, ayant excité l'envie de quelques camarades — en même temps que ses propos, souvent peu mesurés,



JACQUES-EMILE BLANCHE — ÉTUDE D'APRÈS LUCIE

irritaient tels ou tels salons, — on l'a, le plus longtemps possible, contesté.

En 1890, à la première exposition de la Société Nationale, on put juger de l'effet de ses toiles réunies. Si le préjugé de son entourage était fondé, le manque d'unité allait sauter aux yeux. Bien au contraire, ce fut une certaine surprise chez les gens compétents.

Les portraits du docteur Blanche, de Vincent d'Indy, de Mademoiselle Jeanne Dumas, du comte de Lindemann, d'une jeune fille sur un poney dans un paysage très réel et un peu violent, marquaient le retour du peintre vers Manet et les réalistes français après la domination de Whistler. On s'aperçut que ces toiles, fort différentes entre elles, affirmaient, une fois rassemblées, une parenté étroite. Généralement noires et blanches, d'une tenue un peu triste et froide, elles manquent d'agrément facile et de légèreté. Qui donc, s'il sait ce que c'est

JACQUES-ÉMILE BLANCHE — BAR EN GELÉE (*Nature morte*)

que l'art de peindre (ou l'art d'écrire, ou l'art tout court), ne verrait dans ce poids un mérite réel ?

A cette date de 1890, une seconde période commençait pour l'artiste. Son voyage au musée de Madrid y fut pour beaucoup. C'est au retour qu'il peignit son père, puis sa mère, peintures déjà plus robustes, mais toujours en blanc et noir, dans une harmonie presque monochrome. Il se résolut à tenter un effort. Il se proposa de réunir sur une grande toile les meilleurs éléments de ses œuvres précédentes : jeunes filles, enfants, portraits d'hommes, natures mortes. Il choisit un sujet éternel, *les Pèlerins d'Emmaüs*. Ce fut *l'Hôte*, grande composition réaliste où différentes personnes de l'entourage de Jacques Blanche, et le Christ (représenté sous les traits du peintre Anquetin) sont groupés autour d'une importante nature morte.

Cette toile, qui parut la même année que le Christ moderne de Béraud, fit scandale parce qu'un sujet sacré y était, si j'ose dire, actualisé.



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — PHILIPPE BARRÈS A DEUX ANS

J'avoue ne pas comprendre qu'on s'étonne d'un usage constant à toutes les époques et qui ne doit pas offenser si l'artiste reste fidèle aux règles générales du bon goût. Les catholiques respectables qui se choquent de ces interprétations modernes n'ont peut-être pas songé qu'eux-mêmes, quand ils offrent un vitrail à la petite église de leur village, ils choisissent leur saint patron et lui laissent donner leurs traits, en sorte qu'ils figurent en saint Maurice, en saint Stanislas, dans la nef où ils s'agenouillent. Mais, laissons ce point de vue, qui n'est qu'anecdotique, et revenons à *l'Hôte*.

L'artiste tient cette œuvre pour une étape importante de son développement. On y voit ce qu'il avait acquis, ce qui lui demeurait à acquérir. Le voilà plus maître de ce qu'il sait. Les morceaux sont heureux et traités avec simplicité. Simplicité ! vertu admirable où revient toujours un Français, même s'il a beaucoup vécu chez les artistes

anglais, qui, dans leurs plus séduisantes époques, montrent de l'artificiel, osons le reconnaître, et de qui l'art moderne est tout volontaire et fait de combinaisons dissimulées. Cet *Hôte*, toutefois, me paraît, plutôt qu'une masse marchant d'ensemble, une juxtaposition de morceaux. C'est le chef-d'œuvre, c'est même la réunion des chefs-d'œuvre (au vieux sens du mot, dans les corporations) qui doivent donner au professionnel l'accès dans la maîtrise; il faudrait maintenant, que tous ces « détails » rapportés, l'artiste les subordonnât les uns aux autres; il faudrait qu'il osât des sacrifices pour faire d'autant mieux saillir la conception d'ensemble. Magnifique difficulté! Quand l'artiste est maître de ce qu'il



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — LADY EDEN

sait, quand il est sûr d'échapper aux défaillances de l'exécution c'est alors qu'il doit oser, qu'il doit dominer les objets, les subordonner, les entraîner, les déformer s'il le faut, et les soumettre enfin pour qu'ils servent au but général. C'est selon cette préoccupation désormais que nous allons voir Jacques-Émile Blanche se développer.

Dans le temps où il envoyait au Salon de 1892 cet *Hôte*, sur lequel nous devions nous attarder parce qu'il marque, à notre avis, une importante étape de sa formation, Jacques Blanche peignit beaucoup de portraits d'hommes (Maurice Barrès, Jacques Saint-Cère, Porto-Riche, Henri de Régnier, Pierre Louys), où il se dégage de l'influence des

JACQUES-ÉMILE BLANCHE — [illegible]



JACQUES-EMILE BLANCHE. — LITHOGRAPHIE

peintres ses contemporains pour se soumettre aux véritables maîtres.

Voulut-il échapper à sa froideur élégante et toujours un peu grise ? Du moins il comprit, à cette date, tout ce qu'il y avait de difficultés à peindre la femme moderne dans un sentiment purement réaliste. Il venait de faire les portraits de Madame de Bonnières, de Madame Jeanniot, de Mademoiselle Suzette Lemaire, de Mademoiselle Bartet, de Mademoiselle Yvette Guilbert. Il dut s'apercevoir de leur manque de valeur décorative sur la muraille de nos appartements modernes, blancs à l'ordinaire, et meublés d'objets Louis XV et Louis XVI. Les portraitistes anglais du XVIIIe siècle, qu'il alla voir et étudier en Angleterre, les Van Dyck et les maîtres français du XVIIIe siècle lui ouvrirent les yeux, lui enseignèrent une manière plus libre, et lui conseillèrent les fonds de fantaisie. C'est de ce moment que, tout en demeurant fort sobre et attaché au blanc et noir, il réchauffa sa palette de rouges et d'ocres. En même temps, au lieu de ce ton mat, de ce vide ou de cette muraille sur quoi naguère il détachait ses modèles, il adopta des paysages de parc et des ciels décoratifs. Nous eûmes ainsi de nombreux portraits de femmes et d'enfants plus légers, plus transparents, et si français, malgré tout ce qu'on a dit et écrit de leur caractère anglais !



JACQUES-EMILE BLANCHE — BERTHE

Nul ne résistait au charme, mais, pour ne pas trop vite démordre de la vieille légende, et par la plus naturelle des légèretés d'observation, on commença à dire que Jacques Blanche faisait des Reynolds et des Gainsborough.

Me permettra-t-on de remarquer que cette phrase clichée, cette formule pour snobs, indique une ignorance complète de ces maîtres ? Les toiles de Blanche exposées en Angleterre sont tellement françaises que, même dans des expositions très variées, elles détonnent, comme fait de la peinture scandinave dans un salon parisien.

Cependant il y a toujours une raison derrière les opinions déraisonnables, et les bêtises même sont fondées sur des réalités mal vues, interprétées. Peut-être Jacques Blanche est-il trop de Paris pour faire un peintre bien parisien, car je suis disposé à croire qu'il y a de l'étonnement à l'origine de tout parisianisme, et nos boulevardiers éminents, ceux de qui l'on peut dire : « Comme il aime Paris ! » sont le plus souvent des étrangers, des Henri Heine, des Albert Wolff, des Jacques Saint-Cère. L'aimable et très spirituel Aurélien Scholl



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — MADAME JEANNE RAUNAY

(Musée de Lyon)



JACQUES-EMILE BLANCHE. — POUPONNE (*Dessin*)



JACQUES-EMILE BLANCHE — POUPONNE (*Lithographie*)

était-il assez Bordelais! Le charmant Joseph de Nittis nous est venu de Naples pour interpréter notre ville. Peut-être ce Jacques Blanche, de famille normande, est-il guidé dans ses recherches esthétiques par de vieilles préférences ancestrales. Je note en passant qu'il n'aime la campagne que dans la mesure où elle est normande. Quel type demande-t-il de préférence à ses modèles? C'est un certain caractère altier qui fait défaut à la jolie modiste parisienne et qu'il croit trouver chez les Anglaises et en général chez les femmes des pays du Nord. Oui, par le choix de ses modèles, et surtout dans sa manière de les interpréter, Blanche s'écarte systématiquement de nos charmantes Parisiennes, encore qu'elles soient si joliment attifées.

Considérez maintenant le fruit, le plus beau fruit de cette maturité, où nous voyons Jacques Blanche parvenir en 1894. Allez admirer au Musée du Luxembourg le grand portrait de la « Famille du peintre Thaulow ». Beauté et bonhomie de ces gens du Nord! Un véritable Dieu du Walhalla, ce Thaulow! La petite fille entre ses jambes est un ange de Goya. Et son admirable fils aîné! Cette heureuse peinture transforma du jour au lendemain la situation de l'artiste. On salua un maître. C'était le résumé de toutes ses études, et l'aboutissement des étapes où nous l'avons suivi pour le rendre intelligible.

Nous pensons que le rôle d'un écrivain qui parle d'un peintre n'est point de chercher des transpositions d'art, où quelques magnifiques critiques s'essayèrent pourtant avec éclat, mais plus simplement de décrire les efforts, la formation et la direction d'un talent. Ai-je su montrer comment un « amateur » a pris contact avec la grande tradition?

Depuis quelques années, Jacques Blanche multiplie avec succès les portraits dans la note de la « Famille Thaulow ». Portraits de Madame Barrès, de Madame Blanche, de Lady Eden, de Miss Capel, des Misses Savite Clarke, de Mrs. Talbot, de Mademoiselle Oberkampf, de la baronne Sellière, de Madame L. Mill et une quantité de portraits d'enfants. Dans chacune de ces toiles, la figure très éclairée se détache sur un ciel de fantaisie, dans un paysage très discrètement indiqué. L'ensemble est toujours gris et, en somme, mélancolique d'aspect.



JACQUES-EMILE BLANCHE — LUCIE
(*Lavis lithographique*)

Je ne ferai pas le prophète. Que peut attendre l'École française de ce peintre, à peine âgé de quarante ans? Il y a quelque chose d'exact, *grosso modo*, dans cette affirmation familière à Taine que le jugement d'un étranger cultivé sur un auteur français est, en somme, ce qui nous permet le mieux de pressentir le jugement de la postérité. Les connaisseurs allemands et anglais classent Jacques-Émile Blanche au premier rang de notre école moderne.

Pour ma part, je vois avec un intérêt passionné Blanche se complaire à peindre des groupes

familiaux. Après la famille Thaulow, voici qu'il a peint M et Madame Gauthier-Villars, la famille de Madame Blanche, les Misses Capel prenant le thé, et récemment la famille du poète Viélé-Griffin. Qu'on me permette là-dessus de donner un peu longuement mes raisons.

Au musée de Montpellier, la série des portraits où les Courbet, les Cabanel, les Delacroix nous ont, l'un après l'autre, représenté l'amateur Bruyas, rend évident que chacun de nous ne voit que par ses yeux. Cette importante vérité, qu'il n'est pas inutile de répéter, se vérifie si bien par ces douze effigies différentes d'un même Bruyas que la collection devrait, à mon avis, être mise sous les yeux des élèves dans une classe de philosophie. Elle démontre que l'esprit humain n'a pas le droit de sortir de lui-même, ou tout au moins que notre connaissance des choses extérieures est relative. Eh bien ! je crois que des familles représentées par un peintre sincère feraient également un magnifique enseignement philosophique. Elles prouveraient avec une évidence saisissante les forces mystérieuses de l'hérédité. Nous sommes la continuité de nos parents. Nous sommes nos parents eux-mêmes. Toute la suite des descendants ne fait qu'un même être. Sans doute, sous l'action de la vie ambiante, dans les divers individus que comprend cet être une plus grande complexité peut apparaître, mais elle ne le dénaturera point. C'est comme un ordre architectural que l'on perfectionne, enrichit, alourdit, épure : c'est toujours le même ordre. C'est comme une maison où l'on introduit d'autres dispositions; non seulement elle repose sur les mêmes assises, mais encore elle est faite des mêmes moellons : c'est toujours la même maison.



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — FRITZ THAULOW ET SES ENFANTS, ELSA, INGRID ET HARALD

Grandes vérités ! et de cette concience, quelles conséquences, quelle acceptation ne tirera pas l'individu qui, se tournant vers ses pères et mères, vers la suite de ses ancêtres, s'écriera : « Je suis eux-mêmes ! »

J'attache une grande importance au fait qu'un peintre excellent dans l'art de voir, de colorier et d'exécuter, vient nous aider dans cette propagande. Ah ! que Jacques Blanche ne craigne pas de marquer sur les physionomies le caractère, tout l'héritage que nous recevons de notre terre et de nos morts. Qu'il souligne chez des êtres divers des exemplaires d'un même type; qu'il reconnaisse les mêmes plis de la face, les mêmes mœurs du corps, mille indices imperceptibles pour vous et moi, la même âme enfin dans tous les âges de cet animal immortel qu'est une digne famille, une famille bien accentuée !

Au reste, j'accorde que c'est là une satisfaction de philosophe, et que ce ne sont point les buts propres du peintre. Il a bien assez de chercher la perfection de l'art de peindre. Mais précisément à mesure qu'il approche de cette perfection, son œuvre prouve, sans qu'il ait eu à les vouloir, une infinité de vérités. Au bout d'une belle peinture il y a plus de choses que dans la volonté consciente de l'artiste qui la peignit. Nous attendons d'un peintre de groupes familiaux une importante contribution à la discipline que nous vantons, à la doctrine de « la Terre et des Morts ». Et notre attente apparaîtra parfaitement raisonnable à ceux qui voudront bien se rappeler une puissante parole de Léonard de Vinci définissant la peinture « une branche de l'histoire naturelle ».



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — LA PAVANE *(fragment)*

Personne, d'ailleurs, n'est mieux gardé que Jacques Blanche contre l'erreur littéraire. Il n'a jamais cherché autre chose que des qualités de peintre. Il n'a jamais eu d'autre volonté que de savoir ce noble métier. Nous l'avons vu en demander d'abord les secrets chez ceux qui de notre temps les retrouvèrent, chez les Manet, les Degas, les Whistler, puis aller solliciter les grands maîtres dans les musées. Il sait qu'il y a des règles, une discipline.

Croira-t-on quelque jour que cette humble vérité ait été méconnue par les peintres, par les sculpteurs, par les littérateurs ? Oui, nous autres écrivains, nous voyons autour de nous ignorer, bafouer la tradition au nom de l'originalité.

Un journal ayant inventé de demander à des peintres quelques pensées sur l'art qu'ils exercent et sur ce que promet le XXe siècle en peinture, plusieurs de ces messieurs crurent se donner du lustre en assurant qu'ils étaient incapables de prendre la plume pour expliquer leur art. « On eût compris qu'ils s'excusassent sur l'inexpérience grammaticale. C'est une politesse aux écrivains



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — [illegible]

de profession. Mais c'est sur le fond même qu'ils se déclarent inhabiles, c'est la théorie de leurs talents qu'ils dédaignent positivement de faire. Ce que Cochin, Largillière, Reynolds, Léonard de Vinci, Poussin et combien d'autres ont regardé comme le propre d'un artiste, ceux-ci le tiennent pour inutile et même frivole. Ainsi, tandis que de l'histoire et de la philosophie on affecte de faire des sciences rigoureusement exactes, voici que, par un excès contraire, on veut croire que la technique des arts et les conditions de la production du beau échappent à toute espèce de règle ! Et cette proposition, contraire à toute raison, à toute tradition et démentie par les faits, est devenue un axiome de la critique courante auquel les gens du métier, quand on leur demande leur avis, croient honnête de se référer ! Ce n'est point qu'ils nient qu'il y ait un métier de peindre, mais il a si peu d'importance, il s'acquiert si aisément ! Tout le monde aujourd'hui le possède, tandis qu'il y a le reste ! Le reste, ah ! le

JACQUES-ÉMILE BLANCHE — LUCIL (*Lithographie*)

reste : c'est la pensée, l'inspiration, le je ne sais quoi, le génie, dont nous avons fait *génial*, mot inconnu de nos ancêtres, l'originalité surtout. Êtes-vous original ? voilà le point. N'importe que vous soyez faux, absurde ou même stupide, il s'agit de persuader le monde que vous ne ressemblez à personne. »

J'ai cité ce vigoureux morceau d'un historien d'art, M. Louis Dimier, parce qu'il pose très bien le point de vue hautement raisonnable où se placent aujourd'hui les artistes traditionalistes,



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — LAVIS LITHOGRAPHIQUE



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — ESQUISSE



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — PORTRAIT DE MADAME J. K. ET DE SES ENFANTS

parmi lesquels Jacques-Émile Blanche. Et cette diatribe servait à M. Louis Dimier pour commenter une très juste et amère affirmation de Jacques Blanche : « Le métier de peindre est « oublié. Il sera remplacé par autre chose qui n'aura de commun « que le nom avec l'art des maîtres. »

Tenez pour certain, disait Dimier, qu'on ne saurait mieux dire, et qu'une telle parole vaut d'être mise à part et méditée par tous ceux que ces questions intéressent. On y voit premièrement que l'art des maîtres fameux d'autrefois ne sortait pas d'autre chose que ce qu'on veut bien appeler le *métier*. Vérité jadis commune. On y voit, en second lieu, que ce métier, cet art des maîtres est *oublié*. « Les peintres d'à présent, quelques exceptions



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — MADAME J.-E. BLANCHE

mises à part, n'en soupçonnent pas le premier mot, sont même incapables de regretter de ne l'avoir pas, et de fait cherchent tout autre chose. Quelle autre? La pensée, l'idée, le symbole, tout le ragoût réchauffé d'une rhétorique vulgaire, des intentions, des sujets, des excentricités de mise en scène, un imprévu ridicule, des partis pris absurdes, des *stylisations*, des archaïsmes, toutes ces choses mal conçues, plus mal exécutées, confondues au creuset sordide d'une métaphysique de journal, selon le caprice sans nom de l'ignorance profonde où nos artistes s'enfoncent tous les jours davantage. Telle paraît s'annoncer la

peinture de l'avenir, qui, de vrai, n'a pas en commun une seule recherche avec l'art d'un Corrège ou d'un Rubens.

Rien ne s'improvise, rien ne s'invente : l'art, comme la société, comme toute vie est une continuité. Je veux citer une page de M. Hanotaux qui a vu le péril de notre art contemporain : « Les architectes qui, pendant trois siècles, ont reproduit la même cathédrale gothique, en modifiant seulement, peu à peu et très prudemment, certaines dispositions, ces architectes n'avaient nulle prétention à l'originalité ni au style. Pourtant les monuments qu'ils ont élevés se sont imposés à l'admiration



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — ÉTUDE D'APRÈS MADELEINE

des siècles. Les ébénistes et les tapissiers qui, au XVIIIe siècle, reproduisaient indéfiniment sur les consoles et les fauteuils à pieds de biche le même bouquet de roses ou la même guirlande de fleurs faisaient du « style Louis XVI », sans s'en douter. Mais moins ils avaient de prétention, plus ils avaient de conscience, de savoir-faire, d'habileté de main, plus ils poussaient à ce fini et à cet achevé qui donne un tel prix aux œuvres qui nous restent de ces grandes époques. Pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ? Chercher des idées et inventer des formes toujours nouvelles : changer de style tous les dix ans : modifier les proportions des fauteuils à chaque élection de Président : découper des tranches de melon pour en faire des coupoles : mettre des cloches sous des colonnades et faire porter des piliers par des petits enfants jouant de la flûte, sous prétexte que



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — GERMAINE LERDEIN DORMANT

cela ne s'est jamais fait, — pourquoi tout ce labeur stérile? »

Blanche est de ceux qui savent quels dégâts l'idée de progrès a causés dans les arts. Il se vante de regarder en arrière et d'aller dans les musées. Cela était utile à dire et à souligner. Après avoir montrer comment cet excellent artiste se développe, il fallait le situer parmi ses contemporains et le rattacher à ceux qui, dans tous les ordres, affirment aujourd'hui la force et la nécessité de la tradition.

* * *

Nous voici arrivé au terme de cette étude, et en même temps que nous corrigeons nos épreuves nous voyons les documents artistiques que nous nous sommes chargé d'encadrer et qui font toute la valeur de ce fascicule. C'est un choix de portraits de jeunes femmes et d'enfants, en général, des petites filles dans un milieu élégant. Pour donner une idée exacte de l'œuvre totale du peintre, il faudrait y joindre les natures mortes où il se plaît avec le plus de succès, fleurs, fruits, gâteaux, poissons, desserts, toutes les choses qui se mangent, dressées sur des plats d'argent et servis sur des nappes bien cylindrées. Nous serions impardonnable de négliger ces « gourmandises » que le peintre devait réussir s'il est vrai que l'on excelle où l'on aime. Ce sont des exercices, des gammes, qu'arrivé à sa maîtrise, il ne se lasse pas de multiplier. Mais un autre aspect de Jacques-Émile Blanche qui vaudrait d'être examiné à loisir, c'est qu'il est le peintre de tout ce que la mode a désigné depuis une quinzaine d'années à Paris.



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — ÉMILIENNE MORIN DE CANAPVILLE

Nous avons eu l'occasion de citer au cours de cette étude ses portraits de Vincent d'Indy, de Porto-Riche, de Henri de Régnier, de Pierre Louys, de Gauthier Villars (Willy). A cette brillante énumération il faut joindre Hervieu, Gabriel Fauré, Édouard Dujardin, Wyzewa, Paul Adam et, naturellement, tout en dehors, John Lemoine et Leconte de Lisle.



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — LA PETITE LANGENFOGER

Par ce côté de son œuvre, Blanche, sans l'avoir cherché, est un chroniqueur de l'année parisienne. Il donne sinon le plat du jour, du moins le plat de la saison. Pour parler plus convenablement et pour marquer de notre point de vue d'homme de lettres, l'utilité morale de ce peintre qui n'ajoute rien à notre connaissance des choses héroïques ou religieuses, mais qui satisfait notre curiosité frivole, je définirai cette série de portraits une contribution précieuse à l'histoire de la mode, à l'histoire des amusements de Paris. C'est un plaisir de connaître le geste et l'attitude aimable, prétentieuse ou grotesque de ceux de nos contemporains que leur mérite ou leur snobisme ont désignés à notre attention.

Jacques-Émile Blanche a lithographié lui-même quelques-uns de ces « documents ». Ses admirateurs souhaitent qu'il multiplie ces trop rares essais.

Aujourd'hui et dans cet instant de son développement où nous devons l'abandonner, Jacques Blanche a quarante ans. C'est dire qu'on peut attendre de lui une vaste suite. Nous est-il permis de faire des pronostics?

Nous constatons un réalisme de plus en plus grand dans son interprétation du visage humain, un dessin de plus en plus ferme, un modelé aussi large et serré que possible, avec un aspect de



JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — Mlle ELSA C...

(Appartient au comte Urbain Chevreau)



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — LISEUSE AU CHAPEAU
(Appartient à M. G. Charbonneau)



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — LUCE
(Esquisse)

peinture aisée et souple. Il y a chez Blanche une recherche toute spéciale du caractère et de l'expression des yeux et aussi de la qualité de l'épiderme. Nous entendions au Salon de cette année un médecin diagnostiquer le tempérament de Paul Adam, de Cottet et d'un enfant d'après le modelé et d'après la coloration des portraits qu'exposait Jacques Blanche. Des séjours prolongés en Normandie ont fait connaître à Blanche les petits paysans. Il aime leurs tons chauds, leurs gestes gracieusement lourds. Il se propose de devenir leur peintre et de combiner sa manière rigoureusement réaliste d'il y a douze ans, avec l'arrangement décoratif des fonds de paysage. Il veut surtout rendre les gestes d'enfants, les expressions de bouche, les sourires de bébés, telle cette Germaine Ledein, son petit modèle préféré, de qui l'on aime la gentille silhouette dans un grand nombre de toiles les plus récentes du peintre.

Au reste, ne vous y trompez pas chez Jacques-Émile Blanche, en dépit de son goût pour l'élégance et la jeunesse, le principal souci c'est la belle exécution : le morceau sincère, brillant, sans truquage, pur, — classique enfin. Il n'est pas de définition plus sûre et plus belle où résumer notre connaissance de ses tendances et de son œuvre.

MAURICE BARRÈS.



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — DÉSIRÉE MANFRED *(Esquisse)*



JACQUES-ÉMILE BLANCHE — DÉSIRÉE MANFRED *(Esquisse)*

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières Le Gérant : G. BLONDIN.



ÉTABLISSEMENT MODÈLE

CHOCOLATS & THÉS

DE

QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GRAL : *Avenue de l'Opéra, 19.* PARIS

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERCANTS





Après les repas 2 ou 3

PASTILLES
VICHY-ÉTAT

facilitent la digestion

VICHY FAC-SIMILÉ DE LA PASTILLE



MÉDAILLE D'OR — EXPon PARIS 1900

POUDRE DE RIZ SPÉCIALE préparée au Bismuth

VELOUTINE CHARLES FAY

9, RUE DE LA PAIX, PARIS

DÉPOSÉ — DÉPOSÉ

PARFUMEUR 9, Rue de la Paix, 9 PARIS

VELOUTINE ... 9 Rue de la Paix 9 PARIS

FAC SIMILE de la boîte contenant la vraie poudre "VELOUTINE" inventée par CH. FAY.

Lits, Fauteuils, Voitures et appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près de l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



Exposition Universelle, Paris 1900 2 médailles d'or.

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — **Téléphone 127-84**

LES CAPSULES D' **APIOL** DES Drs **JORET & HOMOLLE**

GUÉRISSENT : DOULEURS, RETARDS, SUPPRESSIONS des ÉPOQUES

Dépôt Gal Pie SEGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

TARIF G. V. N° 105 (ORLÉANS)

a Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des ...ets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-..., permettant de visiter le Centre de la France et Stations thermales et balnéaires des Pyrénées et du ...e de Gascogne.

ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-...Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, ...nères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, ...deaux, Paris.

ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-...rre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (via Mon-...an, Cahors, Limoges, ou via Figeac, Limoges.

ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, ...onne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, ...nères-de-Luchon, Toulouse, Paris (via Montauban, ...ors, Limoges ou via Figeac, Limoges.

...e de validité : 30 jours (non compris le jour du départ)

...ix des billets : 1re cl. : 163 fr. 50 ; 2e cl. : 122 fr. 50.

...sthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la Poudre

ESPIC

OPPRESSIONS

TOUX

RHUMES, NÉVRALGIES

Le Fulmigateur pectoral ESPIC est le plus efficace ...s les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires

...EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

...e Conseil médical de Russie prenant en considération que les ciga-...es antiasthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès ...sthme, autorise l'entrée en Russie de cette spécialité. »

TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette

INSTITUT FÉMININ, École de beauté. — Pour être rayonnante de jeunesse et de beauté, ne conserver aucune trace de rides, employez la *Mousse nacreine*. — Mme LUIGGI, 58, rue Caumartin.

SAVON DENTIFRICE VIGIER *Le Meilleur Antiseptique*

Pharmacie VIGIER, 12, Boult Bonne-Nouvelle, PARIS.

BOOKS CURIOUS AND SCARCE. *Catalogue and 1 volume, 5s.* MAX, 56, rue de Pont, Paris.

CHEMINS DE FER DU MIDI

VOYAGES CIRCULAIRES

Paris — Centre de la France — Pyrénées

3 Voyages différents au choix du Voyageur

Billets délivrés toute l'année aux prix uniformes ci-après pour les 3 itinéraires : 1re classe, 163 fr. 50; 2e classe, 122 fr. 50. — Durée 30 jours, non compris celui du départ.

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 13, RUE PERNELLE, PARIS.



VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent un timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie et de Quincaillerie

EAU DE SUEZ

Dentifrice antiseptique

Préserve et conserve les DENTS

Vaccine de la bouche



POUDRE & PÂTE de SUEZ

Le seul dentifrice guérissant les **MAUX DE DENTS**

En vente partout

Dépôt: Pharmacie DÉRAL, 14 Rue de la Paix - PARIS

SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR

Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal



Souplesse et Beauté de la Peau

Le bain de *Sulfurine* peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix 1 fr. 25

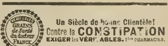
Phie LANGLEBERT, 55, r. des Petits Champs, Paris et toutes Phies



LUBIN

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Depuis le 19 Février dernier la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a porté à *deux jours*, à titre d'essai, et pour une période d'une année, la durée de validité des billets d'aller et retour sur les lignes de Banlieue.



Un Siècle de bonne Clientèle!

Contre la **CONSTIPATION**

EXIGER les VÉRITABLES. Ttes PHARMACIES.

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des Entremets fins

Dans toutes les bonnes Épiceries.

FIGARO ILLUSTRÉ



JAN STYKA PINX.

QUO VADIS ? — URSUS TERRASSANT L'AUROCHS

ÉDITEURS :
MANZI, JOYANT & C[IE]
24, boulevard des Capucines
LE FIGARO
26, rue Drouot

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50



Vingtième année. NOVEMBRE 1902 Deuxième série. — N° 152

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraissant le 2e samedi de chaque mois	Du *Figaro* quotidien



JAN STYKA. — SON PORTRAIT PEINT PAR LUI-MÊME

(Salon de 1901. — Société des Artistes français



L'ATELIER DE M. JAN STYKA PENDANT L'EXÉCUTION DES TABLEAUX POUR *Quo vadis?*

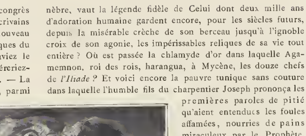
LE PEINTRE

DE

QUO VADIS?

Vous vous rappelez la question qu'un congrès littéraire a récemment posée aux écrivains les plus célèbres de l'ancien et du nouveau Continent : « Si toutes les bibliothèques du monde allaient brûler et si vous aviez le choix d'un livre à sauver, lequel préféreriez-vous ? — *L'Iliade !* répondirent quelques hellénisants. — La *Bible*, affirma le plus grand nombre. Beaucoup même, parmi ces derniers, ajoutèrent simplement : *les Evangiles.* » Je ne sais si, sans faire le choix entre les Évangiles canoniques et les Évangiles apocryphes, les innombrables amateurs de la légende adorable de Jésus n'auraient pas aussi bien fait de répondre : « Périssent même les Évangiles, pourvu que l'impérissable souvenir en reste immortellement à des hommes visités, un jour, par un Dieu. »

Quelle histoire, si souvent traîtresse à l'égard de ses Alexandre sans tombeau certain et de ses César dont on n'a jamais retrouvé l'urne funèbre, vaut la légende fidèle de Celui dont deux mille ans d'adoration humaine gardent encore, pour les siècles futurs, depuis la misérable crèche de son berceau jusqu'à l'ignoble croix de son agonie, les impérissables reliques de sa vie tout entière ? Où est passée la chlamyde d'or dans laquelle Agamemnon, roi des rois, harangua, à Mycène, les douze chefs de *l'Iliade ?* Et voici encore la pauvre tunique sans couture dans laquelle l'humble fils du charpentier Joseph prononça les premières paroles de pitié qu'aient entendues les foules affamées, nourries de pains miraculeux par le Prophète, autour des lacs de Nazareth. Où est tombé le poignard de Brutus, taché, dit-on, du plus beau sang dont les veines d'un homme se soient bleuies? Et voici encore et toujours les épines, voici les clous, voici la croix du monarque nouveau que la pitié humaine proclama un jour, pour que, depuis, de ce symbole d'ignominie relevât désormais ce que le monde a de plus malheureux et de plus conforme à ses communes et inévitables destinées. Quelle





TÊTE DE LION (*étude*)

mémoire d'homme oubliera, même sans écrits qui les transmettraient aux âges postérieurs, les actes de cet homme qui apporta un peu de grandeur à tant de déchéance, un peu de divinité immortelle à tant de mortelle humanité ? A défaut de livres qui perpétueront cette légende plus belle que de l'histoire, les gorges de nos vierges et les seins de nos mères se chargeront de la continuer avec leurs croix et leurs parures, aussi longtemps qu'il y aura un soleil pour les faire resplendir plus puissamment que n'ont fait, sur leurs marbres antiques, les Nymphes et les Vénus déjà perdues d'un Olympe menteur qui s'était promis, certes, un plus lointain avenir. Et même, pierres contre marbres, celles où les pieds de Jésus laissèrent leurs traces adorables



LYGIE AU JARDIN D'AULUS

sur une Voie romaine pavée de tombeaux, ne valent-elles pas, pour éterniser la légende d'amour, ceux qui n'ont pas suffi, avec leur magnificence et leur art, à sauver une histoire de haine dont les maîtres de ce supplicié n'ont pas joui longtemps dans leurs urnes vides et leurs poussières perdues ?

Vous n'avez pas oublié la fortune sans pareille qui accueillit, naguère, un livre écrit sur la simple légende des pieds de Jésus empreints sur une dalle de la vieille voie Appienne. « Néron a passé, disait la dernière page de ce beau livre, comme passent la rafale, la tempête, le feu, la guerre ou la peste. Et désormais, des hauteurs du Vatican, règne, sur la ville et le monde, la basilique de Pierre. Non loin de l'ancienne porte Capène s'élève aujourd'hui une chapelle minuscule, avec cette inscription effacée à demi : *Quo vadis, Domine ?* » On sentait bien que ce

simple titre, qui avait inspiré un tel livre, éveillerait encore d'autres enthousiasmes et que la plume provoquerait le pinceau, en attendant que l'ébauchoir du sculpteur et la baguette du musicien s'émussent aussi sur un sujet de piété si tendre et d'art si fécond. Que fallait-il à l'évocation complète de cette légende sacrée, par les quatre arts à la fois? Une science archéologique égale à l'amour intense que cette Rome antique inspire à quiconque en a fréquenté les ruines et en conserve une insurmontable nostalgie. Ah! cette poésie des tombes; cette Rome maîtresse de la vie par la puissance de la mort!...

Ici, une confidence a sa place, et je me propose de l'écrire aussi simplement que je l'ai vécue, deux ans, dans l'atelier d'un peintre.

* * *

Un jour de l'année 1900, l'Exposition Universelle battant son plein, je m'étais égaré hors des clôtures officielles de l'ahurissante foire; et je cherchais un peu de silence dans la solitude momentanée des Champs-Élysées, quand, devant la rotonde du Palais de Glace, une inscription frappa mon attention. Sous le titre de ***Cirque de Néron***, elle annonçait l'œuvre d'un peintre polonais, de Jan Styka, dont j'avais lu le nom pour la première fois dans le *Tygodnik Illustrovany* de Varsovie, un an auparavant.

Quelle folie de la déroute avait porté, comme une épave, ce malheureux du pays des audacieux Sokols, contre les claies de cette monstrueuse et inexorable Exposition? Ignorait-il que, hors de ces barrières de la tapageuse et fausse renommée, le salut était inespéré; et n'avait-il pas, l'exemple atroce de tant d'autres infortunés, compris pourtant dans l'enceinte où la ruine fut, dit-on, l'hôtesse assidue des barnums fastueux? Une curiosité cruelle me poussant, j'entrai dans ce cirque des *Martyrs chrétiens chez Néron*, pour voir comment y mourait un autre martyr, — le peintre. La solitude du podium intérieur, où une foule de chrétiens se faisait crucifier sans une plainte, m'y parut encore plus impressionnante que celle des avenues extérieures autour desquelles, par delà les barrières administratives, la foire universelle continuait à bruire plus ironiquement. Imaginez-vous un cimetière, au sein d'une kermesse, comme on en voit, parfois, dont les alentours servent de champ de foire ou de féerie à une foule qui ne se passionne qu'aux affaires ou aux plaisirs. Les gaies chansons et les folles rumeurs de la fête voisine m'aidèrent-elles à mieux entendre les rugissements des lions et les soupirs des victimes, dans cette arène aux gigantesques proportions dont la poignante composition évoquait un drame énorme, long de deux cents pieds de toile, haut de vingt et plus? Je ne sais, mais je n'eus de paix avec ma conscience que lorsque, dehors, j'eus crié de toutes mes force à ce Paris féroce, bien digne d'avoir aussi d'autres Néron pour ses autres martyrs, qu'il avait dans ses murs un maître de première venue, une œuvre de premier ordre dans son enceinte qui ne serait pas, pour Jan Styka, celle de la fortune facile. Quoi que valussent les pages que je consacrai alors à ce peintre, — dans la *Revue Illustrée* entre autres, — il m'est permis de constater, par les résultats acquis depuis deux ans, que, si mon enthousiasme n'ajouta pas une once à la valeur de Jan Styka, ma voix servit du moins à prononcer pour la première fois un nom que mes contemporains ont depuis retenu.

Je n'arrêterai pas cette confession, naïve peut-être, sans lui donner la conclusion qu'expliqueront les pages qui vont suivre. A quelque temps de là, parut en France un livre que son auteur polonais avait écrit bien auparavant, sous le titre et sous la légende de *Quo vadis?*. Cette fois, l'Italie, qui venait de faire à ces pages de langue slave la traduction et le succès qu'elles méritaient, devançait notre pays si amateur, en littérature, de découvertes lointaines. Cette fois, enfin, il n'y avait pas à récriminer; car l'œuvre de Henryk Sienkiewicz, d'aussi puissante composition que de christianisme noble, soutenait avec aisance la renommée extraordinaire que des masses de lecteurs français lui firent, et ramenait le goût public vers une littérature hautement morale, qui n'était pas incompatible avec le plus grand art. Depuis les jours infortunés des *Martyrs chrétiens au Cirque de Néron*, je me plaisais à visiter quelquefois Jan Styka dans son atelier. Plus j'observais ce bon colosse d'homme au repos, plus je m'attachais à cet artiste en perpétuel travail de gestations épiques. J'en admirais surtout la science d'archéologue gréco-romain, jointe à une piété presque naïve de chrétien primitif. Elle n'allait pas sans un goût charmant de féminisme et de modernité dont se revêtaient, sous son pinceau robuste d'atavique Barbare, ses créations aussi voluptueuses que chrétiennes de Parisien régénéré. Évidemment, son *Cirque de Néron* était inspiré du *Quo vadis?* de son varsovien compatriote. Pourquoi ne chercherait-il pas une revanche de sa première défaite, — si honorable à tous égards, — dans la continuation de cette lutte si émotionnante des premiers Chrétiens et des derniers Romains? C'était aussi l'heure où, sous le titre d'*Ave Cæsar*, j'essayais de reprendre, dans la *Nouvelle Revue*, le cadre d'un roman chrétien dont, bien avant d'avoir lu l'œuvre de Sienkiewicz, j'avais tracé les premières lignes dans un livre qui ne fut pas lu. Styka aimait ces pages de philosophisme plus scripturaire peut-être, mais moins pictural que celles de son si dramatique et si imaginatif rival. Il



PÉTRONE « ARBITER ELEGANTIARUM »

voulait les illustrer de son crayon si romain et si sûr d'une époque historique qu'il connaissait, comme son premier livre qu'il n'avait plus cessé de lire dans Tacite, Suétone, Pline, Bosio, Canina, De Rossi, Kiepert, Baumeister, Duchesne, Bilczewski, Duruy, Blanc, Allard, et, mieux que dans les livres qui nous en restent, dans cette Rome antique elle-même où il avait vécu les plus laborieuses années de sa vie artistique.

« Cet *Ave Cæsar*, eus-je le courage de lui répondre, ne mérite que de dormir dans la poussière d'où il ressuscitera peut-être, un jour, quand il sera plus digne de vivre. Le *Quo vadis ?*



LE BAISER D'EUNICE

est, au contraire, un chef-d'œuvre auquel le temps a donné sa maturité pleine et son admirable consécration. Illustrez-le. Je chercherai son éditeur. »

La tâche n'était pas commode. Les premières éditions du *Quo vadis ?* étaient déjà par cent mille dans toutes les mains, et son auteur en avait si imaginativement peint les scènes à l'encre seule, que son illustrateur ne risquerait peut-être que d'en affaiblir, au crayon, les merveilleuses couleurs. Qui sait ? Et, pénétré de mon sujet, je profitai, un matin, de mon passage chez l'éditeur même de la *Nouvelle Revue* pour glisser dans son

cabinet ma requête, en faveur du peintre du *Cirque de Néron*, en même temps que je déposerais la suite du manuscrit d'*Ave Cæsar*. Ernest Flammarion est de la race, aujourd'hui rare, de ces éditeurs qui apprécient une œuvre à sa valeur réelle avant d'évaluer les affaires qui en pourront résulter. Il m'écouta patiemment jusqu'au bout, et, avant que de répondre, laissant briller sa pensée derrière ses fines lunettes de maître, il finit par me dire ce que son malin sourire m'avait déjà fait entendre :

« Vous ne vous êtes donc levé de si matin, que pour venir me demander ma ruine ? »



Cliché Moreau [illegible]

URSUS TERRASSANT CROTON

Un an après cette visite, une édition nouvelle et somptueuse, cette fois, paraissait avec deux noms en tête du *Quo vadis ?* : celui de Sienkiewicz que le public n'avait plus à connaître, et celui de Jan Styka avec qui la belle renommée des grands artistes allait enfin compter. Personne ne s'y trompa : le texte, qu'on n'avait pas oublié, ne se représentait que pour l'illustration dont on allait se souvenir aussi ; et l'éditeur courageux, que Paris seul avait pu produire pour risquer cette œuvre, pouvait écrire récemment à son téméraire inspirateur : « Je n'ai pas besoin de vous dire que cette opération de librairie est une de celles qu'un

éditeur ne fait qu'une fois dans sa carrière. » On ne peut pas, non plus, présenter tous les jours un artiste de l'envergure du nôtre.

A vrai dire, Jan Styka ne voulut pas se mesurer du premier coup au texte imposant du *Quo vadis?* Il préféra essayer, d'abord, son crayon d'illustrateur si vite improvisé sur une simple « nouvelle » à laquelle Sienkiewicz avait donné le titre de *Suivons-le.* Flammarion en acceptait d'autant plus sûrement les prémisses, que l'écrivain polonais n'avait traité là, en épisode, qu'un prélude à son grand ouvrage, et que le *Golgotha*, autour



RENCONTRE DE PIERRE L'APÔTRE ET DE NÉRON

duquel évoluaient ces douces pages, avait été aussi le sujet d'un panorama célèbre, en Pologne, où Jan Styka avait donné la large mesure de son talent pictural. Le succès de ce petit volume, illustré avec une douce émotion d'adorateur sincère qui le faisait ressembler à un jardinet plein de fleurs au printemps, comme en peignent les pieux Fra Angelico en marge de retable dans leurs grands tableaux de *Crucifixion*, ce succès fut si franc que l'éditeur n'hésita plus à commander à son artiste les vastes fresques du *Quo vadis?* Styka s'y livra passionnément tout entier, non sans revenir par passe-temps, du crayon au pin-

ceau. De là plusieurs portraits, — le sien, entre autres, qui fit belle figure au Salon de 1901, — et d'autres tableaux de l'histoire de Pologne dont *Par le Fer et par le Feu* est, à mon sens, le plus remarquable. C'est aussi l'avis des Conseillers de Varsovie qui ont suspendu dans la Salle des Délibérations cet autre Serment d'Annibal bien significatif pour l'âme irréductible des Polonais.

Dans les illustrations que Jan Styka a « brossées », peut-on dire, pour l'édition princeps du *Quo vadis ?*, on avait remarqué deux qualités maîtresses. La première est celle d'un dessin aussi ferme que voluptueux dont l'artiste, vraiment illustrateur, charpente d'abord et caresse ensuite ses créations, jusqu'à la vie intense dont il les fait palpiter : telles sont ces demi-figures et ces culs-de-lampe où les types du roman sont retrouvés et fixés à jamais sous les yeux du lecteur, qui n'en reconnaîtra plus d'autres. La deuxième est une manière nouvelle, bien personnelle à Jan Styka, de peindre son dessin plutôt que de le figurer, et de sacrifier l'alphabet de la ligne que quelques-uns accusent trop, pour donner à la scène l'espace où elle évoluera plus naturellement et l'air où ses sujets respireront aussi plus à l'aise ; en sorte que le crayon se transforme en pinceau et que l'illustration devient une peinture. Telles sont les pages magistrales du *Forum*, de *l'Orgie au Palatin* et de *la Cour de Néron*, pour en citer quelques-unes. Pour tout dire en un mot, cet illustrateur de passe-temps et de fantaisie est un peintre d'instinct et de volonté ; il ramène la ligne à la couleur qui l'enveloppe, et sait perdre le trait dans l'air où il ne vibre que plus naturellement.

Et le pinceau, que faisait-il dans l'intervalle ?

Quand je revins, l'autre jour, chez Jan Styka que je n'avais pas revu depuis cinq mois, les vastes pièces de l'atelier s'étaient doublées, comme par enchantement. Elles présentaient, presque aussi imposantes qu'une armée rangée en bataille, quinze nouvelles toiles, toutes hautes dans leurs cadres démesurés et toutes fières de leurs chaudes couleurs, séchées à peine. Je connaissais déjà l'histoire de Munkacsy couvrant, en un seul jour, sa toile du *Christ devant Pilate ;* je crois même l'avoir racontée dans le volume des *Souvenirs* que j'ai écrit avec ce maître, trop tôt parti. Il semble que Styka ait hérité de la virtuose *furia* du Hongrois célèbre, en attendant que lui soit aussi dévolue sa fortune artistique qu'il faut présager, sans trop présumer, à cet étonnant Polonais. Comme Munkacsy, Styka dessine surtout au pinceau et peint au fil de la mémoire. Pas un sujet qu'il n'ait observé dans l'action et dont il n'emporte les mouvements fidèles, de la rue où le modèle passait, à l'atelier où le peintre n'a plus besoin que



POPPÉE



TIGELLIN

de son œil pour revivre fidèlement la scène, et de son imagination pour la poétiser jusqu'à l'épouvante du drame ou jusqu'à l'ivresse de la rêverie. Ajoutez à ces facultés de travail une puissance particulière d'excitation qui transporte le plus souvent ce peintre aux temps où ses maîtres préférés, Rubens et Vélasquez, couvraient leurs plus grandioses tableaux des plus délicates trouvailles.

Hanté par le sujet du *Quo vadis ?* dont Styka, à travers le texte de Sienkiewicz, s'est reconstitué pour ses propres œuvres une très personnelle vision, cet autre Ursus de la peinture a ainsi abattu en cinq mois, — pas un de plus, — quinze toiles, — pas une de moins, — dont la superficie de la plus petite présente, à elle seule, plusieurs mètres carrés. Je ne crois pas qu'il faille mesurer au mètre les peintures de ce brosseur vertigineux qui attend patiemment que l'humanité se résolve à n'habiter que la moitié du globe terrestre, pour lui laisser la douce tâche de peindre l'autre. Mais je crois et je maintiens, — quoi qu'en puisse penser la « Société des Artistes français », qui ne verra pas à un de ses Salons ces toiles réservées à une Exposition particulière de Varsovie, — je crois que le moindre centimètre carré de ces longs mètres carrés de peinture présente un intérêt d'art de premier ordre, plutôt par l'ensemble des formes dont le mouvement plein d'une vie supérieure vous frappe, que par les détails des parties dont la négligence voulue ne donne que plus de valeur à la conception générale du tableau. N'importe-t-il pas surtout de vivre et d'émouvoir ? Et j'ajoute que si une telle virtuosité de peinture fait fuir les timides des lignes audacieuses et les édulcorés des touches fermes, il ne leur restera, un jour ou l'autre, qu'à revenir de plus loin pour reconnaître et admirer un art qui, pour vivre et pour impressionner, n'a pas besoin d'être regardé de si près.

* * *

Fidèle au récit du romancier de *Quo vadis ?* — comme doit l'être un interprète très personnel qui, au lieu du crayon, a préféré le pinceau, — Styka nous en voudrait de raconter son œuvre en d'autres termes que ceux qu'a employés Sienkiewicz lui-même. Il a seulement, pour son *Quo vadis ?* peint, choisi dans le livre du maître quinze des principales scènes qui lui permettraient de présenter, lui aussi, un sujet complet et une œuvre entière. Mais où Styka rivalise de maîtrise avec Sienkiewicz, c'est dans la science archéologique des milieux romains que leurs communs héros traversent. Celle du peintre est si exacte qu'on est tenté de lui faire une part d'éloges plus grande, en raison de la difficulté que la couleur devait résoudre avec plus d'exactitude, là où la littérature pouvait s'en tirer avec des lignes moins définies. Pour

arriver à envelopper d'un charme exquis le reste de la trame de *Quo vadis?*, la virtuosité des poétiques nuances semble se départir la même entre l'écrivain et le peintre.

Jetez un premier coup d'œil sur le premier tableau qui devait peindre *le Baiser d'Eunice*, et dites-nous quel boudoir romain eut plus de style et de noblesse que celui de Styka où n'a plus



NÉRON

qu'à s'ajouter, pour la description, la plume enchanteresse de Sienkiewicz : « Dans l'*unctorium* restait la seule Eunice. Un moment la tête penchée, elle écouta les voix et les rires qui s'éloignaient vers le *laconicum ;* puis elle alla prendre le siège d'ambre et d'ivoire sur lequel Pétrone s'était assis et le porta devant la statue du maître. Debout sur le siège, elle noua ses bras au cou

de la statue ; ses cheveux roulèrent sur ses seins en flot d'or ; sa chair épousait le marbre, sa bouche était unie étroitement aux lèvres froides de Pétrone... » Ajoutez à cette description les infinis détails d'un intérieur romain, où Styka a prodigué l'éclat tranquille des marbres clairs, la morbidesse voluptueuse des coussins crevés, la variété capiteuse des fleurs exotiques, l'ambre des parfums dont l'air nacré se sature ; et, pour compléter, entre les eaux jaillissantes des bassins, cet intérieur où l'amour respire pour n'avoir plus qu'à soupirer encore, voyez ce flamant rose, le cou tombant de lassitude sur le duvet de ses plumes moelleuses



VINICIUS SUR LA BERGE DU TIBRE

et, le corps tout abandonné sur une seule longue patte toute droite, s'endormant chez Pétrone comme au sein de la plus heureuse des Capoue.

Voulez-vous un autre tableau, tout aussi haut en beautés voluptueuses qu'en virtuoses vigueurs ? Regardez le *Banquet sur l'Étang d'Agrippa*, où les premiers Romains, vraiment peints comme l'Histoire nous dit qu'ils furent, laissent loin, certes, les peintures avec lesquelles, de David à Couture, il fut de mode, dans l'École française, à nos grands maîtres de représenter les « derniers Romains » d'une si différente manière :

JAN STYKA



L'INCENDIE DE ROME



Cliché Moreau frères

LE MARTYRE DES

Cliché Moreau frères

LA SPINA DU CIRQUE



RQUE DE NÉRON

LA LOGE DE NÉRON

« Les prétoriens cernaient les bocages sur les berges de l'étang d'Agrippa, pour empêcher la trop grande foule des curieux de gêner César et ses invités. Il était dit, en effet, que toute l'élite de la richesse, de l'intelligence et de la beauté, assisterait à cette fête sans précédents dans les annales de la ville. Tigellin voulait dédommager Néron du voyage en Achaïe, et surpasser tous ceux qui jusqu'alors avaient organisé des réjouissances en l'honneur de César. Dans ce but, déjà quand il l'avait accompagné à Naples, puis à Bénévent, il avait envoyé des ordres pour que des extrémités du monde l'on fît venir des animaux, des poissons rares, des oiseaux et des plantes, sans oublier les vases et les étoffes qui devaient ajouter de l'éclat au festin. Les revenus de provinces entières s'engloutissaient dans ces préparatifs, mais c'était là un détail dont le favori n'avait cure. Son influence allait croissant. Tigellin n'était peut-être pas plus aimé de Néron que les autres augustans, mais il se rendait chaque jour plus indispensable. Pétrone infiniment supérieur par la distinction de ses manières, par son intelligence, par son esprit, savait mieux amuser César dans la conversation, mais, pour son malheur, il l'éclipsait et provoquait sa jalousie. En outre, il ne savait être un instrument aveugle, et César redoutait ses critiques. Le surnom seul d'Arbitre des élégances octroyé à Pétrone froissait l'amour-propre de Néron. Qui donc y avait droit, sinon lui! Tigellin avait assez de bon sens pour se rendre compte de ce qui lui manquait, et, voyant qu'il ne pouvait rivaliser ni avec Pétrone, ni avec Lucain, ni avec ceux que distinguaient la naissance, les talents ou la science, il avait résolu de les éclipser par sa servilité et par le déploiement d'un luxe insolite. Il avait donc fait dresser les tables du festin sur un gigantesque radeau construit de poutres dorées. Les bords en étaient ornés de conques magnifiques pêchées dans la mer Rouge et dans l'océan Indien, et de massifs de palmes, de lotus et de roses, entre lesquels on avait placé des statues de dieux, des cages d'or ou d'argent remplies d'oiseaux chatoyants, des fontaines d'où jaillissaient des parfums. Au centre s'élevait un velum de pourpre syrienne, soutenu par des colonnettes d'argent; sous ce velum, les tables préparées pour les invités resplendissaient de verreries d'Alexandrie, de cristaux et de vases, fruit de pillages en Italie, en Grèce et en Asie Mineure. Le radeau, île verdoyante et fleurie, était relié par des cordages d'or et de pourpre, à des barques en forme de poissons, de cygnes, de mouettes, de flamants; et dans ces barques, aux rames polychromes, étaient assis, nus, des rameurs et des rameuses au corps harmonieux, au visage de beauté parfaite, les cheveux tressés à l'orientale ou massés sous des résilles d'or.

Lorsque Néron, avec Poppée et les augustans, eut abordé le radeau principal et pris place sous la tente de pourpre, les barques glissèrent, les rames frappèrent l'eau, les cordages se tendirent, et le radeau emportant festin et invités démarra en décrivant un cercle à la surface de l'étang. De moindres radeaux l'escortaient, porteurs de joueuses de cithare et de harpe, dont les corps roses, entre l'azur du ciel et l'azur de l'eau, dans le rayonnement d'or des instruments, semblaient absorber azur et rayons, et s'épanouir en fleurs magiques. Des bâtiments étranges, dissimulés dans les taillis de la rive, envoyaient vers l'île merveilleuse, les accords de la musique et du chant. Toute la contrée résonna, les bosquets résonnèrent; l'écho propagea les sons de cors et de trompes, César lui-même, ayant d'un côté Poppée et de l'autre Pythagore, admirait, et entre les barques, nagèrent des sirènes, il ne marchanda pas ses éloges à Tigellin. Cependant, par habitude, il tourna les yeux vers Pétrone, qui parut d'abord indifférent, puis, sur une interrogation directe, répondit :

« Je pense, Seigneur, que dix mille vierges nues font moins d'impression qu'une seule. » Néanmoins, le « banquet flottant » plut à César pour son imprévu. On servit des mets qui eussent humilié l'imagination d'Apicius, et tant de vins différents qu'Othon, chez qui on en pouvait boire de quatre-vingts crus, se serait caché de honte sous la table. Vinicius éclipsait tous les convives par sa beauté. Autrefois, sa tournure et son visage étaient trop d'un soldat de carrière, maintenant les chagrins intimes et la souffrance physique avaient affiné ses traits, comme si la main délicate d'un statuaire y eût fait des retouches. Son teint avait perdu l'ancien hâle, tout en conservant l'éclat doré du marbre de Numidie. Ses yeux étaient plus grands et se nuaient de tristesse. Son torse avait gardé ses formes puissantes, faites pour la cuirasse, mais sur ce torse de légionnaire s'affirmait une tête délicate et superbe.

Pétrone, en lui disant que pas une seule des augustanes ne lui pouvait être rebelle, avait parlé en homme d'expérience. Toutes avaient les yeux fixés sur lui, sans excepter Poppée ni la vestale Rubria qui, sur le désir de César, assistait au festin. » J'ignore



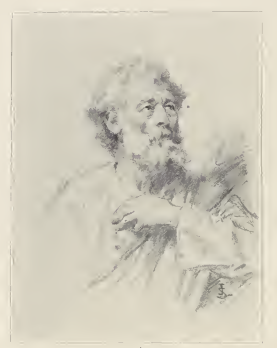
LYGIE

si Tigellin, cet autre Fouquet du Louis XIV des Romains, servit à son Néron le régal de voluptés que Sienkiewicz nous a décrites. Mais, devant le magique tableau de Styka, j'ose affirmer qu'aucun concours de courtisanes aux chairs nues ne rivalisa en blancheurs plus éclatantes, que celles des cygnes dont les maîtresses de Néron prenaient les ailes pour des voiles afin d'atteindre, ainsi traînées sur un radeau enchanteur, la rive d'or où les satires aux pieds fourchus et les bacchantes au thyrse haut commencent, avant la nuit, à jeter aux brises voluptueuses du soir, les *io* et les *évohé* de la saturnale promise.



VINICIUS ET LYGIE AU JARDIN DE LINUS

Mais, à côté des fleurs de sang de ces priapées romaines dont l'étouffante exhalaison vous enivre et que Styka ne peint si somptueusement que pour les mieux flétrir, voulez-vous aspirer les fleurs de chasteté qui vont croître sur le fumier de cet Empire en décomposition ? Après les roses rouges des plaisirs profanes, voici fleurir les lis blancs de l'amour sacré. Lisez l'idylle de ***Vinicius et de Lygie***, dans le petit jardin de Linus où le romancier fait se rencontrer les deux amants chrétiens. Et regardez ensuite le tableau, peint d'aubes blanches et de liliales pâleurs, que Styka leur consacre :


PIERRE L'APOTRE


PAUL DE TARSE

« Ursus puisait de l'eau à la citerne, et tout en tirant les doubles amphores attachées à la corde, il chantait à mi-voix un chant lygien. Ses yeux rayonnants de joie contemplaient les silhouettes de Lygie et de Vinicius parmi les cyprès du jardin de Linus. Une clarté d'or et de lis envahissait le ciel peu à peu. Dans le calme du soir, ils causaient, se tenant par la main.

« — Ne peut-il t'arriver rien de fâcheux, Marcus, pour avoir quitté Antium à l'insu de César ? demanda Lygie.

« — Rien, mon amour ! répondit Vinicius, César a annoncé qu'il resterait enfermé deux jours avec Therpnos pour composer de nouveaux chants. D'ailleurs, que m'importe César, lorsque je suis près de toi et que je te regarde, mon adorée, mon trésor ?

« — Je savais que tu viendrais. Deux fois Ursus, à ma prière, a couru aux carines demander de tes nouvelles. Linus s'est moqué de moi et Ursus aussi. »

En effet, il était visible qu'elle l'attendait, car, au lieu du vêtement sombre qu'elle portait d'ordinaire, elle avait mis une robe blanche d'étoffe délicate, d'où ses épaules et sa tête émergeaient ainsi que des primevères de la neige. Quelques anémones roses ornaient ses cheveux. Vinicius pressa de ses lèvres la main de sa bien-aimée ; ils s'assirent sur un banc de pierre au milieu de l'aubépine en fleurs.

« — Quel calme, et que le monde est beau ! dit à voix basse Vinicius. Je me sens heureux comme je ne l'ai été de ma vie. Dis-moi, Lygie, d'où cela vient-il ? Jamais je n'avais supposé qu'il pût exister un amour de ce genre. Je pensais que l'amour n'était qu'un feu dans les veines et un furieux désir, et maintenant je vois qu'on peut aimer avec chaque goutte de sang et chaque souffle de la poitrine, et sentir en même temps un calme immense et doux, comme si l'on était bercé par le sommeil, apaisé par la mort. Maintenant seulement je comprends pourquoi et toi Pomponia Græcina paraissez si sereines. Oui ! ce bonheur est un don du Christ.

« Elle appuya son gracieux visage sur l'épaule du jeune homme :

« — Mon Marcus bien-aimé...

« Après un moment de silence :

« — Tu seras l'âme de mon âme et tu seras mon bien le plus précieux, dit Vinicius d'une voix étouffée et tremblante. Nos cœurs battront à l'unisson. O ma bien-aimée, vivre ensemble, adorer ensemble le doux Seigneur, et savoir qu'après la mort nos yeux s'ouvriront encore, comme après un heureux rêve, à une nouvelle lumière ! Dis un mot et nous quitterons Rome pour nous établir au loin...

« — Je t'aime », disait Lygie.

« Il avait appuyé ses lèvres sur les mains de la jeune fille. Un moment ils n'entendirent que le battement de leur cœur. Nulle brise ; et les cyprès se taisaient immobiles.

« Tout d'un coup ce silence fut rompu par un grondement profond et comme sortant de dessous terre. Lygie frissonna.

« — Ce sont des lions qui rugissent dans les vivaria », dit Vinicius.

« Ils prêtèrent l'oreille. Au premier grondement, un second répondait, un troisième, un dixième... Il y avait quelquefois en ville plusieurs milliers de lions dans les geôles des différentes arènes, et souvent la nuit ils venaient appuyer aux barreaux des mufles mélancoliques. C'était leur nostalgie du désert et de la liberté qui se donnait cours en ce moment, et les voix, à se répliquer dans la nuit silencieuse, emplissaient de rugissements la ville. Lygie écoutait ces voix, le cœur étreint par une terreur irraisonnée. Vinicius l'entoura de ses bras :

« — Ne crains rien, bien-aimée. Les jeux du cirque sont proches, c'est pourquoi tous les vivaria sont pleins. »

« Ils rentrèrent dans la petite maison de Linus, accompagnés par les rugissements de plus en plus formidables des bêtes... »

Que manque-t-il encore, pour que le roman soit lié par l'idylle et marche vers le drame ? Que Néron et Pierre apparaissent, l'un dans l'orgie dont il est le César à son déclin, l'autre dans la prière dont il est le Pontife à son aurore ; et la trame ainsi posée pourra courir, d'un tableau à l'autre, jusqu'à la fin de ce roman inoubliable et d'une aussi inoubliable peinture. « L'Empereur part pour Antium, suivi de tous ses augustans ; et l'Apôtre le regarde passer, pasteur perdu dans cette foule immense qui sera bientôt son troupeau. Pierre, qui voulait avoir vu Néron, était dans la foule, avec Lygie, au visage masqué d'un voile épais et Ursus dont la force offrait à la jeune fille une protection sûre. Le Lygien prit un bloc destiné à la construction du sanctuaire et l'apporta à l'Apôtre, qui monta dessus, afin de mieux voir le défilé. La foule murmura d'abord contre Ursus qui écartait ses vagues, comme un navire ; mais quand, à lui seul, il eut soulevé le bloc que quatre des plus forts parmi ces hommes n'auraient pu remuer, on l'applaudit. Et ce fut, sous un char découvert que traînaient six étalons d'Idumée et sans

JAN STYKA



[redacted]

L'APÔTRE PIERRE DANS LES CATACOMBES

personne qu'à ses pieds deux nains monstrueux, César. Il était vêtu d'une tunique blanche et d'une toge améthyste qui bleutait son visage. Depuis son départ de Naples, il avait sensiblement engraissé. Un double menton lui amplifiait le masque, de sorte que ses lèvres, déjà trop voisines du nez, semblaient maintenant s'ouvrir sous les narines mêmes. Son cou énorme était pris dans un foulard qu'à chaque instant il rajustait d'une main pote, dont le poil roux formait sur les poignets comme une tavelure sanglante ; il ne faisait pas épiler ses mains, parce qu'on lui avait dit que cela pouvait avoir pour conséquence un tremblement des doigts qui l'eût empêché de jouer du luth. Une vanité incommensurable empreignait son visage, avec de la fatigue et de l'ennui. L'ensemble de sa personne était à la fois effrayant et grotesque. On criait : « Salut divin ! salut victorieux ! salut incomparable ! fils d'Apollon ! Apollon ! salut ! » Lui, souriait. Mais parfois, des gens qui ne savaient pas leur plaisanterie prophétique, rompaient l'unanimité de l'acclamation par un : « Barbe d'airain !... Barbe d'airain ! Crains-tu que ta barbe flamboyante n'incendie Rome ? » César ne s'irritait pas trop de ces apostrophes, car il ne portait plus sa barbe l'ayant offert à Jupiter Capitolin. Mais d'autres individus, embusqués derrière des tas de pierres et derrière les assises du temple hurlaient : « Matricide ! Oreste ! Alcméon ! » d'autres encore : « Où est Octavie ? Rends ton manteau de pourpre ! » A Poppée qui venait immédiatement derrière lui, on lançait l'appellation : « Toison fauve ! » qui désignait les prostituées. L'oreille affinée de Néron percevait aussi ces insultes, et alors il approchait de l'œil son émeraude polie, comme pour chercher et noter les insulteurs. Ainsi vit-il l'Apôtre debout sur le bloc de pierre. Les regards de ces hommes se croisèrent. En cette minute obscure étaient face à face les deux maîtres de l'Univers ; l'un, qui allait s'effacer comme un rêve sanglant ; l'autre, ce vieillard vêtu de laine rude, qui prendrait possession du monde entier et de cette ville, pour les siècles des siècles. César avait passé... »

A quoi bon vous citer d'autres pages d'un livre que vous avez tous lu ? Sans doute, elles vous donneraient une vision plus littéraire des autres tableaux que Styka leur consacre. Mais il y manquerait encore la couleur resplendissante dont notre artiste les a couverts, — sa littérature, à lui — et la reproduction pâle que nous en essayons ici vous donnera la mesure de la joie artistique dont il faudra priver vos yeux. De *l'Incendie de Rome* à *la Mort de Néron*, il faudrait vous décrire un monde entier, une philosophie et une théologie entières à leur plus intensif période qu'un artiste a su peindre, aussi puissamment que le



EUNICE

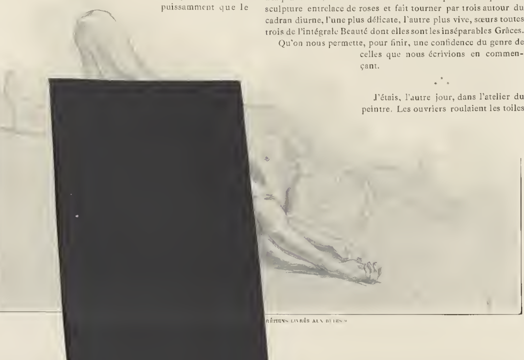
romancier sut l'écrire. Mais les pages qui nous restent ne suffiraient pas à une œuvre si longue et à un si noble effort soutenu, affirmons-le encore, jusqu'au bout, sans faiblesse.

Que dire encore de la variété des lumières avec lesquelles l'artiste semble avoir joué sur ses toiles, toutes diverses de clartés ? Depuis la première, *le Baiser d'Eunice*, jusqu'à la quinzième et dernière, *En Sicile*, ce sont à peu près toutes les heures du jour qui passent avec leurs différentes clartés, tantôt blondes comme l'aurore, tantôt ardentes comme le plein midi, tantôt mourantes comme le crépuscule. Comme les *Heures* d'Homère, celles de Styka ne boitent que pour accentuer les contrastes de violence et de douceur dont ce peintre connaît à fond toute la gamme harmonieuse. Et c'est pourquoi j'aimerais mieux comparer cette danse de clartés savantes et toutes d'oppositions habiles autour du soleil qui les fait resplendir, — de la plus chaude à la plus fanée, — à *la Danse des Heures* qu'un autre poète en sculpture entrelace de roses et fait tourner par trois autour du cadran diurne, l'une plus délicate, l'autre plus vive, sœurs toutes trois de l'intégrale Beauté dont elles sont les inséparables Grâces.

Qu'on nous permette, pour finir, une confidence du genre de celles que nous écrivions en commençant.

* * *

J'étais, l'autre jour, dans l'atelier du peintre. Les ouvriers roulaient les toiles



[redacted]RÉTIENS LIVRÉS AUX BÊTES »

dont les châssis démesurés n'auraient permis, ni le passage par les baies si grandes fussent-elles, ni leur voyage jusqu'à Varsovie où ce nouveau *Quo vadis ?* est impatiemment attendu et d'où il reviendra à Paris, espérons-le, quand Sienkiewicz en aura agréé dans sa cité polonaise le premier hommage. Et Styka, toujours pris de cette fièvre de travail qui ne le laissera jamais une heure en repos, secouait en gestes infinis son grand corps d'indomptable Scythe et exposait son sujet de demain.



AUX SOUTERRAINS DU CIRQUE

« Une *Vie de Jésus* en trente-trois tableaux, un par année du Christ ?... Ou bien l'*Histoire d'une Société naissante*, avec les catacombes de Rome pour seul décor ?... »

Il me questionnait. Je pouvais bien lui répondre. Et voici ce que j'osai lui dire, moi qui ne sais encore, de la Palestine, que ce que la merveilleuse *Vie de Jésus* par James Tissot m'en a révélé ; cependant que les tapissiers continuaient à rouler les toiles, que les velariums de pourpre et d'amarante fuyaient avec le fond rutilant d'or du cirque, que les carceres noirs se refermaient sur le dernier lion ramené à sa cage, que les cuniculaires des

catacombes disparaissaient aussi avec le premier troupeau de chrétiens, groupé autour de Pierre son premier pasteur, — la vision de Jésus s'évanouissant aussi dans un haut corridor où une barque bleuâtre, évoquant les lacs lointains de Nazareth, le faisaient apparaître l'instant d'un rêve et d'une extase.

Quand je me reporte à la plus ineffaçable impression du passé que nous avons vécu, chacun à sa manière, je me retrouve, avec un ravissement toujours inexprimable, au fond d'une des catacombes de Rome. Par un après-midi de printemps dont la campagne romaine a seule le secret, j'avais laissé les églantiers fleuris et les aubépines en neige aux haies qui bordent Saint-Callixte et, les yeux inondés de soleil, j'avais pénétré dans les étroits et noirs couloirs de la nécropole immense, à la lueur du faible lumignon dont un frère Trappiste nous éclairait. Nous longions, à droite et à gauche, une bordure de tombeaux superposés par assises, entre lesquels le passage était si étroit que nous devions marcher l'un après l'autre, pour avancer à l'infini dans ce royaume de la mort. A l'infini, nous aurions pu circuler dans cette nuit immense qui ne nous rendait pas, à la lueur du flambeau du Trappiste, l'ombre de nos silhouettes mobiles se projetant dans le néant et s'y perdant. Nos pieds mêmes, en foulant la pouzzolane sourde qui s'effritait sous eux, ne pouvaient éveiller le moindre écho dans ces lieux où dort un silence éternel. Chemin faisant, je songeais à la société qui naquit, qui vécut, qui mourut là, trois siècles durant de l'histoire la plus humainement divine. Là, des enfants connurent des sourires que Virgile n'avait pas pu promettre au fils né de Pison. Là, des fiancés s'aimèrent d'un amour assez vivace pour promettre les siècles futurs aux générations issues de leurs surhumaines étreintes. Là, quand on avait vécu dans la paix des hommes, on mourait dans la paix du Seigneur. La paix ouvrait la vie, et la paix encore le tombeau. *Pax*, lisait-on sur l'un d'entre eux. Sur un autre : *Vivas in pace*. Un troisième disait : *A la petite âme de Nectarée, paix!* Un autre : *Paix à ta douce âme, Domitilla très chère!* Et un autre encore : *Cyprien et Modestiane ici dorment en paix!* Là où l'inscription rudimentaire de l'ignorant et bon *fossor* faisait défaut, une palme sans nom, incrustée dans la tuile, en disait plus, sur celui ou sur celle qui dormait sous le rameau symbolique de la paix, que les plus éloquents discours de ce monde. Il y avait aussi, à l'infini de ces tombeaux, sculptées au coin de l'arcosolium et le signant en quelque sorte, de symboliques colombes qui portaient dans leur bec le rameau de la paix. C'était la paix ici, la paix là ; la paix partout. Depuis que cette société naissante de la paix éternelle, après avoir ainsi vécu dans l'ombre pour s'y aimer sans mesure, s'est allongée sur ces lits funéraires afin de s'endormir dans un amour sans fin, le silence de ces cryptes veille sans lumière aux reliques sacrées d'un peuple heureux de n'avoir pas laissé ici-bas d'autre histoire.

« *Pax vobis !* » nous dit le moine conducteur, en nous invitant à sortir.

Je restais seul, le front contre un de ces tombeaux que mes lèvres ardentes baisaient. Jamais la vie ne m'avait paru si vaine. Jamais la mort ne m'avait semblé si douce... Si j'avais un pinceau, c'est cette *Vie aux Catacombes* que je peindrais. Et qui sait si ce n'est pas aussi le sujet préféré que Styka, avec sa science d'archéologue impeccable et sa conscience de catholique à toute épreuve, ne nous fera pas admirer, demain, pour nous le faire regretter aussi ?

> Regrettez-vous le temps où, d'un siècle barbare,
> Naquit un siècle d'or...

Cependant les toiles désenchâssées passaient sous les portes, avec ces vibrations de têtes et de mains qui vous disent adieu et qui remplissaient d'émotion, au départ, les personnages ainsi animés des tableaux. C'était *Eunice* baisant plus amoureusement l'hermès de son divin Pétrone. C'était, sur l'*Etang d'Agrippa*, le radeau fleuri des bacchantes entraînant au vol des cygnes blancs, vers la rive des ægypans lascifs, le César délirant et ses augustans ivres. Ici, *Néron et Pierre* passaient, l'un comme la peste et la mort, l'autre comme la fécondité et la résurrection. Là, l'*Incendie de Rome* crépitait et laissait voir, dans ses laves de feu et ses tourbillons de fumée, comment s'en allaient les vieilles villes maudites, pour faire place aux nouvelles cités de la paix. Et puis, *Vinicius sur les berges du Tibre* où son cheval, fou comme le cavalier, l'emportait à travers les flammes vers la blanche Lygie. Et puis, *Ursus tuant Croton* dans un combat que l'Héraclès païen dût jalouser à l'Hercule chrétien. Et encore ce même *Ursus terrassant l'Aurochs* et déliant la blanche nudité de Lygie sur la croupe poilue du bison fauve, entre les roses qui la parent insolentes d'impudicité, et la foule du cirque qui s'agite sur les gradins et demande grâce pour la victime et son sauveur. Et encore la si touchante apparition de Jésus rentrant à Rome, quand Pierre en sort, sur



ACTÉ

JAN STYKA



LES CHRÉTIENS LIVRÉS AUX BÊTES

JAN STYKA



URSUS TERRASSANT L'AUROCHS

la dalle du *Quo vadis?* qui gardera désormais l'empreinte des pieds du Maître et le souvenir des larmes de l'Apôtre. Et la *Mort de Pierre*, si différente de la *Mort de Néron ;* le Pape, sur son gibet de gloire, envoyant « à la Ville et au Monde » la première bénédiction des pontifes romains ; le César, le stylet de son infamie dans la gorge jusqu'à la garde, ne pouvant adresser sa dernière malédiction au Sénat par ses augustans pleutres qui fuient la villa du régicide où seule, par pitié pour l'Imperator abandonné, la maîtresse Acté veille.

« Mais c'est une œuvre de maître ! » dit simplement le maître



QUO VADIS, DOMINE?

Gérome qui assiste à ce départ et qui avoue, devant ces érudites reconstitutions du cirque, de sa spina et de ses vomitoires, que, même après son tableau célèbre des *Chrétiens aux Lions*, après les *Torches vivantes* de Siemiradsky et quelques autres réminiscences classiques de la période néronienne, on a plaisir à reconnaître à celle-ci plus d'envergure peut-être.

« Si c'est une œuvre telle, je la dois, Maître, au jeune élève qui m'y a aidé ! » ajoute fièrement Styka. Et l'heureux père présente à Gérome son fils, un enfant encore, à qui revient l'honneur d'avoir peint les animaux les plus féroces de l'arène sanglante.

A mesure que les ouvriers apportaient les toiles sur le trottoir de la chaussée, ils les reclouaient sur des châssis nouveaux, devant les passants intrigués qui firent bientôt foule. La veille, sur cette même Place Blanche, non loin du cimetière Montmartre où les admirateurs d'un autre brosseur de grandes toiles avaient conduit sa dépouille mortelle, une autre foule avait piétiné ce trottoir. C'étaient, aux funérailles de Zola, sous la garde des chevaux et des sabres qui en retenaient la houle noire et l'envahissante marée, les masses réfractaires des temps nouveaux dont *la Curée* et *Germinal* sont les livres préférés où elles



Cliché More…

BÉNÉDICTION « URBI ET ORBI »

s'apprennent à lire. Sur ces déshérités de la fortune, pour qui la résignation est une lâcheté et l'espérance d'une vie meilleure une insulte à la réalité et à l'atrocité de la vie actuelle, que peuvent encore un *Evangile* de Jésus, un *Quo vadis ?* de Sienkiewicz ou de Styka : ces « vieilles chansons » d'un temps fini, ainsi qu'un de ces conducteurs de foules les appelait naguère ?... Et pourtant, devant ces tableaux que les emballeurs chargeaient dans les voitures, ces mêmes hommes de la veille s'arrêtent aujourd'hui, regardent, contemplent, s'émeuvent, s'attendrissent, et finissent par découvrir au fond de leurs âmes noires un reste d'enthou-

siasme pour cet autre excitateur des foules, pour ce Jésus de Nazareth qui conduisait les siennes, non à la haine mais à l'amour, non au désespoir mais à l'espérance, non aux révolutions sanglantes mais aux pacifiques évolutions des pauvres vers les riches et des riches vers Dieu, le commun maître de tous. Un mouvement de béatitude inclinait ces têtes sombres vers ces scènes chrétiennes, bien différent de celui qui les avait penchées précédemment vers une tombe qui ne leur rendra pas son mort. Au lieu des pistolets et des sabres que la Garde hésitante avait cherchés en tâtonnant pour maintenir cette foule, c'était une



MORT DE NÉRON

sérénité auguste qui revêtait ces mêmes visages d'une bonté rayonnante et communicative. Et un peintre, avec sa palette et ses pinceaux pour pacifique armure, avait suffi à cette passagère évolution. Pourquoi de si puissants exemples ne parlent-ils pas plus souvent au monde heureux de les suivre? Pourquoi, aux lendemains troublés de *Germinal*, ne serions-nous pas unanimes à applaudir à la résurrection de *Quo vadis?* et de ses vaillants thaumaturges?

Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers un monde enchanté?...

BOYER D'AGEN.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

21 & 23, Rue Drouot, PARIS

GRANDE MISE EN VENTE DE SERVICE DE TABLE



NOUVEAU SERVICE DE TABLE FAIENCE (Modèle Excelsior, imprimé en bleu vert sur pâte ivoire)

Table, 12 couverts, 74 pièces . . . . 35 fr. | Dessert. 12 couverts, 42 pièces . . . . 20 fr

NOTA. — *La collection de nos trois Albums est expédiée franco en Province et à l'Étranger contre 2 francs « prix du port », qui sont remboursés à la première commande*



SAVON, ESSENCE, LOTION

POUDRE DE RIZ

EAU DE TOILETTE, BRILLANTINE

HUILE, COSMÉTIQUE, ETC.

Tous ces nouveaux produits à l'**EDELWEISS DE LA TSARINE** sont en vente dans les Grands Magasins de la Ménagère, 20, Boulevard Bonne Nouvelle, Paris.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, Rue Racine, PARIS

Edition Artistique ✣ ✣ ✣ ✣ ✣ **Ouvrage de grand luxe**

HENRYK SIENKIEWICZ

QUO VADIS?

Format in-4°, illustré de 200 gravures, dont 50 planches hors texte. — Illustrations du peintre JAN STYKA

Traduction nouvelle et complète par E. HALPÉRINE-KAMINSKY. — L'ouvrage aura trois parties

EN VENTE :

LA PREMIÈRE PARTIE
Contenant dix-huit planches hors texte, dont trois doubles
Broché, avec couverture, médaillon repoussé . . . . . 25 francs

LA DEUXIÈME PARTIE
Contenant quinze planches hors texte, dont trois doubles
Broché, avec couverture, médaillon repoussé . . . . . 25 francs

Sous presse : LA TROISIÈME et DERNIÈRE PARTIE

QUO VADIS?

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il a été tiré de cet ouvrage CINQUANTE EXEMPLAIRES sur japon souscrits par la

Librairie MELET, 44, 45 & 46, Galerie Vivienne, PARIS

PRIX DE SOUSCRIPTION ET JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Nos 1 à 20. — 20 exemplaires sur papier du Japon, avec un tirage à part de toutes les gravures sur papier de Chine, et une aquarelle originale de l'artiste. Prix : **400** francs
Nos 21 à 50. — 30 exemplaires sur papier du Japon, avec un tirage à part de toutes les gravures sur papier de Chine. Prix : **250** francs

VIN DESILES

Cordial Régénérateur

TOUTES PHARMACIES



VIN DESILES

Souverain dans les cas d'Anémie, de Neurasthénie, de Surmenage et de Convalescence. On le mélange au thé en hiver pour activer la circulation du sang.

DÉPOT à PARIS : 80, Rue Réaumur

FIGARO ILLUSTRÉ



MONICA, par Mlle Et. Sonrel

[M]ANZI, JOYANT & Cie
... boulevard des Capucines
PARIS

Numéro de Noël
1902

LE FIGARO
26, rue Drouot
PARIS

Prix : 3 fr. 50


IMPORTERS
EXPORTERS
RF
LONDRES PARIS NEW YORK
TRADE MARK
Revillon Frères
FURRIERS
13-15 West 28th Street
NEAR FIFTH AVENUE
PARIS NEW YORK LONDON
77-79-81 RUE DE RIVOLI
127 TO 141 QUEEN VICTORIA ST.
LATEST NOVELTIES ALWAYS ON EXHIBITION
FUR GARMENTS
AUTOMOBILE GARMENTS
FUR LINED CLOTH COATS
GENTLEMENS COATS
OPERA WRAPS
MOUNTED RUGS
NECK PIECES
FANCY MUFFS
FINEST COLLECTION OF RICH FURS
CROWN RUSSIAN SABLES NATURAL BLACK
AND SILVER FOX AND OTHER SKINS OF
GENUINE PRODUCTION
FURS AS WEDDING GIFTS
ARE THE
PREVAILING FASHION

Vingtième année. DÉCEMBRE 1902 Deuxième série. — N° 153

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



LA NUIT DE NOËL

JONGLEURS ET JONGLERESSES ANNONÇANT LA NAISSANCE DU SEIGNEUR



CHEZ BONHOMME NOËL

Conte pour les tout petits Abonnés du « Figaro Illustré »

A Marie-Anne

Le soir du Réveillon, vers huit heures, pendant le temps que ses parents dînaient en ville, le jeune Marcel, âgé de cinq ans et demi, pria sa gouvernante de le laisser écrire un mot au petit Noel, avant le coucher.

Pour dire vrai, Marcel ne savait encore que tracer des bâtons; mais il les alignait avec tant d'ordre et de soin qu'une page quelconque de ces jolis petits traits noirs devenait presque un devoir de style pour les personnes indulgentes.

Vingt lignes de bâtons uniformes sont certainement plus lisibles qu'un quart de page d'écritures arabe ou chinoise. Marcel en était persuadé. Et puis il n'avait pas manqué de se tenir le raisonnement suivant : Le petit Noel qui lit dans mon cœur à n'importe quelle heure du jour et de la nuit saura bien lire également l'expression complète de ma pensée. Il verra dans ces beaux bâtons que je l'aime de toute ma tendresse et surtout

QUE JE VOUDRAIS ENTRER DANS LA MAISON DU CIEL, OU IL GARDE LES JOUETS DE NOEL.

Notre Marcel supposait que la maison du petit Noel, maison de pain d'épice, de nougat vert et de papier d'argent, dût contenir tous les modèles anciens ou récents des plus beaux joujoux imaginables et extraordinaires.

Ah! pouvoir pénétrer dans ce garde-meuble des objets qu'il admirait chaque jour aux étalages des marchands, mais que sa main n'atteignait que rarement! Pouvoir contempler à l'aise, de par la permission supérieure du petit Noël, maître et distributeur des cadeaux de ce monde, les superbes jouets qui allaient descendre dans les cheminées! Pouvoir remonter à leur source et en choisir deux ou trois à son goût, quelle joie ravissante!

Le petit Noel, qui aime d'une égale façon les enfants riches ou pauvres, lira-t-il sa lettre?

« J'aurais dû lui écrire hier, car il doit être terriblement occupé aujourd'hui... Pourtant... pourtant le petit Noel ne s'embarrasse pas pour si peu... rien ne lui est impossible... il peut mener de front des quantités de choses... Quel dérangement lui causera ma visite? D'ailleurs, je ne resterai pas longtemps, je regarderai vite, je choisirai promptement, et je rentrerai chez mes parents, qui ne seront pas encore de retour. »

Telles étaient les réflexions qui trottaient dans la tête de Marcel, puisque Marcel ne passait pas pour un sot; on lui accordait même qu'il savait parfois réfléchir.

Il n'avait pas achevé sa page que deux petits anges, un blond et un brun, qui [illegible] de[s] notes contre sa fenêtre — probablement sur la disposition de sa chambre et sur les jouets à livrer — traversèrent silencieusement les vitres et l'emmenèrent.

Et Marcel s'en fut par les espaces.

L'ange brun continua sa route; mais l'ange blond se chargea de présenter Marcel, non au petit Noël, mais au bonhomme Noel, personnage important, Chef suprême des Récompenses, Roi des jouets présents et à venir.

« Le petit Noël dort cette nuit dans toutes les crèches de l'univers, dit l'ange blond à Marcel, tu verras le bonhomme Noël qui le remplace en ce jour de fête seulement. »

* * *

Après avoir gravi des milliers de marches blanches, Marcel se trouva en face du bonhomme Noël. Ayant décliné ses nom,



CHEZ LE BONHOMME NOËL

LA MANUFACTURE DES POUPÉES

prénoms et qualités, Marcel se découvrit, plein de respect.

Le vieillard avait un capuchon pointu sur la tête et il ressemblait au bon Dieu; car sa figure était sévère et sa barbe longue et argentée. Derrière lui, un grand escalier montait et d'autres escaliers encore menaient à une immense cathédrale blanche comme du lait.

Le bonhomme Noël examina notre voyageur nocturne et lui dit : « J'ai lu ta lettre. Il ne m'est pas possible de te laisser pénétrer dans cet édifice, dont j'ai la garde. Apprends seulement qu'il est rempli jusqu'à la coupole de jouets que je ferai distribuer dans le monde entier, cette nuit même. Ils doivent séjourner en cette pieuse demeure pour que Dieu puisse les bénir un à un. Mais je permets à mes enfants de chœur de te promener par les forêts d'arbres de Noël qui sont à moi. Tu les aideras à scier ou à arracher les sapins sacrés et consacrés, puis à attacher à leurs tiges des menus jouets et des bougies de couleur. On te coudra des ailes pour que tu puisses voler. Allez, mes amis! »

Et Marcel partit avec l'ange blond, sans oser se retourner ni sur le bonhomme Noël, qui lui parlait si gravement, ni sur la cathédrale blanche où le bon Dieu bénissait tant et tant de jouets.

* * *

« Où trouverons-nous les objets que nous accrocherons aux branches des arbres de Noël? demanda Marcel au gentil séraphin.

— On nous en apportera de tous les points de la forêt. Auparavant, je te conduirai aux ateliers de fabrication.

— Combien y en a-t-il?

— Il y en a trois.

— Il y en a trois?... reprit Marcel en ouvrant des yeux de gazelle.

Oui. Dans le premier, on confectionne les poupées et on les habille des pieds à la tête.

Et dans le second?

— Dans le second, on forge les cuirasses et les armes. N'as-tu jamais endossé un costume de turco ou un uniforme de cuirassier?

— Si.

— Alors tu ne t'étonnes pas qu'il faille tremper les sabres et marteler les cuirasses. Sans compter la fonte des canons et l'industrie des soldats de plomb. Nos ouvriers forgerons et nos chimistes sont très habiles.

— Et dans le troisième?

— Dans le troisième, on construit des bateaux : barques, voiliers ou vapeurs. L'ange-ingénieur qui dirige cet établissement est au courant des perfectionnements les plus nouveaux. Il a lui-même inventé un sous-marin qui peut naviguer entre deux eaux, durant six mois, sans s'arrêter.

— Vrai?

— Parfaitement.

— Ne sommes-nous que nous deux pour faire la distribution?

— Non. Il y a plusieurs escouades de petits séraphins qui font les messagers comme nous. Ils volent en éclaireurs et reviennent rapidement nommer au bonhomme Noël les enfants méritants.

— Comment savent-ils qu'il y a des enfants sages et des mioches paresseux ou dissipés?

— Tu es bien curieux. Je vais te le dire tout de même. Ils écoutent aux cheminées, ils regardent aussi. Comme les voix des parents montent à leurs oreilles — et ils ont l'oreille fine — ils sont bientôt fixés sur les qualités des garçons et des fillettes.

— Et si les parents ne parlent pas à ce moment-là, ou s'ils sont sortis?

— Tu crois que les anges sont embarrassés pour si peu. Ils ont des yeux pour voir, des yeux perçants, et ils regardent dans la cheminée comme dans un télescope. Ils voient bien sur la figure de l'enfant s'il a la conscience tranquille, ils ont vite fait aussi de jeter un coup d'œil sur les cahiers de devoirs et de constater comment ils sont traités.

— J'ai terminé les miens. Deux pages de bâtons.

— Je le sais et le bonhomme Noël sait également que tu as bien travaillé. C'est pourquoi il te permet d'errer cette nuit dans les forêts du ciel et dans les fabriques de jouets.

— Et les anges, que font-ils ensuite?

— Ensuite, ils remontent chez le bonhomme Noël et ils lui lisent les notes qu'ils ont soigneusement prises. Si elles sont bonnes, les enfants reçoivent des joujoux neufs; si elles sont mauvaises, ils trouvent, à leur réveil, des verges. Nous voilà dans les forêts de neige. Il y a déjà du monde. Tu vois que deux de mes compagnons scient un petit arbre et que deux autres, aidés par un lapin mécanique, travaillent de la hache et de la corde à en abattre un plus grand. »

* * *

La vaste forêt de neige et de sapins s'étendait à perte de vue. La clarté de la lune et des étoiles égayait la jolie neige qui tombait, tombait, tombait. Les arbres droits et immobiles comme des soldats de bois peints en vert semblaient attendre un Napoléon couvert de fourrure ou un ours apprivoisé, pour les passer en revue dans ces flocons blancs qui tombaient toujours.

« Allons maintenant dans les boutiques... demanda Marcel, haletant.

— Pas tout de suite.

— Pourquoi, l'ange?

— Parce que nous devons parer et embellir les arbres de Noël. Nous ferons notre travail sur place, pour éviter toute perte de temps. Il y a des postillons qui viennent directement du ciel avec des traîneaux chargés de petits jouets et nous n'aurons plus qu'à les ficeler de ficelle dorée, aux branches solides.

— Cependant, assura Marcel, il y a des arbres de Noël avant le jour de Noël, dans la plupart des maisons de mes amis.

— Quelques jours avant, oui, répondit l'ange blond. Mais ils ont été tous livrés par nos soins. Il existe même une équipe spéciale qui est chargée de ce service. Ils travaillent à partir du dimanche matin qui précède le 25 décembre. Ils vont par trois, l'un portant la lanterne, le second les jouets, et le dernier l'arbre garni de lumières. Ils traversent des plaines et des plaines glacées. Mais ils ne se mouillent pas et n'ont pas froid, car la neige du ciel est douce. Je t'expliquerai pourquoi tout à l'heure. Nous allons quitter la forêt, mon petit Marcel, nous sommes à deux envolées de la fabrique de jouets. Nous commencerons par l'usine aux poupées. Tu vas voir des monceaux de jolis personnages. Les ouvriers et les ouvrières ont pu préparer leur besogne depuis un an, aussi ne t'étonne pas si la fabrique regorge de marchandises. »

Le jeune ange et Marcel pénétrèrent dans ce second paradis. Des tas de petits messieurs et de petites dames gisaient sur les tables et sur le sol. Dans les coins, il y avait des bras, des jambes, des torses, des têtes. Des sculpteurs assemblaient le tout, en prenant des mesures exactes. Des peintres mettaient du rouge aux pommettes et du rose aux lèvres. Des artistes délicats : couturiers, cordonniers et lingères faisaient le reste. Un poète même était préposé à l'instruction des poupées qui savaient parler.

« Quand j'étais plus petit, dit Marcel, on m'a donné une poupée qui parlait.

Elle ne disait que papa et maman, répondit, dédaigneux, le messager de Noël. Tu jugeras de la différence avec celle-ci, qui est destinée à un enfant de roi. C'est une poupée qui parle à son chien. »

Le poète donna un tour de clef dans le dos de son docile élève, qui articula lentement :

Nous avons dans notre maison
Un chat, un chien, une perruche,
Au fond du jardin une ruche
Bourdonne à la belle saison.

Le chat griffe, l'abeille pique,
La perruche pince le doigt,
Mon bon chien, je n'aime que toi,
Tu es câlin et pacifique.

Le chat est sournois et gourmand,
L'abeille butine aux cytises,
La perruche dit des bêtises,
Mon chien me lèche tendrement.

Nous avons dans notre maison
Un chat, un chien, une perruche,
Au fond du jardin une ruche
Bourdonne à la belle saison.



CHEZ LE BONHOMME NOEL

LES FABRIQUES DES ARMES



CHEZ LE BONHOMME NOEL

LES CHANTIERS DE LA FLOTTE

[illegible] le poète qui [illegible] malin. La poupée fit une révérence.

Marcel et son guide sortirent.

Une grande fumée s'échappait [illegible] cheminée aussi haute que l'obélisque.

— Je vais me commander une [illegible], dit Marcel en battant des mains.

— Non, non. Personne ici n'a le droit de commander. Seul, le bonhomme Noel peut donner des ordres. On n'obéit qu'à lui, » répliqua l'ange.

Marcel comprit qu'il avait manqué de tact. Il entra silencieux et digne.

Il admira la forge, le soufflet, le fer rougi. Le marteau du forgeron cognait en mesure et la chanson sonore de l'enclume éclatait comme un air de triomphe dans un feu d'artifice d'étincelles. Le forgeron chantait à l'unisson avec l'enclume, pour s'entraîner à bien frapper en cadence. Et le marteau qui tombait, remontait et retombait, marquait fortement le rythme de la naïve chanson de l'ouvrier...

Je bats le fer, je n'suis pas manchot,
Je bats le fer pendant qu'il est chaud,
Je bats le fer avec mon marteau... etc. .

« Ne t'attarde pas à regarder ce forgeron, nous sommes pressés », dit l'enfant de chœur du ciel.

Et tous deux se dirigèrent vers la porte.

⁂

Ce fut le tour des constructions navales. Ah ! le joli décor.

Dans un paysage ensoleillé coulait un large ruisseau bleu sur lequel les mécaniciens et les charpentiers de la marine céleste essayaient leurs bateaux fraîchement terminés.

Il y avait des voiliers pour les pêcheurs, des steamers, des cuirassés.

Marcel n'osait interroger personne, il demeurait pétrifié d'admiration. Mais ses yeux ravis le trahissaient, car il ne pouvait les détacher d'un sous-marin qu'on allait mettre à flot. Son compagnon lui promit qu'il en trouverait un devant sa cheminée.

Ils étaient gais tous ces travailleurs, ils chantaient en taillant leurs coques. On chante sans cesse au ciel. Marcel qui ne manque pas de mémoire retint les couplets :

Petit bateau, joli bateau,
Pour naviguer il est trop tôt,
Reste donc encore au mouillage ;
A la fin de décembre il pleut,
Et nous n'voulons que du ciel bleu
Tant que durera ton voyage.

Petit bateau, joli bateau,
Dont la quille comme un couteau
Tranche la bouillonnante écume,
Si cette nuit tu vas dehors,
Guide-toi sur l'étoile d'or
A l'heure où la crèche s'allume.

« Est-ce cette étoile d'or qui indiqua aux Rois Mages le chemin de Bethléem ? demanda Marcel.

— Oui. Nous allons la suivre aussi et comme les Rois Mages nous verrons...

— Nous verrons enfin le petit Noel ?

— Oui, Marcel. »

Il se demanda au fin fond de son cœur s'il se sentait digne d'approcher l'enfant divin.

L'ange qui devina sa pensée murmura : « Quand le petit Noel [illegible] un homme, il dit un jour : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Alors Marcel suivit l'ange blond sans répondre.

Ils volèrent dans les espaces ; ils volèrent à toutes ailes, comme de grands oiseaux de mer. L'air était doux, le vent tiède [illegible] portait sous un ciel criblé de constellations aveuglantes. [illegible] et Marcel aperçurent l'étoile bénie, la plus brillante [illegible]s. Et comme ils se rapprochaient d'elle, l'étoile [illegible] s'élargit et ce fut un chemin de lumière qui s'ouvrit [illegible] un chemin [illegible] de clarté au bout duquel une crèche [illegible] l'air.

⁂

Une Bohémienne était parmi les personnes qui contemplaient et adoraient le petit Noel.

L'ange prit à part Marcel pour lui raconter l'histoire de cette Bohémienne.

« Tu vois cette femme, cette Bohémienne, tous les ans, elle vient ici. C'est grâce à elle que l'enfant n'a pas été pris par les soldats du roi Hérode. Tu te souviens que ce roi avait ordonné qu'on tuât tous les enfants qui étaient nés en même temps que le petit Noel. La Sainte Vierge et saint Joseph fuyaient devant ces massacres, en cachant le petit être le mieux qu'ils pouvaient. Une Bohémienne qui passait vit leur embarras et s'offrit à sauver le radieux nourrisson. « Comment ferez-vous ? » lui dit la Sainte Vierge, toute tremblante. « Vous allez voir, ma bonne dame, répondit l'autre, donnez-moi votre enfant, je me charge du reste. »

On lui confia le petit Noël tout endormi et la Bohémienne le plaça, sans plus de façon, dans une musette qu'elle portait en bandoulière.

Ils gagnèrent ainsi une porte de Jérusalem. Là, des soldats les arrêtèrent.

« Que portes-tu dans ton sac de toile ? » lui dit un hideux centurion.

Elle répliqua gaiement, en le regardant bien en face :

« Je porte dans mon sac de toile le plus bel enfant du monde... Je te le vends cinq sous... veux-tu le voir ?

— Va plaisanter plus loin, grogna le centurion, ou je t'empoigne.

— Tu n'es pas aimable, soldat, bonsoir ! »

Et elle franchit la porte.

ET LE PETIT NOEL PASSA.

Il était sauvé, car la puissance du roi Hérode ne s'étendait pas au delà de la ville.

Ils firent un bout de chemin sans rien dire, puis la Bohémienne s'arrêta, ouvrit sa musette, remit à la Vierge le petit Noel qui dormait et elle disparut en dansant.

C'est depuis ce temps que le Bon Dieu laisse monter au ciel les Bohémiens et les Bohémiennes qui n'ont pas volé plus de cinq sous à la fois à leur prochain. »

⁂

Marcel regarda avec admiration la courageuse Bohémienne. Il s'agenouilla devant le petit Noël et fit une prière.

« Retirons-nous, lui souffla à l'oreille son camarade ailé. Il est très tard, il va me falloir descendre dans les cheminées. Hâtons-nous ! »

Marcel se releva et les deux chérubins repassèrent par le chemin de clarté. Dès qu'ils furent parvenus à la sortie de l'étoile d'or, ils s'élancèrent sur des nuages de neige qui descendaient en France. Ils aperçurent bientôt des clochers et des toits.

« Marcel, voilà ta ville. Dans cinq minutes tu seras dans ton lit. Je vais te reprendre tes ailes, car elles ne doivent pas effleurer les choses de la terre. N'as-tu plus rien à me demander ?

— Si, bon petit ange. Dis-moi pourquoi la neige qui était dans les forêts du ciel tout à l'heure ne m'a pas mouillé, tandis que celle qui tombe à gros flocons coule sur ma figure et sur mes mains comme des gouttes d'eau.

— Parce que la neige du ciel est faite de toutes les fleurs des branches de nos jardins. Le bonhomme Noël les secoue doucement et elles tombent en confettis parfumés dans les plaines et dans les forêts du royaume du ciel. C'est pourquoi nous avons marché sur elle et volé à travers ses tourbillons sans nous apercevoir de rien... Au revoir, ami Marcel ! »

Et Marcel se réveilla...

. . . .

La porte de sa chambre était ouverte, et sa mère qui venait d'entrer l'embrassait très fort.

La cheminée était remplie de jouets,... une page de bâtons traînait à terre, à côté du lit.

MAURICE VAUCAIRE.

(Illustrations de Firmin Bouisset.)



CHEZ LE BONHOMME NOEL

COMME IL NEIGE AU CIEL

Il allait [illegible] au parc Monceau ou dans des allées [illegible] square pour les [illegible]garder jouer...

SANS ENFANT

Nouvelle par RENÉ MAIZEROY


Ce n'étaient pas seulement les longues et fines bouclettes où ce front de petite fée rieuse se noyait dans un flot de blondes clartés, ce teint de rose-thé, cette bouche pareille à quelque délicat coquillage, l'innocence suprême que révélaient ces brusques rougeurs, ces gestes un peu gauches, ces questions ingénues qui avaient assagi et conquis le cœur de Georges d'Hardenne, cœur ombrageux que toute apparence de joug effrayait, mettait aussitôt en déroute, cœur instable toujours prêt à céder aux tentations, cœur réfractaire aux attachements durables où d'incessants passages de femmes ne laissèrent pas plus de traces que sur une grève balayée par les vagues.

Ce n'était pas le rêve d'une vie de tendresse, d'apaisement, le besoin d'aimer et d'être aimé, que l'homme de fête et de décor, quoi qu'il en ait, éprouve entre trente et quarante ans, l'insurmontable lassitude du cercle de plaisir où l'on a tourné comme un cheval de cirque, le trou que creusent dans l'existence d'un garçon les mariages de camarades qu'en son égoïsme il assimile à des désertions, les envieuses nostalgies que lui donne leur bonheur, qui l'avaient décidé à écouter enfin les prières et les conseils de sa vieille maman, à épouser Mademoiselle Germaine de Gouvres, mais surtout le mirage qu'il avait eu en voyant cette jeune fille jouer avec les tout petits, les couvrir de caresses, les câliner avec au fond de ses prunelles limpides des lueurs d'extase, en l'écoutant parler des joies et des angoisses que doivent avoir celles qui sont vraiment mères, — le mirage de la maison heureuse où l'on se sent revivre en d'autres êtres, de la maison qui chante, qui rit, qui est comme pleine d'oiseaux.

Il aimait, en effet, les enfants comme d'autres aiment les fleurs.

Ils l'intéressaient comme un spectacle délicieux.

Ils l'attiraient.

Il était doux, complaisant, patient avec eux, leur inventait des amusettes, les prenait sur ses genoux, ne se lassait pas de les entendre babiller, de suivre l'éveil progressif de leurs instincts, de leur intelligence, de leurs âmes frêles.

Il allait s'asseoir au parc Monceau ou dans les allées du Bois pour les regarder jouer, pour les sentir s'ébattre, gazouiller autour de lui.

Et, par moquerie, quelqu'un, une maîtresse jalouse ou des amis narquois, lui avaient envoyé, un jour, comme cadeau de fête, un magnifique bonnet de nourrice aux longs rubans de moire rose.

* * *

D'abord, il subit le charme qui émane des premières intimités, des premiers baisers, se donna tout entier à l'éducation sentimentale qui lui révélait comme une vie nouvelle et le passionnait.

Il ne songeait qu'à aviver l'éperdue tendresse que lui témoignait sa femme, se consumait en une adoration perpétuelle. Les sensations de Germaine, les métamorphoses de ce cœur virginal qui s'ouvrait, qui s'éclairait de soudaines lueurs, qui vibrait, ses élans, ses pudeurs, ses émois lui étaient autant de délicieuses surprises.

Il s'exaltait de même qu'un voyageur qui découvre quelque merveilleux éden.

Et parfois, avec un long regard de reconnaissance et d'orgueil qui s'aimantait aux yeux si bleus de Germaine, lui ployant la taille d'une étreinte démente, la serrant si fort contre sa poitrine que la jeune femme en était toute meurtrie, il s'écriait :

« Ah ! je suis sûr qu'il n'y a nulle part sur la terre deux êtres qui s'aiment autant que nous nous aimons, qui soient aussi complètement heureux que toi et moi, ma jolie ! »

* * *

Des mois d'absolue possession, des mois d'enchantement se succédèrent sans que Georges se reprît, sans que la moindre lassitude se mêlât à la violence de leur amour, sans que s'éteignît ce feu de joie.

Puis, tout à coup, il cessa d'être heureux, et, malgré les efforts qu'il faisait pour dissimuler le malaise insurmontable dont tout son être était envahi, devint comme un autre homme, ombrageux, irritable, morose, continuellement et partout ennuyé, amer, et qui ne savait plus ce qu'il voulait.

Quelque chose lui manquait, empoisonnait à présent les tendresses qui avaient été ses délices, le détachait chaque jour de sa femme, le dégoûtait de son intérieur.

Et cette vague souffrance se précisa peu à peu dans son cœur, s'y enfonça, s'y planta comme un clou de Calvaire.

Il n'avait pas atteint son but.

Il comprenait qu'il ne s'accoutumerait pas à une telle existence, qu'il ne pouvait ni aimer la femme qui paraissait incapable de devenir mère, se ravalait au rôle de maîtresse légitime, ni lui demeurer fidèle.

Ah ! se réveiller d'un tel rêve, se dire que l'on sera réduit à envier le bonheur des autres, que l'on ne couvrira jamais de baisers une petite tête bouclée, souriante, où des ressemblances qui s'accusent, des reflets d'âme qui passent, d'indécises lueurs qui tremblent, vous mettent tout le ciel dans le cœur, que l'on fera le reste du chemin, solitaire, navré, avec seulement de la vieillesse autour de soi, qu'aucun rameau ne reverdira le tronc familial, et qu'au lit de mort l'on n'aura pas la consolation suprême de serrer dans ses bras défaillants les chers aimés pour qui on lutta, on se sacrifia, on défendit son bien et son nom et qui sanglotent, qui se désespèrent, que l'on sera la proie d'héritiers indifférents et cupides qui escompterent votre fin prochaine comme une valeur lucrative !

Georges n'avait pas avoué à Germaine l'obsession qui le tenaillait, se contenait afin qu'elle ne s'aperçût pas de son état d'angoisse.

Il ne l'importunait pas de ces interrogations qui énervent, qui aboutissent à quelque scène violente et lamentable.

Mais elle était trop femme et elle aimait trop son mari pour ne pas deviner ce qui l'assombrissait, ce qui mettait leur amour en péril.

Et, chaque mois, c'étaient de nouvelles déceptions, de ces chutes où l'on retombe plus bas, où l'on s'épuise.

Elle s'entêtait néanmoins à espérer que leurs vœux seraient exaucés, s'annihilait en de douloureuses attentes, se refusait à croire qu'elle était condamnée à ne jamais être mère.

Elle aurait considéré comme une humiliation aussi bien de consulter



... la mort dans l'âme, elle eut le pressentiment du chemin de croix qu'est une fin d'amour...

un médecin, que de pèleriner comme tant d'autres vers les sanctuaires de miracle.

Et sa nature fière, loyale, aimante se rebella enfin contre cette hostilité qui se révélait dans les boutades hargneuses, les pénibles silences, la froideur hautaine de celui pour qui elle eût donné sa vie.

Elle eut le pressentiment du chemin de croix qu'est une fin d'amour, de tout le fiel qui crèverait tôt ou tard en affreuses querelles, des mensonges où Georges s'avilirait, des infamies qui creuseraient entre eux comme un infranchissable fossé.

Et un soir où, en sortant de table, M. d'Hardenne s'était emporté, l'avait encore blessée par d'équivoques et méchantes plaisanteries, toute pâle, Germaine, les doigts crispés au dossier d'un fauteuil, l'interrompit avec des inflexions douloureuses, résolues dans la voix :

« Puisque vous ne m'aimez plus, mon ami, pourquoi ne pas



me le dire bien franchement, bien en face, plutôt que de me faire du mal ainsi, à petits coups traîtres?... Pourquoi surtout continuer à vivre ensemble?... Vous voulez votre liberté, je vous la rends... vous avez votre fortune, j'ai la mienne... séparons-nous sans scandale, sans procès, afin qu'un peu d'amitié survive à notre amour... Je quitterai Paris, j'irai vivre avec ma mère à la campagne... Dieu m'est témoin pourtant que je vous aime encore, mon pauvre Georges, que je vous aime autant que je vous aimais, et que je resterai, de près comme de loin, votre femme! »

Georges hésita quelques instants à lui répondre, les yeux troubles, les traits imprégnés de tristesse, et balbutia en détournant la tête :

« Oui, cela vaut peut-être mieux, pour vous et pour moi! »

Ils rompirent volontairement le pacte du mariage comme elle le lui avait offert dans un élan d'héroïque sacrifice.

Elle tint sa résolution, s'exila, se cloîtra hors du monde, accepta cette épreuve avec le courage calme, résigné, surhumain qu'ont seules les âmes de dévouement et de foi.

Elle s'illusionnait, poursuivait cette chimère que Georges lui reviendrait, la rappellerait auprès de lui, échapperait à ses hantises anciennes, comprendrait de quelle profonde et

immuable affection il s'était volontairement privé, la chérirait à nouveau.

Elle résistait aux instances de ses parents et de ses amis, qui l'incitaient à abréger une situation aussi fausse, à entamer un procès en divorce dont l'issue était assurée.

M. d'Hardenne, au bout de cinq mois, s'était refait une manière de ménage, rivé à une femme par hasard rencontrée dans des parties de camarades et qui avait su lui plaire et l'amuser.

La délaissée ne l'ignorait pas, et, étouffant sa jalousie et son chagrin, affectait d'en sourire, s'imaginait qu'il en serait de celle-là comme de toutes les maîtresses éphémères dont successivement son mari s'était débarrassé.

Cela ne valait-il pas mieux, au reste, pour préparer, pour hâter le dénouement qu'elle souhaitait et qu'elle espérait ?

Cette liaison douteuse, cette intimité étroite n'amèneraient-elles pas fatalement M. d'Hardenne à comparer ce qu'il possédait à ce qu'il avait eu naguère, à évoquer le paradis perdu, le cœur débordant d'indulgence, d'amour, de bonté, qui ne l'oubliait pas, qui ne demandait qu'à répondre à son premier appel ?

Et cette confiance en des lendemains meilleurs que n'ébranlaient ni toutes les preuves complaisamment étalées pour la désillusionner, ni le silence de tombe auquel se heurtaient ses lettres cependant si clémentes, avait quelque chose d'attendrissant, d'angélique, faisait penser à certains chapitres de la légende dorée.

A la longue, se découragèrent les sympathies qui avaient, à tant de reprises, essayé de sauver la jeune femme, de la guérir, de lui dessiller les yeux, et isolée, abandonnée à soi-même, Germaine continua fièrement son rêve et s'y absorba.

Deux interminables années s'étaient écoulées depuis qu'elle ne vivait plus avec M. d'Hardenne et qu'il avait donné sa place à cette intruse.

Elle avait perdu leurs traces, ne savait plus rien de lui, et, malgré tout, ne désespérait pas de le revoir, de le reprendre, qui savait à quelle date, qui savait par quel prodige mais sûrement avant que les yeux qu'il avait aimés fussent las de pleurer, que les cheveux blonds qu'il avait couverts de baisers eussent blanchi.

Et l'arrivée du facteur, chaque matin et chaque soir, la secouait d'un grand frisson, l'enfiévrait.

* * *

Cependant, un matin qu'elle allait à Paris, Madame d'Hardenne trouva dans le wagon des dames seules, où elle était montée en hâte, une paysanne endimanchée qui tenait sur ses genoux un enfant aux belles joues roses, aux lèvres fraîches, tels ces angelots potelés qui volètent dans les Assomptions de la Sainte Vierge.

La nourrice marmonnait doucereuse des mots puérils, enveloppait le baby dans les plis de sa large mante, l'effleurait par instants de grosses caresses sonores, et celui-ci battait l'air de ses menottes, criait, riait aux éclats, avait, dans ses mouvements brusques, une joliesse si attirante que Germaine ne put s'empêcher de dire : « O le beau petit ! » et le prit dans ses bras.



... le baby que Germaine étreignait contre sa gorge haletante...

L'enfant s'étonna d'abord de ce visage inconnu, si mélancolisé, hésita, et aussitôt rassuré, sourit à cette étrangère qui le contemplait avec tant de douceur, huma de ses narines dilatées le subtil parfum qu'exhalait le corsage de Germaine, se pelotonna contre elle.

Les deux femmes causèrent.

Sans savoir pourquoi, Madame d'Hardenne interrogeait la nourrice, lui demandait d'où elle venait et chez qui elle conduisait ce délicieux enfant.

L'autre lui répondit avec un peu de gloriole, très flattée que l'on s'intéressât au petit et qu'on l'admirât.

Elle habitait à Nemours, et son mari était charron.

L'enfant leur avait été confié, pour qu'il se fortifiât à la campagne, par des gens de la Haute qui semblaient très heureux et plus qu'à leur aise.

Et la nourrice ajouta avec un accent traînard :

« P' t'être ben, Madame, que vous les connaissez, nos bourgeois, c'est M. et Madame d'Hardenne... »

Germaine eut un sursaut de souffrance, blémit comme si tout son sang jaillissait par une blessure, et, croyant avoir mal entendu, le regard fixe, les lèvres tremblantes, râla comme si chaque mot lui déchirait la gorge :

« Vous dites... M. et Madame d'Hardenne ?

— Ben oui... c'est-y que vous les connaissez ?

— Moi oui... autrefois... mais ça date de si loin... »

Elle haletait, blanche comme une morte, ne sachant plus ce qu'elle disait, les prunelles rivées sur cet enfant qui était si beau, que Georges devait tant aimer.

Elle voyait comme dans une fenêtre tout à coup éclairée au milieu des ténèbres, le père et la mère enlacés, radieux, avec, entre eux, cette jolie petite tête blonde, cette aurore divine, la chair de leur chair, la preuve vivante, riante, de leurs tendresses.

Ils ne se quitteraient plus.

Ils se considéraient déjà comme mariés, lui volaient ce nom qu'elle avait défendu, gardé comme un dépôt sacré. Elle ne parviendrait jamais à briser un tel lien.

C'était le naufrage où rien ne survit, où les flots ne charrient même pas quelque épave informe.

Et de grosses larmes coulaient, une à une, le long de ses joues, mouillaient le tulle de sa voilette.

Le train s'était arrêté ; la nourrice gênée hochait la tête, n'osait pas redemander à Germaine le baby que celle-ci étreignait contre sa gorge oppressée, embrassait à l'étouffer, comme en ces adieux où l'on se quitte pour toujours.

Elle insinua :

« Faut croire qu'y vous en rappelle un que vous avez perdu, pas vrai, ma pauvre chère dame ?... Mais ça peut se réparer, à vot' âge, pour sûr que ça peut se réparer... tant vaut un second qu'un premier, et si l'on ne se faisait pas une raison pour les misères de la vie... »

Madame d'Hardenne lui avait rendu l'enfant.

Elle s'enfuit droit devant soi dans la gare comme une bête traquée, se jeta dans le premier fiacre qu'elle rencontra...

(Illustrations de S. Ma[illegible]chiati.) RENÉ MAIZEROY.



« Puisque le portrait de mon aïeule Agnès paraît vous avoir frappé, me dit le docteur Konrad Weber, je vais vous raconter une très curieuse légende conservée dans notre famille et dont l'héroïne est cette Agnès Weberin, que, d'après le distique inscrit sur son portrait, nous appelons Agnès Alkestis. Mais, avant de commencer, il est bon que je vous montre l'image de l'autre personnage principal de l'histoire. »

Il me fit descendre la grande rue de cette petite ville moyen-âgeuse d'Erlach, la large Herrengasse, bordée de tilleuls en fleurs et de hautes maisons à pignons. La rue a pour perspective, non pas les murs et les tours de la ville, mais une échappée de la campagne, aux verdoyants et onduleux pâturages, aux sapins épais et lointains. Et sur ce paysage, comme sur une tapisserie aux tons vert-bleu, se détache une fontaine surmontée de la statue d'un chevalier revêtu d'une armure, appuyé sur sa lance.

« Cette fontaine, dit le docteur, a été restaurée en 1545, comme le dit l'inscription, par Berchthold Weber, le mari d'Agnès, surnommée Alkestis. La statue, bien plus ancienne, représente saint Théodule, un saint guerrier qui, malgré ses nombreux combats contre les puissances du mal, n'a jamais acquis qu'une célébrité locale. »

La statue appartenait à cette école de Franconie du xve siècle, à laquelle les églises doivent tant de si belles effigies de chevaliers. L'image du saint avait une certaine raideur, et l'armure était sculptée avec une minutie archaïque, mais le visage glabre, entouré d'une auréole de cheveux drus comme des fils de fer, avait une intensité et une noblesse d'expression extraordinaires. Le temps lui avait donné la couleur du fer rouillé, une véritable épée de fer pendait à son flanc, et une vraie flamme de fer grinçait au bout de sa lance.

« Permettez-moi, continua le docteur Weber, d'appeler votre attention sur les sculptures de la base de la colonne et des dalles de la fontaine; elles ont trait à mon histoire. »

Je les avais déjà remarquées. Comme les autres parties de la fontaine, elles affectaient le style italien du xvie siècle et représentaient des Amours, mais des Amours tenant des trophées de têtes de mort et d'ossements en croix.

« Quand vous m'aurez conté votre histoire, lui dis-je, je vous demanderai, mon cher docteur Weber, de m'expliquer pourquoi, dans tout votre art allemand de la Renaissance, depuis Durer et Holbein jusqu'aux plus intimes petits maîtres, on voit toujours la Mort se cacher dans tous les coins ?

— Ah ! vous avez remarqué cela, répliqua le docteur Weber...

le squelette grimaçant derrière une porte, regardant du haut d'un arbre, glissant sa main dans la besace d'un colporteur ou agitant un sablier aux yeux d'une dame et de son galant, partout la Mort, le chevalier la Mort, comme on l'appelle dans la ballade dont je vous citerai un passage. Mon histoire porte précisément sur ce point. A ce propos, rappelez à votre souvenir la gravure de Durer intitulée : *Le Chevalier et la Mort.*

« Mon ancêtre Berchthold, commença le docteur Weber, comme, après le dîner, qui avait eu lieu de bonne heure, nous étions assis dans le petit jardin en pente qui s'étend derrière la maison qu'il tient de ses pères, était le plus remarquable médecin d'une famille dans laquelle, comme vous le savez, nous pratiquons la médecine de père en fils depuis quatre cents ans. Et je crois pouvoir dire, à en juger par les mémoires du temps, par ses livres et par ses manuscrits, qu'il était un des plus remarquables philosophes de son époque et le précurseur des chimistes et des anatomistes du XVIIe siècle. Il était né en 1480, de Konrad Weber et de Barbara Perlacherin, et il revint dans sa ville natale d'Erlach vers 1525, après avoir passé plusieurs années à voyager et à étudier en Italie et en Orient, mais non sans la réputation assez déplorable d'avoir acquis une science défendue. Il ne faut pas vous imaginer qu'Erlach, même en ses plus beaux jours, était un foyer de civilisation comme Nuremberg ou Bâle ; c'était simplement un riche centre agricole qui tirait son importance politique du fait qu'il était situé au croisement des routes allant de l'Allemagne du Nord en Suisse et de Francfort en Italie, et de sa situation imprenable.

« Naturellement, les bourgeois d'Erlach n'étaient familiers ni avec la science, ni avec la philosophie, et, comme ils avaient tous suivi le mouvement luthérien, cela ne les prédisposait guère en faveur de Berchthold, un catholique, un ami d'Érasme et des pervers prélats italiens, sans compter qu'il assurait que les maladies pouvaient être combattues par des moyens humains. Et les bruits qui circulaient sur l'étrange laboratoire qu'il avait installé dans sa maison, sur les singuliers animaux qu'il possédait, sur les ossements et les squelettes qu'il collectionnait et que, disait-on, il achetait au gibet, sur *la pierre aux corbeaux*, n'étaient pas pour les lui rendre plus favorables. Aussi, dans un sermon prononcé dans l'église Saint-Wolfgang, le célèbre docteur Stumpfius reprocha à son éminent concitoyen, le conseiller Heinrich Stoss, d'avoir donné en mariage, à celui qu'il appelait l'impie disciple d'Épicure, sa fille Agnès, « la petite pucelle Agnès des Stoss », — celle dont vous venez de voir le portrait, avec le distique qui la compare à Alkestis...



LE PORTRAIT DE L'AÏEULE (p. 16)

« Et quand la peste s'abattit sur la Franconie, en 1526, et que la ville d'Erlach jouit d'une immunité relative, grâce aux précautions suggérées par Berchthold Weber et les nouveaux remèdes qu'il employait, cela ne fit qu'augmenter la sinistre réputation du docteur. On commença à chuchoter à la fontaine et au lavoir, et à insinuer dans toutes les tavernes que, si Berchthold Weber avait appris à endiguer le cours de la peste et à sauver la vie des gens, c'était simplement parce qu'il avait fait, avec le Prince des Terreurs, un pacte par lequel il lui avait promis sa vie en échange de celles qu'il sauverait, et cela par pure ambition terrestre et par curiosité coupable, — enfin, toutes les ignobles sottises qui, à cette époque, passaient de bouche en bouche, je le reconnais. Mais l'accusation était-elle fausse ? Ici, mon cher ami, j'avoue que j'ai des doutes. Un savant du XVIe siècle était, après tout, un homme du XVIe siècle, et, quoique plus instruit que ses contemporains et pensant plus clairement qu'eux, il savait et pensait comme eux. Nous autres, nous croyons à des choses que nous appelons forces, énergies, lois naturelles ; eux, ils croyaient aux essences, aux vertus, aux esprits familiers ; et ce que nous traduisons par des termes de mécanique ou de chimie, ils l'interprétaient — peut-être de façon aussi satisfaisante — en termes de magie : rose-croix, macrocosme, microcosme, esprits de la terre, gnômes, salamandres, sylphes, rappelant les premières scènes de *Faust*. Ils voyaient les choses comme dans *Faust*, comme dans toute la fantasmagorie de *la Mélancolie* d'Albert Durer. Mon ancêtre Berchthold, lui aussi, a dû voir les choses sous le même angle, et, cela étant, pourquoi, avide de connaître le secret de la Mort, n'aurait-il pas cherché à se renseigner de première main ? pourquoi n'aurait-il pas été demander à la Mort elle-même le pourquoi et le comment de la maladie et de la fin ? Non pas de la mort, simple métaphore ou image dont on se sert dans le langage des hôpitaux, mais du squelette que Durer et les petits maîtres ont dessiné et dont il est question dans la vieille ballade sur mes ancêtres ; de la Mort en personne, retirée dans une certaine vallée qu'elle hantait et où, pendant la peste, on vit plus d'une fois le docteur Berchthold se rendre de façon fort suspecte...

« Je crois que c'est ce qu'il fit, continua le docteur Weber, en marchant de long en large dans l'étroit jardin entouré de tous côtés de maisons bourgeoises à hauts pignons, de granges à toits pointus d'où émanaient de délicieuses senteurs de foin et de bétail, et d'où, du côté ouvert, au delà de la campagne dévalant rapidement et encadrée de grands noyers, on voyait un coin de la vieille ville avec ses murs et ses



LA FONTAINE DE SAINT-THÉODULE



BERCHTHOLD AVAIT PROMIS DE SE LIVRER A LA MORT (p. 19)

tours, — je crois que c'est ce qu'il fit, parce que... parce que je crois que c'est ce qu'*elle* fit. — Mais venez la voir encore une fois. »

Le portrait de l'aïeule était suspendu dans le large escalier de bois qui jaillissait du grand vestibule d'entrée, où les hirondelles faisaient leurs nids au-dessus du dog-cart du docteur et du dernier arbre de Noël des enfants. Il était entouré de portraits de dignes personnages en fraise, et d'autres personnages non moins dignes en perruque et en rabat, qu'encadraient de curieuses inscriptions à la louange de Dieu, du vin et des femmes, peintes sur la muraille en lettres gothiques rouges.

Ce tableau était de quelque humble imitateur d'Holbein, et, quoique médiocre, témoignait d'une certaine recherche dans la raideur et la délicatesse des lignes, et dans la blanche et pure distinction des traits, que n'obscurcissait aucune ombre et qui seyaient à la femme et à son histoire. Elle avait cette beauté si rare chez les femmes peintes par les artistes de cette école, telle que, lorsqu'ils la rencontraient, ils savaient la rendre comme aucune autre école ne sut le faire, — une beauté extrêmement rare, exceptionnelle, et, grâce à des traits délicats et parfaits et à un port d'une grande noblesse, plus que patricienne, royale. Elle était serrée dans un corsage raide, noirci par le temps, où l'on distinguait à peine quelques fils et quelques nœuds d'or ; la chevelure, d'un blond pâle, disparaissait presque sous le grand bonnet blanc ailé ; sa longue main effilée tenait une fleur de l'espèce des jacinthes. Elle n'était plus jeune et, cependant, on ne pouvait dire qu'elle fût vieille ; sa maigreur semblait due non aux années, mais à quelque drame qui se lisait sur son noble front, sur ses lèvres délicates et aimantes et dans ses grands yeux qui, de leurs orbites profonds, semblaient regarder un monde lointain, — un monde de mystère et de pitié.

« Votre aïeule — *Dame Agnès Weber, fille de Heinrich*



Le Fidèle Chevalier saisit sa longue épée (p. 20)

Stoss et épouse de Berchthold Weber — votre aïeule est-elle bien ce que je me l'imagine? demandai-je au docteur Weber, ou bien ma fantaisie s'inspire-t-elle de ce que vous m'avez fait entrevoir et du distique latin qui le compare, *pour la piété et la fortitude, à l'épouse du Grec Admète, que chantent les poètes?* » On dirait de quelque Alkestis du moyen âge, de retour des Enfers, dont elle aurait conservé le souvenir dans ses regards.



UN VITRAIL REPRÉSENTANT LEDIT SAINT ULRICH ET NOUS A GENOUX RENDANT GRACES A DIEU (p. 19)

— Agnès Alkestis, c'est précisément cela, répondit le docteur, d'un ton recueilli. Eh bien, oui, je crois qu'elle a...

« Nous avons sur elle, continua-t-il pendant que nous nous tenions sur le palier, peu de renseignements authentiques. Elle était d'une très ancienne famille bourgeoise et la fille unique de Heinrich Stoss, qui fut conseiller et mourut bourgmestre de cette ville. Il est fait allusion à elle, comme je vous l'ai dit, dans une des fameuses lettres de Stumpfius, qui reproche à Heinrich Stoss d'avoir donné sa *petite pucelle, qui n'avait que dix-huit ans,* à Berchthold Weber, — un catholique quoique disciple avéré de l'athée Épicure, — un homme qui, sous le couvert de la médecine, se livrait à des pratiques impies et enseignait que la santé et la maladie sont entre les mains de l'homme et non entre celles de Dieu. De plus, comme nous le dit le docteur Stumpfius, qui avait peut-être jeté les yeux sur la jeune fille, il n'était plus jeune — il avait vingt ans de plus que l'épousée — et il avait profité de la capricieuse fantaisie d'une enfant gâtée et de la faiblesse coupable d'un père veuf. C'était un peu, on le voit, l'histoire de Desdémone, que celle de la jeune Agnès s'amourachant du savant et mûr docteur, pour son merveilleux savoir, ses récits de voyage, ses découvertes, et son dévouement pour les pauvres malades. Quoi qu'il en soit, nous savons qu'ils s'épousèrent en 1530 et qu'ils s'établirent, trois ans plus tard, dans cette maison, où Berchthold mourut en janvier 1565, et Agnès onze mois plus tard. Agnès donna au docteur Berchthold trois enfants : Wernher, Barbara et Ulrich ; c'est de ce dernier que nous sommes descendus.

« Ces trois enfants survécurent tous à leurs parents, et je vous prie de retenir le fait, car il prouve que Agnès Alkestis échappa au moins à une tragique épreuve dans le cours de son existence. D'après le journal intime, soigneusement tenu par Berchthold, il ne paraît pas non plus qu'aucun de ces enfants ait jamais été dangereusement malade ; et, comme nous les voyons tous mariés de bonne heure, bien établis et bourgeois prospères, nous pouvons en conclure que leur conduite ne causa jamais aucun ennui à leurs parents. D'autre part, ni les mémoires de la famille, ni les archives de la ville ne font mention d'une perte de fortune quelconque, ni d'aucun désastreux incendie, ni de la destruction de quelque propriété en temps de guerre. Donc, sous ce rapport encore, Agnès Weberin fut exceptionnellement fortunée. A quoi donc alors attribuer la comparaison qui a été faite de la femme du docteur avec Alkestis? Quelle calamité a laissé sur son visage cette expression où se lit, on le voit au premier coup d'œil, le souvenir de quelque drame terrible?

« En dehors de ce distique latin et de la ballade que je vous dirai tout à l'heure, il reste un autre indice, plus mystérieux encore que les autres. Le voici. »

Le docteur Weber m'avait fait redescendre et m'avait introduit dans la longue et étroite pièce qui lui servait de cabinet, comme, trois cent cinquante ans auparavant, elle avait été celui de son ancêtre Berchthold. Il prit sur un rayon une grosse Bible latine, imprimée à Mayence au xve siècle, et tourna les feuillets manuscrits qui se trouvaient à la tête.

« Voici, dit-il, les événements qui se sont produits dans la famille Berchthold Weber consignés d'année en année avec une exactitude laconique. Voyez plutôt :

« 1531. 3 février : Naissance de notre fils Ulrich. — 18 mars : Ma chère femme Agnès va à l'église pour la première fois depuis ses couches; neige épaisse sur le sol, mais rien dont nous ayons lieu de nous plaindre. *Laus Deo.* »

« 1539. Juillet. Notre petite fille, Barbara, a la rougeole, mais bénigne et guérit heureusement. *Laus Deo.* »

Voyez encore :

« 1544. Octobre. Ma femme Agnès et moi nous décidons de restaurer la fontaine de saint Théodule, laquelle est fort délabrée, en signe de notre dévotion à ce saint, et de faire faire pour notre chapelle, dans l'église de Saint-Ulrich, un vitrail représentant ledit saint et nous à genoux rendant grâces à Dieu. »

Rendant grâces à Dieu de quoi? De leur prospérité? De leur immunité de tant de maux? Je ne le pense pas. Car immédiatement après vient une mention énigmatique, — essayez de la déchiffrer, l'écriture me semble mal assurée.

« 1544. Août. Ce mois il a plu au Très-Haut de sonder le cœur et les reins d'Agnès, ma femme, et de moi, en nous soumettant l'un et l'autre à des épreuves différentes et inouïes ; et Agnès, ma femme, surtout, a été éprouvée comme jamais femme de notre temps ne l'a été ; c'est pourquoi conservons toujours un cœur humble, contrit et aimant *in dulci magno jubilo.* »

« Eh! bien, dit le docteur Weber, après avoir recouvert de papier de soie l'écriture pâlie et remis le volume sur le rayon, voici Agnès Weberin qui, au bout de quelques années d'un bonheur conjugal parfait, commence à s'apercevoir qu'un changement s'est fait en son mari, — il est en proie à une tristesse envahissante, inscrutable. Il est plus fébrilement actif qu'autrefois, il passe ses jours et ses nuits dans son laboratoire et, si c'est possible, il est plus aimant encore que par le passé. Mais, dans son activité et dans sa tendresse, il y a quelque chose qui effraye. Elle y sent la hâte, l'effort, le désir d'accomplir, de saisir, de l'être qui sait que ses jours sont comptés. Cependant il ne répond pas à ses questions, et nie qu'il se soit fait en lui aucun changement. Est-il malade? A-t-il reconnu en lui le germe de quelque affection fatale? C'est l'idée qui, à nous autres modernes, nous viendrait à l'esprit : le savant peut calculer à un mois près, peut-être, le moment où son cœur ne battra plus, où son cerveau s'éteindra; il a trop généreusement dépensé sa vie, alors qu'elle n'appartenait qu'à lui et à la science. Ce n'était pas l'idée du moyen âge, l'idée d'Agnès Alkestis qui, ne pouvant surprendre le secret de son mari, chercha, comme la femme d'Admète, l'aide divine. La ballade nous dit qu'elle pria saint Théodule, le patron de ceux qui sont en proie à de cruelles appréhensions, et qu'elle l'implora de lui donner la clef de l'énigme qui la torturait. Et, dans une vision, l'énigme lui est expliquée : au temps de son isolement le docteur Berchthold avait promis de se livrer à la Mort à jour dit en échange du secret de la guérison des pestiférés. Et la date approchait. Vous vous rappelez Admète dans Euripide? Berchthold Weber est plus vraiment royal que lui. Au lieu de se lamenter sur son sort, de chercher une victime qui le remplace, il garde son secret et se tait. Jamais, un seul instant, Agnès ne songe à s'offrir à mourir à sa place. Toute la tragédie est muette. Lui, connaissant sa destinée, ne pense qu'à cacher l'affreux secret jusqu'au dernier moment et à faire en sorte que sa femme soit frappée le moins douloureusement qu'il se pourra. Elle, résolue à donner son inutile vie de femme pour préserver celle de l'homme qui en soulage et sauve tant d'autres, nourrit ses projets en silence aussi. C'est l'agonie secrète de ces deux âmes, dans l'impossibilité de se consoler l'une l'autre, qui constitue l'épreuve inouïe à laquelle fait allusion la mention inscrite dans la Bible de famille; et ce sont ces journées d'adieux mutuels et muets qui, je le crois, bien plus que les heures passées dans la vallée de la Mort, ont laissé leurs traces sur le visage d'Agnès Weberin et ont fait d'elle Agnès Alkestis. Il est étrange de penser, continua le docteur Weber, rêveur, en regardant le pignon de la vieille maison de ses ancêtres et le mur blanchi à la chaux festonné de vignes, que tout cela s'est passé ici, entre ces murailles, et par-



LA ROUTE LONGE LA « PIERRE AUX CORBEAUX » (p. 20)

fois je me prends à rêver que je suis dans quelque château du roi Lear, ou à Elseneur, ou même dans le palais de Phères où Héraclès reçut l'hospitalité, et ou Apollon... »

La nuit tombait, le ciel cuivré que sillonnaient des hirondelles, prenait une teinte verdâtre, les collines et les sapins lointains semblaient s'envelopper d'un léger voile de crêpe, et les toits élevés, les tourelles et les pignons des maisons d'Erlach dessinaient leur silhouette au-dessus du ravin comme dans la ville crépusculaire de la gravure de saint Antoine de Durer.

« *Todesthal*, la vallée de la Mort, cela semble n'être qu'une image assez juste, dit le docteur Weber, le lendemain matin, en m'emmenant faire une promenade; eh bien, ce n'est pas une image, c'est bel et bien une réalité. La vallée de la Mort s'étend au nord-est d'Erlach; elle commence au point où le ruisseau de la Mort se jette dans l'Erl. Je vous ferai voir cela sur la carte de l'état-major. Mais en ce moment vous êtes au beau milieu de la vallée. »

Il m'avait fait traverser de hauts champs de blé et d'épaisses sapinières et, par un sentier rugueux parmi les rochers, m'avait fait déboucher soudainement dans une petite vallée.

C'était un étroit chemin, taillé comme au couteau dans les plateaux environnants, dont les parois escarpées, formées de pierre jaune friable, étaient couronnées d'arbres et d'arbustes, et à peine plus large que le ruisseau peu profond qui formait dans son lit rocailleux des mares stagnantes. Partout ailleurs, il faisait une belle journée ensoleillée, et les vertes moissons ondulaient comme une moire soyeuse; mais ici il ne pénétrait ni un rayon de soleil, ni un souffle de vent, et les grandes ciguës se dressaient immobiles parmi les pierres verdâtres du lent et silencieux ruisseau. Au bout de quelques mètres, le chemin s'élargissait en une espèce de cirque tapissé de gazon épais et humide, aux flancs plus escarpés encore, dans lesquels quelques maigres sapins rabougris enfonçaient leurs racines semblables à des griffes, et entouraient, comme dans un dessin de Durer, une minuscule chapelle coiffée d'un toit en éteignoir.

Le docteur Weber s'assit sur le tronc d'un vieux sapin tombé depuis des siècles du sommet des hauteurs environnantes.

« La petite chapelle que vous voyez, dit-il, a été desservie jusqu'à la Réformation par un moine solitaire, et c'est à cette circonstance que nous devons de savoir que, déjà au moyen âge, cette vallée empruntait son nom à la Mort. On ne sait pas pourquoi. Il est vrai que la route de Bamberg, qui mène à l'entrée de la vallée, longe la *pierre aux corbeaux*, c'est-à-dire l'emplacement du gibet et de la roue d'où les spectres des criminels descendaient, même du temps de mon grand-père, au grand effroi des voyageurs attardés. Mais elle est à un mille d'ici, et n'explique pas le nom de la vallée. Il se peut encore que ce nom soit simplement une corruption d'un mot d'une signification toute différente, qui se sera transformé par suite de quelque analogie de son. Quoi qu'il en soit, la vallée de la Mort, et plus particulièrement l'endroit où nous sommes, se trouve être la scène du dernier chapitre de l'histoire d'Agnès Alkestis. La vieille ballade dont je vous ai parlé dit comment, un dimanche matin d'août, en l'an de Notre-Seigneur 1544, les gens d'Erlach, « hommes, femmes et petits enfants, capables de marcher ou de courir », au nombre de plusieurs milliers, grimpèrent sur le plateau qui domine la *Todesthal*, et se rangèrent le long du bord escarpé pour voir un *Fidèle Chevalier*, défier la Mort elle-même et lui disputer Agnès Weberin, qui s'était livrée au prince des Terreurs à la place de son époux Berchthold. Par trois fois le Fidèle Chevalier appela la Mort en la sommant de lui rendre Agnès ou de se battre avec lui. A un dernier appel, à la suite duquel le *Fidèle Chevalier* jeta son gantelet, la Mort apparut sous la forme d'un Chevalier, descendant la vallée sur un cheval pâle, comme dans l'Apocalypse; elle avait sur la tête un heaume couronné de paille et portait une riche écharpe de soie noire brodée d'or; mais elle était sans armure ni vêtements, car, comme le dit la ballade, elle n'avait ni chair que l'on pût blesser, ni sang que l'on pût répandre. La ballade n'en dit rien, mais il me semble voir ma malheureuse aïeule, à genoux, non loin de là, comme la pauvre princesse dans le tableau de Saint-Georges. Les deux adversaires poussèrent leurs chevaux l'un contre l'autre, et se heurtèrent dans un choc épouvantable, — la lance de la Mort avait touché la selle du Fidèle Chevalier, et l'avait presque désarçonné. Le Fidèle Chevalier fit volter son cheval rouan et courut sus à son ennemi; mais, hélas! sa lance se brisa sur les côtes dures comme fer du cheval blafard de la Mort et vola en éclats qui retombèrent sur le Chevalier.

Une seconde fois, le Fidèle Chevalier fit volter son cheval, puis laissant tomber les rênes sur le cou de sa monture, il saisit à deux mains sa longue épée. Et, comme il arrivait près de son adversaire, il abattit avec un grand fracas son arme sur la Mort, et le squelette, poussant des cris de vautour, tomba à la renverse avec un cliquetis d'ossements comme jamais on n'en avait entendu. Alors le Fidèle Chevalier prit en croupe Dame Agnès, et, sur son cheval rouan, la ramena, suivi de tous les habitants, à Erlach, où les cloches sonnaient la bienvenue, et où, sur le seuil de sa maison, se tenait Berchthold Weber, entouré de ses trois enfants en larmes.

« C'est ainsi que finit la ballade, dit le docteur Weber, après un silence, en se levant et en me précédant le long de l'étroit sentier et du ruisseau tranquille; mais il en existe deux variantes qui diffèrent sur un détail important. La plus récente, écrite à l'époque où Erlach fut devenue complètement protestante et se ressentait encore du cruel traitement que lui avait fait subir Wallenstein, dit que le Fidèle Chevalier était un certain Dietrich de Kreglingen, que le père d'Agnès avait abrité sous son toit au temps de la persécution des nobles révoltés par l'empereur Maximilien.

« Mais la version primitive de la ballade, qui date de l'époque où luthériens et catholiques vivaient paisiblement ensemble dans notre ville et n'avaient rien qui les distinguât beaucoup les uns des autres, dit que le Fidèle Chevalier n'était autre que Théodule, le saint patron des Weber, qui était descendu de sa fontaine pour les défendre. Il est assez difficile, à une telle distance, de résoudre la question, et je crois que vous pouvez, sans vous compromettre, choisir le champion que vous préférez. Quant à moi, dit le docteur Weber, songeur, la mythologie comparée m'a enseigné que rien n'est plus ordinaire que d'être à la fois deux personnages différents, et je suis tout prêt à reconnaître soit Dietrich de Kreglingen, soit saint Théodule comme l'Héraclès qui a arraché aux étreintes de la Mort mon aïeule Alkestis. »

(Illustrations de F. Gorguet). VERNON LEE.



LE TRUST MONDIAL



Ayant appris que le célèbre William Cox, le promoteur d'un Trust mondial, était dans nos murs, je profitai de son passage au Palace-Eden-Excelsior Hôtel pour lui demander quelques renseignements à ce sujet, et voici ce qu'il me dit :

« Oui, jeune homme, la Société est constituée au capital de 1,800 milliards. Ce que nous comptons faire? Relever l'humanité tombée en enfance, lui donner une vigueur nouvelle et ensuite la mettre dans notre poche...



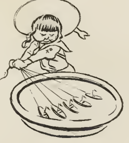


« Vous savez que je suis reçu dans l'intimité de tous les souverains qui veulent bien me traiter en ami. C'est d'une de ces



causeries, en flanant bras dessus bras dessous, qu'est née mon idée gigantesque d'accaparer toutes les forces agissantes de la terre pour les réunir en une seule main... la mienne.

« Le premier bégaiement de cette idée fut le Trust de la navigation, mais ce n'est là qu'un joujou enfantin. juste assez important pour amuser nos petits garçons... sur cet océan Atlantique à peine grand comme le bassin des Tuileries, belle affaire que de monopoliser les bateaux !



« Ce qui fera tout d'abord l'objet de notre sollicitude, c'est d'enrôler tous les travailleurs de la terre dans une immense armée de la paix qui remplacera l'autre. Vous voyez d'ici les magnifiques défilés..... Trust de la main-d'œuvre !

« Plus de mitraille! Plus de canons! Les obus seront des pains de sucre, les balles des fromages de Hollande!

« Nous allons décider tous les chefs d'État à renoncer à une profession fatigante et dangereuse, et à goûter dans une somptueuse retraite un repos confortable. Nous créerons à cet effet le « Souverain-Club » qui sera une merveille de raffinement et d'élégance...







« Une fois les princes unis sous un même toit, nous songerons à réunir tous les grands hommes de la terre dans un immense temple du génie humain où ils pourront, statues vivantes de la gloire, procéder dans une colonnade de 500 mètres à leurs travaux de pensée, sous l'œil ébloui des populations qui y puiseront un haut et salutaire exemple.

« Nous diviserons le fond de la mer et les cours d'eau en zones de

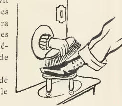


pêcheries sous l'active surveillance d'un corps de plongeurs, admirablement outillés pour la protection du monde aquatique.

« Notre attention sera particulièrement dirigée sur le commerce et l'industrie, et tous les produits de l'alimentation seront absorbés par une seule direction. Ainsi, nous achetons toutes les vaches du monde qui, traites à l'électricité, donneront un lait généreux, propre et antituberculeux...

« ...Qui, grâce à une ramification de tuyaux monstres, arrivera directement de la vache aux robinets des maisons particulières et des pouponnières moyennant un abonnement annuel, d'où suppression de toute fraude.

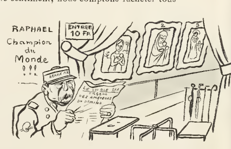
« Nous supprimons la plaie de notre société barbare qui vit encore avec les habitudes de l'esclavage : les domestiques. Le Trust de l'alimentation fournira sur demande, aux heures des repas, des tables toutes servies au moyen d'un monte-charge spécial inventé par une dame du monde, Madame de Pompadour, pour ses five o'clocks.



« De même tous les soins domestiques de ménage et de toilette seront donnés par le Central Automatique Office.

« Le transport et la concentration de tous les monuments célèbres du monde en un seul point, où ils pourront être visités commodément au moyen de tramways circulaires, feront l'objet d'une étude spéciale qui réjouira, j'en suis sûr, tous les amateurs du grandiose. Ils seront réédifiés sur une immense avenue plantée de marronniers... *Trust de la Pierre!*

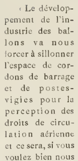
« Mus par le même sentiment, nous comptons racheter tous les chefs-d'œuvre disséminés sur la terre, et nous commencerons par l'accaparement des cent soixante-cinq madones authentiques de Raphaël, comme représentant la plus haute valeur marchande actuelle dans le genre. *Painting Trust!*



« Nous achetons toutes les routes. Des précipices seront établis pour les chauffeurs qui voudraient se dérober au péage par une vitesse excessive.







« Le développement de l'industrie des ballons va nous forcer à sillonner l'espace de cordons de barrage et de postes-vigies pour la perception des droits de circulation aérienne et ce sera, si vous voulez bien nous le permettre : *le Trust de l'air*...

« Mais nous n'oublions pas pour cela la terre! Tous les points pittoresques du globe et dont le transport à un point de concentration exigerait des frais inutiles, seront munis de hautes palissades, avec salons-terrasses, installés avec le plus grand luxe, poufs de velours rouge, tentures, tapis, etc., pour les touristes payants. Toutes les cascades seront lumineuses et à musique.

« L'air pur des Alpes, en somme, ne profite qu'à une infime minorité qui, d'ailleurs, n'en fait aucun cas, tandis que dans les grands centres on ne respire qu'une purée de miasmes. Nous allons remédier à cette calamité universelle en accaparant tout l'air des régions supérieures qui sera débité au détail au Central Oxygène Office des villes, pour appartements, chambres de convalescents et maisons voisines d'usines de suifs, de caoutchouc et d'engrais artificiels.



« Toutes les sources seront également la propriété exclusive d· la Trust-mpany qui saura, n'en doutez pas, en tirer e meilleur parti auprès des sociétés de tempérance et antialcooliques.





« Mais tout cela n'est encore rien, jeune homme! Nous avons un but plus haut! Nous allons réconcilier tous les peuples de l'Univers et les unir dans un délire fraternel. Pour les habituer à mieux se connaître, nous demanderons à chacun de se mettre alternativement dans la peau de l'autre.

« Le notaire de Pithiviers-les-Canards devra se faire aux mœurs du savant chinois Li-Alai-Tou, et le mandarin portera la solennelle redingote de nos dimanches et jours de fêtes, baptêmes, noces et enterrements!



« Le cosaque de l'Oural revêtira le séduisant costume des Toréadors et tant pis pour le nègre du Sénégal s'il a un peu trop chaud dans le complet de son ami l'Esquimau!

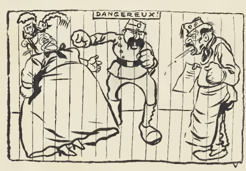
« Le gentleman de Pall-Mall échangera avec le marchand de tapis turc son costume éminemment fashionable, et l'étudiant allemand cachera sa bonne bedaine de buveur de « Hofbrau », sous l'ample burnous des lointains Arabes à la sobriété légendaire! Et c'est ainsi qu'ils se comprendront mieux et finiront par se sentir de la même famille... Family-Trust! Monsieur!



« J'ai oublié de vous citer dans « l'Artistic-Mondial-Trust » la particularité que chaque œuvre de maître moderne sera confisquée dès son achèvement, et au besoin *avant*, pour la décoration des routes, des chemins de fer et autres, et pour couper la monotonie créée par les rangées de peupliers et les bornes kilométriques.

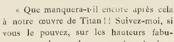


« Ces petits et misérables détails cités j'en arrive au couronnement de notre colossal projet. Le voici en deux mots : Nous avons trouvé le remède des souffrances humaines ! ! Dans d'immenses parcs d'isolement nous allons concentrer tous les individus qui contribuent à la dégénérescence de l'espèce, à la ruine de sa force et de son génie ; j'ai nommé les culs-de-jatte, les goitreux,

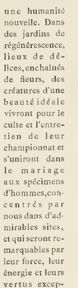


les chauves, les bossus, les louchons, les obèses, les crétins, les têtes en pain de sucre, enfin toute créature nuisible et disgracieuse ! Toute communication avec leurs concitoyens étant définitivement coupée, ils s'éteindront sans faire souche. D'ailleurs, nous étudions un système d'asphyxie instantanée comme à la « Fourrière »...

» Tous les êtres dont le naturel est notoirement mauvais, tels les grincheux, les jaloux, les batailleurs, les insulteurs, bénéficieront du même régime et se détruiront mutuellement sans qu'aucune intervention spéciale ne soit nécessaire...


« Que manquera-t-il encore après cela à notre œuvre de Titan ! ! Suivez-moi, si vous le pouvez, sur les hauteurs fabuleuses de ma pensée créatrice :

« Nous accaparons tous les êtres parfaitement beaux, nobles et forts pour refaire


une humanité nouvelle. Dans des jardins de régénérescence, lieux de délices, enchaînés de fleurs, des créatures d'une beauté idéale vivront pour le culte et l'entretien de leur championnat et s'uniront dans le mariage aux spécimens d'hommes, concentrés par nous dans d'admirables sites, et qui seront remarquables par leur force, leur énergie et leurs vertus exceptionnelles, et la gigantesque Mondial-Trust-Company, au capital

JARDIN DE REGÉNERESCENCE HUMAINE

F. Bac

100 K 30 25 40 50 30

de 1,800 milliards, aura fait œuvre de Dieu !...

« Ah ! j'ai oublié de vous dire : nous accaparons aussi les cigares... »

FERDINAND BAC.



Directeur M. MANZI Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant. G. BLONDIN.